RELATION

DU

SECOND VOYAGE

FAIT A LA RECHERCHE

D'UN PASSAGE AU NORD-OUEST.

SE TROUVE ÉGALEMENT :

A St-Pétersbourg, *chez* Fd. Bellizard et Cie.	
Moscou,	— A. Semen.
—	— Ch. Urbain et Cie.
Londres,	— Bossange, Barthès et Lowell.
Vienne,	— Rohrmann et Schweigerd, successeurs de Schalbacher.
Leipzig,	— Bossange père.
—	— A. Weber.
Berlin,	— A. Asher.
Florence,	— Piatti.

IMPRIMERIE D'ÉVERAT,
rue du Cadran, 16.

RELATION

DU

SECOND VOYAGE

FAIT A LA RECHERCHE

D'UN PASSAGE AU NORD-OUEST,

Par Sir John ROSS,

CAPITAINE DE LA MARINE ROYALE, CHEVALIER DE L'ORDRE DU BAIN, ETC., ETC.

ET DE SA RÉSIDENCE DANS LES RÉGIONS ARCTIQUES
PENDANT LES ANNÉES 1829 A 1833;

CONTENANT LE RAPPORT DU CAPITAINE DE LA MARINE ROYALE SIR JAMES CLARCK ROSS, ET LES OBSERVATIONS RELATIVES A LA DECOUVERTE DU POLE NORD;

OUVRAGE TRADUIT SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR,

PAR A.-J.-B. DEFAUCONPRET,

Traducteur des Œuvres de W. Scott, etc.;

Accompagné d'une Carte du Voyage et orné du portrait de l'Auteur, gravé à Londres, par Robert Hart, et des deux Vues les plus remarquables de ces régions, gravées sur acier, d'après Finden, par Skelton.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

BELLIZARD, BARTHÈS, DUFOUR ET LOWELL,

LIBRAIRES DE LA COUR IMPÉRIALE DE RUSSIE, RUE DE VERNEUIL, 1 *bis*.

1835.

SECOND

VOYAGE DE DÉCOUVERTES

DANS LES RÉGIONS ARCTIQUES.

CHAPITRE XXIV.

Départ du commandant Ross pour une troisième expédition. — Craintes d'une rupture avec les naturels. — Retour du commandant Ross.

Il avait été parfaitement reconnu qu'il n'existait point, au sud du soixante-dixième degré, de passage conduisant dans l'Océan occidental; il était donc inutile de former de nouveaux plans pour avancer, avec le vaisseau, dans cette direction. Ce fut vers le Nord que se fixa alors toute notre attention. Nous avions aussi lieu de remercier le ciel de n'avoir pu pénétrer plus loin, quoique nous eussions été, quelque temps auparavant, bien loin de supposer que nous serions obligés de prendre un tel parti. Si nous nous fussions enfoncés plus avant dans la baie, nous aurions été entourés de glaces encore plus épaisses; et après tout, il nous eût fallu retourner vers le

Nord, au milieu de difficultés beaucoup plus grandes pour nous tirer des glaces, dont nous n'aurions peut-être pu dégager le vaisseau de tout l'été. Une partie de la relation de cette expédition n'était pas sans importance pour nous; c'était celle qui nous apprenait que des rennes s'étaient montrés à douze milles seulement au sud du vaisseau; qu'on en avait vu des traces innombrables, ainsi que des loups, leurs éternels ennemis.

23 avril. Comme c'était le jour de la Saint-George, nous accomplîmes le cérémonial d'usage, en tirant un salut et en déployant nos pavillons. Nous n'avions aucun témoin de cet acte de dévouement; mais il était convenable de nous conformer à l'étiquette du service. Une bonne partie de la journée fut ensuite employée à couper le gouvernail qui avait été endommagé par la glace; mais il resta encore assez de temps pour célébrer la fête du patron de l'Angleterre. Quelques naturels vinrent nous visiter, ainsi que le jeune guide qui était en chemin pour retourner chez lui.

24 avril. La matinée commença par être belle, mais elle finit par de la neige venant du nord. Pendant que je faisais une excursion sur la montagne voisine, deux des naturels vinrent me joindre, et me montrèrent la position de Shag-a-voke et de plusieurs autres lieux qui ont été mentionnés; ils m'apprirent aussi les noms qu'ils donnaient, dans leur langue, à différens endroits, et notamment à ce-

lui que nous occupions. Nous leur achetâmes ce qu'ils nous avaient apporté, et les renvoyâmes chez eux lestés d'un bon dîner. La glace trouvée dans les condensateurs se réduisit à un boisseau et demi par semaine, tant la différence de température qui se faisait sentir depuis peu avait diminué l'évaporation dans l'intérieur du navire.

Le vent fut froid, quoique le thermomètre marquât 2° au-dessus de zéro. Il y eut quelques giboulées de neige, et le ciel fut couvert. Nous reçûmes une visite des Esquimaux du campement du nord, qui étaient sur le point de partir pour Neitchillee. Rien ne dérangea les devoirs et le repos du dimanche. 25 avril.

Le lundi, des naturels nous arrivèrent de leurs trois camps. Ils avaient des peaux à nous vendre, et ils apportaient en présent au commandant Ross, de la part de la mère de son jeune guide, une paire de bottes, en témoignage de sa reconnaissance. Il fut convenu ensuite qu'ils nous fourniraient le lendemain un autre guide pour une expédition qui devait se diriger vers le nord, afin de vérifier l'existence du passage qu'on nous avait dit se trouver de ce côté. Mais comme nous apprîmes ensuite que quelques-uns d'entre eux devaient y aller pour leurs propres affaires, nous prîmes nos arrangemens en conséquence. 26 avril.

Le commandant Ross et un de nos enseignes 27 avril.

partirent pour aller examiner le bras de mer au nord. Tout le village était en confusion par suite de la mort d'un enfant qu'une pierre détachée d'un rocher avait tué. Les cinq frères et le père de l'enfant sortirent de leur hutte, avec un air frénétique et leurs couteaux à la main; et comme nous ne savions pas ce que cela pouvait signifier, nos hommes préparèrent leurs fusils. Les amis du père le forcèrent alors à rentrer dans sa hutte, et la paix fut rétablie. Il fut convenu que l'homme et le jeune garçon qui avaient déjà été engagés pour ce service accompagneraient nos officiers dans la matinée; ils étaient convaincus qu'ils verraient des bœufs musqués. A bord, nous ne manquions pas d'ouvrage. On calfata le vaisseau aussi bas que possible, ce qui, avec d'autres préparatifs pour notre voyage futur,
28 avril. nous occupa toute la journée et la suivante. Ni l'une ni l'autre n'offrirent aucun intérêt particulier.

29 avril. Le froid avait augmenté graduellement depuis deux jours, et, le 29, le thermomètre descendit à deux degrés au-dessous de zéro. On finit de calfater le vaisseau, et l'on commença à garnir de peaux le canot qui avait été construit. Pendant la nuit, le thermomètre tomba à 9° au-des-
30 avril. sous de zéro, et le lendemain matin, nous eûmes une tempête de neige, le vent étant au nord. Il fut impossible de travailler hors du navire, et il ne nous arriva aucune visite.

En faisant le résumé de ce mois, je dois faire observer que, dans la première quinzaine, le temps fut beaucoup plus doux qu'on ne devait s'y attendre dans cette saison; mais la fin en fut si froide, que la moyenne de la température pour tout le mois fut zéro. Les événemens les plus importans furent les deux expéditions; voici le résultat des renseignemens qu'elles nous procurèrent :

Nous acquîmes la certitude que nous étions sur le continent américain; on avait vu l'Océan occidental; mais nous reconnûmes aussi que s'il existait un passage pour y entrer, il ne devait pas se trouver à plus d'un degré au nord de notre position, à l'extrémité du détroit du Prince Régent, et dans la baie de Creswell, où, après avoir fait cinq milles, nous n'avions vu la terre d'aucun côté. Les limites des recherches que nous devions faire étant ainsi considérablement rétrécies, le plus pressant était évidemment d'explorer les différens bras de mer situés au nord. S'ils ne nous offraient aucun passage, nous retournerions dans le détroit du Prince Régent, et nous examinerions la seule issue qui restât au sud des îles Léopold. Cet examen avait été fait, autant que cela était possible par terre, dans la première expédition, mais le résultat n'en avait pas été satisfaisant. L'avenir devait nous apprendre quel serait le succès de celle pour laquelle le commandant Ross venait de partir.

On avait fait dans l'intérieur du vaisseau beaucoup de travaux nécessaires, et tous nos hommes étaient en bonne santé. Ils avaient même échappé à l'inflammation que la neige cause ordinairement aux yeux, à l'exception du premier enseigne, qui en avait souffert pendant la première expédition. On avait trouvé sept pieds et demi d'épaisseur à la glace; mais il n'était pas probable qu'elle épaissît encore. Nous avions fait plusieurs bonnes observations, et continué nos expériences sur la propagation du son; mais les résultats en étaient si irréguliers, que nous ne savions encore quelles conclusions en tirer.

1er mai. Ce jour ne fut pas pour nous le 1er mai des poètes. Il fit pourtant assez doux, du moins jusqu'au soir; mais alors il s'éleva une brise du nord-est. Nous ne reçûmes aucune visite des naturels, et quoique nous eussions vu plusieurs lièvres, nous n'en tuâmes aucun. Nous attendîmes en vain le retour de nos officiers. A minuit, le thermomètre marquait 4° au-dessous de zéro, et le baromètre était descendu d'un demi-pouce.

2 mai. Point de nouvelles de nos officiers, ni des Esquimaux. Après le service divin, un des enseignes et quelques hommes de l'équipage firent environ cinq milles dans la direction que devaient prendre nos voyageurs pour revenir. Mais on ne put les apercevoir. Le thermomètre monta, pendant quelques heures, à 12° au-dessus de zéro.

Le temps était si couvert que nous ne pûmes faire aucune observation, à l'exception d'un passage de la lune.

Nos officiers étant encore absens, nous commençâmes à être inquiets, et M. Thom, le chirurgien et deux hommes d'équipage furent envoyés aux huttes du nord de notre position, pour voir si les naturels y étaient encore. Dans le cas contraire, ils devaient y laisser un dépôt de provisions, et élever un signal pour en donner avis à nos voyageurs, qui pouvaient avoir besoin de vivres, et seraient ainsi à même de continuer leurs opérations sans revenir au vaisseau. Pendant ce temps, quelques naturels arrivèrent d'un autre campement; ils nous informèrent que nos officiers reviendraient le lendemain, et qu'ils avaient tué un bœuf musqué. Ils étaient neuf, et après leur avoir acheté quelques peaux, nous leur donnâmes à dîner. Peu de temps après, M. Thom revint; il avait trouvé les huttes vides, et avait exécuté sa mission. Il était certain que les naturels étaient partis pour Neitchillee, mais ceux qui étaient venus nous voir devaient rester encore quelques jours. 3 mai.

A notre grande satisfaction, nos officiers revinrent dans la soirée; ils avaient tué deux bœufs musqués et apporté une partie de leur chair jusqu'à trois milles du vaisseau. Ce qui était beaucoup plus important pour nous, ce fut d'apprendre que le commandant Ross avait 4 mai.

trouvé un canal conduisant à l'Océan occidental. Je donnerai sa relation textuellement, comme je l'ai déjà fait. Nous ne perdîmes pas de temps pour envoyer chercher ce que les officiers avaient apporté des bœufs musqués. Ces animaux étaient d'une taille peu ordinaire. Nos hommes avaient vu plusieurs rennes, et tué quelques ptarmigans au vol, à la grande surprise de leur guide.

CHAPITRE XXV.

Relation de la troisième expédition du commandant Ross.

Comme la saison commençait à avancer rapidement, je désirais aller visiter, s'il était possible, un endroit situé au nord de notre position, et que les naturels appelaient Aw-wuk-too-te-ak. C'était une préparation convenable au voyage que nous avions projeté vers l'Océan occidental. Les Esquimaux étaient alors divisés en plusieurs troupes, et nous avions à craindre qu'ils ne s'éloignassent tous de notre voisinage avant que nous eussions reconnu la position de ce lieu. C'était pour nous un point fort important, s'ils étaient bien informés, car ils disaient qu'au-delà, la côte inclinait au nord-ouest, et que c'était la seule route par laquelle nous pussions gagner la mer voisine de Nei-tyel-le. Cette information pouvait être exacte; du moins nous n'avions aucune raison de croire le contraire; mais une circonstance remarquable, et qui diminua 26 avril.

notre confiance, c'est que, bien que plusieurs d'entre eux eussent été jusqu'à Aw-wuk-toote-ak, et même à trois ou quatre journées au-delà, aucun n'était jamais allé à Nei-tyel-le par le chemin qu'ils nous indiquaient. Tous leurs renseignemens ne venaient que d'ouï-dire, et quand ils nous parlèrent d'une communication entre les deux mers orientale et occidentale, nous commençâmes à soupçonner que le point de cette communication était fort éloigné, et qu'ils avaient probablement en vue le détroit de Barrow.

Mais dans tous les cas, soit qu'Aw-wuk-toote-ak ne fût pas plus éloigné qu'ils le disaient, soit qu'il fût situé à une plus grande distance, il était nécessaire que nous vissions cet endroit. Le pays nous était tout-à-fait inconnu; tout ce qui nous entourait ne nous offrait que doutes et obscurité; et quoique les descriptions géographiques faites par les naturels se fussent en général trouvées exactes, on ne pouvait jamais s'y fier complétement. La terre pouvait être coupée par des détroits; il était possible que nous fussions sur une île : en tout état de choses, nous devions donc explorer la côte comme si nous eussions cherché l'embouchure d'une rivière, puisque nous étions venus dans ce dessein, et que nous ne pouvions savoir si l'honneur d'une découverte si longtemps cherchée ne récompenserait pas nos efforts.

Tandis que ces réflexions se présentaient à notre esprit, une troupe nombreuse d'Esquimaux vint à bord du navire. Profitant de cette circonstance, j'en décidai un à me conduire à l'endroit en question, et je fis mes arrangemens pour partir le lendemain matin. Je devais être accompagné de l'enseigne Abernethy; le chirurgien se chargea de nous conduire jusqu'aux huttes, où je devais trouver mon guide, et d'informer à son retour le capitaine Ross de nos arrangemens définitifs, et de la durée probable de notre voyage, pour qu'il pût nous envoyer des vivres, s'il était nécessaire.

Nous partîmes de bonne heure dans la matinée du 27 avril, et quand nous approchâmes des huttes, nous fûmes extrêmement désappointés, en n'entendant pas les cris de joie qui avaient coutume de nous accueillir. Un sentiment plus pénible encore s'empara de nous quand nous vîmes que les femmes et les enfans avaient été mis à l'écart, ce qui, comme nous le savions, était un signal de guerre; et il ne nous resta point de doutes, en voyant que tous les hommes étaient armés de leurs couteaux. Leur air sombre et courroucé était de mauvais augure; mais quelle en était la cause, c'était ce que nous ne pouvions deviner. 27 avril.

Nous les aperçûmes long-temps avant qu'ils pussent nous distinguer, car ils avaient le soleil en face; et ce fut le bruit que firent nos chiens

qui les avertit de notre arrivée. Aussitôt nous vîmes un vieillard se précipiter hors d'une hutte, brandissant le grand couteau dont ils se servent pour attaquer les ours, tandis que des larmes coulaient sur son visage ridé, et que ses yeux égarés cherchaient les objets de sa fureur. Le chirurgien et moi n'étions alors qu'à quelques toises de lui, nous étant avancés pour nous assurer de la cause de tout ce mouvement, et dès qu'il nous vit, il leva son arme pour la lancer contre nous. Le soleil, qui l'éblouissait, lui fit suspendre son coup un moment, et son fils lui saisissant le bras, nous donna le temps de faire quelques réflexions à la hâte.

Le résultat de notre délibération fut qu'il fallait nous mettre sur-le-champ en défense, quoique nous ne pussions opposer grande résistance à des ennemis si nombreux. Nous nous retirâmes donc vers notre traîneau, sur lequel j'avais laissé mon fusil, M. Abernethy étant sans armes ; là nous attendîmes la fin de cette affaire, nous perdant en conjectures pour deviner la cause de l'animosité soudaine de gens qui nous avaient quittés la veille bons amis.

Le vieillard furieux, Pow-weet-yah, était alors retenu par ses deux fils, qui lui avaient lié les bras derrière le dos, quoiqu'il fit de violens efforts pour se dégager de ses liens, et les autres

semblaient être prêts à le seconder dans toute tentative d'attaque contre nous. Il était pourtant évident, d'après la conduite de ces deux jeunes gens, qu'il y avait parmi eux divergence d'opinion, et que tous n'avaient pas des dispositions également hostiles; nous pouvions donc encore espérer d'entrer en pourparlers avant que les choses fussent poussées à l'extrémité. Cependant les Esquimaux se consultèrent et se séparèrent ensuite en marchant de deux côtés, de manière à nous entourer. Ne voulant pas nous laisser couper le chemin du vaisseau, j'avertis ceux qui avançaient derrière nous, de ne pas approcher davantage de ce côté. Cet avis produisit une courte halte et une conférence entre eux encore plus courte; mais immédiatement après, ils commencèrent de nouveau à avancer, en brandissant leurs couteaux avec un air de menace, suivant leur coutume ordinaire, et ils furent bientôt sur le point de nous entourer. Voyant alors qu'une plus longue patience serait dangereuse, j'appuyai le fusil sur mon épaule, et j'allais faire feu, quand heureusement je vis que ce geste seul avait suffi pour les arrêter. Ceux qui étaient le plus près de nous s'enfuirent sans perdre de temps, évidemment alarmés; tous firent retraite vers leurs huttes et nous laissèrent ainsi le chemin libre en arrière.

Je ne pus en déterminer aucun à s'approcher

de nous et à répondre à nos questions, et nous restâmes près d'une demi-heure dans cet état de perplexité. Enfin, nous en fûmes tirés par le courage ou la confiance d'une femme qui sortit d'une hutte à l'instant où je levais de nouveau mon fusil. Elle me cria de ne pas tirer, et s'avança vers nous sur-le-champ, sans montrer le moindre signe de frayeur.

Nous apprîmes d'elle la cause de tout ce tumulte, qui, quelque absurde qu'en fût le motif, aurait pu avoir des suites fatales pour nous. Un des fils adoptifs de Pow-weet-yah, bel enfant de sept à huit ans, avait été tué, le soir précédent, par une pierre qui lui était tombée sur la tête, et l'on nous accusait d'avoir causé ce malheur par le moyen des pouvoirs surnaturels qu'on nous supposait. Le père, fortement imbu de cette idée, avait résolu de se venger, et il avait essayé de le faire de la manière qu'on vient de voir.

J'eus beaucoup de peine à persuader à cette bonne femme que nous ignorions totalement cette catastrophe, et que nous en étions sincèrement affligés. Cependant elle alla répéter ce que nous lui avions dit à deux hommes qui n'avaient pris aucune part à l'attaque, et qui vinrent nous trouver sans armes en signe de paix. Leur but était de nous engager à retourner au vaisseau et à revenir dans trois jours, et ils nous offrirent de nous conduire alors où

nous voudrions aller. Beaucoup de raisons s'opposaient à cette demande. D'abord, c'était la première mésintelligence qui eût eu lieu entre eux et nous; il était donc important de bien nous entendre et d'effectuer notre raccommodement sans délai, de peur de ne plus en trouver l'occasion ; car, pendant notre absence, ils pouvaient partir, soit de crainte que nous ne revinssions en plus grand nombre, soit pour tout autre motif; et il en résulterait non-seulement qu'ils conserveraient leur inimitié contre nous, mais qu'ils inspireraient le même sentiment d'hostilité à toutes les tribus qu'ils pouvaient connaître, et que nous ne trouverions plus que des ennemis dans tout le pays. Je rejetai donc cette proposition, et je déclarai que je ne quitterais la place où j'étais que lorsque nous serions redevenus bons amis. Pendant ce temps, le parti hostile s'était peu à peu rapproché de notre groupe, quoique ce ne fût probablement que pour entendre notre conversation. Je traçai sur-le-champ une ligne sur la neige, et je défendis que personne la passât, avant d'avoir jeté ses armes, car tous tenaient encore leurs couteaux de la main droite, quoiqu'ils eussent les bras croisés sur la poitrine. Après une conversation qu'ils eurent ensemble et qui ne dura que quelques instans, leurs figures sombres commencèrent à s'éclaircir; ils jetèrent leurs couteaux sur la neige, et paraissant enfin con-

vaincus que nous n'avions pris aucune part à la mort de l'enfant, ils parurent vivement désirer voir s'effacer l'impression défavorable qu'ils supposaient que leur conduite avait faite sur nous.

Cependant ils nous pressèrent encore de retourner au vaisseau, alléguant qu'il leur était impossible de se servir de leurs chiens avant que trois jours se fussent écoulés depuis la mort d'un membre de la famille. Il est probable que c'était réellement un de leurs usages funéraires, peut-être un temps fixé pour le deuil; mais je ne voulais pas céder, s'il était possible; car la perte de trois jours à cette époque de la saison était une considération importante.

Je leur montrai donc une grande lime, et je l'offris à quiconque voudrait m'accompagner, ajoutant en même temps que si personne ne se présentait, je ferais seul le voyage, et qu'ils perdraient la récompense promise. Il s'ensuivit une consultation de quelques minutes, pendant laquelle j'entendis répéter plusieurs fois mon nom, et le mot « *erk-she* » (en colère). Enfin un homme nommé Poo-yet-tah parut céder aux instances de sa femme, et offrit de m'accompagner si je voulais lui permettre de prendre avec lui Il-lik-tah, beau jeune homme de seize à dix-sept ans.

J'y consentis volontiers, car deux compagnons devaient nous être plus utiles qu'un seul,

et ils retournèrent tous deux vers les huttes pour se préparer à partir. Il ne pouvait me rester aucun doute qu'ils ne considérassent alors la paix comme parfaitement rétablie entre nous, car tous les autres s'attroupèrent autour de nous en nous donnant les mêmes marques de confiance et d'amitié qu'auparavant, et en reprenant cet air enjoué qui était l'expression habituelle de leur physionomie.

Si je me suis autant étendu sur cette aventure, c'est que, pendant les années que nous passâmes dans leur voisinage, ce fut la seule circonstance dans laquelle les Esquimaux nous montrèrent des sentimens hostiles. Je ne dois pourtant pas m'attribuer tout le mérite du succès dans ce petit drame : le sang-froid et le calme de mes deux compagnons contribuèrent beaucoup au dénoûment heureux d'une situation dans laquelle le moindre acte d'imprudence ou de témérité aurait pu nous coûter la vie.

Il était dix heures quand nous commençâmes notre voyage vers l'extrémité nord-ouest de la baie, et nous fûmes accompagnés par les acclamations de nos amis aussi long-temps que nous pûmes les entendre. Comme cela avait été convenu, M. Mac Diarmid retourna au vaisseau pour informer le capitaine Ross de tout ce qui venait de se passer, et pour lui dire que nous comptions être absens quatre à cinq jours, comme nous pouvions le prévoir

d'après le calcul de notre guide. M. Abernethy et moi restâmes alors avec nos deux Esquimaux.

Le bagage et les provisions furent placés sur deux traîneaux, attelés chacun de six chiens, et avec leur aide nous voyageâmes très-rapidement sur la glace unie de la baie. Quand nous eûmes fait ainsi dix à douze milles, Poo-yet-tah arrêta son traîneau et me dit qu'il allait examiner un trou de veau marin qu'il connaissait dans la glace à quelque distance sur la gauche. Comme je ne pus m'empêcher de le soupçonner d'avoir dessein de nous quitter et de retourner aux huttes, je lui proposai de l'accompagner, et il y consentit sans hésiter.

Après que nous eûmes marché quelque temps, mon guide, qui allait en avant, se retourna vers moi, et me passant la main sur la poitrine, me dit que j'étais « bon. » Remarquant alors, pour la première fois, que je n'avais pas pris mon fusil, il me mit à la main sa javeline, en me disant que je devais être armé aussi bien que lui, et il tira de dessous son habit, qui le cachait, son grand couteau pour lui servir d'arme. En arrivant au trou du veau marin, il s'étendit par terre, approcha son visage de la légère couche de neige qui le couvrait, et me dit ensuite que l'animal l'avait abandonné depuis plusieurs jours. N'ayant pas de butin à espérer, nous retournâmes aux traîneaux, et nous continuâmes notre route, cha-

cun de nous, tour à tour, marchant à pied, ou prenant sa place sur l'équipage.

A deux heures après midi, nous arrivâmes à une baie que notre guide appelait An-ne-reak-to, s'étendant au nord-nord-ouest, et dont l'entrée avait environ un mille de largeur. Le cap qui la bordait portait le nom de Ne-ak-kog-e-nek du côté de l'orient, dénomination motivée sur la ressemblance que les naturels avaient cru trouver entre la tête d'un homme et une pointe de rocher qui s'avançait sur la côte. La pointe occidentale, nommée Neck-ler-rid-yeoo, forme la fin d'Ac-cood-le-ruk-tuk, nom que cette peuplade semble donner à toute péninsule ou terre presque entourée d'eau, que cette eau soit douce ou salée.

Nous continuâmes à suivre la côte de cette baie, et nous entrâmes ensuite dans l'embouchure d'une rivière que nous remontâmes jusqu'à environ un mille et demi. Tournant alors à l'ouest-nord-ouest, nous laissâmes à notre droite la fin d'An-ne-reak-to. Cette partie de la rivière se nomme Ac-cood-le-it-pang-ut, et quoiqu'elle fût couverte de glace d'eau douce, on voyait sur ses rives des traces évidentes de marée. A trois heures, nous arrivâmes à un endroit où la rivière est resserrée entre ses bords, de manière à former une espèce de chute d'eau dans une longueur d'environ dix toises. A partir de ce point, notre marche devint extrêmement

pénible; toute la vallée était remplie d'une neige mobile, qui nous empêchait de suivre les détours de la rivière, comme nous l'avions fait jusqu'alors. La rive droite était composée de blocs détachés de pierre à chaux, à travers lesquels on voyait s'élever çà et là des masses de gneiss. La rive gauche montait graduellement en talus, et atteignait une hauteur de cent pieds à la distance d'un mille.

A six heures, nous arrivâmes à un petit lac qui est la source de cette rivière. Les rives en étaient élevées, rocailleuses et escarpées; les ravins étaient remplis d'une neige compacte, et les sommets des montagnes dans le lointain en étaient également couverts. De là, nous dirigeant davantage vers le nord, nous traversâmes une chaîne de hauteurs pour arriver à un autre lac, et nous nous fatiguâmes beaucoup pendant une heure et demie, à cause de l'épaisseur de la neige, et de la raideur du chemin que nous avions à gravir. Ce ne fut qu'à dix heures que nous arrivâmes à l'endroit où nous devions faire halte, et nous finîmes notre marche de cette journée, hommes et chiens également épuisés par la lutte continuelle que nous avions eu à soutenir pendant environ trente milles contre un vent très-fort et la neige qu'il chassait.

Les deux Esquimaux nous eurent bientôt construit une excellente hutte de neige, et après notre souper de viande gelée, nous ne songeâmes

plus qu'à prendre quelque repos, étant tous trop fatigués pour pouvoir causer, même des événemens de la matinée; s'il en eût été autrement, j'aurais cherché à me faire expliquer leurs coutumes funéraires, et à m'assurer si nous avions entièrement dissipé l'idée du pouvoir surnaturel qu'ils nous avaient attribué, et de l'usage malfaisant qu'ils avaient cru que nous en avions fait.

La nuit fut très-orageuse, et le matin, un vent impétueux venant du nord chassait la neige avec une telle violence, que nous ne pûmes quitter notre hutte qu'à neuf heures. Nous ne fîmes que très-peu de chemin jusqu'à midi, mais alors le vent se modéra et le temps devint beau. D'après une observation que je fis à midi, nous étions alors sous la latitude de 70° 25′ 19″. Nous vîmes un grand nombre de traces d'Esquimaux sur une petite île au milieu d'un grand lac. Nos guides nous dirent que c'était une station très-fréquentée pour la pêche pendant l'été et l'automne; que le lac, pendant ces deux saisons, était rempli de saumons qui y remontaient en suivant une rivière qui sort de l'extrémité nord-est de cette pièce d'eau. Ils appellent cet endroit Nap-pur-re-uk-ta-lig. Il est entièrement entouré de montagnes de granit, et les îles sont formées de la même pierre. La forme du lac est fort irrégulière, et il a une étendue considérable de nord-est en sud-ouest. 2º avril.

En quittant ce lieu, nous traversâmes le lac en nous dirigeant vers le nord-ouest; mais notre marche fut très-pénible sur une neige épaisse et mobile qui couvrait le lac et la rivière. Il était malheureux que nous dussions marcher de ce côté. Les naturels appellent cet endroit, comme tous ceux qui lui ressemblent dans ce pays, It-tib-lin-ne-ak. Quoique la route fût aussi mauvaise qu'elle pouvait l'être, pendant tout le temps que nous fûmes sur cette pièce d'eau, nous trouvâmes un passage qui l'emportait en difficulté sur tous les autres. La rivière alors gelée, indépendamment des aspérités de la glace qui la couvrait, et qui perçait en masses glissantes à travers la neige, offrait dans ce passage une pente si rapide, que les traîneaux roulaient avec une effrayante célérité, traînant après eux les chiens destinés à les traîner, de sorte que nous avions à craindre de voir se briser nos véhicules, au grand danger de tout ce qu'ils contenaient.

Nous trouvâmes pour nous un meilleur chemin, quoique plus raboteux, et nous nous arrêtâmes à cinq heures afin de faire les observations nécessaires pour déterminer la longitude. Il n'est pas étonnant que la vue de nos instrumens ait fait renaître dans l'esprit de notre guide quelques soupçons sur nos moyens de sorcellerie. Comme l'idée de manger est toujours la première qui se présente à l'imagination d'un Esquimaux, tandis que la chasse et la pêche sont

presque les seules occupations de toute sa vie, ses questions roulèrent naturellement sur ce sujet. — Trouverions-nous quelques bœufs musqués par le moyen de ces inexplicables machines de cuivre, ou en apercevrions-nous sur les montagnes à l'aide de ces tubes et de ces verres, à travers lesquels nous regardions avec tant d'attention? — Dans le fait, nous étions dans un canton fréquenté par ces animaux, et il concluait fort naturellement que nous étions venus si loin et que nous avions pris toute cette peine pour le plus important de tous les desseins, celui de faire un bon dîner, un festin. Poo-yet-tah avait encore à apprendre que des Européens civilisés doivent gagner leur dîner par des opérations beaucoup plus compliquées que celle de tuer une pièce de gibier et de la manger. Il aurait été fort embarrassé de comprendre un système de vie sociale qui avait amené tant d'hommes sur un grand vaisseau, de l'Angleterre dans son pays, pour gagner leurs dîners présens et futurs en mesurant des angles et en regardant la lune.

Cependant je ne désirais nullement passer pour sorcier. Cette réputation nous avait déjà mis dans une situation assez désagréable pour que nous en fussions peu jaloux. Je déclarai donc à notre guide que j'étais totalement incapable de lui rien dire relativement aux bœufs musqués. Cette réponse parut le désappointer; mais il me proposa

de construire une hutte de neige et d'épier leur arrivée. Lui ayant alors exprimé le désir que j'avais d'employer le reste de cette journée à aller plus loin, il reprit son air de bonne humeur, et nous nous remîmes en marche.

En moins d'une demi-heure, ses yeux exercés remarquèrent les traces de plusieurs de ces animaux en face d'une montagne escarpée au pied de laquelle nous cheminions. En les examinant, il reconnut que des bœufs avaient passé par cet endroit plusieurs jours auparavant. Il continua pourtant ses recherches, et il en trouva d'autres qui lui prouvèrent, me dit-il, qu'elles avaient été empreintes sur la neige le soir même par les pieds de deux bœufs musqués. Nous retournâmes donc aux traîneaux, et après avoir choisi un endroit où il chargea le jeune Esquimaux de construire une hutte, il prit son arc et ses flèches, et partit, emmenant deux de ses chiens en laisse, et me recommandant de le suivre avec mon fusil et mon chien favori Tup-to-ach-ua.

En arrivant près des traces qu'il avait trouvées, il découpla ses chiens, et je mis aussi le mien en liberté. Ils partirent sur-le-champ avec la rapidité de l'éclair, et nous les perdîmes bientôt de vue, la nature du terrain ne permettant pas que nos regards s'étendissent bien loin. Cependant sa politesse le portant à croire que j'étais trop fatigué pour courir comme lui après les chiens et le gibier, il ralentit son pas, et refusa de

me laisser en arrière, quoique je l'y engageasse de peur de perdre notre proie. Il me répondit que nos chiens connaissaient leur besogne.

Nous continuâmes donc à marcher assez péniblement pendant deux heures environ sur un terrain fort inégal et couvert d'une couche épaisse de neige. Voyant alors que les traces des chiens ne suivaient plus celles des bœufs, mon guide en conclut qu'ils avaient trouvé ces animaux, et qu'ils en tenaient au moins un en arrêt. Je reconnus bientôt qu'il ne se trompait pas, car lorsque nous eûmes tourné le coin d'une montagne, la vue d'un superbe bœuf arrêté devant nos trois chiens nous guérit à l'instant de notre fatigue, et nous courûmes pour les seconder.

Cependant Poo-yet-tah prit l'avance sur moi, et il décochait sa seconde flèche quand j'arrivai. Nous vîmes qu'elle avait frappé sur une côte, car elle tomba sur le champ à terre, sans même distraire l'animal, dont toute l'attention était fixée sur les chiens qui continuaient à le harceler en tournant autour de lui; ils lui mordaient les jambes quand il se détournait pour leur échapper, et battaient en retraite quand il leur faisait face. L'animal tremblait de rage, et faisait tous ses efforts pour atteindre ses ennemis agiles, mais ils avaient acquis trop d'expérience à cette chasse pour se laisser atteindre par lui.

Il était aisé de voir que les armes de mon compagnon étaient de peu d'utilité dans ce genre de combat, ou du moins qu'il lui faudrait plusieurs heures pour remporter la victoire; car il continuait à tirer sans paraître produire aucun effet, ayant beaucoup de difficulté à trouver une occasion favorable pour décocher ses flèches, et perdant ensuite beaucoup de temps à aller les ramasser. Indépendamment du prix que j'attachais à un pareil gibier, j'étais charmé de pouvoir montrer à mon guide la supériorité de nos armes; je fis donc feu sur l'animal avec deux balles à la distance d'environ huit toises. Le coup porta, et le bœuf tomba. Mais se relevant à l'instant même, il courut sur nous. Nous étions à côté l'un de l'autre, et nous nous réfugiâmes derrière une pierre énorme qui se trouvait heureusement près de nous. Le bœuf, en nous poursuivant, s'y frappa la tête avec une telle force qu'il tomba de nouveau avec un bruit qui fit retentir la terre. Mon guide prit son couteau pour l'en percer, mais le voyant se relever encore une fois, il chercha un refuge derrière les chiens, qui commencèrent leur attaque. L'animal perdait tant de sang que ses long poils en étaient couverts, mais il semblait conserver toute sa force et toute sa rage, et il s'avança avec la même férocité.

J'avais rechargé mon fusil derriere la pierre, et je me préparais à tirer un second coup, quand l'animal se précipita vers moi. Poo-yet-

tah fut vivement alarmé, et me cria de me replacer derrière la pierre; mais j'avais eu le temps d'ajuster l'animal; je tirai successivement mes deux coups quand il ne fut plus qu'à deux ou trois toises, et il tomba pour ne plus se relever. La vue de son ennemi terrassé fit crier et danser de joie mon guide, et quand il arriva, il le trouva mort, une balle lui ayant traversé le cœur et une autre lui ayant fracassé l'épaule à la jointure. Poo-yet-tah fut saisi d'étonnement en voyant l'effet des armes à feu. D'abord il examina soigneusement les trous que les balles avaient faits à la peau de l'animal, et me fit remarquer que son corps avait été traversé de part en part. Mais ce fut la vue de l'épaule fracassée qui lui causa le plus de surprise, et je n'oublierai pas aisément l'air de terreur avec lequel il me dit, en me regardant en face : « *Now-ek-poke !* » (Elle est brisée !)

Il y avait alors dix-huit heures que nous n'avions pris aucune nourriture, et je m'attendais assez naturellement à voir mon Esquimaux songer à se préparer à dîner aux dépens de notre proie. J'étais injuste envers lui, et il avait plus de prudence que de gourmandise. Il se contenta de mêler le sang chaud du bœuf avec de la neige pour en faire fondre de quoi étancher sa soif, après quoi il se mit à l'écorcher. Il savait fort bien, ce que j'avais oublié, que la violence du froid rendrait bientôt cette opération impos-

sible, en gelant le corps de l'animal, et en en faisant une masse impénétrable. Par la même raison, il le divisa en quatre quartiers, et il en fit autant des intestins, après avoir jeté tout ce qui se trouvait dans l'estomac. Je ne savais pas que les Esquimaux ne mangeaient pas les matières qui se trouvent dans l'estomac du bœuf musqué, comme ils le font à l'égard du renne. Tout ce que je pus conjecturer, ce fut que les bœufs musqués se nourrissent, en cette saison de l'année, de plantes qui ne plaisent pas au goût de ce peuple. Quant aux rennes, ce qui se trouve dans leur estomac est regardé comme un morceau friand; et quoique notre délicatesse puisse se révolter d'un plat de végétaux préparé de cette manière, c'est un mets qui peut leur être utile et salutaire au milieu de la nourriture animale dont ils se repaissent constamment, car il est presque impossible qu'ils puissent se procurer d'autres végétaux susceptibles d'être mangés.

Comme nous ne pouvions emporter notre prise, nous fûmes obligés de la couvrir d'une petite hutte de neige, et nous fîmes différentes marques pour être sûrs de la retrouver à notre retour. Nous partîmes alors pour venir à l'endroit où nous avions laissé nos compagnons. Chemin faisant nous découvrîmes un autre bœuf musqué près d'une montagne à un quart de mille de nous; mais nous étions trop fatigués pour le poursuivre. Cepen-

dant mon guide m'assura que cela importait peu; que l'animal resterait quelque temps dans cet endroit, et qu'il nous serait facile de le retrouver le lendemain matin.

Il était cinq heures du matin quand nous arrivâmes à la hutte, assez fatigués et assez affamés pour trouver une jouissance véritable dans un souper chaud, et dans le repos. Nous avions apporté une partie du bœuf, et nous en trouvâmes la chair excellente; elle n'avait pas, à cette époque de l'année, le moindre goût de musc. Lorsque, dans une expédition précédente, nous en avions mangé en août dans l'île Melville, ce goût de musc était repoussant. Ne peut-on pas supposer, d'après ce que l'expérience nous apprend d'autres animaux, que cet effet a lieu dans la saison du rut? Les observations que je fis en cet endroit me donnèrent pour latitude 70° 35′ 49″, et pour longitude 0° 38′ 33″ à l'ouest du vaisseau. 29 avril.

Nous n'avions pas dormi plus de quatre ou cinq heures quand nous fûmes éveillés par les cris de Poo-yet-tah, et les aboiemens de nos chiens. J'en demandai la cause au jeune Esquimaux, et il me dit que notre guide avait quitté la hutte sans bruit, depuis environ une heure, pour chercher le bœuf musqué que nous avions vu la veille, et qu'il revenait en ce moment. En entrant dans la hutte, Poo-yet-tah nous apprit qu'il avait trouvé l'animal sur le haut d'une

montagne escarpée, qu'il y était monté avec ses chiens par le seul chemin qui fût accessible, et que l'animal cherchant à s'échapper par un autre, était tombé du haut du rocher et s'était tué.

Nous étant rendus sur la place, nous trouvâmes le bœuf mort; il était tombé d'une hauteur de trente pieds sur un bloc irrégulier de granit, et cette chute lui avait brisé tous les os. Il n'en était pas moins bon pour l'usage que nous devions en faire. Notre guide fit donc les mêmes opérations que la veille, et nous portâmes dans notre hutte l'animal dépecé en quatre quartiers. Toute la journée fut employée à cet ouvrage.

Cela me laissa du loisir pour faire mes observations, et le temps étant beau, elles réussirent. Entre autres choses, je m'assurai que l'endroit où nous étions se trouvait à environ quarante milles du vaisseau, dans la direction du nord 19° ouest. Dans l'après-midi, il tomba de la neige, qu'une forte brise chassait avec violence. Nous fûmes donc obligés de nous mettre à l'abri dans notre hutte, et ayant dîné de meilleure heure que de coutume, nous nous mîmes dans nos sacs de fourrure afin d'avoir une bonne nuit de repos.

30 avril. Nous eûmes un ouragan venant du nord, et il dura toute la journée avec tant de force, que nous ne pûmes sortir de la hutte, ce qui

nous fournit l'occasion de causer avec nos guides. J'en profitai pour chercher à obtenir d'eux une relation plus complète de la cause de nos dissensions, de ce qu'ils avaient pensé à ce sujet, et de ce qu'ils avaient voulu faire.

Poo-yet-tah lui-même désirait cette explication, et j'eus à peine besoin de dire un mot pour amener la conversation sur ce sujet. Dès qu'il eut commencé à parler, il mit tant de rapidité et de véhémence dans son débit, que je craignis d'abord qu'un sentiment d'animosité ne se fût de nouveau emparé de lui, et qu'il ne renouvelât une querelle qui, au lieu d'être terminée, n'avait peut-être été que suspendue. Je vis pourtant bientôt que le feu avec lequel il parlait n'était que le résultat du désir qu'il avait de me convaincre que ses amis n'étaient réellement pas blâmables, puisqu'ils avaient agi d'après une conviction intime de notre trahison et de notre malveillance; et que nous étant justifiés à leur satisfaction, nous devions maintenant être sincèrement réconciliés avec eux. Ce discours me fut d'autant plus agréable, que j'avais pris, je le répète, pour l'annonce d'un renouvellement d'hostilité, une chaleur qui n'était que l'effet d'un esprit de pacification.

J'appris aussi qu'en cette circonstance, en dépit de leur nombre et de l'intention qu'ils avaient évidemment de nous attaquer, ils sentaient vivement notre supériorité, impression que natu-

rellement nous désirions tous entretenir dans leur esprit. C'était un motif de respect qui doit toujours avoir son poids chez des nations grossières, et un bouclier pour nous dans l'état d'infériorité numérique où nous nous trouvions vis-à-vis des Esquimaux. Pénétré de cette conviction, Poo-yet-tah me remercia plusieurs fois de ne pas avoir tué son père, ou de ne pas lui avoir fracassé l'épaule comme celle du bœuf musqué. Il semblait pourtant encore craindre que je ne me vengeasse de son père quand je serais de retour au vaisseau. Je m'efforçai de le convaincre qu'il ne devait appréhender rien de semblable ; que nous étions tous attachés à sa nation ; que nous ne désirions rien tant que de continuer à être amis, et il parut satisfait de ces assurances.

Si le reste de notre conversation ne fut pas très-intéressant, il peut du moins servir à donner une idée des usages de cette peuplade. J'avais été surpris d'entendre Poo-yet-tah appeler Pow-weet-yah, son père; car, à mes yeux, il ne paraissait y avoir entre eux qu'une différence de quelques années. En l'interrogeant à ce sujet, j'appris que Pow-weet-yah n'était que son beau-père, que c'était le second qu'il avait eu, et qu'ils l'étaient devenus tous deux pendant que son propre père vivait encore, car celui-ci avait pris une autre femme et laissé la sienne au premier des deux. C'était pourtant une sépara-

tion amiable. Le mari avait désiré émigrer du côté de l'ouest ; la femme avait préféré rester près de ses parens, et en conséquence ils s'étaient quittés peu de temps après la naissance de Poo-yet-tah. Sa mère avait alors épousé un homme nommé Arg-loo-gah, et en avait eu quatre fils. Ce second mari s'était noyé, laissant à sa veuve une fortune considérable, c'est-à-dire cinq fils, qui sont regardés dans ce pays comme une possession précieuse, parce qu'ils sont tenus de pourvoir aux besoins de leurs parens dans leur vieillesse. Elle trouva donc aisément un troisième mari, Pow-weet-yah, qui était frère du premier; mais elle n'eut aucun enfant de ce mariage. Pour leur en tenir lieu, ils adoptèrent deux de leurs petits-fils, et l'enfant qui avait été tué était l'aîné. Le premier mari, le véritable père de Poo-yet-tah, s'était aussi procuré un fils d'adoption dans la tribu qu'il était allé joindre à Oo-geoo-lik, et il vivait alors dans une petite île nommée O-wut-ta, à trois journées de distance de Nei-tyel-le.

Les termes *mari* et *femme* sont des mots de convention : l'idée qu'ils présentent est simple et n'admet aucun doute; c'est une expression qui appartient à la civilisation et à la morale. Il en est de même du mot mariage, qui n'excite ni réflexion ni commentaire. C'est la coutume, — je ne sais d'où elle provient, — mais enfin c'est la coutume de louer le caractère, la con-

duite et les mœurs de ces tribus; mais quelques lecteurs pourront douter que leur système conjugal et leurs usages méritent ces éloges, s'ils se donnent la peine d'y réfléchir; et ils penseront peut-être que le mot concubinage, et encore à ne pas le prendre dans sa plus rigide acception, convient mieux que celui de mariage à l'espèce de contrat qui consacre l'union des deux sexes dans ce pays.

Ils seraient probablement encore plus portés à penser ainsi, s'ils avaient entendu toutes les anecdotes que Poo-yet-tah me raconta sur ce sujet. Je me bornerai à en rapporter une qui servira d'échantillon général. Parmi les Esquimaux que nous avions vus à Igloolik dans un autre voyage, il n'était pas rare qu'un homme eût deux femmes, et cette circonstance n'excite aucune surprise, la polygamie étant un système qui a été adopté dans tous les temps chez beaucoup de peuples, et qui l'est encore à présent. Mais mon ami m'informa qu'un de ses frères utérins et lui n'avaient qu'une femme pour eux deux; que personne, si je l'ai bien entendu, n'y trouvait à redire, et que si cela n'était pas très-commun, c'était à cause de l'égalité de nombre qui se trouve entre les deux sexes. Nous n'avions vu aucun exemple de cette coutume à Igloolik, et les voyageurs ne l'ont trouvée établie que dans certaines tribus de l'Inde. Je laisse à d'autres le soin de prononcer sur la conve-

nance et la délicatesse de l'union des deux frères avec une seule femme, car je n'ai pas le dessein de faire un commentaire sur les mœurs d'un peuple que chacun connaît à présent presque aussi bien que moi, d'après les relations qu'en ont faites récemment tant de navigateurs anglais et étrangers qui ont exploré les mers du Nord.

Comme je me proposais de faire une excursion du côté d'Oo-geoo-lik, après l'expédition qui m'occupait, je me fis donner par mon guide la liste de tous les naturels qu'il connaissait dans cette partie du pays. Il me chargea même de quelques messages pour eux, et j'en pris note avec soin, car c'étaient les meilleures lettres de recommandation que je pusse me procurer. Cette conversation établit entre nous une entière confiance, si quelque chose y manquait encore.

Nous abrégeâmes ainsi la durée de cette triste journée, car elle l'était véritablement. Le vent hurlait autour de nos murs de neige, et celle qu'il chassait battait contre eux avec un sifflement que j'étais charmé de pouvoir oublier en me livrant à une conversation qui m'empêchait d'y faire attention. Notre habitation n'avait que quatre pieds de hauteur, et, par conséquent, nous étions obligés d'être constamment assis; mais, par contraste avec le temps qu'il faisait dehors, nous y étions chaudement et à l'aise. Une maison beaucoup meilleure n'a pas souvent paru

si agréable, et a rarement inspiré au même degré un sentiment intime de sécurité, de satisfaction et de reconnaissance pour le Ciel.

La conversation n'empêcha pourtant pas nos amis d'employer leurs mâchoires d'une manière toute différente. Pendant toute la journée, ils s'occupèrent à couper la chair d'un des quartiers de devant du bœuf. Ils la taillaient en aiguillettes longues et étroites; s'en enfonçaient un bout dans la bouche, suivant leur coutume, aussi avant que possible, en séparaient le reste à l'aide de leur couteau, et avalaient cette bouchée comme un chien affamé dévore un morceau de viande. Se passant ainsi les aiguillettes l'un à l'autre, ils parvinrent à manger toute la chair du cou, du dos et des côtes d'un des quartiers du bœuf, suspendant pourtant leur opération de temps en temps, en se plaignant de ne pouvoir plus manger et en se couchant sur le dos; mais ils conservaient toujours leur couteau dans une main, et dans l'autre le morceau de chair qu'ils n'avaient pu finir, et qu'ils avalaient avec autant d'empressement que les précédens, dès qu'ils se trouvaient en état de l'engloutir à son tour.

Brutes dégoûtantes! L'hyène même, une fois repue, se serait endormie; et l'impossibilité absolue de faire entrer une bouchée de plus dans leur estomac pouvait seule arrêter la gloutonnerie de ces créatures appartenant à

l'espèce humaine, et ayant reçu du Ciel le don de la raison!

Lorsqu'ils furent réellement hors d'état de manger davantage, notre soupe étant prête, je leur offris de la partager avec nous. Poo-yet-tah en prit, par politesse, deux ou trois cuillerées, et déclara ensuite qu'il lui était impossible d'en avaler une plus grande quantité. Je lui passai la main sur l'estomac, et j'eus peine à revenir de ma surprise en en sentant la dilatation prodigieuse; je n'aurais pas cru qu'il fût possible à un homme de supporter un état si anormal; et si je n'avais connu les habitudes des Esquimaux, j'aurais pensé que la mort devait être la suite inévitable d'un pareil excès.

Ce repas effrayant fit que nos guides eurent un sommeil agité; s'ils avaient connu un terme pour désigner le cauchemar, je ne doute pas que nous n'en eussions entendu parler le lendemain matin. Cependant le vent se calma, et quand nous nous levâmes, à cinq heures, le temps était de nature à nous permettre de nous mettre en marche, quoiqu'il fût encore menaçant, le vent venant du nord, et chassant quelque neige. 1er mai.

Notre traîneau fut bientôt chargé, mais il fallut plus de temps à nos guides pour se remettre des suites de leur intempérance, et ce ne fut qu'à sept heures que nous pûmes réussir à les mettre en mouvement. Mais lorsque tout fut

prêt, et que j'eus annoncé à Poo-yet-tah que je ne voulais pas perdre encore un jour, il me dit que, comme nous avions à gravir des montagnes escarpées où des traîneaux ne pouvaient passer, il fallait laisser notre bagage dans la hutte, où nous pourrions revenir coucher, après être allés à Aw-wuk-too-teak.

Nous partîmes donc à sept heures et demie, prenant avec nous nos armes et trois chiens, dans le cas où nous rencontrerions quelque bœuf musqué, et laissant dans la hutte M. Abernethy avec le jeune Esquimaux et le bagage. Après avoir marché pendant deux heures sur une contrée montagneuse et couverte d'une neige épaisse, nous descendîmes enfin sur le lac que les naturels nomment Aw-wuk-too-teak, et qui se trouvera sur la carte.

Cette pièce d'eau s'étend de nord-est-quart-d'est en sud-ouest-quart-d'ouest sur une longueur d'environ quatre milles. La forme en est fort irrégulière. Elle est bordée par cinq montagnes distinctes, séparées l'une de l'autre par des ravins où coulent, pendant le dégel, des torrens qui jettent leurs eaux dans le lac. La rivière qui en sort est large, mais semblait peu profonde; le cours en paraissait rapide à sa source; elle se jette dans la mer du côté du nord.

Mon guide me nomma ces montagnes ainsi qu'il suit, et j'indiquerai leur position relativement au centre du lac : celle à l'ouest

s'appelle Pood-le-ra-nuk ; celle au nord-ouest, Il-low-nuk ; celle au nord-est, Ac-cood-le-ruk-tuk ; celle à l'ouest-sud-ouest Tak-ke-noo-ra-lig ; et celle au sud Il-low-na-lig. Poo-yet-tah m'informa en outre que le lac contenait trois différentes espèces de poissons qui y restent toute l'année, et que dans le plus petit, situé vers l'orient, et appelé Ow-weet-te-week, où étaient campés les Esquimaux qui virent notre vaisseau en 1829, il se trouvait aussi beaucoup de poissons d'une grande taille.

Quittant le bord de l'eau, nous gravîmes la haute montagne au nord-est, nommée Ac-cood-le-ruk-tuk, et lorsque nous fûmes sur le sommet, un peu après dix-heures, j'aperçus de hautes glaces raboteuses s'étendant de nord-nord-ouest en nord-est-quart-d'est. L'atmosphère était tellement chargée de vapeurs que je ne pouvais voir à plus de quatre à cinq milles, de sorte qu'il me fut impossible de reconnaître jusqu'où avançait un bras de mer dont l'entrée semblait être formée par la séparation de l'endroit où nous étions d'avec un cap remarquable. Ce cap avait été nommé par nous le Vieillard-de-Hoy, quand nous faisions voile vers le sud, dans l'automne précédent, et je le reconnus sans difficulté.

C'était là que je m'étais surtout attendu à trouver un passage pour entrer dans l'Océan occidental ; en effet, c'était de cet endroit que les naturels nous avaient parlé en plusieurs oc-

casions ; du moins nous le pensions ainsi, car il n'était pas toujours facile de bien nous entendre. A la vérité, un Esquimaux, nommé Ib-lushe, nous avait assuré que le bras de mer qui se trouvait sur ce point n'était que l'entrée d'une grande baie, et que nous ne pouvions trouver un passage vers l'ouest qu'en remontant pendant plusieurs journées vers le nord ; assertion qui m'avait fait supposer, comme je l'ai déjà dit, qu'il voulait parler du détroit de Barrow. Mais comme ce bras de mer était couvert de glaces quand nous l'avions vu, l'année précédente, et que par conséquent nous n'avions pu l'examiner, je jugeai indispensable de saisir l'occasion qui se présentait de le faire, afin de sortir de l'incertitude dans laquelle nous étions.

Quand pourtant je vins à observer la nature de la glace qui était entre nous et le bras de mer en question, et la grande distance que nous aurions à parcourir pour y arriver, je vis qu'il était impossible de commencer en ce moment une telle entreprise. Poo-yet-tah me pressait vivement de retourner sur nos pas, car il voyait que le vent du nord augmentait, ainsi que la neige qu'il chassait; mais comme les vapeurs commençaient à se dissiper, je lui proposai de descendre sur la côte, espérant que j'aurais de là une meilleure vue.

Il refusa absolument d'y consentir; mais comme j'étais certain de pouvoir retrouver mon chemin sans lui, je descendis vers le rivage, le laissant

le maître de faire ce que bon lui semblerait. Au bout d'une heure et demie, j'arrivai sur la côte qui était formée de fragmens détachés de pierre à chaux, et je vis que la marée venait de se retirer. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, la glace consistait en monticules rapprochés qui avaient été poussés vers le rivage au commencement de l'hiver.

J'avais gagné peu de chose à la tentative que j'avais faite pour reconnaître ce lieu, car la neige qui tombait et les vapeurs qui l'accompagnaient répandaient une telle obscurité sur tous les objets, que je ne pus voir au-delà de deux milles, si même ma vue put atteindre si loin. Le temps, loin de s'améliorer, menaçait de devenir encore plus mauvais. Je résolus donc de renoncer à mon dessein, et je me disposai à reprendre le chemin de la hutte, où j'avais laissé M. Abernethy et le jeune Esquimaux.

En me retournant pour exécuter ce projet, j'entendis la voix de Poo-yet-tah qui m'appelait. Il était caché dernière une grosse pierre à quelques pas de moi, et je ne fus pas peu surpris de le voir, quand je le croyais déjà arrivé à la hutte. J'appris qu'il m'avait adroitement suivi pour m'épier, désirant savoir quel pouvait être l'objet du long voyage que j'avais entrepris, et croyant probablement que j'avais pour but de trouver du gibier ou du poisson, dont il voulait partager le profit. Je me donnai beaucoup

de peine pour lui expliquer que je n'avais en vue que de visiter cet endroit, comme beaucoup d'autres; mais je ne pus réussir à l'en convaincre, car, malgré les connaissances géographiques généralement répandues parmi ce peuple, il ne les cultive que pour les employer au but important et immédiat de se procurer des vivres.

Dans le cours de la conversation, Poo-yet-tah me dit qu'il serait à Ow-weet-te-week pendant l'été avec ses frères, pour s'y occuper de chasse et de pêche, et que lui et ses compagnons nous apporteraient des saumons et des rennes. Désirant voir la situation de ce lieu afin de pouvoir le reconnaître du vaisseau, je lui proposai d'y aller; il y consentit, et nous partîmes.

Après avoir marché deux heures vers le sud-est, nous traversâmes le lac Ow-weet-te-week, et nous arrivâmes à une montagne sur la rive orientale. Lorsque nous fûmes sur le sommet, mon guide me montra l'endroit où il s'était établi l'été précédent et où il s'établirait encore le suivant. Il me fit voir aussi quelques dépôts de vivres que ses compagnons avaient abandonnés en quittant cet endroit, et en ayant ouvert un qui lui appartenait, il en tira quelques morceaux de minerai de fer qu'il avait enveloppés dans une peau de cygne, me rappelant, ce que j'avais oublié, qu'il m'avait promis de m'en donner quelques-uns quand nous arriverions à Ow-wet-te-week. Il me dit qu'un de ses frères les

avait trouvés l'été précédent sur les bords d'une île, nommée Toot-ky-yak, qui était à une journée de distance au nord-ouest, et qu'il les avait retirés de dessous l'eau, qui les avait peut-être rendus plus visibles à leurs yeux sans expérience. C'est leur seul objet de commerce, et tous les trois ou quatre ans, ils échangent ce qu'ils en ont trouvé avec les naturels d'Oo-geoo-lik, dont ils reçoivent en retour du bois jeté par la mer sur les côtes. Ils achètent de la même manière des habitans de la baie de Répulse la pierre dont ils font leurs bouilloires.

Poo-yet-tah me pressa alors de retourner à la hutte; mais en passant au pied de la montagne d'où j'avais eu la première vue de la mer, j'obtins de lui qu'il m'accompagnât jusqu'au sommet. Le temps était pourtant devenu encore plus mauvais qu'auparavant; mais je ne pouvais me décider à quitter un endroit qui semblait m'offrir la seule chance de trouver un passage par lequel notre navire pourrait pénétrer dans cette mer occidentale que j'avais cette fois bien vue. Ma peine fut pourtant perdue, car la neige redoublait, et l'on ne pouvait rien distinguer. Nous redescendîmes donc à la hâte, et nous nous remîmes en route pour la hutte.

Chemin faisant, nous fîmes lever une compagnie de six gélinottes. Je tirai mes deux coups, et j'eus le bonheur d'en abattre deux. C'était la première fois que Poo-yet-tah voyait tuer un

oiseau au vol, et il en fut encore plus surpris qu'il ne l'avait été de la mort du bœuf. Peu de temps après, les autres gélinottes se levèrent de nouveau à un demi-mille de distance, et il me pressa de tirer une seconde fois, et ensuite de les poursuivre à l'endroit où elles s'étaient reposées. Mais je ne me souciais pas de hasarder ma réputation, ou plutôt celle de mon fusil, qu'il était important de conserver, et d'ailleurs nous avions alors plus de vivres que nous n'en pouvions consommer ou emporter avec nous.

Nous continuâmes donc notre voyage, et nous arrivâmes à la hutte à sept heures du soir, juste à temps pour éviter une des nuits les plus orageuses que nous eussions encore éprouvées. Les coups de vent étaient si violens qu'ils balayaient toute la neige qui couvrait les montagnes, et menaçaient de renverser notre petite habitation, ou de l'enterrer sous une pile de neige. Peu s'en fallut qu'ils n'y réussissent, tant était épaisse la couche de neige accumulée autour de notre hutte et par-dessus; mais elle était trop forte et trop solide pour céder à la violence du vent. Nous fûmes surpris ensuite d'apprendre que cet ouragan s'était fait sentir sur une si petite étendue de terrain, car on n'avait eu qu'une brise modérée au vaisseau, qui n'était qu'à quarante milles de distance.

2 mai. Ayant réparé nos forces par une nuit de repos, je conçus l'espoir d'engager Poo-yet-tah à faire

une seconde excursion vers la mer; mais nous eûmes d'abord à nous ouvrir un chemin dans la neige qui s'était accumulée autour de notre hutte à une hauteur de six pieds, travail qui nous occupa quatre heures. Quand enfin nous fûmes libres, nous vîmes que l'air était rempli de vapeurs, que le vent était encore très-fort, et qu'il continuait à chasser la neige avec violence. L'aspect du temps n'était certainement favorable ni pour notre voyage ni pour aucun autre, et nos guides désiraient fort rester tranquillement dans la hutte. J'y aurais consenti si j'avais pu les déterminer à retourner avec moi à Aw-wuk-too-teak; mais ils s'y refusèrent positivement, et je fus obligé de renoncer pour le moment à ce projet

Je réfléchis alors sur l'incertitude du temps à cette époque de l'année, et sachant aussi que notre absence du vaisseau avait été beaucoup plus longue qu'on ne s'y attendait, je craignis qu'elle n'occasionât des inquiétudes sérieuses au capitaine Ross, d'autant plus que nous étions partis dans des circonstances qui rendaient douteuse la continuation de nos rapports d'amitié avec les naturels; il était possible en outre qu'elle donnât lieu à quelques inconvéniens, surtout si le capitaine jugeait à propos d'envoyer une autre expédition à notre recherche.

A ces réflexions se joignait celle qu'il faudrait plusieurs jours pour explorer d'une manière

satisfaisante le bras de mer en question, ce qui ajoutait encore aux difficultés que je viens de signaler. Je résolus donc enfin de retourner au vaisseau et d'attendre quelque meilleure occasion pour achever un examen trop important pour être fait légèrement. Connaissant la situation exacte du bras de mer, je pourrais y retourner sans difficulté, et même me passer de guide au besoin; de sorte que, si je n'avais pas atteint l'objet que j'avais en vue, j'avais du moins gagné du temps pour l'avenir, en reconnaissant le chemin.

Nous partîmes donc à huit heures du matin. Nos traîneaux étaient pesamment chargés, et par conséquent notre marche fut difficile et laborieuse. Quand la route devenait trop mauvaise, nous étions obligés de décharger les traîneaux d'une partie de leur fardeau, et de les ramener ensuite à vide pour reprendre ce que nous avions laissé en arrière, continuant alors notre chemin du mieux que nous le pouvions, mais toujours avec lenteur.

Vers midi, nous vîmes que Poo-yet-tah se séparait de nous, et conduisait son traîneau vers la rive gauche du lac. Nous le suivîmes, et l'ayant rejoint, nous apprîmes qu'il avait vu les traces de quelques bœufs musqués, et qu'il les suivait. Il montra un vif désir d'en tuer encore quelques-uns, et il m'engagea à faire une halte dans ce dessein. Ce désir était fort naturel en lui, et j'y aurais cédé volontiers, non-seulement

pour lui faire plaisir, mais pour procurer des provisions fraîches à notre équipage, si cela eût pu être de quelque utilité. Mais nous étions déjà chargés de plus de vivres que nous ne pourrions probablement en porter jusqu'au vaisseau, et l'état de la neige était tel qu'en supposant qu'un de ces animaux fût tué, nous ne pourrions l'y enterrer assez solidement pour le mettre à l'abri des loups et des gloutons. C'eût été ainsi tuer un pauvre animal sans aucun but, ou plutôt pour s'exposer au regret d'avoir à notre disposition une quantité de viande fraîche que nous serions obligés de laisser aux animaux carnassiers dont on voyait partout les traces.

Je refusai donc de marrêter en cet endroit, et j'essayai de persuader à mes compagnons de continuer notre route. Poo-yet-tah fit la sourde oreille et commença à bâtir un hutte, disant qu'il y passerait la nuit. Il croyait évidemment que nous étions hors d'état de partir sans lui, et de retrouver sans guide la hutte où nous avions passé la nuit du 27, et que notre dessein avait été d'atteindre ce soir même. Il est très-vrai que j'en doutais moi-même un peu; mais plutôt que de perdre une autre journée, je résolus de le tenter, d'autant plus que le temps commençait à devenir meilleur, et promettait d'heure en heure d'être plus favorable.

Ce fut à leur grande surprise que nos deux

guides nous virent partir sans eux; et comme nous nous retournions de temps en temps pour voir s'ils ne changeraient pas d'avis, nous les vîmes plusieurs fois interrompre leur ouvrage pour regarder quelle route nous prenions, et quels progrès nous faisions. Le choix du chemin fut certainement pour nous un sujet d'hésitation, et notre marche était loin d'être rapide. Les traces que nos pieds et les traîneaux avaient laissées quand nous étions venus, avaient disparu; la neige qui était tombée, en s'accumulant dans certains endroits; le vent, en balayant celle qui couvrait la cime des montagnes, qui nous montraient alors leur tête noire, avaient tellement changé la face du pays, que je ne sus si nous étions sur la bonne route, jusqu'à notre arrivée sur les bords du lac Nap-pur-re-uk-ta-lig. Là je reconnus sur-le-champ la forme particulière de cette pièce d'eau, et je vis que nous ne nous étions pas écartés de beaucoup de la ligne que nous devions suivre.

Si nous n'avions fait que peu de progrès en proportion du temps que nous y avions mis et des efforts que nous avions dû faire, nous n'en étions pas moins très-fatigués, et la soif nous faisait extrêmement souffrir. Nous fûmes, en conséquence, obligés de décharger le traîneau au milieu du lac, pour pouvoir atteindre la lampe à esprit-de-vin, afin de faire fondre de la neige, et quand nous nous fûmes rafraîchis, nous nous remîmes en marche.

Il peut sembler étrange aux lecteurs qui ne connaissent pas ces contrées septentrionales d'entendre dire qu'en y voyageant, on souffre plus de la soif que de tous les autres inconvéniens réunis. Dans notre pays, la neige ne peut jamais être très-froide, la chaleur ordinaire du corps suffit pour la fondre; on peut même y avoir recours pour suppléer au manque d'eau. Mais un fait que bien des gens ignorent, c'est que la température de cette substance est toute différente dans les régions polaires. Elle ne peut être malfaisante dans un pays où le froid est rarement beaucoup au-dessous du point de congélation, et où presque jamais il ne passe vingt degrés. Mais il en est tout autrement dans un pays où la plus haute température de la neige pendant l'hiver est à zéro, et où elle tombe quelquefois de cinquante à quatre-vingts degrés au-dessous du point auquel on peut la faire fondre dans la bouche en Angleterre. Si ce corps n'était pas un si mauvais conducteur, il serait aussi impossible de le mettre dans la bouche, et même de le tenir dans la main nue, que si c'était un morceau de fer rouge. La neige produit cet effet remarquable d'augmenter la soif, au lieu de l'apaiser. Aussi les naturels aiment-ils mieux endurer la soif la plus cruelle que de chercher à la soulager en mangeant de la neige. Je ne connais pas assez la philosophie médicale pour expliquer ce fait, et je ne sache pas qu'il ait

jamais été expliqué. Il y a peut-être présomption de ma part à supposer que le froid extrême de la matière ainsi avalée, quand le corps est épuisé et échauffé par la fatigue, peut causer à l'estomac une sorte d'inflammation qui occasione la souffrance dont il s'agit.

Après avoir achevé de traverser le lac, nous trouvâmes que les derniers ouragans avaient considérablement amélioré la route, et nous arrivâmes à la hutte un peu après minuit, complétement épuisés de fatigue. Mais une cruelle mortification nous y attendait : un loup avait brisé la porte par laquelle nous en avions fermé l'entrée, et notre habitation était remplie de neige. Il fallut bien se mettre à l'ouvrage, tout fatigués que nous étions ; et ce ne fut qu'après une heure de travail que nous pûmes rendre la hutte habitable. Enfin à deux heures du matin nous nous mîmes dans nos sacs.

5 mai. Quand nous nous éveillâmes, et que nous vînmes à songer à partir, le temps était variable ; des coups de vent fréquens venant du nord, chassaient la neige des montagnes, tandis que celle qui tombait augmentait encore l'obscurité. Les chiens étaient excessivement fatigués du travail qu'ils avaient fait la veille, et mon impatience de retourner au vaisseau et de mettre fin aux inquiétudes que le capitaine Ross et nos autres compagnons avaient probablement conçues, put seule me décider à partir.

Nous trouvâmes le chemin extrêmement mauvais; mais il le devint encore davantage quand nous eûmes à traverser une chaîne de hauteurs qui séparait deux lacs. Cette distance n'était que d'un mille, et il nous fallut depuis neuf heures du matin jusqu'à deux pour la parcourir; car nous fûmes obligés de faire trois voyages avec le traîneau pour rapporter tout le bagage dont il était chargé.

Cependant la glace du lac était unie comme le cristal, car le vent en avait balayé toute la neige. Nous le traversâmes donc fort vite, toujours en courant, et nous avions l'avantage d'avoir la brise en arrière, ce qui rendait nos efforts plus faciles. La rivière, en général, était aussi libre de neige; mais, quoique la glace qui la couvrait fût inégale, elle était glissante, et nous ne pûmes éviter quelques chutes en mettant le pied dans certains creux encore pleins de neige. Du reste, nous la passâmes aisément.

A sept heures du soir, nous arrivâmes à la partie la plus large, à laquelle j'avais déjà donné le nom du révérend Édouard Stanley, et à neuf, nous atteignîmes la pointe occidentale du lac An-ne-re-ak-to. Je reconnus ainsi que la rivière de Stanley n'avait pas plus de dix milles de longueur du lac à la mer, et que sa plus grande largeur était d'environ un quart de mille. Nous avions été informés qu'il s'y trouvait, pendant l'été, une grande quantité de beaux saumons.

CHAPITRE XXVI.

Autre expédition du commandant Ross. — J'en entreprends une moi-même. — Résumé du mois.

5 mai. Cette journée fut plus froide que la précédente et nous eûmes une brise fraîche. Nous reçûmes la visite d'une troupe nombreuse de naturels qui étaient allés plus au nord, et qui nous vendirent quelques bonnes peaux. Nous vîmes ensuite arriver les deux guides qui avaient accompagné le commandant Ross dans sa dernière expédition; mais ils n'avaient pu rapporter le second bœuf musqué, et ils n'en avaient pas
6 mai. vu d'autre. Le lendemain, d'autres Esquimaux vinrent de leur établissement du sud, nous apportant un veau marin et quelques peaux. Ils furent suivis d'un vieillard que nous n'avions pas encore vu, mais qui était père de deux jeunes gens que nous connaissions. Sa femme, à ce qu'il paraît, avait quitté son troisième mari, pour vivre avec lui, et autant que nous pûmes

le comprendre, c'était chose permise par la loi du pays, ou du moins autorisée par un usage qui équivalait à une loi. Tikatagin étant aussi venu à bord en se rendant vers le sud, je l'engageai à y rester pour qu'il m'accompagnât le lendemain dans une excursion.

La neige qui tomba en abondance rendit ce 7 mai.
projet de voyage inexécutable; il aurait été tout au moins inutile. Mon guide lui-même aimait beaucoup mieux rester à bord que de voyager par un pareil temps. On ne pouvait pas songer davantage 8 mai.
à se mettre en route le jour suivant, car tout était enterré sous la neige. Cependant le guide partit seul pour aller chercher son canot. Dans la soirée, nous reçûmes une seconde visite du vieillard que nous avions vu le 6. Il avait avec lui sa femme et deux jeunes gens; la femme était jeune, mais nous apprîmes qu'il en avait une autre, et que les deux jeunes gens n'en avaient qu'une pour eux deux. Ils demeuraient tous ensemble; une vieille femme ayant deux maris complétait cette étrange famille de polygames, qui, nous dit-on, vivait dans une parfaite harmonie. Il aurait fallu des rapports plus intimes que nous n'en avions encore eu avec ces tribus, pour bien comprendre le système de leurs arrangemens matrimoniaux; mais ce que nous en savions déjà suffisait pour rendre probable ce que César rapporte à ce sujet des Bretons nos ancêtres.

Un vent du nord fit passer le thermomètre, 9 mai.

comme d'ordinaire, de zéro à 18° au-dessus. L'homme qui était allé chercher son canot revint de Shag-a-voke, l'apportant sur son dos. Nous lui promîmes du bois pour le raccommoder, s'il nous apportait un veau marin. Préférant voyager la nuit, il partit à dix heures. Un renard fut pris dans une de nos trappes.

10 mai. Le temps fut toujours aussi froid, mais quand la neige cessa le ciel s'éclaircit. Quelques-uns de nos hommes se rendirent au grand lac pour en mesurer la glace, et ils lui trouvèrent huit pieds d'épaisseur. La profondeur de l'eau en dessous était de dix-sept brasses. Ils ne virent aucun poisson, mais ils amorcèrent et placèrent

11 mai. quelques lignes. La température continua à être beaucoup plus froide qu'on ne devait s'y attendre en cette saison; ce qui ne fut pas pour nous d'un favorable augure. Quelques naturels nous apportèrent une peau. On vit des traces de rennes et de lièvres et nous tuâmes huit ortolans de neige.

12 mai. Toute la force du soleil jointe à un ciel pur ne put faire monter la température au-dessus de 11°. On ne trouva aucun poisson pris aux lignes, mais on tua un ptarmigan. Deux de nos principaux amis étant venus nous voir, nous prîmes des arrangemens pour un nouveau

13 mai. voyage. Quelques autres vinrent du sud le jour suivant, mais sans nous rien apporter. Ils allèrent aux huttes du nord; mais n'ayant pas

trouvé leurs compagnons, qui étaient absens pour une excursion, ils revinrent coucher à bord. Le thermomètre varia entre 1° et 15° au-dessus de zéro.

Presque tous les Esquimaux établis au nord vinrent nous voir. Ils nous apportèrent la peau du second bœuf musqué; mais comme il y manquait les deux pieds de derrière, elle ne pouvait servir à être empaillée. Ils nous apportaient aussi une hanche de l'animal du poids de quarante-cinq livres, et un échantillon de pierre verte taillée en forme de ciseau. Nous allâmes à la chasse et ne tuâmes qu'une gélinotte. Nous avions demandé la veille aux Esquimaux un veau marin pour nos chiens, mais nous ne les revîmes pas le 15, probablement parce qu'ils n'avaient pas réussi à en tuer. Tout fut arrangé pour que le voyage projeté pût avoir lieu le lundi suivant. On continua à travailler à l'équipement du navire et nous supprimâmes les condensateurs, qui n'étaient plus nécessaires.

14 mai.

15 mai.

Après le service divin, nous vîmes arriver deux troupes d'Esquimaux, l'une venant du village du sud, l'autre de celui du nord; mais ils ne nous apportaient ni veau marin, ni autre chose. Les premiers nous informèrent qu'ils se diviseraient le lendemain en deux troupes, l'une qui chasserait les bœufs musqués, l'autre qui irait pêcher dans le lac. Chacun d'eux nous promit de nous apporter des pro-

16 mai.

visions avant de partir. Le thermomètre était à environ 10°.

17 mai. Une partie des hommes de l'équipage et le premier enseigne partirent avec le traîneau et la barque qui devaient les transporter à dix milles de distance. Alors ceux qui n'étaient point de l'expédition devaient revenir à bord. Ils se mirent en route dans la soirée, après quoi le commandant Ross et le chirurgien prirent le petit traîneau pour aller les rejoindre. Nous ne reçûmes point de provisions des natu-
18 mai. rels, et nous n'en vîmes même aucun. Le lendemain le temps s'adoucit tellement que le thermomètre monta à 30° au-dessus de zéro, et la chaleur du soleil forma sur les rochers de petites mares d'eau. Les yeux des hommes qui avaient fait partie de dernière expédition s'étaient enflammés pendant le voyage, et il fallut leur donner quelques soins.

19 mai. Le chirurgien revint avec le premier enseigne. Ils avaient laissé le commandant Ross à environ vingt milles, ayant deux Esquimaux pour guides. Les yeux de M. Blanky le faisaient tellement souffrir, qu'il lui avait été impossible d'aller plus loin. Le commandant Ross avait acheté des Esquimaux de quoi nourrir ses chiens, et le retour des deux officiers devait faire durer plus long-temps sa provision de
20 mai. vivres. Nous vîmes avec grand plaisir, le lendemain, que le temps continuait à être favorable

à l'expédition. Les maux d'yeux allaient mieux. Nous jetâmes du sable autour de *la Victoire*, et sur *le Krusenstern*.

Le soleil ne put faire monter le thermomètre au-dessus de 19°. En allant voir le trou qui avait été pratique dans la glace du lac, on le trouva couvert d'une glace de six pouces d'épaisseur; la glace du lac avait sept pieds et demi. Nul poisson n'avait touché aux amorces des lignes, et nous ne pûmes trouver aucun gibier. Le jour suivant, nous nous assurâmes que la glace qui entourait le vaisseau n'avait pas augmenté d'épaisseur, quoiqu'il s'en fût formé quatre pouces sur le trou que nous y avions fait. On vit les traces d'un bœuf musqué à peu de distance du navire. On fit une tente pour l'été, et l'on répara quelques voiles. 2 mai. 22 mai.

Ce dimanche était le jour anniversaire de notre départ d'Angleterre. Le bœuf musqué nous fournit de quoi donner de la viande fraîche, rôtie et bouillie, à tout l'équipage. Sa chair ne sentait pas plus le musc que celle que nous avions mangée auparavant, et ayant été gardée plus long-temps, elle était plus tendre. Pendant leur promenade après l'office divin, nos hommes trouvèrent les traces d'un ours blanc et virent quelques lièvres et quelques gélinottes. Dans la soirée, Ikmallik, le géographe, vint avec sa femme et sa famille et deux autres Esquimaux, tous ayant l'intention d'accompagner le com- 23 mai.

mandant Ross dans son expédition, et ils furent fâchés d'apprendre qu'il était parti depuis si long-temps. Il paraît qu'Ikmallik avait mal calculé et avait compté dix jours au lieu de cinq. Nous les engageâmes à le suivre et à lui porter des provisions dans le cours d'une semaine, et ils y consentirent avec plaisir. Tous nos chiens étant partis, nous les priâmes de nous prêter un des leurs, pour le cas où nous rencontrerions l'ours dont on avait vu les traces. Ils n'avaient pas eu de succès dans leur chasse aux veaux marins, mais ils avaient trouvé dans la glace plusieurs trous de ces animaux, et ils espéraient pouvoir bientôt nous en apporter un pour nos chiens. Chacun des hommes reçut en présent un hameçon, et chacune des femmes une pelotte à épingles. Un d'eux donna à son fils une preuve d'affection paternelle. L'enfant s'étant mouillé les pieds dans une mare d'eau, il ôta ses bas, les lui fit mettre, et retourna chez lui les pieds nus.

24 mai. On supprima jusqu'à la hauteur du grand mât la bonne qui couvrait le navire; on prépara les traîneaux, et l'on s'occupa d'autres travaux dans l'intérieur du vaisseau. Le vent était au nord; mais, à minuit, le thermomètre mar-
25 mai. quait 12° au-dessus de zéro. Ces deux journées furent belles et tous nos travaux se continuèrent. Nous tuâmes un ptarmigan, et nous vîmes des traces de rennes et de loups. Nous avions

lieu d'en conclure que les rennes marchaient vers le nord, et que leurs ennemis les harcelaient par derrière. La marée monta à plus de huit pieds; c'était la plus haute que nous eussions encore vue.

Le premier brouillard que nous eussions eu 26 mai.
de cette année, arriva dans cette matinée, et il fut suivi d'un beau jour, le thermomètre étant remonté jusqu'à 25°. On nous dit que la neige commençait à fondre rapidement. Nous fîmes faire un trou dans la glace à un endroit où elle s'était formée plus tard qu'ailleurs, à cause d'un courant, et nous trouvâmes qu'elle n'y avait qu'environ cinq pieds d'épaisseur.
Le thermomètre continua à monter le lende- 27 mai.
main, quoique lentement, et la température moyenne, la plus haute que nous eussions encore eue cette année, fut de 20°. Au trou que j'avais fait faire à la glace, je trouvai un courant à l'est, dont la force était d'un mille par heure. L'eau y avait une profondeur de dix brasses, et elle était moins salée que celle qui était près du vaisseau. Nous continuâmes à voir des traces de rennes, qui nous faisaient venir l'eau à la bouche; il était difficile d'expliquer comment ils passaient depuis si long-temps si près de nous sans jamais avoir été aperçus.

Le temps s'adoucit tellement que le ther- 28 mai.
momètre remonta presque jusqu'au point de

congélation [1], et donna pour la moyenne de cette journée 25°. D'après une base que je mesurai, je calculai que la hauteur de la montagne la plus élevée des environs était de 400 pieds. J'obtins plusieurs distances lunaires, et je fis quelques expériences avec l'aiguille d'inclinaison. Nous tuâmes deux ptarmigans. Le thermomètre monta le lendemain à 34°, et j'obtins encore des distances lunaires. Je fis mes préparatifs pour le voyage que je comptais entreprendre le lundi.

29 mai.

30 mai. Après le service divin, nous attendîmes inutilement les guides qui nous avaient promis d'arriver ce matin; je savais que sans leur aide il nous faudrait plus long-temps pour transporter les provisions à l'endroit indiqué, et en conséquence, je résolus de partir sans les attendre. On mit donc sur le traîneau des provisions pour cinq jours pour le commandant Ross, et pour huit jours pour nous; on y ajouta une tente d'été, et je partis à sept heures avec le chirurgien, deux des enseignes, et un des hommes qui dans l'origine étaient chargés d'entretenir le feu des fournaises de la machine à vapeur. Nous prîmes quelques hommes pour tirer le traîneau jusqu'à la distance de dix milles, après quoi ils

[1] Le lecteur ne doit pas oublier qu'il s'agit toujours dans cet ouvrage du thermomètre de Fahrenheit, où le point de congélation est à 32 degrés au-dessus de zéro, ce qui correspond au zéro du thermomètre de Réaumur. (*Note du Traducteur.*)

nous quittèrent à une heure du matin pour retourner au vaisseau.

Pour ne pas interrompre la relation de ce voyage, je donnerai ici le résumé du mois de mai.

L'inquiétude que nous avait naturellement donnée l'absence prolongée du commandant Ross pendant sa troisième expédition, se termina par les félicitations que nous lui adressâmes sur son heureux retour et sur le succès qu'il avait obtenu. Son guide l'avait mené jusqu'au canal étroit conduisant entre les deux mers, et il en avait déterminé la latitude, qui donnait quarante-cinq milles au nord de notre position; c'était un de ces bras de mer que les glaces nous avaient empêchés de reconnaître, un peu au nord du havre d'Élisabeth. Ainsi il était probable que le cap Manson se trouverait être la pointe nord-est de l'Amérique, en supposant que la mer continuât jusqu'au cap Turnagain.

La reconnaissance de la côte au nord et à l'ouest de la baie de Pad-le-ak, avait été l'ouvrage de cet officier, comme celle du lac de Neitchillee. On a trouvé dans son journal tout ce qui a rapport à cette expédition et aux obstacles qu'il rencontra en la commençant. Il est donc inutile d'en parler ici, et il n'est pas plus nécessaire de faire le résumé de nos relations avec les naturels, puisqu'il n'ajouterait rien d'important aux détails déjà donnés.

La température de mai fut fort au-dessus de

la moyenne de celle des expéditions précédentes, avec laquelle j'ai déjà plusieurs fois comparé la nôtre. La moyenne de la température du mois de mai ne fut que de 15° au-dessus de zéro, tandis qu'à Port-Bowen elle avait été de 17° 65′, et celle des quatre différentes places, de 16°. Cette circonstance ne semblait pas nous promettre une prompte délivrance; mais nous nous flattions de l'espoir qu'ayant pris beaucoup de soin de notre thermomètre, il n'avait marqué une température plus basse que parce que les autres avaient apporté moins d'attention à se procurer un résultat véritable.

Nous avions construit des semelles de dérive pour le vaisseau, afin de le rendre meilleur boulinier; et nos travaux, pour en préparer tous les agrès, étaient déjà avancés. Nous avions fait beaucoup d'observations de différente nature.

Jusqu'à ce moment, le scorbut ne s'était pas encore montré. Cependant deux ou trois de nos hommes en offraient des symptômes assez alarmans pour nous faire craindre qu'ils n'en fussent pas long-temps exempts, à moins que nous ne pussions, l'été suivant, nous procurer une plus grande quantité de provisions fraîches. Les maux d'yeux, causés par la neige, n'étaient pas plus communs parmi nous que parmi les naturels. Nous n'avions pas réussi à nous procurer beaucoup de gibier; et dans le fait nous

étions trop constamment occupés pour donner beaucoup de temps à la chasse.

Je ne dois pas oublier de dire que ce mois terminait la première année de notre absence d'Angleterre. Cette année avait été remplie par bien des événemens, mais elle ne s'était pas écoulée sans succès. Nous avions obtenu sur mer de grands résultats; et il faut considérer que toute une année passée en mer dans ces climats, ne peut guère compter que pour un mois de service actif, et que c'est d'après cette donnée qu'il faut apprécier ce qui a été fait. Les personnes qui habitent constamment notre chère Angleterre ne peuvent comprendre comment une ou même plusieurs années peuvent se passer sans produire des avantages plus positifs que ceux qu'on a receuillis de tous les voyages de découvertes au nord. S'ils voulaient substituer le mot mois à celui d'année, ils pourraient se faire une plus juste idée du temps véritable qu'on a employé pour arriver aux résultats déjà obtenus.

Mais nous avions aussi fait quelque chose sur terre, et nous avions la perspective de pousser nos découvertes de ce côté, si la mer trompait notre espoir; de sorte que nous avions tout lieu d'être contens de notre situation et de la perspective qui se présentait à nous. Cette année s'était passée au milieu d'occupations constantes, et avec aussi peu de désagrémens que possible.

Nous avions couru des dangers, mais ils n'avaient été ni fréquens, ni très-alarmans, et grace à de constantes occupations, dont il n'était pas probable que nous manquerions davantage à l'avenir, nous n'avions eu ni temps à tuer, ni perte de temps à regretter. Les gens de notre équipage continuaient à se bien porter; malgré les petites indispositions dont je viens de parler, personne n'avait été attaqué d'aucune maladie sérieuse pendant une si longue navigation et par un hiver si rigoureux, et ce n'était pas un de nos moindres sujets de satisfaction.

CHAPITRE XXVII.

Commencement de notre expédition. — Relation du voyage. — Retour au vaisseau. — Observations faites pour obtenir la différence d'élévation des mers orientale et occidentale. — Inclinaison de l'aiguille aimantée, et intensité de la force magnétique.

Nous eûmes du brouillard pendant toute la journée, de sorte que nous ne pûmes apercevoir aucune partie de la terre, à l'exception d'un rocher ressemblant à l'île de Cass à la hauteur du Firth de Forth. Nous vîmes quatre mouettes et un hibou, et nous continuâmes à marcher le long d'une côte rocailleuse, bordée de grandes îles et ayant beaucoup d'analogie avec quelques-unes des côtes de la Suède entre Gottenburg et Stronstad. Nous passâmes au milieu de toutes les îles sur un canal uni, assez large pour quatre vaisseaux, et où il ne se trouvait pas une montagne de glace. A sept heures du matin, nous arrivâmes aux huttes des Esquimaux, à dix sept-milles de notre navire, partageant 31 mai.

tous, sans exception, la tâche pénible de tirer tour à tour le traîneau, travail qui fut d'autant plus fatiguant que, pendant les quatre derniers milles, nous avions de la neige jusqu'à mi-jambe. Nos hommes étaient très-fatigués, et l'enseigne Blanky ne put aller plus loin. Mais, ayant allumé du feu et pris du café, ils furent en état de gagner la station suivante où se trouvaient les huttes, à vingt deux milles de notre vaisseau.

A huit heures, nous nous remîmes en route, et le brouillard s'étant dissipé, j'obtins quelques vues de la terre. Nous arrivâmes aux huttes avant onze heures et nous y trouvâmes sept Esquimaux qui nous fournirent de l'eau, mais à qui il ne restait pas de vivres. Comme nous espérions obtenir leurs chiens pour nous aider dans le travail de tirer le traîneau, au moins pendant quelques milles, nous dressâmes notre tente pour faire un repas qui fut en même temps notre déjeuner et notre dîner. Cependant nous découvrîmes bientôt qu'ils allaient partir dans la même direction que nous, et que leurs traîneaux seraient si pesamment chargés qu'ils ne pourraient nous donner aucune assistance, puisqu'il leur faudrait deux jours pour arriver au premier endroit où ils pourraient se procurer des vivres. En effet, ils partirent à une heure. Je fis quelques observations à midi et je déterminai la latitude à 69° 59', et la longitude à 92° 1'.

A cinq heures, nous rencontrâmes une vieille femme à qui son avarice avait fait donner par nos gens le sobriquet de vieille pincemaille. Elle se rendait vers le sud avec trois chiens qui traînaient une peau de veau marin remplie de chair de cet animal, qu'elle allait déposer en avant; mais nous ne pûmes la déterminer à nous prêter un de ses chiens. Notre situation en ce moment était très-pittoresque : nous étions entourés de tous côtés, excepté au nord-est, d'îles et de montagnes escarpées. Les rochers de forme conique au nord-ouest étaient en partie couverts de neige, et au pied de celui qui était le plus rapproché de nous était un bloc détaché qui, par sa forme, ressemblait assez à une meule de moulin, et sur lequel nous trouvâmes ces mots inscrits par ceux de nos compagnons qui nous avaient précédés : « Vingt milles d'ici à la *Victoire*. » Tous les rochers paraissaient être de granit, mais nous trouvâmes aussi quelques fragmens de pierre à chaux. Nos hommes étant fatigués, nous les laissâmes se reposer jusqu'à huit heures.

Nous étions partis a dix heures le soir précédent; mais nous allâmes d'abord à une hutte à un mille de distance, pour chercher une hache que le chirurgien et l'enseigne y avaient enterrée sous la neige lors de leur dernière expédition. Nous la cherchâmes inutilement; les naturels l'avaient probablement enlevée, et il en 1er juin.

résulta que nous ne fûmes réellement en route qu'à minuit. Prenant terre au bout du canal dont j'ai parlé, nous marchâmes au sud-ouest, et, à la distance d'un demi-mille, nous arrivâmes à un lac élevé d'environ quarante pieds au-dessus du niveau de la mer, après avoir suivi le lit d'une rivière qui y conduisait, et dont la surface était encore complétement gelée. Ce lac n'avait que trois quarts de mille de longueur sur environ cent toises de largeur, et il était entouré de rochers escarpés. Après l'avoir remonté, nous en trouvâmes un autre de la même dimension, à cent pieds plus haut, et dont les eaux se déchargent dans le premier. Continuant à marcher dans la même direction jusqu'à ce que nous eussions atteint trente pieds d'élévation de plus, nous descendîmes d'environ quatre-vingt-dix pieds vers la mer du golfe de Shag-a-Voke, et à environ sept milles de son entrée.

Arrivés près d'un trou de veaux marins, nous reconnûmes que l'eau était salée, et nous traversâmes cette partie de la baie près d'une île où les naturels déposent leurs canots et leurs provisions d'hiver. Là, le sol changea de caractère, quoique les rocs fussent de même nature; toute sa surface était couverte de fragmens de granit et de pierre à chaux, et présentait ainsi une apparence aride et stérile. Ayant atteint la terre, nous marchâmes encore vers le sud-ouest, en remontant le lit d'une rivière pendant environ

un mille, jusqu'à une élévation d'une cinquantaine de pieds, et enfin nous arrivâmes à un petit lac, dont la glace était en partie couverte d'eau. Nous y rencontrâmes la vieille femme qui s'en retournait avec ses chiens, après avoir déposé son fardeau. Nous lui fîmes quelques questions relativement à la hache, et elle avoua qu'elle était avec ceux qui l'avaient dérobée, et que c'étaient deux hommes qui habitaient les huttes situées à l'est du navire.

Après avoir passé ce lac, nous en traversâmes un autre de même grandeur et offrant le même aspect. La terre qui l'entourait était pourtant plus basse, mais également couverte d'énormes blocs de pierre, dont quelques-uns avaient des formes très-bizarres. Ce lac était de vingt pieds plus haut que le dernier. Suivant ensuite les sinuosités des montagnes pendant un mille, nous arrivâmes à l'extrémité nord-est du grand lac qui paraissait avoir onze à douze milles de longueur. Nous trouvâmes bientôt les huttes des Esquimaux qui nous avaient quittés la veille pour venir pêcher à cet endroit. Elles étaient construites en neige comme les autres, mais couvertes de peaux. Ils prétendirent d'abord ne rien savoir au sujet de la hache, et nous dirent ensuite que c'était la vieille femme qui l'avait prise. En avançant sur ce lac, nous y trouvâmes une chaîne de montagnes de glace, dont l'aspect était tout différent de celles qu'on

rencontre sur la mer. Quelques-uns de nos hommes étaient si fatigués que nous fûmes obligés de faire une hutte pour leur donner le temps de se reposer.

Nous nous remîmes en marche à cinq heures et demie, et peu après huit heures, nous arrivâmes à une île située au milieu du lac. Mais le traîneau s'enfonçait tellement dans la neige, que nos hommes étaient épuisés de fatigue. Il fallut nous arrêter ; nous allumâmes du feu, et nous préparâmes notre dîner sans dresser notre tente. ous fûmes si long-temps à nous procurer de l'eau en faisant fondre de la neige, que nous ne pûmes continuer notre route avant dix heures. Le temps était beau et la brise n'était pas forte. Nous vîmes quelques rennes, comme nous en avions vu la veille à notre première hutte ; mais ils étaient trop loin pour que nous pussions tirer sur eux. A minuit, nous arrivâmes au bout du lac, non sans beaucoup de peine, le chemin étant fort mauvais.

Nous fîmes alors un mille au sud-est, et nous gagnâmes la plus haute élévation où nous fussions encore parvenus, et que je supposai être d'environ trois cents pieds au-dessus du niveau de la mer. De là nous arrivâmes à un lac étroit qui s'étendait dans la même direction et qui nous conduisit en vue de l'Océan occidental, à Padliak, où nous arrivâmes après avoir descendu pendant un mille. Nous y trouvâmes un Esquimaux

qui se préparait à partir pour se rendre aux huttes d'été de ses compagnons, à environ deux milles. Je fis une hutte pour prendre des angles et faire des observations, et je mesurai aussi la hauteur du lac au-dessus du niveau de la mer, ce qui donna à nos hommes le temps de prendre quelque repos, et ils en avaient grand besoin. La terre, dans les environs de cette baie, était rocailleuse et en général n'était pas couverte de neige. On voyait en divers endroits un grand nombre de pierres qui semblaient tout exprès disposées pour représenter des figures humaines; elles offraient souvent des ressemblances assez grotesques.

Jusque-là nous avions suivi les traces du traîneau du commandant Ross. Nous ne pouvions nous tromper, car nous savions que les naturels n'en avaient plus; ils avaient mangé ceux qui étaient faits de poissons gelés, et employé les os des autres en guise de pièces de bois pour leurs tentes. Ces traces se dirigeaient alors au nord-ouest vers le cap qui formait la pointe septentrionale de la baie. Mais il nous fallait marcher à l'est pour gagner l'île où il avait été convenu que nous déposerions des provisions, et que nous apercevions à environ trois milles de distance. Chemin faisant nous trouvâmes deux de nos amis Esquimaux marchant en sens contraire, avec trois chiens qui traînaient une peau. Comme nous étions très-fatigués, je leur offris un couteau pour qu'ils nous

prêtassent leurs chiens, et qu'ils nous indiquassent l'endroit où nous pourrions prendre du poisson.

Cette proposition ayant été acceptée, nous fîmes les arrangemens nécessaires, et j'achetai ensuite sans difficulté pour une lime une belle cuisse de venaison qu'ils avaient dans leur sac de peau. Il ne faut que la perspective d'un bon dîner pour rendre des forces à des gens affamés, et en une demi-heure nous arrivâmes à l'île. Elle était fort petite, n'ayant guère que deux cents pieds de longueur sur cent de largeur; et elle se trouvait à un mille du rivage où étaient placées les huttes des Esquimaux. Le sol était de granit, et couvert de fragmens de mérac à chaux, mêlés de gros blocs de ces deux espèces de pierre. Nous fûmes charmés d'y trouver une place convenable pour dresser notre tente, ce que nous fîmes sans délai. L'apprêt de notre dîner fut pour nous une jouissance par anticipation, jouissance qui ne peut être appréciée que par ceux qui n'ont à redouter aucun contre-temps fâcheux entre le verre et la bouche; il était également satisfaisant pour nous de voir que le vendeur était aussi content de sa lime que nous l'étions du repas qu'elle nous avait procuré.

Ils nous apprirent que le commandant Ross était allé vers le nord, et ils tracèrent sur la glace la forme de la terre au-delà du cap qu'ils nommaient Kingaruik, nom dont je pris note comme je le faisais de tous ceux qu'ils donnaient

à des endroits remarquables, quoique le commandant Ross l'eût déjà baptisé de celui de cap Isabelle. Notre ancien ami Fiagashu vint peu après et nous permit de pêcher à un trou qu'il avait fait à la glace à environ cent toises de nous. Un autre Esquimaux nous quitta pendant la nuit et fit aussi un trou dans la glace, qu'il nous vendit ensuite pour deux hameçons. Nous y prîmes sur trois brasses d'eau deux douzaines de petits poissons, que les naturels nommaient irriktu, et que nous supposâmes être des morues. Je donnai à cette baie le nom de Spence, d'après celui d'un de mes parens.

Nous laissâmes dormir nos hommes jusqu'à 2 juin.
six heures du matin. Excepté moi, tous souffraient des yeux; je les fis donc rester sous la tente, tandis que je remplissais les différens métiers de pêcheur, de cuisinier, de dessinateur et d'astronome. Notre repas, consistant en poisson, fit une heureuse diversion à notre nourriture ordinaire, car il y avait bien des mois que nous n'en avions fait un semblable. Le temps était assez chaud pour fondre la neige sur les rochers et nous procurer de l'eau. Je fis quelques observations sur l'inclinaison de l'aiguille magnétique. La baie, en cet endroit, a dix milles de largeur et est remplie de petites îles. A trois heures du matin, quelques Esquimaux arrivèrent et dressèrent leurs tentes à peu de distance de nous vers le sud. Ils nous

promirent de nous apporter du poisson, mais ils ne purent tenir leur parole, leur pêche n'ayant pas été heureuse. Dans la soirée, je réitérai mes observations sur l'inclinaison de l'aiguille magnétique et sur l'intensité de sa force.

3 juin. Le 3 juin fut un très-beau jour, et nous l'employâmes à pêcher. L'éclat de la neige avait tellement enflammé les yeux de deux de nos hommes qu'ils n'y voyaient plus du tout. Le premier enseigne allait mieux. Nous prîmes une douzaine de poissons, mais on les laissa par négligence à la portée d'un chien qui les dévora tous. Un trou fait à la glace nous permit de mesurer la hauteur de la marée, qui était de quatorze pouces. Nous remarquâmes que nous ne prenions de poisson que lorsque le soleil brillait, ce qui semblerait indiquer que dans les eaux glacées de ces mers et de ces lacs, le poisson est dans un état de torpeur pendant les grands froids, et que, comme le loir, il n'en sort que lorsqu'il sent l'influence de la chaleur.

L'inflammation survenue à leurs yeux ayant rendu nos hommes presque aveugles pour le moment, et les chiens qui nous avaient été promis ne nous ayant pas été amenés, je fus forcé de rester en cet endroit. Je fis faire un trou dans la glace, et je trouvai que l'épaisseur en était de sept pieds et un quart, c'est-à-dire à peu près la même que près du vaisseau à notre départ : mais l'eau n'avait qu'une profondeur de six pieds,

ce qui était une preuve de la grande irrégularité du terrain. Pendant ce séjour forcé, je n'avais rien de mieux à faire que d'observer le ciel et de pêcher; mais le temps était couvert, ce qui était un grand obstacle à l'une et à l'autre de ces occupations.

J'allai aux tentes des naturels avec le chirurgien, et j'appris qu'ils n'avaient pas eu de succès à la chasse, ou, pour parler plus exactement, à la pêche des veaux marins. L'un deux me pria, les larmes aux yeux, de lui dire où il pourrait en trouver un. C'était la chose la plus importante pour eux; comment donc auraient-ils pu supposer que des hommes qui avaient tant de connaissances supérieures, ne possédaient pas la plus nécessaire? J'indiquai un endroit au hasard, pour leur donner du moins un espoir qui occupât leur temps et les empêchât de songer à la faim qui les dévorait; et pourtant ce n'était pas une très-bonne plaisanterie que de leur dire qu'ils y trouveraient certainement des veaux marins s'ils voulaient attendre que ces animaux y vinssent. 4 juin.

Nous apprîmes alors la cause qui avait empêché un autre Esquimaux de tenir la promesse qu'il nous avait faite de nous amener un chien. Cet animal avait été mordu par un glouton, et nous ne pûmes en douter, car il boitait encore. Mais comme ils en avaient deux autres, il fut convenu qu'ils seraient attelés à mon traîneau, et

que j'aurais un guide pour me conduire à Neitchillee. Je pensais que cette courte expédition serait avantageuse à nos hommes, qui souffraient encore des yeux; qu'ils pourraient, pendant ce temps, prendre quelque repos, et qu'ils seraient à mon retour plus en état de partir. Le chirurgien était assez bien pour m'accompagner, mais je préférai qu'il restât, pour donner ses soins à ceux qui en avaient besoin.

Nous partîmes donc à sept heures, accompagnés d'un autre Esquimaux qui devait déposer un quartier de veau marin à Neitchillee. Nous dirigeant vers le sud, nous passâmes devant l'embouchure d'une rivière nommée Ketcoara, et deux stations des Esquimaux, appelées Owhyahriu et Oaheushrek. Six milles plus loin, nous trouvâmes une belle source d'eau pure. Elle jaillissait de terre au milieu des sables, et était beaucoup moins froide que l'eau de neige fondue. Nous vîmes qu'elle s'était répandue pendant l'hiver sur le terrain qui l'entourait, ce qui était une preuve suffisante de sa haute température; malheureusement je n'avais pas le moyen de vérifier quel en était le degré. De la rivière sur laquelle nous étions alors, et dont la rive occidentale était basse et unie, nous pouvions voir la montagne de Neitchillee, et du côté opposé, une chaîne de collines qui semblait aller joindre cette montagne et s'étendre ensuite au sud-ouest.

Descendant alors l'Amitioke qui était encore couvert de glace, et dont la largeur est de cinquante toises, nous arrivâmes à l'endroit où il se jette dans le grand lac de Neitchillee. A la distance d'un demi-mille, on voyait cette rivière sortir du lac en se dirigeant au sud-est, et l'on en suivait le cours aussi loin que la vue pouvait s'étendre. A l'occident était une grande plaine, mais du côté de l'orient s'élevaient de hautes collines, et les deux montagnes isolées de Neitchillee et de Tulluktok.

Le nom de Neitchillee s'applique également à la terre, à la rivière, au lac et aux habitations des naturels. Nous y vîmes leurs huttes d'hiver, construites en neige suivant leur coutume, et leurs maisons d'été, dont quelques-unes avaient des cercles de pierres de près de trois pieds de hauteur; ces habitations étaient au nombre de trente. La plus grande formait un ovale de quatorze pieds sur douze. La surface du sol en cet endroit était couverte des ossemens des animaux que les naturels avaient mangés.

J'engageai les Esquimaux qui m'avaient conduit, à gravir la montagne avec moi; chemin faisant, nous rencontrâmes un loup qui avait poursuivi une grande troupe de rennes. Il s'enfuit en nous voyant, à la grande satisfaction du guide qui craignait qu'il n'emportât un de ses jeunes chiens. Je plantai sur le sommet, du

consentement des naturels, le pavillon que j'avais apporté dans ce dessein. De là, j'eus une vue très-étendue. On ne pouvait découvrir, du côté du sud-ouest, l'extrémité de la grande pièce d'eau qui était à nos pieds ; mais des deux côtés elle était bordée de plaines sur lesquelles je comptai des centaines de rennes. Au nord, l'œil, en remontant vers la source de l'Amitioke, pouvait en suivre long-temps le cours, et le voyait disparaître au milieu des montagnes dans le lointain. La terre de ce côté était plus élevée que celle sur laquelle nous étions ; une petite rivière en descendait à travers un ravin, et formait une cascade qui, ne présentant, au lieu d'eau, qu'une foule de glaçons suspendus, produisait un effet très-singulier. Je donnai à ce site remarquable le nom de la vicomtesse Melville.

Après être descendu de cette montagne, je mesurai la largeur de la rivière en face des huttes, et je trouvai qu'elle était de deux cents pieds. La profondeur de l'eau était de trente. J'appris qu'il y avait beaucoup de tourbillons et de chutes d'eau entre le lac et la mer orientale, et qu'un canot ne pouvait la remonter. Mon guide me dit qu'il y avait aussi une rivière à l'autre extrémité du lac, mais qu'il croyait qu'elle n'était pas navigable et qu'elle se jetait dans la mer occidentale, mais à une très-grande distance de nous. L'effet alternatif du froid et du soleil sur mon visage et sur mes mains pen-

dant que je dessinais une esquisse, me fit venir des échauboulures à la peau. Ayant pu faire une observation à midi, je partis de Neitchillee à une heure.

Nous vîmes beaucoup de cigognes et de pluviers, mais ayant malheureusement perdu ma provision de plomb, après avoir tué une bécassine, je ne pus tirer davantage. Les naturels en furent très-surpris, et je ne pus m'excuser qu'en leur disant que la neige m'aveuglait, car je ne voulais pas leur donner lieu de supposer que nos armes à feu pouvaient quelquefois nous refuser leur service. Cette perte me contraria encore davantage en voyant passer une belle biche et son faon à dix toises de nous. Les deux Esquimaux, pour qui cette vue était une tentation peut-être plus forte que pour un braconnier de mon pays, poussèrent de grands cris pour m'engager à tirer; malheureusement cela m'était impossible. Cependant les chiens, secouant le joug de la discipline, poursuivirent les deux animaux en tirant le traîneau après eux; mais il fut bientôt arrêté par de grosses pierres, ce qui mit fin à leur course.

Nous arrivâmes à notre tente à cinq heures; je payai le guide et je le congédiai, après l'avoir informé que nous ferions une visite à leurs huttes en retournant au vaisseau. J'eus le plaisir d'apprendre que tous les maux d'yeux étaient presque guéris, et que nous avions assez de pro-

visions pour gagner le dimanche suivant. Je déposai un autre billet pour le commandant Ross sous un monticule de pierres que nous élevâmes. J'informai les naturels que c'était une marque pour retrouver le vaisseau; je leur persuadai qu'elle ne leur serait pas moins utile qu'à nous-mêmes; et ils me promirent de ne pas l'abattre.

A neuf heures, nous pliâmes notre tente, au milieu d'un brouillard épais, et nous partîmes à onze heures. Nous nous rendîmes aux huttes, comme nous l'avions promis, et nous y trouvâmes deux familles, composées chacune du mari et de la femme. Ils étaient assis sur leurs lits, ayant entre eux une espèce d'auge remplie de poisson bouilli et d'huile, et mangeant comme de vrais pourceaux, la figure et les mains enduites de cette graisse odoriférante. Un autre Esquimaux arriva sur ces entrefaites avec un veau marin. C'était celui à qui j'avais indiqué l'endroit où il en trouverait, et il semblait croire que j'étais en droit d'en réclamer ma part. Il fut bientôt délivré de cette crainte par mon refus, et il m'en fit des remerciemens bruyans.

Pour tirer parti de sa reconnaissance, je l'engageai à se charger d'une lettre pour le commandant Ross. Je l'écrivis sur-le-champ; dans cette lettre j'indiquai, pour la troisième fois, au capitaine l'endroit où je lui avais laissé des provisions, et je lui parlai de quelques autres objets. Je promis à l'Esquimaux qu'en remettant cette

lettre il recevrait en récompense un hameçon. Nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde, après que j'eus fait présent à chacune des femmes d'une pièce de six pences pour la suspendre à leur cou. L'une d'elles, par forme de remerciement, nous reconduisit le long du rivage pendant environ deux milles.

Nous avions trouvé en cet endroit un Esquimaux qui avait eu un mal de gorge quelques mois auparavant. Entre autres ornemens, il portait encore suspendu à son cou une fiole de médicamens qui lui avait été donnée par le chirurgien. Il ne semblait pas qu'elle eût été ouverte, et il la portait probablement comme un charme. Voyant que le chirurgien souffrait d'un mal de dents et d'une fluxion à la joue, il voulut, par reconnaissance, le guérir, à son tour, à sa manière. Il le frappa légèrement trois fois sur la joue, et lui souffla autant de fois sur la figure. Ce qu'il y a de certain, c'est que le docteur ne tarda pas à être guéri; et si ce fut par l'effet du charme, ce n'est pas la première fois qu'un mal de dents a été guéri de cette manière.

Tous les maux d'yeux étaient heureusement passés, et nous continuâmes notre voyage par un beau temps et un ciel pur. A sept heures, nous arrivâmes à l'extrémité nord-est du grand lac nommé Teygriak, et nous dressâmes nos tentes, car le soleil avait déjà beaucoup de force à huit heures du matin. Nous donnâmes à notre 5 juin.

déjeuner le nom de souper, parce que nous avions interverti l'ordre naturel en nous couchant à neuf heures. A notre première arrivée la neige était épaisse et mobile; mais à notre retour nous en trouvâmes la surface suffisamment gelée pour former une croûte, sur laquelle notre traîneau pouvait glisser sans s'enfoncer.

Ce grand lac, qui a dix milles de longueur, paraît n'en avoir qu'un de largeur en quelques endroits, parce qu'il s'y trouve une chaîne d'îles; mais dans d'autres, il semble être large de trois à quatre milles, et il l'est peut-être davantage. Les montagnes de glace qui formaient une ligne non interrompue d'un côté du lac à l'autre, avaient probablement été réunies ainsi par les tempêtes au commencement de l'hiver. Les terres basses qui l'environnaient étaient encore couvertes de neige.

Nous nous remîmes en chemin à sept heures du soir, après avoir fait ce que nous appelâmes notre déjeuner; le temps était superbe. Après avoir traversé deux lacs, nous arrivâmes au golfe de Shag-a-voke, qui est l'extrémité d'un bras de la mer orientale, avançant dans l'intérieur d'environ huit milles. Ainsi l'isthme se réduit à une largeur de dix-sept à dix-huit milles, dont douze sont occupés par des lacs d'eau douce, de sorte qu'en réalité les deux mers orientale et occidentale ne sont séparées que par cinq milles de terre.

Comme on n'avait pas encore régulièrement

reconnu le golfe, le détroit et l'entrée de Shag-a-voké, je dirigeai notre marche vers le sud-est, et après avoir fait deux milles à travers une neige très-épaisse, nous arrivâmes au détroit qui sépare le golfe, ou la partie supérieure, de l'entrée du bras de mer. De chaque côté s'élèvent des montagnes de près de trois cents pieds de hauteur. La largeur du détroit est en général de trois quarts de mille; mais un grand marécage qui s'étend sous la montagne du côté du nord, la réduit en cet endroit à moins de deux cents pieds.

Nous ne pûmes faire de ce dimanche un jour 6 juin.
de repos, et je continuai l'examen de ce bras de mer. Vers le milieu, il avait un demi-mille de largeur, et était bordé de hautes montagnes. L'épaisseur de la neige rendait notre marche lente et pénible, de sorte que nous n'arrivâmes qu'à trois heures au second détroit qui sépare le milieu du bras de mer de sa partie inférieure, c'est-à-dire de la baie. Une pointe de terre, s'avançant du côté du nord, semblait bloquer le passage vers la mer. Elle avait l'air d'une île, mais elle se rattachait au rivage par un isthme, et ne laissait à l'eau, en cet endroit, qu'une largeur d'environ cent pieds. On voyait au milieu plusieurs rochers; la glace était alors partiellement rompue; et la marée montait à raison de quatre milles par heure. D'après d'anciennes marques de l'élévation de l'eau, nous calculâmes qu'elle mon-

terait encore pendant deux heures. Il serait alors cinq heures, et c'était le jour de la pleine lune.

Au-dessous de cette péninsule, le canal de ce détroit se courbe vers le sud et jette une partie de ses eaux dans un golfe formé par une seconde presqu'île semblable à la première, mais s'avançant sur différentes pointes, de manière à rendre le passage très-difficile. En cet endroit est un récif de grosses pierres placées diagonalement, et qui offrent l'aspect d'une écluse de moulin. C'est probablement un ouvrage des naturels du pays pour diriger l'eau vers la rive méridionale, où est le principal courant, tandis que de l'autre côté elle forme une grande baie bordée de hautes terres. L'isthme était couvert de cercles de pierres, restes des habitations des Esquimaux. Nous y vîmes un monticule bizarre de forme carrée, offrant des marques de végétation et ressemblant aux deux faces d'un bastion. En l'examinant, nous reconnûmes que c'était une alluvion produite par la jonction de deux rivières. Combien de fois, dans notre pays, de pareils dépôts n'ont-ils pas été pris pour des restes de camps romains ou autres !

Le grand bras de mer, près de cet endroit, avait environ deux mille pieds de largeur dans sa partie la plus étroite. De cette position, nous vîmes l'entrée de la baie à trois milles de distance; du côté du nord, elle descendait graduellement jusqu'à une pointe basse de rocher

qui avançait à l'est ; du côté du sud, elle se prolongeait quatre milles plus loin dans la même direction, et inclinait ensuite au sud-est. Au sud, on ne découvrait ni îles, ni rochers ; mais au nord s'élevait un roc remarquable, auquel nous donnâmes le nom de mon ami M. Tilson, en même temps que nous baptisâmes de celui de ses filles deux îles voisines. Plus loin, étaient trois autres îles qui s'étendaient vers l'orient, et qui, lorsque les eaux étaient basses, semblaient presque jointes à la terre.

A sept heures du matin, nous arrivâmes à la plus méridionale de ces îles. L'action du soleil sur la neige rendait la marche très-difficile, et la nuit était véritablement alors le temps le plus convenable pour voyager. C'était pour cette raison que nous avions fait du jour la nuit, tant pour nos repas que pour nous reposer. La tente fut donc dressée, et nous donnâmes à nos hommes le temps nécessaire pour prendre quelque nourriture. Pendant ce temps je fis quelques observations nécessaires pour fixer la latitude. Nous tuâmes un lièvre et deux ptarmigans, et nous vîmes beaucoup de mouettes et de petits oiseaux.

A cinq heures du soir nous fîmes nos préparatifs de départ, et nous nous mîmes en marche à sept heures. Cette partie du voyage fut très-fatigante, car pendant huit milles nous eûmes à tirer le traîneau sur une glace pleine d'inéga-

lités, obligés souvent de le soulever pour lui faire franchir les plus mauvais passages, et nous enfonçant à chaque pas dans la neige jusqu'aux genoux. Nous marchâmes ainsi pendant six heures. Heureusement le temps était beau, et la neige avait commencé à fondre.

7 juin. A une heure et demie du matin, nous arrivâmes au cap Keppel, où nous arborâmes notre pavillon et où nous fîmes halte pour prendre des rafraîchissemens. Nous remettant ensuite en route, nous trouvâmes la glace plus unie, et nous avançâmes plus rapidement. Je fis une esquisse du rocher qui ressemble à l'île de Bass, et je lui donnai le nom d'Adolphe Dalrymple, à cause de sa ressemblance avec le cimier de cette famille. A deux milles plus loin, nous vîmes flotter un pavillon anglais, ce qui nous apprit qu'on avait envoyé du vaisseau un détachement à notre recherche. En y arrivant, nous trouvâmes une lettre de M. Thom, qui, craignant que nous ne manquassions de vivres, en avait fait déposer dans un endroit qu'il nous désignait. Cependant nous n'en avions pas besoin; grace au poisson et au gibier, nous avions pu ménager nos provisions. Nous vîmes sur les montagnes beaucoup de mouettes et de hiboux et un grand nombre de veaux marins dans les mares d'eau qui bordaient la côte.

A sept heures, nous arrivâmes au vaisseau, après une absence de neuf jours. Nous y trou-

vâmes tout en ordre, et l'équipage en bonne santé. Si je dois à nos hommes la justice de dire qu'ils montrèrent toujours la plus grande ardeur, ils méritent encore plus d'éloges pour la résignation avec laquelle ils accomplirent un sacrifice vraiment méritoire. Comme j'étais le seul qui ne bût aucune liqueur spiritueuse, et que tous, excepté moi, avaient eu de violens maux d'yeux, je leur représentai que l'usage du grog en était la cause, et je leur proposai d'y renoncer, leur faisant observer en même temps que, quoique le plus âgé de tous, j'étais celui qui supportait le mieux la fatigue. Aucun n'hésita à y consentir, et ils avaient d'autant plus de mérite à cela, qu'indépendamment de ce qu'il s'agissait de renoncer à une vieille habitude des marins, ils avaient toujours cru que cette boisson contribuait principalement à soutenir leurs forces. Nous rapportâmes donc au vaisseau tout ce qui nous restait de la provision dont nous nous étions munis.

Il est difficile de persuader aux hommes, même à ceux qui n'ont pas l'habitude constante de boire des liqueurs spiritueuses, qu'elles affaiblissent le corps au lieu de le fortifier. C'est un stimulant qui donne un courage momentané, et cet effet est pris pour une augmentation de forces. Mais la plus légère attention prouvera que le résultat est tout autre. Qu'on donne à des hommes occupés d'un travail constant et péni-

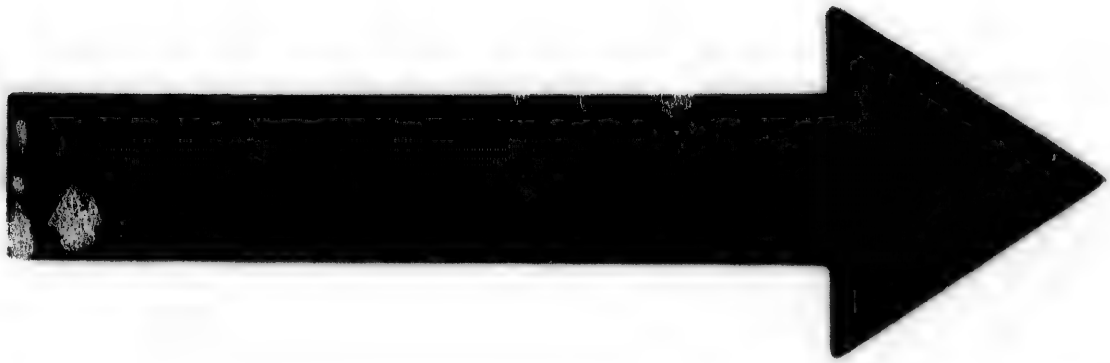
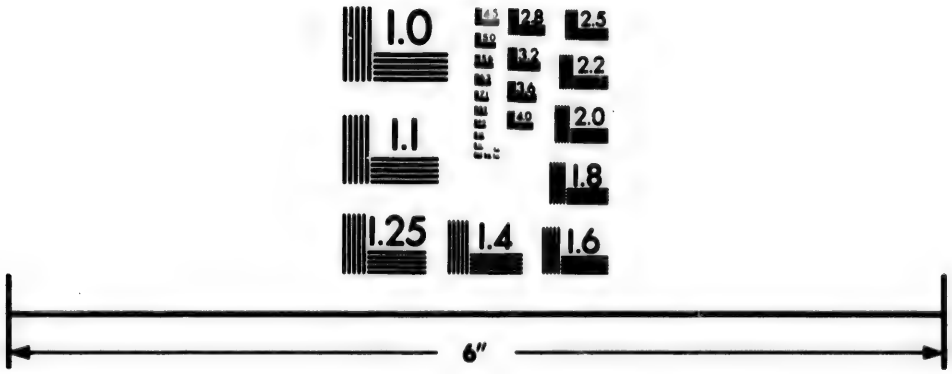


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

ble, un verre de grog, ou un petit verre d'eau-de-vie, on verra, souvent au bout de quelques minutes, qu'ils deviennent languissans et faibles, et qu'ils finissent par perdre leurs forces, ce qu'ils attribuent à la continuation de leurs travaux fatigans. Celui qui voudra faire la même expérience sur les équipages de deux barques ramant sur une mer houleuse, sera bientôt convaincu que les buveurs d'eau surpassent de beaucoup les autres en courage et en vigueur. Il ne faut pas de meilleure preuve de ce fait que l'expérience des ouvriers qui travaillent aux fonderies de fer. C'est l'ouvrage le plus pénible dont un homme puisse être chargé, et ceux qui s'en occupent savent fort bien qu'ils ne pourraient en venir à bout, s'ils buvaient même de la bière; aussi l'eau est-elle leur seule boisson pendant toutes les heures employées à ce rude travail. Si les charretiers et les porteurs de charbon de Londres sont d'un avis différent, chacun sait ce qui en résulte.

Ce n'est pas que je me déclare l'avocat des sociétés de tempérance, quels que puissent être leurs avantages, ni que je désire imiter une pratique introduite depuis peu sur quelques vaisseaux; mais si cela était en mon pouvoir, comme commandant un navire, je supprimerais l'usage du grog, par le seul motif de son effet débilitant, et indépendamment des autres conséquences nuisibles qu'il peut avoir;

je le réserverais pour les cas seuls où il peut être utile, soit comme médicament, soit pour quelque autre motif particulier.

Telle est la relation de cette excursion; mais comme elle ne contient pas ce qui se passa sur le vaisseau pendant mon absence, il faut que je remonte de nouveau au premier juin, en consultant le registre tenu par M. Thom.

CHAPITRE XXVIII.

Travaux à bord du vaisseau depuis le 1er juin. — Retour du commandant Ross.

1er juin Les hommes travaillèrent aux semelles. Le thermomètre monta à 27°. Il y eut du brouillard.

2 juin. Le lendemain, on continua de calfater le vaisseau. On prépara les caps de mouton pour le grand mât. On tua trois gélinottes. Le thermomètre monta à 29°. Le jour suivant, il y eut peu

3 juin. de changement dans la température.

4 juin. Une grande quantité de neige fondit autour du vaisseau, le soleil ayant beaucoup de force. Quelques naturels vinrent à bord avec l'homme à la jambe de bois ; il l'avait cassée, et il arriva traîné par des chiens sur une peau de veau marin, car ils avaient mangé tous leurs traîneaux de poissons gelés. Le charpentier lui raccommoda sa jambe et il s'en alla. Le thermomètre était à 27° à minuit. Les mêmes travaux

occupèrent l'équipage toute cette journée et 5 juin.
la suivante, et il n'y eut presque pas de variation dans la température.

C'était un dimanche; on fit la lecture du ser- 6 juin.
vice divin comme lorsque j'étais à bord. Le charpentier fut ensuite envoyé du côté du sud avec sept hommes, pour déposer des provisions à l'endroit où l'on a vu que nous les avions trouvées, et dans l'espoir qu'ils me rencontreraient, s'ils pouvaient pousser leur excursion assez loin. Ils retournèrent au navire après avoir fait sept milles inutilement.

Le 7 fut le jour de mon retour à bord, après 7 juin.
une absence de huit jours et demi, et je puis ici reprendre mon propre journal. Je trouvai le thermomètre à 32°. Les ouvrages à bord se con- 8 juin.
tinuèrent. Les agrès du grand mât et des mâts de l'avant faisaient de grands progrès. La température monta jusqu'à 51°, mais retomba à 31°
pendant la nuit du lendemain. 9 juin.

Indépendamment de nos autres travaux, nous 10 juin
fîmes un trou dans la glace au-dessus du *Krusenstern;* mais nous ne pûmes arriver jusqu'à ce bâtiment, tant était profonde la masse de neige et de glace qui le couvrait. Nous tuâmes un lièvre et quatre gélinottes, et nous vîmes
que le poil et le plumage de ces animaux 11 juin.
avaient repris leurs couleurs d'été.

La banne qui couvrait le navire fut entière- 12 juin.
ment retirée, pour y en substituer une d'été.

Le temps était couvert, et dans la soirée il tomba de la pluie pour la première fois depuis le commencement de cette saison. On voyait des torrens descendre des montagnes, et des troupes d'oies et de canards parurent pour la première fois. J'ai à peine besoin de dire que l'apparition des animaux forme en ce pays le calendrier de l'année, comme la floraison des plantes dans le nôtre, où l'on fait, comparativement, fort peu d'attention à l'émigration des oiseaux, si l'on en excepte l'hirondelle, le rossignol et le coucou.

13 juin. Le dimanche, il tomba tant de neige pendant toute la journée, que la terre en fut encore une fois couverte. A huit heures du soir, le commandant Ross arriva avec ceux qui l'avaient accompagné, tous en bonne santé. Il avait suivi la côte occidentale jusqu'à cent milles au-delà de Neitchillee, et établi ainsi la continuité du continent jusqu'au 99° de longitude, et sous la latitude de 70°, à environ cent cinquante milles à l'ouest de notre position. Je donne ici, comme je l'ai déjà fait plus haut, la relation du commandant Ross.

CHAPITRE XXIX.

Relation du commandant Ross.

M. Mac Diarmid m'accompagna dans cette expédition jusqu'à la vallée de Graham, pour que je lui montrasse un endroit où l'on pût faire porter des provisions que nous y trouverions à notre retour. Suivant les traces de ceux qui étaient partis avant nous, nous les trouvâmes campés à quatre ou cinq milles au nord de Too-nood-leed. En les interrogeant, nous apprîmes que l'un d'eux avait été attaqué de crampes si violentes, que les autres avaient été obligés de le porter dans la barque, et ils n'avaient pu aller plus loin. Quelques-uns d'entre eux étaient attaqués d'inflammation aux yeux, et l'enseigne Blanky en souffrait plus que tous les autres. 17 mai.

Les rayons du soleil avaient alors tant de force à midi, que ce fut une raison de plus pour moi de prendre le parti de voyager la nuit. Nous 18 mai.

nous mîmes donc en marche le lendemain, à trois heures après midi, mais la neige était si molle que nous fûmes trois heures pour arriver à Too-nood-leed. L'inflammation croissante des yeux de Blanky fit que nous nous y arrêtâmes assez long-temps; enfin nous fûmes obligés de le laisser en arrière en le confiant aux soins du chirurgien, malgré les inconvéniens réels de cette perte pour notre petite troupe. Il était aisé de se procurer des Esquimaux un traîneau pour le reconduire à bord. Ce malheureux accident empêcha M. Mac Diarmid de nous accompagner jusqu'à l'endroit convenu, car il était nécessaire qu'il s'en retournât pour donner ses soins à un homme dont les services étaient trop précieux pour risquer de le perdre. En conséquence, ne pouvant plus compter en aucune manière sur le dépôt de provisions que j'avais eu dessein de faire placer à Pad-le-ak, je fus obligé d'abréger la durée de mon excursion.

Les laissant installés aussi bien que possible dans la hutte que nous avions occupée quelque temps auparavant, et avec des provisions suffisantes dans le cas où ils y seraient retenus plus long-temps qu'ils ne le supposaient, nous continuâmes notre route. Notre troupe fut ainsi réduite à quatre hommes, en y comprenant Abernethy; et, malgré l'aide de huit chiens attelés au second traîneau, notre fardeau était

si lourd, que nous n'aurions pu y rien ajouter. Il comprenait des provisions pour trois semaines, indépendamment de nos instrumens, de nos hardes et d'une barque en peau.

Quand après avoir gravi la montagne en quittant la baie de Too-nood-leed, nous eûmes atteint le premier lac, nous remarquâmes les traces d'un renne et celle de deux loups qui le poursuivaient, et nous trouvâmes des touffes de poils et des lambeaux de peau qu'ils lui avaient arrachés. Peu de temps après, nous vîmes le renne à demi dévoré par ses ennemis. Notre approche les avait probablement mis en fuite, et nos chiens eurent leur part du butin.

Il nous fut fort difficile à cause de la neige qui 19 mai
tomba avec abondance, et du brouillard qui commença à minuit de trouver notre chemin, en traversant le grand lac du Milieu. Nous fûmes donc obligés de nous guider principalement d'après la direction du vent jusqu'à trois heures du matin, et alors nous fîmes halte pour nous reposer. Après midi, le ciel devint serein, et nous remettant en marche à six heures du soir, nous arrivâmes à onze heures en vue de la mer. En montant sur la montagne qui s'élevait à notre gauche, je pus déterminer la route que nous devions suivre. De là, je distinguais les terres basses qui forment la côte opposée et qui s'étendent à travers la baie depuis Nei-tyel-le jusqu'à quinze ou vingt degrés du cap Isabelle. Je résolus de

me diriger vers ce cap espérant que vu sa grande hauteur, je pourrais y obtenir une vue plus étendue du bras de mer.

Mes compagnons que j'avais quittés un moment avaient annoncé leur arrivée sur les bords de l'Océan occidental par trois acclamations. C'était en effet pour eux, et encore plus pour moi, leur chef, un spectacle palpitant d'intérêt, et qui méritait bien le salut ordinaire du marin. C'était cet Océan que nous avions cherché; l'objet de notre ambition et de nos efforts; l'espace d'eau libre qui, comme nous l'avions espéré, devait nous porter autour du continent de l'Amérique et nous procurer le triomphe si désiré par nos prédécesseurs et que nous-mêmes nous avions si long-temps et si inutilement travaillé à obtenir. Notre but eût été atteint, si la nature n'y eût mis obstacle; si notre chaîne de lacs eût été un bras de mer; si cette vallée eût ouvert une communication libre entre les deux mers. Du moins, nous en avions reconnu l'impossibilité. Cet Océan tant désiré était à nos pieds; nous allions bientôt voyager sur sa surface, et au milieu de notre désappointement, nous avions du moins la consolation d'avoir écarté tous les doutes, banni toute incertitude, et de sentir que lorsque Dieu à dit non, il ne reste à l'homme autre chose à faire qu'à se soumettre, et à lui rendre graces de ce qu'il a accordé. C'était un moment solennel, un moment

à ne jamais oublier; les acclamations des marins ne produisirent jamais une impression plus profonde qu'en ce moment où elles interrompaient le silence de la nuit, au milieu d'un désert de glace et de neige, où il n'y avait pas un seul objet qui pût rappeler qu'il existait des êtres vivans, et où il semblait qu'aucun son n'eût jamais été entendu.

A minuit, nous nous mîmes en marche sur la 20 mai.
glace de la mer; nous y trouvâmes quelques monticules, et à six heures du matin, nous arrivâmes au cap Isabelle. Nous y campâmes d'après un nouveau procédé : après avoir creusé dans la neige une excavation assez grande pour nous contenir tous, nous en formâmes le toit avec la barque en peaux, dont nous assurâmes les côtés au moyen de la neige que nous avions retirée de l'intérieur. Nous avions laissé une entrée du côté opposé au vent; nous la fermâmes ensuite avec un bloc de neige qui nous servit de porte, et, à l'aide de nos sacs et de couvertures de laine, nous réussîmes à nous faire des lits aussi doux que chauds. Une lampe à esprit de vin nous procura de l'eau de neige; et ce fut ainsi que, pendant plusieurs nuits, nous jouîmes d'un sommeil plus profond que dans des circonstances plus favorables.

Le cap Isabelle s'élève, par un talus rapide et souvent perpendiculaire, à environ cinq cents

pieds au-dessus du niveau de la mer. Il est formé de granit gris, et présente çà et là des marques d'une végétation qui avait dû être singulièrement abondante, pour ce climat, l'été précédent. Nous ne vîmes d'autres indices de vie animale que des traces de gélinottes, de lièvres et de renards.

D'après ce que nous avaient dit les Esquimaux, je m'étais attendu à trouver au-delà du cap la baie qu'ils nommaient Ik-ke-rush-yuk; ils nous avaient dit aussi qu'elle était formée par une pointe basse à l'ouest et quelques îles. Mais au lieu de cela, la terre sur laquelle j'étais continuait à incliner vers l'ouest, tandis que la côte opposée s'en éloignait. J'en conclus que la baie dont ils parlaient était du côté opposé à la place où je me trouvais alors, et que ce que j'avais de mieux à faire était de suivre la côte jusqu'à l'entrée de la baie dont la glace raboteuse de l'Océan me ferait reconnaître les bornes. Je fis alors les observations nécessaires sur le cap; mais en allant rejoindre mes compagnons, j'eus le malheur de briser, en tombant, la seule boussole que j'eusse; accident qui m'empêcha de faire aucune autre observation sur les variations de l'aiguille aimantée pendant le reste de cette expédition.

Nos travaux jusqu'alors avaient excédé nos forces, et nous décidâmes que dorénavant nous nous lèverions à quatre heures après midi;

qu'après avoir pris notre repas et chargé nos traîneaux, nous commencerions notre marche journalière, ou pour mieux dire nocturne, entre six et sept heures, et qu'elle ne durerait pas plus de dix heures. L'établissement de notre camp, le repas du soir, ou plutôt du matin, le raccommodage des vêtemens, et autres détails, nous occupaient alors trois ou quatre heures, et il nous en restait sept à huit pour nous reposer.

Nous commençâmes à exécuter ce nouveau plan en partant à six heures du soir; nous côtoyâmes le rivage sous la voûte saillante de pierre à chaux qui borde le cap Isabelle, et qui s'étend le long de la côte pendant quelques milles, après quoi elle se rompt en caps et en criques. La direction de la côte, depuis cet endroit jusqu'à environ dix milles, est ouest-nord-ouest; ensuite elle incline plus au nord; il devint donc nécessaire d'examiner toutes les baies et toutes les criques, d'autant plus que les naturels avaient représenté comme fort étroite l'entrée de la baie dont ils avaient parlé. Je trouvai partout l'eau très-profonde. Comme j'étais peu chargé en comparaison de mes compagnons, je pus faire ma reconnaissance avec beaucoup de soin, tandis qu'ils suivaient la côte entre les différentes pointes.

Après une journée fatigante, pendant laquelle 21 mai
nous fîmes vingt milles, nous nous arrêtâmes à quatre heures du matin. Dans cette marche,

comme pendant celle de la veille, nous vîmes plusieurs canots couverts de pierres et quelques dépôts cachés de provisions appartenant aux Esquimaux, et auxquelles nous nous gardâmes bien de toucher La découverte d'herbes marines, de chevrettes et de poissons à coquilles acheva de nous confirmer dans la persuasion que nous étions réellement sur les bords de l'Océan, et non sur les rives d'un lac d'eau douce, en supposant qu'il eût pu exister en cet endroit un lac d'une assez vaste étendue pour comprendre l'espace immense de glace unie que nous avions sous les yeux. Cette idée s'était d'abord présentée à l'esprit de quelques-uns de nous, parce qu'on ne voyait sur le rivage aucune marque de marée, et que la glace n'offrait au large ni monticules, ni inégalités.

Pendant les quatre à cinq derniers milles, la côte était formée de granit, contenant de grands cristaux de feldspath et des grenats. Les montagnes, à peu de distance de la mer, atteignaient une hauteur de six à sept cents pieds.

Nous étions alors campés sur les bords d'un petit détroit, et en l'examinant, je trouvai à son extrémité un havre commode, quoique petit, protégé par deux petites îles. Après avoir rejoint mes compagnons à la dernière pointe de cette côte sinueuse, nous trouvâmes une hutte de neige, que nous supposâmes avoir été occupée par les naturels qui étaient venus au

vaisseau peu de temps avant notre départ. Là, d'une pointe très-élevée j'eus une vue fort étendue d'un grand bras de mer, situé à l'ouest du cap, et qui d'après le caractère différent des deux côtes, semblait nous promettre l'entrée si désirée dans l'Océan polaire. Celle sur laquelle je me trouvais était de granit, haute, raboteuse, coupée de profonds ravins et bordée d'un grand nombre de petites îles qui n'étaient guère que des rochers; celle en face était fort basse, et était formée de pierres à chaux.

Pour épargner le temps, je partis sur-le-champ avec Abernethy pour aller reconnaître ce bras de mer; nous prîmes avec nous un traîneau et cinq chiens pour nous reposer alternativement, et éviter ainsi la fatigue qui, sans ce secours, nous aurait considérablement retardés. Nous traversâmes plusieurs petites îles situées le long de la côte orientale, et nous y trouvâmes beaucoup de traces d'Esquimaux. Après une marche d'une heure vers le nord-est, nous arrivâmes à l'entrée d'un bras de mer, ou peut-être de l'embouchure d'une rivière, d'environ un demi-mille de largeur. Les rochers en cet endroit étaient de granit des deux côtés, et ils s'élevaient quelquefois perpendiculairement à la hauteur de trois cents pieds. Là du moins la surface unie de la glace indiquait que c'était d'eau douce qu'elle était formée; et cette circonstance, jointe à plusieurs

autres qu'il fallait expliquer, rendait nécessaire un examen scrupuleux.

Nous continuâmes donc notre voyage, et après avoir fait cinq à six milles au nord-nord-est, nous arrivâmes à l'extrémité du détroit; là nous trouvâmes l'embouchure d'une rivière, resserrée entre ses rives, en cet endroit, dans une largeur de quelques centaines de pieds, ce qui augmentait la rapidité de son cours, tandis qu'un peu plus haut, elle avait un quart de mille de largeur. Le nombre de canots que nous trouvâmes enterrés sous la rive occidentale, nous prouva que c'était une des principales stations de pêche des Esquimaux, et nous en avions une autre preuve dans les dépôts de provisions qu'il renfermaient.

Le temps étant fort beau, je gravis une montagne d'environ mille pieds de hauteur, et j'obtins de son sommet une vue très-étendue d'une chaîne de lacs se dirigeant au nord-est à travers un sol de pierre à chaux, tandis que les montagnes de granit prenaient leur direction au nord-nord-ouest. Je descendis et je vis mes compagnons près de l'extrémité du détroit; leur ayant dit de se diriger vers la pointe qui était au-delà, j'achevai la reconnaissance de la baie; puis j'allai les rejoindre. Je donnai à la rivière ainsi découverte le nom de M. N. Garry.

22 mai. Une brise fraîche rendit notre habitation creusée dans la neige plus froide que nous ne

l'avions prévu, quoique le thermomètre fût encore au dessus de zéro. La neige qu'elle chassait, et les vapeurs qui l'accompagnaient, ne nous permirent de partir qu'à huit heures du soir. Nous continuâmes alors notre marche le long de la côte, qui commença bientôt à incliner au nord-ouest. Peu après, la vue encourageante de la mer, couverte de monticules de glace, me convainquit que nous étions enfin arrivés au détroit nommé par les Esquimaux Ik-ke-rush-yuk. Suivant toujours la côte, nous vîmes qu'elle tournait rapidement au nord-ouest, et les grosses glaces, fortement onduleuses, que nous avions sur la gauche, ne nous laissèrent aucun doute sur la route que nous devions suivre.

Je résolus donc d'atteindre la rive opposée, si cette tentative était praticable, et, trouvant un espace favorable de glace unie, nous quittâmes avant minuit, celle sur laquelle nous étions. Chemin faisant, nous fûmes arrêtés par une chaîne de glaces de trente pieds de hauteur. Nous fûmes obligés de porter le bagage par-dessus, et d'avoir recours à la hache pour ouvrir un passage au traîneau. Ce travail nous occupa plus d'une heure. Remarquant au sud-ouest quelques îles que cette chaîne nous avait cachées, nous nous dirigeâmes de ce côté; après avoir passé sur plusieurs de ces îles, qui étaient presque de niveau avec la glace unie, nous arri-

23 mai. vâmes à cinq heures du matin, le 23, après avoir fait environ seize milles, sur la côte orientale d'une grande île, où des vapeurs qui survinrent nous forcèrent à camper. Comme c'était l'anniversaire du jour de notre départ d'Angleterre, nous le célébrâmes par un dîner de bœuf rôti froid, et — ce qui était alors rare pour nous — par un verre de grog.

Je nommai le groupe d'îles au nord-ouest Beverly, et celle sur laquelle nous étions campés l'île Matty, en l'honneur des dames qui nous avaient donné les pavillons de soie que nous déployâmes en cette occasion. Nous prîmes ensuite possession, avec les formalités d'usage, de cette île nouvellement découverte.

Vers midi, le brouillard s'étant dissipé, je pus voir l'extrémité septentrionale de cette île et une grande étendue de l'Océan; de grosses glaces serrées les unes contre les autres bornaient l'horizon. Voyant que la terre au sud-ouest était basse et semblait former plusieurs îles, je résolus de suivre la côte septentrionale de l'île Matty, où la glace formée en monticules me prouvait que nous étions sur les confins du grand Océan septentrional.

Nous nous remîmes donc en marche à l'heure ordinaire, mais nous trouvâmes le chemin très-pénible sur une glace pleine d'inégalités. Notre fatigue fut encore considérablement augmentée par un brouillard humide et épais qui se gelait

sur nos habits, et les rendait si raides et si pesans, qu'il nous était presque impossible d'avancer. Nous étions tellement las, quand nous fîmes halte à six heures du matin, que ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté que nous pûmes travailler à notre campement. L'endroit que nous choisîmes était sous la pointe occidentale de l'île Matty, formée comme les îles Beverly, de petites chaînes de pierre à chaux s'élevant à une hauteur considérable, dans la direction de l'ouest-sud-ouest. Nous en avions longé la côte pendant environ douze milles; durant tout ce trajet nous n'avions vu que quelques traces de perdrix, d'ours, de lièvres et de renards, qui paraissaient toutes récentes.

Après quelques heures d'un repos fort troublé, ce ne fut pas une petite affaire que de remettre nos habits lourds et gélés; cependant la soirée fut belle, et, prenant un peu de courage, nous nous mîmes encore une fois en marche. De l'endroit que nous atteignîmes bientôt, la rive opposée de l'île que nous venions de quitter nous parut bordée d'un grand nombre de petits îlots; la chaîne de hauts glaçons que nous avions traversée la veille s'élevait au-dessus de la couche épaisse de glace qui couvrait le bras de mer, et s'étendait en ligne non interrompue, aussi loin que la vue pouvait atteindre, dans la direction du nord-nord-ouest. 24 mai.

Après trois heures d'une marche pénible,

nous arrivâmes de l'île Matty à une pointe basse du continent, à laquelle je donnai le nom de M. Abernethy; je nommai Sabine un cap au nord-ouest que nous ne tardâmes pas à doubler. De là, nous vîmes que la côte inclinait directement à l'ouest. La glace était unie, et nous fi-
25 mai. mes des progrès rapides le long de la côte. Le 25, à six heures du matin, nous fîmes halte après une bonne journée de vingt milles, et nous campâmes, ou pour mieux dire, nous nous creusâmes un terrier, sur une pointe que je nommai le cap Young.

Un récif qui s'étend de cette pointe vers le nord-ouest pendant deux milles et demi et qui va joindre la pointe septentrionale de l'île Tennent, protége un excellent havre, si un tel havre pouvait jamais être utile. Son entrée a deux milles de largeur, et elle est divisée au centre par une île qui mettrait obstacle à l'invasion des grosses glaces. Comme le nom que nous avions donné à l'île était en souvenir de M. Emerson-Tennent, je nommai ce havre Port-Emerson.

Étant partis à huit heures, nous passâmes le long du récif, et près de l'extrémité méridionale de l'île Tennent; nous arrivâmes à onze heures à la côte opposée du havre. De ce côté, la terre inclinait à l'ouest-nord-ouest. Enfin nous gagnâmes la dernière pointe d'un grand bras de mer, ou d'une baie, à laquelle je don-

nai le nom de Bannerman. Traverser cette baie fut une tâche très-laborieuse, et qui exigea de travail trois heures ; la glace était extrêmement inégale et raboteuse, et couverte d'une neige mobile, très-profonde dans les crevasses. La terre inclina ensuite davantage vers le nord. Nous la côtoyâmes pendant trois heures qui ne 26 mai.
furent pas moins pénibles, et à cinq heures du matin, nous nous arrêtâmes pour nous reposer dans un de nos terriers ordinaires.

En réfléchissant à toutes les sinuosités de la côte que nous avions vue ou côtoyée, je commençai à avoir des doutes sur notre véritable situation; je me demandais si nous suivions réellement les côtes du continent, ou si toute cette terre de forme irrégulière n'était qu'une chaîne d'îles. Ceux qui ne connaissent pas les climats glacés dont il s'agit, doivent se persuader que, lorsque tout est glace, lorsqu'on n'a sous les yeux qu'une masse blanche éblouissante, que la surface de la mer forme des élévations et des montagnes, tandis qu'il arrive souvent que celle de la terre est unie; qu'en un mot, on ne voit ni eau ni terre, et qu'on ne peut distinguer l'une de l'autre, ni par la forme, ni par la couleur, ce n'est pas toujours un problème facile à résoudre que de déterminer un fait qui paraît extrêmement simple au premier coup d'œil.

Quoiqu'il en soit, je ne pouvais éclaircir mes

doutes, quant à présent ; et il en résultait une conséquence fort désagréable, et qui, quelque frivole qu'elle puisse paraître, en comparaison d'un fait géographique essentiel, n'en était pas moins d'une grande importance pour nous, et même pour le succès de notre voyage. Si nous avions été certains d'être sur le continent, nous aurions pu laisser en arrière une bonne partie de nos provisions, ce qui nous aurait permis de marcher avec plus d'aisance et de rapidité. Mais si nous suivions une chaîne d'îles, nous ne pouvions les y laisser sans de graves inconvéniens, et sans nous exposer au danger de nous trouver sans vivres. Dans le cas où je retournerais au vaisseau par le continent, et si je n'osais prendre ce parti, de peur de manquer de vivres, je renonçais à un des principaux objets de notre expédition. Je me déterminai enfin pour ce qui paraissait le plus sûr, et je résolus de continuer à traîner avec nous le lourd fardeau qui ajoutait à nos fatigues, et qui par-là nous occasionait une grande perte de temps.

Dans le fait, quoique le poids de ce fardeau fût diminué par la consommation journalière des provisions, il était pourtant encore très-lourd, beaucoup trop lourd même, relativement à l'état de nos forces. Nos chiens nous étaient devenus plus à charge qu'utiles, par suite des fatigues continuelles qu'ils avaient essuyées, et il

nous était parfois impossible de leur donner un jour de repos, car nous ne pouvions nous exposer à perdre le beau temps dont le terme approchait rapidement. De peur que mes lecteurs ne l'oublient, je dois peut-être leur rappeler que, dans ces climats, on ne peut pas plus voyager au milieu de l'été qu'au milieu de l'hiver. Ce n'est pas que la chaleur soit plus insupportable que le froid, quoiqu'elle ait aussi ses inconvéniens, mais c'est que la surface de la glace devient d'abord si glissante et si humide qu'il est presque impossible d'y passer; et que lorsque la terre se dépouille de son manteau de neige, et que l'eau surnage sur la glace, on ne peut voyager ni sur la terre ni sur l'eau, ou, pour mieux dire, sur ce qui n'est ni l'une ni l'autre. Nous n'avions plus que deux chiens en état de nous servir, et un de ces pauvres animaux mourut dans le cours de cette journée.

Je réussis en cet endroit à tuer deux perdrix, ce qui non-seulement nous procura, chose rare pour nous, un repas chaud, mais économisa nos provisions, chose importante dans la situation où nous nous trouvions. On ne doit pas s'étonner d'apprendre qu'il nous est souvent arrivé dans le cours de notre voyage de désirer que les hommes pussent vivre sans prendre de nourriture. Ce désir, tout insensé qu'il était, se représentait toujours à notre esprit, parce que

la nécessité de manger était un obstacle sans cesse renaissant qui s'opposait à tous nos efforts.

Trois îles basses situées à environ dix milles au nord de notre position, furent nommées les îles Beaufort en l'honneur de l'hydrographe bien connu de l'Amirauté. Un brouillard épais nous empêcha de partir avant neuf heures du soir. Continuant alors notre route, nous arrivâmes à la pointe orientale d'une grande baie, dont nous suivîmes la côte orientale pendant deux heures dans la direction du sud-ouest. J'obtins de différens endroits, une vue complète de cette baie, et je rejoignis ensuite mes compagnons sur l'autre rive. La côte occidentale étant escarpée, nous eûmes de la peine à y faire monter le traîneau; nous y réussîmes pourtant, et nous traversâmes le pays dans la direction du nord-ouest. A six heures du soir, un nouveau brouillard nous força à nous arrêter sur les bords d'un
27 mai. grand lac. Nous n'avions fait que huit milles, à cause du temps qu'avait exigé l'examen de la baie. Je la nommai baie de Parry, par reconnaissance pour un officier dont le nom seul est une distinction suffisante.

Une pointe qui s'avance au centre de cette baie fut nommée Stanley, du nom d'un homme connu par ses voyages en Islande. Nous y trouvâmes plusieurs huttes de pierre qui semblaient avoir été occupées par les naturels peu de temps auparavant.

Le temps étant beau, nous pûmes distinguer la côte qui inclinait encore au nord-ouest. Ce fut une des raisons qui me firent désirer de continuer notre marche un jour ou deux, dans l'espoir que la ligne de la mer prendrait bientôt la direction du cap Turnagain, ce qui aurait été un objet de première importance; car nous aurions par là complété cette ligne de côtes, et, du moins de ce côté, nous n'aurions rien laissé à faire aux futurs navigateurs.

Je n'ai pas besoin de dire si je désirais achever la reconnaissance de la côte septentrionale de l'Amérique, et si, voyant la possibilité d'obtenir un si grand résultat, je brûlais d'obtenir l'honneur d'un si beau triomphe; mais les hommes de l'équipage qui m'accompagnaient ne le désiraient pas moins, et je serais injuste à leur égard, si je ne faisais pas mention ici de leur ardeur. Pour cela, il était nécessaire de réduire les rations, et quoi que puisse en penser l'homme qui est bien nourri et qui ne manque de rien, un tel sacrifice n'est pas peu de chose pour celui qui a déjà à peine une nourriture suffisante, et qui a de grandes fatigues à subir; qui sent que s'il était mieux nourri, il lui serait plus facile d'accomplir sa tâche; et qui, indépendamment de ce raisonnement, est tourmenté par les exigences impérieuses de la nature. Cependant, quand je fis connaître mes désirs à cet égard à l'enseigne Abernethy, il

m'apprit que nos hommes avaient d'eux-mêmes conçu le dessein de m'en faire la proposition, et qu'ils n'attendaient qu'une occasion favorable. On peut bien croire que je fus enchanté du sentiment généreux qui les animait, et la réduction nécessaire fut annoncée sur-le-champ.

Cet arrangement nous permettant d'aller en avant deux jours de plus, nous partîmes à huit heures du soir, et après avoir traversé quelques petits lacs, nous atteignîmes la mer à onze heures. Nous continuâmes à suivre la côte jusqu'à minuit dans la direction du nord-ouest en dépit d'un épais brouillard; et enfin nous arrivâmes
28 mai. à deux heures du matin à une pointe qui formait un des côtés d'une grande baie, à laquelle nous donnâmes le nom du docteur Richardson. Comme c'était un lieu convenable pour y laisser un dépôt, puisque nous serions obligés d'y passer en revenant, nous résolûmes de nous décharger d'une partie du fardeau que nous avions à traîner.

Nous laissâmes donc derrière nous tout ce dont nous pouvions nous passer, et emportant dans un traîneau des provisions pour quatre jours, nous partîmes à trois heures du matin. Ayant traversé la baie de Richardson, nous fîmes halte à six heures. Nous nous remîmes en marche à six heures du soir, et jusqu'à minuit nous suivîmes une côte qui inclinait encore au nord-
29 mai. ouest. Nous arrivâmes alors à une pointe que

nous nommâmes Félix, du nom de baptême de l'homme dont la générosité nous avait mis en état d'entreprendre ce voyage. Cette pointe, derrière laquelle se trouvait une accumulation de glaces de hauteurs différentes, est le cap au sud-est du golfe de Boothia, ainsi appelé du nom de ce même homme que la postérité rangera au nombre de ceux dont le caractère et la conduite ont le plus honoré le nom du négociant anglais.

Là nous trouvâmes que la terre inclinait au sud-ouest; tandis que la vaste étendue de l'océan, que nous avions alors sous les yeux, nous assurait que nous avions enfin atteint la pointe septentrionale de cette partie du continent qui inclinait vers le cap Turnagain, comme je l'avais déjà reconnu avec tant de satisfaction. Le champ de glaces qui avait été poussé sur cette côte pendant l'automne de l'année précédente, était composé des plus grosses masses que j'eusse jamais vues dans une telle situation. Sur quelques parties du rivage, quelques-uns des plus légers de ces énormes glaçons avaient été poussés dans l'intérieur des terres d'une manière extraordinaire et presque incroyable; car il s'en trouvait à un demi-mille au-delà des marques de la plus haute marée.

Ayant continué à marcher jusqu'à deux heures vers le sud-ouest, nous arrivâmes à la pointe septentrionale d'une baie que nous traversâmes

sur une glace inégale et raboteuse ; et après deux heures de marche pénible, nous en atteignîmes la pointe méridionale De là, la côte inclinait au sud-ouest quart de sud. Nous fîmes halte à six heures, après avoir franchi vingt milles qui nous avaient tous extrêmement fatigués. La latitude de cet endroit était 69° 46′ 19″ et la longitude 98° 32′ 49″.

La réflexion que nous avions alors doublé la pointe la plus septentrionale de cette partie du continent, et que la côte inclinait dans la direction que nous désirions, ne pouvait manquer de nous causer la plus grande satisfaction. La vaste étendue de mer, que nous avions vue du cap Félix, sans aucune apparence de terre, servit aussi à nous inspirer l'espoir d'obtenir de nouveaux succès la saison suivante, pendant laquelle nous espérions, à présent que nous savions ce qui était devant nous, parvenir à compléter la reconnaissance de la côte septentrionale de l'Amérique.

Désirant acquérir une certitude aussi complète que possible, et me convaincre que je ne me laissais pas tromper par quelque grande dentelure de la côte, je consacrai cette journée à un examen des lieux encore plus exact. On peut s'imaginer combien il me répugnait de retourner au vaisseau, du point où nous étions parvenus, à l'instant où nous touchions presque à l'objet principal de notre expédition ; mais il

faudrait être dans la situation où nous nous trouvions pour concevoir toute l'étendue de nos regrets et de notre désappointement. Notre distance du cap Turnagain n'était pas alors plus grande que l'espace que nous avions déjà parcouru, et quelques jours de plus à notre disposition nous auraient permis d'achever tout ce qui restait à faire, de retourner triomphans à *la Victoire*, et de reporter en Angleterre un fruit véritablement digne de nos longs et pénibles travaux.

Mais ce peu de jours n'étaient pas en notre pouvoir ; car ce n'était pas le temps qui nous manquait, c'étaient les moyens d'existence. Nous avions apporté du navire des provisions pour vingt et un jours, et nous en avions déjà consommé beaucoup plus de la moitié, malgré les réductions de rations que nous avions faites, et sans lesquelles il ne nous aurait pas même été possible d'avancer si loin. Il ne nous restait donc qu'à nous soumettre à la nécessité, et quelque mortifiant que cela fût, je fus obligé d'ordonner le retour au vaisseau après avoir marché en avant vingt-quatre heures de plus. Nous calculâmes qu'en suivant la route la plus courte pour y retourner, nous en étions à une distance de deux cents milles ; et même en nous réduisant à la ration la plus modique, nous n'avions de vivres que pour dix jours.

Comme quelques-uns de nos hommes souf-

fraient des pieds, je leur donnai un jour de repos, et je partis de notre campement avec Abernethy à huit heures du soir. N'étant pas chargés, nous suivîmes rapidement la côte vers le sud-ouest, jusqu'à minuit, et étant montés sur une masse de glace d'une quarantaine de pieds de hauteur, fixée au rivage, nous vîmes une pointe de terre nous restant au sud-ouest à environ quinze milles de distance, et nous crûmes remarquer qu'elle tenait à celle sur laquelle nous étions, cette ligne formant une grande baie, remplie de glaces compactes. Un nouvel examen nous laissa pourtant dans le doute si ce n'était pas une île, car il s'en trouvait une entre elle et nous à environ huit milles. Mais il nous était alors impossible de nous en assurer positivement, car le temps dont nous pouvions disposer était presque écoulé, et les glaces raboteuses qui séparaient ces deux pointes auraient rendu le voyage long et pénible.

Nous déployâmes donc notre drapeau pour accomplir le cérémonial d'usage, et nous prîmes possession de tout le pays que nous apercevions jusqu'à cette pointe éloignée. Nous donnâmes à celle sur laquelle nous étions le nom de Pointe de la Victoire; c'était le *nec plus ultra* de nos travaux, comme l'événement le prouva par la suite, et elle sera un monument durable des efforts de l'équipage de ce vaisseau. La pointe

au sud-ouest fut nommée le Cap Franklin; et si c'est un nom qui a été donné à plus d'une place, cet honneur, qui, dans le fait, n'a rien de bien solide quand il est si partagé, est certainement bien au-dessous du mérite de cet officier distingué.

Nous élevâmes sur la Pointe de la Victoire un monticule de pierres de six pieds de hauteur, et, dans l'intérieur, nous plaçâmes une caisse d'étain contenant une courte relation de ce que nous avions fait depuis notre départ d'Angleterre. Telle est la coutume, et nous devions nous y conformer, quoiqu'il n'y eût pas la moindre apparence que notre petite histoire tombât jamais sous les yeux d'un Européen. Nous aurions pourtant travaillé à cet ouvrage avec une sorte d'espoir, si nous avions su alors qu'on nous regardait déjà comme des hommes perdus, sinon morts, et que notre ancien ami Back, notre ami éprouvé, était sur le point de partir pour nous chercher, et nous rendre à la société et à notre patrie. S'il arrive que le cours des recherches qu'il continue en ce moment le conduise du cap Turnagain en cet endroit, et qu'il y trouve la preuve de la visite que nous y avons faite, nous savons ce que c'est pour le voyageur errant dans ces solitudes, de trouver des traces qui lui rappellent sa patrie et ses amis, et nous pourrions presque lui envier ce bonheur imaginaire. Si nous apprenons qu'il a

fait ce que nous n'avons pu accomplir, nous nous en réjouirons presque autant que si nous avions réussi nous-mêmes à découvrir ce qu'on a cherché si long-temps à travers tant de dangers.

30 mai. Le 30 mai, à une heure du matin, nous quittâmes la Pointe de la Victoire, et nous arrivâmes à notre précédent campement à six heures. Nous y trouvâmes une pièce de bois jetée par la mer sur la côte, la seule que nous eussions vue depuis notre départ du vaisseau; mais ce qui nous fit beaucoup plus de plaisir, ce fut d'augmenter notre chétive provision de vivres d'un lièvre et de deux gélinottes. Tout se réunit ainsi pour rendre cette journée remarquable; car nous sommes, en dépit de nous-mêmes, tellement esclaves de la nature animale, que la bonne fortune, si rare pour nous, d'un souper chaud et d'un verre de grog nous fit oublier un moment notre désappointement, et fut cause que nous éprouvâmes plus de plaisir de retourner au vaisseau, que de regret de renoncer ainsi à l'objet de nos longues et laborieuses recherches.

Je déterminai la longitude de la pointe sur laquelle nous étions campés, et que je nommai Pointe Culgruff, par le moyen d'un chronomètre de poche, de préférence à celle que nous aurions pu calculer d'après nos observations de distances lunaires, parce que nous reconnûmes

que la marche en avait été parfaitement régulière. Les rudes épreuves auxquelles cette montre fut soumise et son admirable régularité font honneur à MM. Parkinson et Frodsham, qui l'avaient fabriquée.

La longitude de cette pointe est 98° 32′ 49″, et sa latitude 69° 46′ 19″. La haute marée arriva à trois heures, et les variations ne furent que de dix-sept pouces. La Pointe de la Victoire est sous la longitude de 98° 40′ 49″, et sa latitude de 69° 37′ 49″. Et quant à la Pointe Franklin, autant qu'on peut le déterminer d'après une distance évaluée, la longitude est 99° 17′ 58″, et la latitude 69° 31′ 13″.

A sept heures du soir, nous nous remîmes en marche, traversant le pays en ligne droite pour gagner l'endroit où nous avions laissé nos provisions et nos bagages. Nous abrégeâmes ainsi considérablement la distance; et comme nous passâmes sur plusieurs lacs dont la glace était bonne, nous y arrivâmes à six heures du matin, 31 mai.
excessivement fatigués d'une longue marche, que nous ne pouvions pourtant interrompre, puisque nous étions absolument sans vivres.

Depuis quelques jours, nos malheureux chiens avaient été hors d'état de continuer leur travail, et nous les avions débarrassés de leurs harnais. L'un d'eux mourut dans le cours de cette journée, et un autre avait disparu quand nous nous levâmes à six heures du matin pour

continuer notre voyage. Nous suivîmes la côte depuis cet endroit jusqu'au port Parry, et nous atteignîmes enfin notre campement du 26 mai

1er juin. le 1er juin à quatre heures du matin. J'y complétai l'examen de la baie, que je n'avais pu

2 juin. terminer, et nous arrivâmes ensuite à la Pointe Young, le lendemain, vers six heures du matin. Nous y tuâmes un renard et deux gélinottes, et nous trouvâmes plusieurs cercles de pierres, restes des demeures d'été des Esquimaux.

3 juin. Etant partis dans la soirée, nous arrivâmes au cap Sabine à trois heures du matin. Là, nous pûmes nous procurer de l'eau sans avoir l'embarras de faire fondre de la neige. Un petit étang s'était formé dans la glace, et c'était le premier indice de dégel que nous eussions vu. A six heures, nous arrivâmes au cap Abernethy; et désirant, s'il était possible, reconnaître toute la ligne de la côte du continent jusqu'à Nei-tyel-le, nous marchâmes au sud-sud-est le long de la rive occidentale du détroit qui sépare l'île Matty du continent. Nous fîmes halte à six heures et demie. La latitude en cet endroit était 69° 30′ 42″, et la longitude 96° 8′ 26″.

4 juin. Une forte brise venant de l'ouest ne nous permit de partir qu'à neuf heures. Nous continuâmes l'examen de la côte au sud jusqu'à cinq heures du matin, et nous ne pûmes faire cette nuit que neuf milles. La neige était pro-

fonde, nous n'avions plus les mêmes forces, et il nous fut impossible de marcher plus vite. Dans le fait, nous avions remarqué qu'une marche de dix heures par jour était trop pour des hommes dont la ration de vivres avait été réduite. Et cependant nous étions encore à quatre-vingts milles du vaisseau; nous n'avions plus de vivres que pour cinq jours; et nous ne savions pas quels obstacles nous pourrions rencontrer avant d'arriver à Nei-tyel-le. Je vis donc qu'à moins que la côte n'inclinât à l'est le lendemain, il me faudrait abandonner l'intention de reconnaître toute cette ligne de côtes comme je l'avais espéré.

Peu de temps après nous être remis en route dans la soirée, nous arrivâmes à l'entrée d'un grand bras de mer, mais les vapeurs de l'atmosphère ne me permirent pas d'en voir distinctement l'extrémité. Je le traversai, et montant sur la pointe méridionale, je le vis assez bien, du haut d'une montagne, pour m'assurer de la continuité de la terre autour d'une petite baie qui le terminait au Sud. A trois heures après midi, je rejoignis mes compagnons à la pointe orientale de ce bras de mer, et je donnai à cette pointe le nom du capitaine W. H. Smith, de la marine royale. La quantité de glaces raboteuses que nous eûmes à passer, et la profondeur de la neige dans les intervalles, rendirent notre marche si difficile, que nous souffrîmes une

grande fatigue. Deux de nos chiens restèrent en arrière.

5 juin. La côte inclinant encore au sud-sud-est, je pris la résolution de marcher en ligne droite vers Nei-tyel-le, l'état de nos vivres ne nous permettant pas de continuer notre reconnaissance. Nous partîmes donc de la pointe Smith à quatre heures, et nous nous dirigeâmes vers la plus méridionale des îles qui formaient un groupe presque à l'est de notre position. Nous y arrivâmes à sept heures du matin. Cette île, dont la latitude est 69° 59′ 32″, et la longitude 95° 45′ 50″, est très-élevée, et de là mes regards planaient librement sur les îles voisines, et embrassaient une plus grande partie de la côte du continent que de la pointe Smith; mais une légère vapeur qui couvrait la terre m'empêcha de la suivre des yeux très-distinctement au sud-est. La glace, en plusieurs endroits, était alors divisée en pièces séparées. Nous trouvâmes trois huttes de neige qui avaient été occupées l'hiver précédent par la famille de Kan-ny-yoke; la route qu'ils avaient prise pour se diriger vers le vaisseau sur les bords de la rivière Stanley pouvait se suivre des yeux jusqu'à une certaine distance, à l'aide des marques laissées par les traîneaux. Les traces nombreuses d'Esquimaux, que nous vîmes en cet endroit, prouvaient que c'était un de leurs rendez-vous habituels; et trouvant que l'aspect des lieux répondait à la

description qu'ils en avaient faite, je n'hésitai pas à donner à cette île le nom d'O-wut-ta, sous lequel ils nous l'avaient désignée.

Quoiqu'il y eût du brouillard dans la soirée, on voyait de temps en temps la place où était le soleil, ce qui nous permit de partir à neuf heures. Nous voyageâmes sur une glace très-unie, rencontrant quelquefois pourtant des monticules qui semblaient avoir été formés l'année précédente. Le 6 à quatre heures du matin, nous aperçûmes le haut du cap Isabelle; ce qui fut pour nous comme la vue d'un ancien ami. Comme elle nous offrait la perspective prochaine de la fin de nos fatigues, elle inspira de nouveaux efforts à nos hommes, dont l'ardeur commençait depuis quelque temps à se refroidir. 6 juin.

Ayant fait halte à six heures du matin, sous la latitude de 69° 15′ 46″ et la longitude de 95° 13′ 6″, nous eûmes quelque difficulté à trouver un endroit où la neige fût assez profonde pour que nous pussions nous creuser un terrier. La glace qui était au-dessous, et sur laquelle nous fûmes obligés de nous coucher, nous parut un lit fort dur, comparé au doux matelas que la neige nous avait fourni jusqu'alors.

Nous partîmes par une belle soirée, trouvant à chaque pas des objets que nous connaissions déjà, et qui nous donnaient un nouveau courage pour retourner au vaisseau, demeure tem-

poraire et peu commode sans doute ; mais comme on juge de tout par comparaison, elle était pour nous aussi désirable que le deviendrait l'Angleterre, quand le destin nous permettrait de quitter cette contrée glacée et que chaque degré de latitude nous conduirait au repos et à la paix, — autant qu'il peut en exister dans ce monde.

Le chemin était bon, et avec tous ces avantages, nous marchâmes d'un pas plus rapide que de coutume. Il n'y avait nulle apparence de dégel, et la croûte de neige sur laquelle nous marchions ne cédait pas sous nos pieds. Les traces laissées par un homme qui avait dû traîner après lui un veau marin, nous apprirent bientôt qu'il se trouvait des Esquimaux dans les environs, circonstance fort agréable, puisqu'elle nous promettait un renfort de vivres. Nous vîmes plusieurs mouettes, et quelques femelles de veaux marins, étendues au soleil avec leurs petits. Une journée pénible de quatorze milles se termina par un campement sous la latitude de 69° 20' 37", et la longitude de 94° 31' 55", près d'une pointe basse que nous avions vue précédemment du cap Isabelle. Nous donnâmes le nom de Catherine à plusieurs petites îles, et celui de Marguerite à la pointe.

Un récif s'étend de l'extrémité septentrionale de la pointe Marguerite pendant près d'un mille au sud-ouest, et les énormes masses de glace

qui y étaient échouées indiquaient la force qui les avait poussées dans cette position. De la même pointe, on voyait la côte du continent incliner au sud-ouest, et l'on pouvait la suivre des yeux distinctement jusqu'à la distance de sept à huit milles. Le point le plus éloigné fut nommé Scott. Le sol des îles et du continent était formé de pierre à chaux, comme le reste de la côte à l'ouest. Nous vîmes en cet endroit des traces innombrables de rennes dans la direction de la côte en face. Nous eûmes la bonne fortune de tuer un renard et deux gélinottes.

Il faisait beaucoup de vent quand nous partîmes à huit heures, et nous dirigeant en droite ligne vers Nei-tyel-le, nous passâmes à deux milles du cap Isabelle. Nous trouvâmes sur une des îles une petite mare d'eau; mais nous apprîmes ensuite que le dégel avait commencé au vaisseau quelques jours auparavant. Après une marche fatigante, nous campâmes sur la glace le 8 juin à sept heures du matin, à environ sept 8 juin.
milles de Nei-tyel-le.

Nous eûmes un fort ouragan à midi, et pour la première fois depuis que j'avais quitté le navire, je ne pus faire aucune observation pour déterminer la latitude. Cette circonstance nous rappela combien la continuité du beau temps nous avait favorisés dans cette expédition.

De bonne heure dans la soirée, je partis seul pour chercher les Esquimaux, dont on voyait

partout les traces, et je donnai ordre à mes compagnons de se mettre en route à l'heure ordinaire. Après avoir suivi ces traces pendant deux heures, j'arrivai sur la petite île où j'avais prié le capitaine Ross de faire déposer des provisions, mais je n'y pus découvrir aucune trace de pieds européens. Cependant j'entendis bientôt les cris des Esquimaux, et un jeune homme vint me joindre en donnant tous les signes de la plus vive satisfaction. Ils préparèrent un attelage de chiens, et ils les envoyèrent à mes compagnons pour les aider dans leur marche.

Atayaraktak me conduisit alors à un monticule de pierres sous lequel je trouvai une lettre du capitaine Ross, qui m'informait qu'il m'avait attendu jusqu'au 4, et qu'il m'avait laissé quelques provisions dans un endroit qu'il m'indiquait, à peu de distance du monticule. Mais les chiens des naturels avaient découvert ce trésor, et Mil-luk-ta l'avait le matin même emporté dans sa tente. Je m'y rendis sur-le-champ, et sa mère me remit tout ce qui restait, avouant qu'ils avaient mangé le surplus. Tout ce que nous en retrouvâmes ne consistait qu'en huit livres de viande et quelques livres de pain, dont une bonne partie n'était plus en état de nous servir; nous fûmes pourtant encore heureux de trouver ce qu'ils nous avaient laissé. Ils avaient vidé les bouteilles de rum et de jus de citron, qu'ils appelaient de l'eau sale, et ils nous mon-

trèrent une rivière où nous pouvions, disaient-ils, nous en procurer de plus claire.

Ils nous offrirent alors quelques poissons qui semblaient être une espèce de morue, et ils nous promirent de nous en pêcher davantage. Je résolus donc de faire halte en ce lieu, et nous campâmes près d'eux. Mais à défaut de neige, nous fûmes obligés de nous construire une hutte en pierres, et ils nous aidèrent dans ce travail. Des huit chiens que nous avions emmenés du vaisseau, il ne nous en restait plus que deux, et ils étaient tellement épuisés, qu'une autre journée de fatigue les aurait probablement tués. Ils avaient pourtant été choisis parmi les meilleurs de ceux que les Esquimaux possédaient; mais après huit jours de voyage, ils s'étaient trouvés tous hors de service, de sorte que nous les détachâmes des traîneaux, les laissant nous suivre, si bon leur semblait. Il était évident que, si la chose eût été possible, nous aurions dû adopter le système des Esquimaux qui ne font jamais travailler leurs chiens plus de quatre jours de suite, et qui leur donnent ensuite un jour ou deux de repos. Au contraire nous avions voyagé pendant vingt-trois jours consécutifs, événement rare dans ce climat, et que la sérénité peu commune du temps nous avait seule permis d'accomplir.

Notre hutte fut terminée à quatre heures après midi, et le poisson qui nous avait été donné nous fournit un bon dîner. Pendant ce

temps, les naturels s'attroupèrent autour de nous, et nous firent des questions sur notre voyage et sur le but qu'il avait eu, questions plus faciles pour eux à faire, qu'il ne l'était pour nous d'y répondre. Ils désiraient surtout savoir si nous avions été à Oo-geoo-lik. Ceux que nous ne connaissions pas, nous furent présentés par quelques-uns de nos anciens amis; et ils nous racontèrent ensuite l'histoire de tout ce qui leur était arrivé pendant notre absence. Les éclats de rire qui suivaient leurs anecdotes, nous firent soupçonner qu'ils faisaient de l'esprit à nos dépens. Cependant tout se passa très-cordialement, et nous n'étions pas fâchés de voir cette gaieté accompagner l'affection qu'ils nous montraient. La longueur de nos barbes qui n'avaient pas été faites depuis notre départ du vaisseau fut pour eux, entre autres choses, une source de grand amusement. L'un d'eux, étranger à cette tribu, et dont la barbe avait une dimension peu ordinaire chez ce peuple, prétendit, pour cette raison, être tant soit peu notre parent.

Cet individu nommé Ow-wen-yoo-ah, était un homme fort intelligent et un grand voyageur. Il me dit qu'il avait passé l'hiver avec Kan-ni-yoke, et reconnut sur-le-champ un fragment de bois de renne, que j'avais trouvé dans une hutte dans l'île d'O-wut-ta. Il m'informa aussi qu'Oo-geoo-lik était à plusieurs journées de cette île; qu'il fallait d'abord entrer dans un bras de mer,

passer ensuite trois jours sur des lacs, et puis traverser quelques terres basses; qu'on arrivait alors à l'eau salée, et qu'il fallait encore voyager plusieurs jours le long de la côte. Sa femme et son fils étaient alors occupés à plier leur tente, et lorsque nous nous disposâmes à nous coucher, ils partirent en disant que nous les trouverions à Tar-rio nit-yoke. Le jour ayant été beau, je fis quelques observations en cet endroit, que les naturels nomment E-nook-sha-lig.

Dans la matinée, quelques femmes nous apportèrent de la graisse de veau marin pour notre feu; et une autre, qui avait pêché pour nous pendant que nous dormions, nous offrit une trentaine de poissons semblables à ceux que nous avions reçus la veille, c'était tout ce qu'elle en avait pris. Comme je désirais voir si ces présens étaient des marques de reconnaissance pour tout ce que nous leur avions antérieurement donné, ou s'ils nous étaient faits dans l'attente d'une récompense, je voulus qu'on ne leur donnât rien en retour. Néanmoins les femmes qui nous avaient apporté la graisse — c'était ce dont elles semblaient faire le plus de cas, — nous dirent de qui ce serait le tour ensuite de nous en fournir une autre provision. Et dans le fait, elles nous en apportèrent à tour de rôle, de trois en trois heures, plus que nous n'en avions besoin. Elles nous fournirent aussi du poisson en abondance, mais non avec la même régularité. Elles

n'oubliaient pas même les deux chiens qui nous restaient, leur distribuant leur nourriture deux fois par jour, et ayant soin d'écarter les leurs, pour qu'ils ne s'emparassent pas des vivres de ceux qui en avaient le plus grand besoin. Nous ne leur offrîmes pas la moindre chose en retour, et elles n'eurent jamais l'air de s'y attendre. Si donc, en d'autres occasions, nous les avions soupçonnées d'agir par des motifs de cupidité et d'intérêt, elle nous prouvèrent du moins alors leur hospitalité, sinon leur reconnaissance, et encore les relations que nous avions eues avec ce peuple ne suffisaient-elles pas pour nous autoriser à prononcer que cette vertu lui fût inconnue.

Désirant m'assurer en quel endroit la rivière que j'avais découverte le 8 avril jetait ses eaux dans la mer, j'engageai Atayaraktak à me conduire jusqu'au bras de mer. Il me dit qu'il y avait été quelques jours auparavant pour faire un trou dans la glace afin de pêcher; qu'il me conduirait volontiers jusque-là, mais que si je voulais aller plus loin, il faudrait qu'il restât en arrière pour s'occuper de sa pêche; raison très-solide, et qui me rappela que notre présence avait diminué leurs provisions.

Laissant donc mes compagnons occupés à réparer divers objets dont nous avions alors besoin, je partis avec cet homme, et après avoir fait environ cinq milles au sud-sud-ouest, nous arri-

vâmes à l'entrée d'un détroit qui n'avait pas tout-à-fait un quart de mille de largeur, mais qui s'élargissait ensuite considérablement. Il le nommait Ik-ke rush-yuk, nom qui exprime la rapidité avec laquelle l'eau en sort pendant l'été. Il me dit que l'eau en était douce et bonne à boire, mais l'ayant goûtée en cet endroit, je la trouvai très-salée. Je ne trouvai pas de fond à six brasses, et la ligne de mon compagnon n'était pas plus longue.

Tandis qu'il s'occupait à pêcher, je suivis la rive gauche du bras de mer, pendant quatre à cinq milles, et étant monté sur une hauteur qui le dominait, j'en obtins une bonne vue, sans pourtant pouvoir m'assurer très-positivement de la continuité de la rive opposée, qui était à une très-grande distance. Cependant, d'après le rapport des Esquimaux, je conjecturai que la branche occidentale de la rivière en question devait se jeter dans la mer quelque part au sud de la pointe Scott. 9 juin.

La rive sur laquelle j'étais, avait graduellement changé de direction, et au lieu d'incliner au sud, elle inclinait au sud-est quart d'est. Deux ou trois milles plus loin, ce bras de mer me parut n'avoir pas plus d'un demi-mille de largeur; et de là je pus voir la place où je m'étais trouvé lors de mon premier voyage en cet endroit. Comme je ne pouvais continuer plus long-temps cet examen, j'allai rejoindre mon ami le pê-

cheur, dont la patience était presque épuisée. Il avait pris une trentaine de poissons, et était prêt à retourner près de ses compagnons. Nous arrivâmes à E-nook-sha-lig à six heures du matin, très-fatigués de notre marche sur de la neige mobile.

M. Abernethy m'informa que, pendant notre absence, les naturels leur avaient donné un festin; chaque famille avait fait cuire un pot de poisson. Ils furent invités d'abord à entrer dans une des tentes, et quand le pot de poisson eut été expédié, on les fit entrer dans celle de la famille voisine qui les régala de la même manière; et ils continuèrent ainsi jusqu'à ce qu'ils eussent été régalés dans les cinq tentes. Un trait de politesse, exquise de leur part, qu'on aurait pu attendre d'un ancien Espagnol plutôt que d'un Esquimaux, c'est que pendant tout le temps de ce repas en cinq actes, ces hommes réellement obligeans ne cessèrent de remercier leurs hôtes de l'honneur qu'ils leur faisaient; leur rappelant en même temps qu'ils avaient été traités de la même manière à bord du vaisseau pendant l'hiver précédent, et prouvant ainsi que la reconnaissance était un sentiment qui ne leur était pas inconnu; car nous ne leur avions fait jusqu'alors aucun présent pendant notre séjour avec eux, et je résolus d'attendre le dernier moment pour leur donner ceux que je leur destinais, afin de leur laisser tout le mérite de leurs bons procédés.

Un jour de repos, et toute cette bonne chère ayant réparé nos forces, nous partîmes le 10 juin à dix heures du soir, après avoir distribué entre les naturels tout ce dont nous pouvions disposer, car ils avaient suffisamment prouvé que nul motif d'intérêt n'avait influé sur leur conduite à notre égard. Ils nous fournirent en retour une ample provision de poisson, qui, jointe à la graisse de veau marin, dont nous avions beaucoup plus que ce qui nous était nécessaire, pourvut complétement à ce qu'il nous fallait pour le reste de notre voyage. Quelques-uns d'entre eux nous accompagnèrent jusqu'à Pad-le-ak, pour nous aider à tirer notre traîneau et pour nous montrer l'endroit où seraient placées leurs tentes pendant l'été. Lorsque nous nous séparâmes, ils continuèrent à pousser de grands cris et à nous faire des remercimens aussi long-temps que nous pûmes les entendre, et même quand nous ne pouvions plus les voir à cause des inégalités du sol. 10 juin.

Ils nous avaient conseillé de suivre les traces d'une troupe de leurs compagnons qui nous avaient précédés; avis dont je reconnus bientôt la bonté en cherchant à trouver une route plus courte. Je m'étais figuré qu'ils étaient allés pêcher dans quelque endroit qui nous écarterait du chemin le plus direct, et cessant de suivre leurs traces, j'essayai de regagner celui par lequel nous avions précédemment voyagé. Mais

toujours je fus arrêté par la profondeur de la neige et par l'eau que nous trouvions sur cette ligne. Je fus donc charmé, et je crois fort heureux, de renoncer à mon projet, et de consentir à suivre nos guides invisibles. Un brouillard fort épais me convainquit bientôt que j'avais pris le parti le plus sage; car, sans les traces qui nous servaient de boussole, nous aurions été obligés de faire halte au milieu d'un lac, sans savoir bien exactement ni où nous étions, ni où nous devions aller ensuite.

11 juin. Le 11 à huit heures du matin, nous arrivâmes à Tar-rio-nit-yoke, sous la latitude de 69° 41′ 6″ et la longitude de 92° 54′ 21″. Nous campâmes sur le bord méridional de la rivière qui porte à la mer les eaux de cette chaîne de lacs. Nous vîmes sur la rive opposée ceux dont nous avions suivi les traces. Dès qu'ils nous aperçurent, l'un d'eux traversa la rivière, qui avait de quatre à cinq pieds de profondeur, pour nous apporter de la graisse de veau marin pour notre feu. C'était notre nouvelle connaissance Ow-wen-yoo-ah, et il me dit qu'ils comptaient rester quelque temps en cet endroit pour pêcher. Il paraissait fort mécontent de l'absence d'une troupe nombreuse qu'il s'était attendu à y trouver. Il me dit aussi que la veille il avait suivi les traces de quelques rennes et de leurs faons, qu'on avait vus dans les environs de Shag-a-voke, mais sans aucun succès.

Lorsque nous nous levâmes le soir pour nous remettre en marche, toute la famille d'Ow-wen-yoo-ah vint nous rendre visite. Sa femme actuelle était celle d'un autre Esquimaux, qui était un *angekok* et son ami intime, et à qui il avait prêté, l'automne précédent, ses deux propres femmes, prêt qui est regardé parmi eux comme une preuve particulière d'amitié, ce qui n'est certainement pas déraisonnable. Il attendait en cet endroit et à cette époque la restitution de cette paire d'épouses; mais l'emprunteur, nommé Shoong-ug-u-wuk, les avait emmenées avec lui dans une expédition contre les rennes, et ce manque d'exactitude de sa part semblait être la principale cause du dépit et du désappointement de notre ami.

Si nous supposâmes d'abord que cette coutume, en faveur de laquelle ce peuple peut faire valoir l'autorité de l'ancienne Rome, n'avait lieu que parmi les naturels de la baie de Répulse, nous eûmes lieu ensuite de la regarder comme générale parmi les habitans de la contrée que nous avons nommée Boothia. D'autres peuvent discuter la moralité de cette pratique, mais une chose qui nous parut du moins certaine, c'est que les femmes n'ont pas voix dans une pareille affaire, et ne sont considérées que comme une sorte de propriété mobilière, conformément à la haute autorité déjà citée, et à l'usage de quelques autres nations dont il faut

avouer que la civilisation ressemble plus à celle de la Boothia qu'à celle de la maîtresse du monde.

Le dégel avait lieu en cet endroit avec une rapidité si extraordinaire, que la rivière sur laquelle nous avions passé le matin sans la moindre difficulté, ne pouvait plus être traversé. Le torrent d'eau qui descendait des lacs en avait couvert la glace de plusieurs pieds. Il ne restait nulle part un endroit sec; car, comme il n'y avait pas de marée assez fôrte pour rompre la barrière de glaces du côté de la mer, cette eau ne pouvait y trouver un passage que par quelques trous de veaux marins, qui ne suffisaient pas pour son écoulement.

Si nous n'avions pas déjà su que c'était ce qui devait arriver en cette saison de l'année, nous aurions pu juger alors combien nous avions eu raison de resserrer notre excursion dans les limites que nous y avions fixées. Il est vrai que le manque de provisions avait été le principal obstacle qui nous avait empêchés d'avancer plus loin, et qui avait nécessité notre retour. Cependant les faits nous prouvaient maintenant qu'en réduisant nos rations et en précipitant notre retour, nous n'avions pas agi sans jugement. Et quelque impossible qu'il nous fût alors, et qu'il nous soit même encore aujourd'hui, d'écarter le regret toujours renaissant de n'avoir pu atteindre le cap Turnagain, je ne vois pas com-

ment nous aurions pu compléter cette reconnaissance, quand même nous aurions eu des vivres pour un plus long voyage. Dans tous les cas, il était évident que les arrangemens à prendre pour une telle expédition devaient être très-différens de ce qu'avaient été les nôtres, et que si l'on devait l'entreprendre de nouveau dans la saison suivante, il fallait adopter de nouvelles mesures, et employer un plus grand nombre d'hommes, pour obtenir une chance de succès.

Arrêtés par cet obstacle, nous reçûmes d'Owwen-yoo-ah le conseil de faire un circuit par Shag-a-voke, car il croyait l'eau qui couvrait la glace trop profonde pour que nous pussions y passer. Mais c'eût été allonger considérablement notre route; et comme je savais que la glace était fort mauvaise à l'entrée du bras de mer que nous aurions eu à traverser, je résolus de tenter de passer la baie en cet endroit, où elle n'avait pas plus de deux milles de largeur. Je fis donc réparer tous les trous qui se trouvaient aux peaux de notre barque, et y chargeant tout le bagage, nous commençâmes à dix heures cette partie amphibie de notre voyage. Nous n'eûmes guère de l'eau que jusqu'au genoux, et à peine y en avait-il assez pour mettre notre barque à flot. Nous n'eûmes aucune difficulté à arriver à minuit à la rive opposée. Nous n'aurions même pas été fâchés que ce chemin aquatique continuât beaucoup plus long-temps, car nous eûmes

la plus grande peine à traverser la chaîne de hauteurs qui se trouvent entre cette baie et celle de Too-nood-leed, où il ne restait plus de neige.

En compensation des difficultés que nous venions de rencontrer, notre route à travers cette baie fut la plus facile que nous eussions encore faite. L'eau en avait aussi couvert la surface et avait fondu toute la neige; mais elle s'était ensuite écoulée par les fentes que la marée avait faites à la glace. Nous trouvâmes donc une plaine de glace polie sur laquelle nous pûmes marcher avec rapidité, non sans désirer que tout le sol sur lequel nous avions passé, tant en allant qu'en revenant, eût été semblable.

La rivière Ang-ma-look nous parut alors beaucoup plus grande que je ne l'avais supposée précédemment; et, d'après le nombre de traces que je vis sur les bords, je conclus que c'était une des principales stations de pêche des naturels.

12 juin. Le 12 à huit heures du soir, nous fîmes halte sous la latitude de 69° 48′ 10″ et la longitude de 92° 23′ 9″, sur une petite île rocailleuse. Nous y vîmes en fleur la *Saxifraga oppositifolia*, la première que nous eussions vue du printemps. Nous apprîmes pourtant ensuite qu'elle avait fleuri beaucoup plus tôt dans les environs du vaisseau.

Il était près de minuit quand nous nous remi-

mes en marche. Le chemin fut d'abord très-pénible, parce que nous rencontrions à chaque pas soit des monticules de glace, soit des mares d'eau à demi gelée. Notre marche devint plus facile quand nous fûmes sur le continent, et nos forces semblaient augmenter à mesure que nous 13 juin.
nous rapprochions du vaisseau. Il était sept heures du matin quand nous l'aperçûmes. Je distribuai le peu de grog qui nous restait, nous levâmes en l'air notre pavillon, et à huit heures nous arrivâmes à bord de *la Victoire*, tous en bonne santé, quoique visiblement maigris.

CHAPITRE XXX.

Continuation du journal de juin. — Résumé du mois.

14 juin. Un vent d'ouest très-fort rendit le temps froid; le thermomètre tomba à 33° et il y eut des giboulées de neige. Nos travaux n'en continuèrent pas moins cette journée et la suivante.

15 juin. La neige ne restait que sur la glace ; sur la terre, elle se fondait sur-le-champ. Il en fut à peu près

16 juin. de même le lendemain, et nous commençâmes à craindre que l'été n'arrivât plus tard que nous ne nous y étions attendus, car depuis plusieurs jours, il n'y avait eu aucun changement visible dans l'état de la glace. Le thermomètre descendait la nuit un peu au-dessous du point de congélation ; et la plus grande chaleur, qui eut lieu dans la journée du 15, avait été de 50°.

17 juin. Le 17 le temps parut plus beau, moins variable, mais encore froid. Deux Esquimaux nous apportèrent une couple de veaux

marins, provisions qui nous furent d'autant plus agréables que nous avions un grand nombre de chiens à nourrir. Ils avaient obtenu du succès à cette pêche aux îles du Contrôleur. Après les avoir récompensés suivant l'usage, je donnai à Ikmallik un souverain pour le porter à son cou, en lui disant que c'était le portrait de notre grand chef, et je lui recommandai de le conserver avec soin, et de le montrer à tout Européen qu'il pourrait voir par la suite. Quelque usage qu'il pût en faire, il n'était pas du moins probable qu'il le dépensât jamais; et il aurait été bien surpris s'il avait pu l'échanger pour sa valeur réelle en bois, en fer, en hameçons, en haches, en couteaux et en aiguilles. Je ne dois pas oublier de dire que les deux guides prirent congé de nous en nous montrant beaucoup de reconnaissance pour les présens qu'ils avaient reçus, et pour les bontés qu'ils avaient éprouvées. Ils nous dirent qu'ils espéraient nous revoir encore. Nous apprîmes d'Ikmallik que tous les autres étaient allés vers le sud, à l'exception de sa famille et d'une autre qui devaient rester encore quelque temps sur les îles du Contrôleur. Il nous apprit les noms qu'on donnait en ce pays à tous les oiseaux que nous avions tués, et la plupart étaient une imitation de leurs cris. Ils partirent en nous promettant de nouveau de venir nous revoir.

Le temps fut beau, mais il gela le matin et 18 juin.

le soir. Nos travaux se continuèrent, et nos barques furent débarrassées de la neige qui les couvrait. Quelques-uns de nos hommes se plaignirent de rhumatisme, et se trouvèrent soulagés par
19 juin. un bain de vapeur. La matinée du samedi fut froide, et il tomba beaucoup de pluie dans le cours de la journée. Heureusement on avait fini de calfater le tillac, de sorte que nos hommes, qui étaient en-dessous, n'en souffrirent point.
20 juin. Le temps parut avoir changé tout à coup le dimanche. La pluie cessa pendant la nuit; l'air devint doux et le ciel serein; le thermomètre, au milieu de la journée, monta à 62°, et resta à 60° pendant plus de sept heures. La neige commença donc à disparaître, et des torrens descendirent du haut des montagnes. Après l'office divin, nos hommes allèrent faire leur promenade d'usage, et ils nous rapportèrent un grand plongeon du nord. Ils avaient vu beaucoup de lièvres et de canards sauvages. Ils recueillirent aussi quelques insectes. Une grande partie de la glace autour du vaisseau était rompue.
21 juin. Il y eut du brouillard le lundi, et un peu de pluie. Le dégel continua, quoiqu'il fît moins chaud. On tua un second plongeon et deux canards. On fit les préparatifs d'une expédition pour aller reconnaître la ligne de la côte au sud-est. Nos hommes ne manquèrent pas d'occupa-
22 juin. tion dans le vaisseau. Le lendemin nous eûmes le vent au nord-est, et un brouillard qui dura

jusqu'au soir : alors le ciel s'éclaircit. Les semelles de bâbord furent mises en place, et l'on termina les préparatifs de l'expédition, qui devait partir le lendemain, si le temps le permettait.

Le temps fut beau. On prépara le traîneau et la barque en peau, et après le déjeuner on y plaça les provisions et le bagage. Le premier enseigne partit en avant avec dix hommes, qui devaient tirer le traîneau jusqu'à une distance de dix milles, et ils revinrent à huit heures du soir. A neuf, le commandant Ross et quatre hommes partirent du vaisseau avec les chiens pour rejoindre le traîneau. Ceux qui étaient revenus au vaisseau avaient tué quelques canards et vu plusieurs rennes. Le nombre de ces animaux qui passaient dans nos environs, croissait graduellement; car depuis peu nous en avions vu beaucoup, tandis que, pendant long-temps, nous n'avions aperçu que leurs traces. 23 juin.

La matinée du 24 fut belle; mais vers midi, il tomba de la neige et de la pluie, ce qui continua jusqu'à minuit. Ce n'était certainement pas un jour de St-Jean, quoi qu'en pût dire le calendrier; et si les usages de la St-Jean avaient pénétré dans ces contrées, le courage aurait manqué autant que les combustibles pour faire des feux de joie. Par suite du dégel, une grande quantité d'eau coulait des ponts dans la cale; cette eau était produite par la neige qui était encore accumulée contre les côtés du vaisseau, 24 juin

et que nous fûmes obligés d'en faire sortir par le moyen de la pompe foulante, les autres n'étant pas encore débarrassées de la glace. Le chirurgien, qui avait escorté le commandant Ross,
25 juin revint de bonne heure dans la matinée, rapportant une oie de solan qu'il avait tuée. On vit le premier cygne de la saison. Des troupes nombreuses de canards commençaient à passer.

Il tomba de la neige de temps en temps, quoiqu'il fît doux, et le jour se termina par une belle soirée. Nos hommes s'occupèrent à couper la glace à bâbord du vaisseau pour qu'il pût se relever, et il remonta de quatorze pouces. Le
26 juin. thermomètre pendant la nuit fut à 34°. Le samedi, à midi, il monta à 62°. Telles étaient les variations extrêmes du chaud et du froid dans ce pays, au milieu de l'été, et comme pour en donner une nouvelle preuve, il retomba au point de congélation pendant la nuit. Ici les effets du soleil ne sont pas durables, et ils cessent de se faire sentir aussitôt que cette grande source de la chaleur touche à la fin de sa carrière. Je plaçai un filet à l'endroit où une rivière entrait dans un lac voisin de nous; mais nous ne prîmes pas de poisson, et nous n'en vîmes même aucun. On trouva un œuf d'oie, ce qui prouve que ces oiseaux couvent dans cette contrée; on en vit un grand nombre, et l'on en tua un. Le vaisseau se trouva enfin presque droit.

27 juin. Rien de remarquable n'arriva le dimanche.

Après l'office divin, nos hommes allèrent se promener à terre, et comme il ne leur était pas défendu de chasser, ils tuèrent cinq canards et un plongeon.

Il avait neigé, et le temps devint si froid, que, pendant la nuit, le thermomètre descendit au point de congélation. Pendant le cours 28 juin.
de la journée, nous achevâmes les préparatifs d'une expédition projetée pour le lendemain. 29 juin.
Le temps, dans la matinée, menaça d'y mettre obstacle; mais le ciel s'étant éclairci à midi, sept hommes partirent en avant avec un traîneau, une barque, nos bagages et des provisions pour six jours. Ils devaient faire halte près de la baie au nord-ouest. A sept heures, je les suivis avec le chirurgien et trois hommes. Nous rencontrâmes un de ceux qui nous avaient précédés, retournant au navire, et il nous annonça que le traîneau s'était cassé; il avait été envoyé avec trois hommes et un chien pour en ramener un autre. Ils n'avaient pu faire que six milles, étant restés à un mille de distance des huttes au nord, qui étaient le rendez-vous convenu. Comme la pêche était le principal but de cette expédition, et que nous étions munis de tout ce qui nous était nécessaire, cet accident ne nous empêcha pas de continuer notre route.

Pour compléter le journal de ce mois, il me 30 juin.
reste seulement à dire que la neige qui tomba le dernier jour nous amena une brise fraîche et

le même froid. Je ferai donc le résumé du mois, suivant mon usage, afin de ne pas interrompre la relation de mon voyage.

Il est presque inutile de dire que ce mois avait été très-défavorable au désir que nous avions de mettre à la voile de bonne heure dans l'été. A Port Bowen, à deux cents milles plus au nord, il avait plu dès le 7 juin; et ici il n'était point tombé de pluie avant le 19, et encore alors la pluie avait-elle été suivie de neige et de gelée, de sorte que nous étions retombés au même point que pendant les premiers jours de ce mois. La glace avait diminué d'épaisseur en quelques endroits, mais elle était encore très-compacte.

Cependant le temps avait favorisé les expéditions; le commandant Ross n'avait souffert aucune interruption dans sa marche; ses rapports étaient favorables, et le résultat de sa dernière expédition avait considérablement restreint le cercle dans lequel nous devions faire de nouveaux efforts.

Nos communications avec les naturels avaient été moins fréquentes, à cause de leur éloignement, mais elles avaient été plus amicales et plus intimes que jamais. Ils n'avaient pas eu de succès à la pêche, et par conséquent ils n'avaient pu nous apporter des provisions; mais toutes les fois qu'ils avaient manqué de vivres, et que nous avions pu leur en fournir, nous l'a-

vions fait, et ils nous avaient prodigué en retour les témoignages de leur reconnaissance. Dans le fait, à l'exception de la scène qui avait suivi la mort d'un enfant, et qui ne provenait que d'une méprise; et, sans parler de quelques larcins qui pouvaient se pardonner, attendu leur peu d'importance, nous avions eu tout lieu d'être charmés de la conduite des naturels de cette tribu, non-seulement à notre égard, mais encore dans leurs relations entre eux. J'ai déjà cité plusieurs preuves de leur caractère obligeant, notamment lorsqu'ils nous aidaient à tirer nos traîneaux. Ils avaient grand soin de leurs enfans; ils semblaient avoir un bon cœur et être susceptibles d'affection; enfin ils paraissaient vivre ensemble dans la meilleure intelligence, sans montrer le moindre symptôme d'égoïsme, même au sujet de la nourriture, cette grande, je pourrais même dire, cette seule jouissance du sauvage. Cette opinion est fort opposée à ce qui a été rapporté d'autres tribus du même peuple; mais rien cependant ne m'a donné jusqu'à présent lieu de croire qu'elle soit erronée.

Les arrangemens à faire sur le vaisseau étaient tellement avancés, qu'il était évident que nous serions prêts à mettre à la voile long-temps avant que cela fût possible. Quoique en général la santé de tout l'équipage fût bonne, trois ou quatre hommes continuaient à montrer des dispositions au scorbut, ce qui obligeait de les astreindre à

un régime et à un traitement particuliers. Tous avaient eu de grandes fatigues à supporter pendant le cours de ce mois, et tous les avaient subies avec le plus grand courage.

La reconnaissance des côtes n'avait pas interrompu nos observations, et j'en avais fait plusieurs sur l'inclinaison et la variation de l'aiguille aimantée. La plus haute température du mois avait été de 62° au-dessus de zéro, la plus basse de 26°, et la moyenne de 36° 76′. Il est inutile de répéter les comparaisons que j'ai déjà faites avec la températures des autres expéditions dans le cours du même mois.

Nous n'eûmes pas de grands succès à la chasse; nous ne laissâmes pourtant pas de tuer quelques animaux. Les naturels, en poursuivant continuellement les rennes, semblaient les empêcher, ainsi que les bêtes de proie qui suivaient leurs traces, de s'arrêter pour quelque temps dans nos environs. La même cause en chassait probablement les bœufs musqués et peut-être aussi les lièvres. Tous cherchaient des asiles où ils pussent trouver plus de sécurité dans la solitude de ces déserts.

CHAPITRE XXXI.

Expédition que j'entreprends pour procurer du poisson à l'équipage. — Relation de cette excursion. — Retour au vaisseau.

En nous rendant à l'endroit qui avait été dé- 29 juin.
signé pour rendez-vous, et avant que nous eussions atteint l'extrémité du lac, nous rencontrâmes tout à coup deux grands ours blancs. Mais comme nos fusils n'étaient chargés qu'à petit plomb, nous fûmes obligés de les éviter, car l'ours n'est pas un animal qu'il soit prudent de provoquer sans armes. Nous trouvâmes ensuite les hommes qui retournaient au vaisseau avec le traîneau cassé ; et nous arrivâmes bientôt à l'endroit où était restée la barque contenant nos munitions et tout ce qu'il nous fallait pour pêcher. Nous nous remîmes alors en marche sur la glace, qui était pleine de trous et de crevasses.

Nous arrivâmes de bonne heure dans la ma- 30 juin.
tinée à la pointe formant l'entrée d'un bras de

mer, que nous crûmes être l'embouchure de la rivière dans laquelle nous avions intention de pêcher. Nous fûmes obligés de dresser notre tente; car il commençait à tomber beaucoup de neige, et le vent soufflait du nord avec force. Cependant nous étant établis dans un endroit où nous étions à l'abri, nous pûmes faire cuire notre dîner, et prendre du repos. Nous avions tué deux canards et un pluvier, et nous avions quelques rennes. Le sol en cet endroit était inégal; la neige en avait disparu, et l'on n'y voyait aucun signe de végétation. La glace, en beaucoup d'endroits était si peu épaisse qu'elle en devenait dangereuse, indépendamment des grands trous et des larges crevasses qui s'y rencontraient.

A cinq heures du soir, après avoir dîné, nous remontâmes le bras de mer, qui se dirigeait au nord-est. Nous fîmes sur la glace environ cinq milles. Là il se divisait en deux branches conduisant l'une au nord-ouest, l'autre au nord-nord-est. Nous suivîmes ce dernier canal pendant un mille, et nous arrivâmes à son extrémité. Nous gravîmes une haute montagne d'où nous vîmes que l'autre branche tournait au nord-est comme pour aller joindre la grande baie au nord. Le point le plus éloigné que nous apercevions, ne pouvait en être à plus d'un mille de distance.

Nous nous étions attendus à trouver une grande

rivière, mais nous n'en vîmes aucune qui eût quelque importance, et nous n'aperçûmes qu'un petit lac sur les bords duquel étaient les restes de quelques huttes de neige. Le gibier y était assez abondant pour un pays qui en offrait si peu, et nous tuâmes quelques mouettes et quelques canards, qui n'étaient pas à dédaigner pour des hommes dont la nourriture avait rarement le charme de la variété. La montagne qui bornait l'autre branche, était rocailleuse et aride comme celle sur laquelle nous avions monté. Il y avait le long de sa rive un étroit courant d'eau qu'on pouvait suivre des yeux, à l'exception de deux endroits où deux pointes le dérobaient à la vue. Pendant cette promenade, il tomba plusieurs averses, et il fit ensuite un brouillard si épais qu'on ne pouvait plus rien voir dans l'intérieur du pays.

Nous retournâmes à notre tente à environ deux heures du matin, pour nous reposer jusqu'à six, et pendant ce temps, il y eut un coup de vent venant du nord. Je partis ensuite avec le chirurgien et un de nos hommes pour examiner la côte à l'ouest, et y chercher une rivière. Marchant le long du rivage, nous arrivâmes à une île au sud du bras de mer, et ensuite à deux pointes. Les baies qui en étaient voisines, ne recevaient les eaux que d'un petit ruisseau. Nous passâmes deux autres pointes sur la droite, et trois îles sur la gauche, et nous ar- 1er juil.

rivâmes à un bras de mer et à l'embouchure d'une rivière dont le commandant Ross avait déjà fait l'examen. Voyant que la glace les couvrait encore, nous suivîmes la rive septentrionale, le sol s'élevant à mesure que nous avancions. A la distance de trois milles, nous trouvâmes deux petits lacs.

Quittant mes compagnons, pour ne pas les fatiguer, je fis encore un mille, et ayant traversé un lac, je montai sur le sommet de la plus haute montagne. De là je vis l'extrémité de la branche septentrionale du bras de mer que j'avais examiné la veille, et au-delà était une langue de terre qui la séparait d'un autre bras de mer plus au nord, qu'on voyait distinctement à environ sept milles de distance. J'allai rejoindre mes compagnons au bout de deux heures, et nous retournâmes à la tente.

Nous en étions à peu de distance quand nous vîmes un homme qui traversait la baie. Nous tirâmes un coup de fusil pour attirer son attention. Il parut d'abord alarmé, mais enfin il s'arrêta pour nous regarder. Le chirurgien s'avança vers lui en jetant son fusil en signe d'amitié, et l'Esquimaux, jetant aussi son arc, ses fléches et sa javeline, s'approcha en poussant les cris d'usage. Nous reconnûmes alors notre ami Awack. Je l'engageai à nous suivre dans notre tente, et je lui donnai mon fusil à porter afin d'établir entre nous une confiance entière. Nous avions mar-

ché treize heures, et nous ne fûmes pas fâchés de trouver notre dîner, dont nous fîmes part à notre ami. Il nous apprit que la famille de son oncle Ikmallik était sur les bords d'une rivière qui se jetait dans la baie à dix milles de nous, et nous résolûmes de nous y rendre, à sa grande satisfaction.

Notre tente et tout notre bagage furent sur-le-champ placés sur le traîneau avec la petite barque et nos filets, et nous partîmes avec une nouvelle ardeur. Nous passâmes devant plusieurs îles et plusieurs pointes, et nous arrivâmes à une de ces alluvions dont j'ai déjà parlé. Après l'avoir tournée, nous vîmes la rivière, et les huttes des Esquimaux sur la rive septentrionale, à environ un mille. D'après le désir de notre guide, nous annonçâmes notre arrivée par un coup de fusil, qui produisit une acclamation générale. Laissant le traîneau en arrière, je fus bientôt au village, et je fus reçu à bras ouverts par notre ancien ami Ikmallik.

Il m'informa que la saison pour pêcher dans cette rivière était passée, et qu'ils allaient partir pour les lacs; mais qu'ils retarderaient leur départ d'un jour, si je voulais rester avec eux. Notre traîneau étant arrivé, nous dressâmes notre tente, et ils tendirent de nouveau les leurs qu'ils avaient déjà pliées. Ils étaient au nombre de quatre familles, ils furent enchantés quand ils me virent arborer notre pavillon sur la tente

d'Ikmallik au lieu de le placer sur la mienne. Ils nous offrirent alors des poissons, parmi lesquels se trouvaient deux beaux saumons que nous fîmes cuire sur-le-champ dans notre cuisine portative. Ils examinèrent très-attentivement toute cette opération, et furent fort étonnés de la promptitude avec laquelle l'un de ces poissons fut frit et l'autre bouilli.

Ils nous avaient proposé de dîner avec nous, ce que nous ne pouvions refuser, mais nous ne savions comment faire cuire dans notre petite cuisine assez de poisson pour une compagnie si nombreuse. Cependant nous les invitâmes à entrer dans notre tente, et comme ils étaient douze et que nous étions cinq, elle se trouva suffisamment pleine. Cependant nous fûmes bientôt hors d'inquiétude, en voyant qu'ils mangeaient leur poisson cru. Nous dînâmes à la même table, mais non dans la même proportion, car un saumon et demi suffit pour nous cinq, et chacun de ces naturels en dévora deux. D'après cette prodigieuse consommation, il n'est pas étonnant qu'ils passent tout leur temps à se procurer des vivres. Chacun d'eux avait mangé environ quatorze livres de saumon, et ce n'était peut-être après tout qu'un repas de surérogation, uniquement fait pour jouir de notre société. On ne peut donc être surpris qu'ils souffrent si souvent de la famine. Avec une division plus économique de leurs moyens de subsistance, avec un peu plus de prévoyance

du lendemain, le même district pourrait nourrir le double d'habitans, presque sans aucun risque de disette. Le glouton, calomnié peut-être par ce nom, peut passer pour une créature d'un appétit modéré, en comparaison. Car, en dépit de la raison humaine, ce peuple, s'il avait toujours les moyens de se satisfaire, l'emporterait en voracité et sur le glouton et sur le boa constricteur.

Que les récits extravagans du capitaine Cochrane soient vrais ou non, la voracité des peuplades sauvages sur le nord des deux continens est un fait bien connu. Mais c'est une question qui n'a pas encore été examinée comme elle mérite de l'être; et mes connaissances médicales ne vont pas assez loin pour me permettre de parler d'un sujet sur lequel je ne vois pas que les anciens voyageurs ou les médecins aient écrit rien d'important. On a supposé que ces estomacs du nord étaient doués d'une force digestive particulière; mais le Boshman de l'Afrique Méridionale, possède la même faculté, et peut supporter également les alternatives d'une nourriture excessive ou de la disette; peut-être aussi est-il vrai, du moins jusqu'à un certain point, que la rigueur de ces climats exige une nourriture plus abondante qu'un pays plus tempéré. Cependant les habitans des contrées alpines du midi de l'Europe n'ont pas besoin de cette énorme quantité de nourriture, et ceux de la Laponie et de l'extrémité septen-

trionale de la Norwége n'ont jamais été cités comme ayant un appétit extraordinaire. En Norwége, le paysan ne se nourrit presque que de lait et de pain de la plus mauvaise qualité. Et pourtant, dans aucun de ces deux pays, les hommes ne sont moins forts, ni moins en état de supporter le travail. Ils vivent du moins aussi long-temps que les Esquimaux, et jouissent en général d'une aussi bonne santé.

Si donc, d'après cette comparaison avec des peuples habitant un climat presque semblable, cette consommation extraordinaire d'alimens, et d'alimens de l'espèce la plus nutritive, n'est pas nécessaire, le contraste devient encore bien plus frappant quand on jette les yeux sur certains peuples habitant les parties les plus chaudes du globe. Une modique ration de farine d'orge par jour rend l'Arabe plus capable d'endurer la fatigue que l'Esquimaux, qui, dans le même espace de temps, mange peut être vingt livres de chair et d'huile, et il est en outre plus vigoureux et plus actif. Quiconque connaît l'histoire géographique de l'homme, peut aisément faire d'autres comparaisons. C'est aux médecins à expliquer cette complaisance de l'estomac et de la constitution humaine; mais il faut aussi qu'ils nous disent quel emploi fait la nature de ce qui ne peut manquer d'être un superflu. Nous étions tout aussi bien nourris avec une livre de saumon par jour, qu'un Esquimaux avec vingt.

Qu'on l'explique comme on le pourra, cet immense pouvoir de digestion doit être le résultat de la pratique et de l'habitude; et malheureusement, cette habitude une fois contractée, les résultats d'un régime de sobriété sont la faiblesse, la souffrance et la faim. C'est ce qui est complétement prouvé par l'appétit des bateliers du Canada. L'Esquimaux est un animal de proie, qui n'a d'autre jouissance que de manger. N'étant guidé ni par la raison, ni par aucun principe, il se repaît de tout ce qu'il peut trouver, et dévore aussi long-temps qu'il le peut, comme le vautour et le tigre. Le demi-sauvage du Canada fait aussi sa nourriture de tout ce qu'il peut se procurer, par suite de la même impulsion; et pourtant il n'y gagne rien en force, ni en énergie; seulement, lorsque l'habitude est invétérée, il ne peut s'y soustraire qu'en adoptant un système de modération qui ramène sa constitution et son estomac à un état plus naturel. Cependant avec six livres de viande, ou huit livres de poisson par jour, ce qui forme sa ration régulière, il n'est pas capable de plus grands efforts qu'un Anglais, avec sa livre de viande, ou une quantité analogue de poisson.

Pour en revenir à notre dîner, la vue des usages de nos hôtes à table ne nous amusa pas peu. La tête et l'arête du milieu de deux saumons en ayant été retirées, on présenta ces

deux poissons à Ikmallik et à Tullahiu, comme étant les plus âgés. Ceux-ci les coupèrent en long en deux parties égales, qu'ils divisèrent encore une fois de la même manière. Ils roulèrent ensuite chaque partie de manière à en former un cylindre d'environ deux pouces de diamètre, s'en enfoncèrent un bout dans la bouche aussi avant qu'il put entrer, et prenant ensuite leur couteau, coupèrent le poisson à la hauteur de leur nez, non sans quelque risque d'en couper l'extrémité ; après quoi ils passèrent ce qui restait à un de leurs compagnons. La même scène se renouvela jusqu'à ce qu'ils eussent mangé tout ce qu'ils avaient de poisson. Un d'entre eux qui s'était mis ensuite à dévorer ce qui était resté sur nos assiettes, y trouva du jus de citron, dont le goût acide lui fit faire des grimaces qui firent pousser des éclats de rire à ses compagnons. L'homme semble véritablement être, comme on l'a dit, un animal riant, même quand il se rapproche, autant que possible, de la race inférieure des quadrupèdes.

Nous allâmes ensuite essayer de pêcher au tramail, quoique nos amis nous assurassent que nous ne prendrions aucun poisson; et ils nous promirent dans ce cas de partager avec nous nos provisions. Leur prophétie se réalisa; car, en trois coups de filet, nous ne prîmes qu'une demi-douzaine de petits poissons, qu'ils nomment kanayoke, et le dernier ne nous rapporta

qu'une grosse pierre. Cet échec les fit beaucoup rire; mais, s'il ne leur donna pas une grande idée de notre dextérité dans cet art, il eut du moins l'avantage de les empêcher de convoiter notre filet. Au surplus, la gloire que nous avions perdue à la pêche fut compensée par celle que nous obtînmes en tuant au vol une mouette et une oie sauvage; et en leur présentant ces deux oiseaux avec quelques autres que nous avions tués, nous avançâmes encore davantage dans leurs bonnes graces. Après vingt-cinq heures de veille et de travail, il était nécessaire que les naturels allassent se reposer; je les envoyai donc se coucher, en leur disant que nous nous reverrions quand le soleil serait au sud.

J'allai voir avec Ikmallik un des trous dans 2 juill.
lesquels ils conservent le poisson gelé, et voyant qu'il paraissait s'y trouver au moins une quarantaine de saumons, je lui en offris un grand couteau, qu'il accepta sur-le-champ. De tous ceux avec lesquels nous trafiquions, c'était celui qui s'était toujours montré le plus satisfait de ses marchés; ses compagnons le prenaient pour modèle, et deux autres vinrent m'offrir de me vendre aussi leur magasin pour le même prix. Si j'avais su ce que contenaient les trois dépôts, j'aurais à peine osé en offrir si peu, car j'y trouvai deux cent vingt saumons, pesant l'un dans l'autre cinq livres, de sorte que j'avais le poids d'une tonne de saumon

pour une valeur de sept shellings six pences.

Nous avions alors plus de poisson que nous ne pouvions en emporter; mais comme ces provisions fraîches étaient nécessaires pour la santé de l'équipage, et surtout de ceux qui étaient menacés du scorbut, nous prîmes divers moyens pour en laisser en arrière le moins que nous pourrions. Nous fîmes deux sacs de nos lits de peau de veaux marins; Ikmallik nous en prêta un troisième, et nous réussîmes ainsi à empaqueter deux cent dix saumons, gardant les dix autres pour nous en servir sur-le-champ. L'offre de deux morceaux de bois pour faire un manche de javeline et une rame, nous valut en outre le prêt de quatre chiens et l'assistance de trois hommes qui devaient nous aider au transport de nos bagages, ramener les chiens, et recevoir la récompense promise.

Après avoir dîné tous ensemble comme la veille, nous étions prêts à partir, quand, nous montrant un veau marin sur la glace à environ un demi-mille, ils nous dirent qu'ils allaient nous faire voir comment ils tuaient ces animaux. Huit d'entre eux coururent sur-le-champ le long du rivage pour s'en approcher, et s'avancèrent ensuite à pas lents vers l'animal, jusqu'au moment où il leva la tête pour les regarder. Ceux qui étaient en face de lui poussèrent de grands cris, et trois autres coururent vers lui avec une vitesse incroyable. Mais à l'instant

où celui qui était en tête des autres levait sa javeline pour le frapper, le veau marin plongea dans une crevasse de la glace et disparut. Nous n'avions pas oublié que la mauvaise réussite de notre pêche les avait fait rire, mais nous n'exerçâmes pas de représailles; et dans le fait, nous étions désappointés du résultat de leur tentative.

Ils nous montrèrent ensuite la manière dont ils prennent le saumon. Leur arme est une javeline dont la pointe d'os ou d'ivoire est barbelée, et qu'ils lancent contre le poisson dans l'eau. Ils nous dirent que cette pêche n'offrait aucune difficulté, attendu que les saumons remontaient en si grande quantité dans les canaux entre la glace et la terre, qu'on ne pouvait y lancer une javeline sans qu'elle en perçât un. Cela arrivait sans doute dans le temps du frai, quand ces poissons remontent les rivières, et c'était parce que cette saison était passée, qu'ils abandonnaient un endroit dans lequel nous serions venus pêcher plus tôt, si nous eussions été mieux informés. Ce fait en confirme un autre, qu'on a traité de fable; c'est que, dans quelques rivières d'Amérique, les poissons sont en si grand nombre dans certaines saisons, qu'ils y sont écrasés sous les pieds des chevaux quand on les passe à gué. Et s'il en fallait une autre preuve, la relation de La Peyrouse la fournirait.

Nous partîmes enfin, traînant les trois sacs de poisson à la suite du traîneau, qui n'était pas en état d'en supporter le poids. La glace étant inégale et pleine de trous et de crevasses, notre marche fut si difficile qu'il nous fallut quatre heures pour arriver à la première île, qui était à quatre milles. Je me décidai à y enterrer deux de nos sacs de poisson, et le troisième fut placé dans la barque sur le traîneau. A minuit, nous arrivâmes à la seconde île, et nous fûmes obligés de nous y arrêter pour souper et pour nous reposer, ayant encore treize milles de distance jusqu'au vaisseau.

3 juill. La route continua à être fort mauvaise le lendemain, car nous eûmes à traverser des mares d'eau dans lesquelles nous entrions souvent jusqu'aux genoux, et nous rencontrions des trous dans la glace et de larges crevasses. Je tombai dans une de ces fentes; le traîneau se renversa en même temps près de moi, et le sac de saumons serait entré dans la crevasse et aurait été perdu, si mon corps ne l'eût arrêté. Cet accident n'eut d'autre suite que de me faire prendre un bain complet. Peu de temps après, il commença à neiger et à pleuvoir, tandis que nous avions encore sept milles à faire. Cependant notre persévérance nous conduisit en vue du vaisseau, à trois milles de distance. Là, nous éprouvâmes de nouvelles difficultés. La glace s'était séparée, et nous fûmes obligés de déchar-

ger le traîneau, et de porter tout notre bagage pièce à pièce par-dessus les fragmens détachés. Enfin, nous arrivâmes assez près pour arborer notre pavillon, et le commandant Ross répondit à ce signal en déployant le sien. Il était revenu, quelques minutes avant nous, d'une expédition qui, comme la nôtre, avait la pêche pour objet. Nous trouvâmes tout à bord dans le meilleur ordre.

J'ai peu de choses à ajouter à la relation de cette courte expédition. Les naturels donnent le nom de Tatchik à la rivière d'où nous revenions. Elle n'était qu'à quinze milles du vaisseau, quoique le détour que nous avions pris nous en eût fait faire vingt. Elle a environ cinq cents pieds de largeur sur six à dix de profondeur. Le fond en est plein de grands blocs de granit. Le courant était très-fort quand nous y arrivâmes, mais il l'était moins à notre départ. Deux milles plus haut, il se trouve une chute d'eau qui en empêche la navigation. Les naturels me dirent qu'elle sortait d'un lac dont les eaux venaient de plusieurs autres plus éloignés.

Je dois ajouter aussi que les naturels cherchèrent à nous amuser de leur mieux par leurs chants et par leurs danses. Nos tentatives pour répéter les mots qu'ils prononçaient les amusaient beaucoup. Si cette rencontre avait été heureuse pour nous, en nous procurant une si grande provision de poissons, j'appris

que tôt ou tard ils auraient passé entre nos mains; qu'ils avaient emmagasiné ces saumons dans le dessein de nous les vendre l'année suivante. J'aurais même pu m'en procurer cent trente de plus; mais ils étaient moins beaux, et nous ne pouvions les emporter. Je dois encore ajouter que nous leur achetâmes trois louveteaux.

1er juill. Pendant notre absence, il ne s'était passé à bord rien de remarquable. Quelques-uns de nos hommes s'étaient tellement fatigués dans les précédentes expéditions, qu'il fallut les ména-
2 juill. ger. Le thermomètre, à minuit, fut à 37°. Il ne varia pas le lendemain, et nos hommes commencèrent à se remettre de leurs fatigues. Le 3 fut le jour de mon retour et de celui du comman-
3 juill. dant Ross. Il fit du brouillard le matin, et il tomba ensuite de la neige et de la pluie. Dans la soirée je fis partir quelques hommes pour aller chercher les deux sacs de saumons que nous avions laissés en arrière.

CHAPITRE XXXII.

Journal de juillet et d'août. — Résumé de ces deux mois.

Le dimanche, après l'office divin, les hommes 4 juill.
qui étaient allés chercher le poisson arrivèrent
à bord. Une partie du lundi fut employée à 5 juill.
nettoyer nos saumons, et à les placer dans des
citernes entre des couches de glace. La neige
avait presque entièrement disparu de dessus la
terre, et pendant la nuit la température s'é-
leva à 48°. Il y a peu de chose à dire des deux
jours suivans. On continua les travaux néces- 6 juill.
saires pour l'équipement du navire. Le 7, la 7 juill.
température changea tellement qu'il y eut une
forte gelée. Je fis distribuer à tout l'équipage
une ration de trois livres de poisson frais, de
deux jours l'un.

Il fit moins froid; cependant le thermomètre, 8 juill.
à minuit, n'était qu'à 37°. Le jour suivant il
plut très-fort pendant douze heures, ce qui pro- 9 juill.

duisit un grand effet sur la neige qui restait encore. Un Esquimaux vint nous offrir de nouveau du poisson, et nous consentîmes à l'acheter quand il nous serait apporté. Cependant nous finîmes par l'envoyer chercher, pendant qu'il dressait sa tente pour rester près de nous avec
10 juill. sa famille. Le lendemain, en me promenant, je vis que la glace en plusieurs endroits n'avait plus guère qu'un pied d'épaisseur, et elle avait si peu de solidité, que le poids du corps la brisait. Le canal que nous avions projeté avait fondu la glace jusqu'à une profondeur de deux pieds à partir de la surface. On tua quelques canards et autres oiseaux.

11 juill. Nos hommes revinrent avec les nouveaux poissons que nous avions achetés. Il y eut un
12 juill. brouillard dans la matinée, et il tomba pendant la nuit une pluie qui dura jusqu'au lendemain.
13 juill. Le temps fut le même le 13; on ne voyait presque plus de neige, et la glace était couverte d'eau. Nos travaux continuaient toujours; et nos chasseurs nous rapportèrent, entre autres choses, quelques petits oiseaux qui nous étaient inconnus.

Le temps ne s'éclaircit que dans la soirée; alors il devint beau, et il continua à l'être le
14 juill. lendemain. Un bloc de glace s'éleva à la surface sous le vaisseau, et le frappa avec une telle force, qu'il le souleva d'un côté et le fit donner à la bande, ce qui causa un moment d'alarme à

ceux qui étaient sous le pont. A terre, les mos- 15 juill.
quites avaient commencé leur désagréable visite d'été, et il y en avait des essaims. Le thermomètre, à minuit, était à 42°.

La journée fut belle; nous eûmes un fort 16 juill.
vent du nord, et nos chasseurs réussirent à tuer plusieurs oiseaux. Le même vent continua le lendemain, et il tomba de la pluie. Tout l'exté- 17 juill.
rieur du canal était alors ouvert. Après l'office du dimanche, nous vîmes, en passant nos 18 juill.
hommes en revue, que le changement de régime leur avait fait grand bien. La glace était alors brisée en fragmens autour du vaisseau; la neige avait entièrement disparu des montagnes; mais on ne voyait aucun espace de mer libre.

Un temps calme et un ciel pur amenèrent les 19 juill.
mosquites même à bord du navire, et ils furent pour nous un vrai tourment. Le lendemain, le 20 juill.
thermomètre était à 42° à minuit. Le 21, la glace 21 juill.
était tellement rompue autour du navire que nous aurions pu le touer jusqu'au bout du canal. Les principales voiles étaient alors enverguées, et nous avions presque fini de peindre, de calfater et de faire toutes les réparations et tous les changemens nécessaires.

Le temps fut réellement aussi chaud qu'il 22 juill.
était calme, et le thermomètre monta à 70°. Les essaims de mosquites furent aussi nombreux et aussi tourmentans que dans les Indes-Occidentales. Il semblait y en avoir de plusieurs espèces, et la

plus grande était la plus venimeuse. Le même
23 et 24 juillet. calme et la même chaleur continuèrent les deux jours suivans, et nous conduisirent à la fin de la semaine sans plus de variété dans les événemens que la précédente. Nous avions de l'ouvrage pour occuper notre temps ; mais ce temps nous paraissait bien long. Nous étions maintenant prisonniers sur terre et sur mer, car on ne pouvait voyager sur terre dans l'état où elle se trouvait ; et quant à la mer, elle n'offrait pas encore un seul espace d'eau libre. Les mosquites rendaient même la chasse impraticable, si ce n'était à minuit.

25 juill. Un vent du sud poussa quelques fragmens de glace vers le nord, mais du sommet de la plus haute montagne on ne voyait pas le moindre intervalle de mer libre : toute sa surface visible était une masse compacte de glace. Comme c'était dimanche, les travaux furent interrompus ;
26 juill. mais le lundi, nous parâmes *le Krusenstern*, et nous le tirâmes de la glace sur le rivage afin de le radouber et de le calfater ; et comme la glace était alors en mouvement autour de nous, il devint nécessaire de nous amarrer aux rochers de chaque côté. Il tomba beaucoup de pluie pendant une grande partie de cette journée.

27 juill. La pluie continua ; nous eûmes une brise fraîche et une température plus basse, ce qui nous
28 juill. délivra momentanément des mosquites. Nos travaux du *Krusenstern* continuèrent, ainsi que les

autres, pendant toute cette journée et la suivante que nous employâmes à remettre à bord du vaisseau les parties de la machine à vapeur qui pouvaient nous être de quelque utilité. Nous fîmes couper les cylindres, pour en examiner les matériaux. Quant aux chaudières, comme elles ne pouvaient nous servir à rien et qu'elles ne valaient pas le transport, nous les laissâmes sur le rivage, avec la réflexion satisfaisante qu'elles seraient du moins pour nos amis les Esquimaux une mine de fer précieuse.

On avait remarqué la veille quelques truites 29 juill.
dans le lac; mais comme il était tard quand nous y allâmes avec la barque, nous ne pûmes jeter le filet qu'une seule fois et nous n'en prîmes que quatre. Nous y retournâmes le 29, et nous eûmes la bonne fortune d'en prendre plus de cent, pesant l'une dans l'autre environ une livre. C'était la meilleure prise que nous eussions faite depuis quelque temps, et elle fournit deux jours de pleine ration à tout l'équipage. Le lendemain, nous n'en prîmes que sept. Il 30 juill.
tomba un peu de pluie dans la soirée ainsi que le lendemain matin. Le 31, nous prîmes au filet 31 juill.
et à la ligne plus de cent truites pesant ensemble plus de soixante-dix livres. Tous nos travaux continuèrent comme de coutume, et la nuit du samedi, qui les interrompit, amena aussi la fin de juillet.

Quoique ce mois eût été plus chaud et plus

favorable que celui de juin, il ne nous avait pas indemnisés du retard de la saison pendant les deux mois précédens. Le premier jour d'août était arrivé, et nous n'avions encore vu la mer libre d'aucun côté. La masse de glace qui la couvrait continuait à être immobile. Cependant il était probable que le premier ouragan venant du sud la romprait, s'il durait seulement quarante-huit heures; de sorte que nous pouvions encore nous nourrir d'espérance.

Le mois s'était passé d'une manière assez monotone, mais du moins ce n'était pas faute d'occupations. Le vaisseau avait été complétement radoubé et repeint, et cette dernière opération, utile en elle même, lui donnait aussi un aspect tout nouveau. Les voies d'eau avaient été si bien bouchées qu'il n'en faisait pas plus de cinq à six pouces dans les vingt-quatre heures. Nous y avions adapté des semelles, et nous espérions qu'il en serait meilleur voilier. Enfin nous avions fait servir, pour le réparer, différentes parties de la machine à vapeur.

Le changement de nourriture avait tellement amélioré la santé de nos hommes, que ceux mêmes pour qui nous avions eu à craindre une attaque de scorbut se portaient alors parfaitement. Nos approvisionnemens en poisson étaient pour nous un sujet de félicitation, et contrebalançaient un peu nos autres désappointemens. Ceux qui, en lisant ces pages, y verront parler

si souvent d'alimens et de nourriture, ne doivent pas s'en tenir littéralement aux idées que ces mots présentent ordinairement à leur esprit. Chez eux, un bon ou un mauvais dîner n'est qu'un sujet de satisfaction ou de mécontentement, et le premier saumon de la saison n'est qu'un objet de luxe. Le mauvais dîner d'hier sera compensé demain par un meilleur, et celui qui ne peut se procurer du saumon en trouve aisément l'équivalent. Mais pour nous, une bonne ou une mauvaise nourriture, des provisions fraîches ou salées, suffisaient pour faire pencher la balance entre la force et la faiblesse, entre la santé et la maladie, et, comme cela pouvait arriver, comme cela n'est arrivé que trop souvent autrefois, entre la vie et la mort. Ainsi, le premier saumon de l'été fut pour nous un médicament que toutes les drogues que nous avions à bord n'auraient pu remplacer. Et quand il n'aurait fait que diminuer le dégoût qu'inspire naturellement à la longue l'éternelle uniformité des provisions d'un vaisseau, il aurait eu pour nous plus de valeur que tout le saumon de la Tamise n'en a pour ceux qui peuvent s'en procurer.

Nos relations avec les naturels avaient continué à confirmer la bonne opinion que nous en avions conçue. Peut-être étions-nous arrivés à mieux connaître les particularités qui les caractérisaient ; peut-être avions-nous vu bien des

choses qui répugnaient à nos habitudes et à nos sentimens; mais ce sera le sujet de remarques ultérieures.

Ayant souvent parlé du *Krusenstern*, je dois dire maintenant que la glace l'avait couvert, et l'avait fait couler à fond. Lors du dégel, il remonta sur l'eau et fut porté sur le rivage. Mais la pression qu'il avait soufferte y avait causé plus d'avaries que nous ne nous l'étions imaginé. Une partie de ses bois avaient été brisés. Cependant tout fut réparé avec soin, et il se trouva enfin en meilleur état pour aller à la remorque, qu'il ne l'avait jamais été. Nos autres barques furent aussi mises en bon ordre.

Notre collection d'histoire naturelle s'était accrue, et, à tout prendre, la chasse avait été heureuse. Indépendamment de nos renards, nous avions apprivoisé un lièvre au point qu'il restait dans la cabane avec nous.

Nous n'avions pas fait beaucoup d'observations dans le cours de ce mois, tout voyage par terre étant devenu impraticable. Il était temps aussi de démolir notre observatoire et de l'embarquer, car il ne nous restait plus que huit semaines de notre court été, après quoi nous serions de nouveau forcés de chercher quelque autre abri pour y passer un second hiver de dix mois.

Il me reste à ajouter que le plus haut degré

de la température en juillet fut 70°; le plus bas, 32°; et la moyenne 44° 57'.

Après le service divin, nous vîmes qu'un fort vent du nord avait enfin mis la glace en mouvement du côté de l'est; et elle prit alors la forme d'une foule de monticules séparés par des mares d'eau. Ceux qui avaient été à terre, nous dirent qu'elle s'était brisée dans la baie du Nord. 1er août.

Le thermomètre marquait 39° à minuit. Le matin il ne semblait manquer qu'un vent du sud pour disperser les glaces brisées; car l'effet du vent du nord était d'en accumuler ensemble les fragmens détachés. Nous prîmes au filet environ soixante-dix truites, et le lendemain nous fîmes une pêche presque aussi bonne. Le temps continua à être très-beau. 2 août. 3 août.

Il fit encore beau, mais la pêche ne réussit pas, si ce n'est que nous prîmes la plus belle truite que nous eussions encore vue; elle pesait trois livres et demie. Dans la soirée du 5, il tomba une assez forte pluie; mais le temps se remit le lendemain. Nous prîmes une truite encore plus belle, pesant près de cinq livres, et une vingtaine d'autres de grosseur ordinaire; *le Krusenstern* fut lancé en mer, et placé bord à bord près de la *Victoire*. 4 août. 5 août. 6 août.

A cinq heures après midi, il s'éleva du sud-ouest une brise fraîche qui dura dix heures; elle mit la glace en mouvement; un de nos câblots fut emporté, et le vaisseau fut poussé sur 7 août.

les rochers voisins. Nous le remîmes bientôt dans sa première position, et il n'avait souffert aucune avarie. C'était en quelque sorte une reprise de nos travaux de l'automne précédent, mais d'un genre fort différent, comme nous l'espérions, puisque c'était le commencement de notre délivrance, au lieu d'être celui de notre emprisonnement. Cependant cette glace mobile s'arrêta bientôt près du rivage; plus loin elle continua à avancer vers le nord jusqu'à deux heures après midi, et alors la marée, montant à cinq pieds et demi, la repoussa en arrière.

8 août. Ce fut un jour de brouillard et de pluie, avec des vents variables. Ceux de nos hommes qui avaient été se promener après l'office divin nous dirent qu'il y avait beaucoup d'eau libre dans la grande baie, mais qu'une barrière de glace s'étendait entre les îles de la Furie et de
9 août. l'Hécla et la pointe. Le temps fut à peu près le
10 août. même le jour suivant; le 10 la pluie augmenta. Elle mit obstacle à la pêche, et nous n'y avions pas été fort heureux les jours précédens. Le vent était au nord-est, et il devint assez violent pour serrer la glace tout autour de nous. Nous vîmes plusieurs veaux marins, et nous transportâmes à bord une provision d'eau.

11 août. Le temps devint meilleur; nous prîmes quelques poissons, et un vent du sud mit les glaces
12 août. en mouvement. La même brise continuant le lendemain, en chassa devant elle encore davan-

tage, et l'on voyait, du côté du nord, une étendue d'eau libre d'environ deux milles ; mais le vent ayant passé au nord, chassa les glaces en arrière; et d'ailleurs la marée ne nous aurait pas permis de faire une tentative pour nous mettre en liberté. Depuis plusieurs jours la température, à minuit, était d'environ 38°.

L'observatoire fut transporté à bord. Le temps 13 août.
fut calme, et nul changement ne s'opéra dans les glaces : il n'y en eut pas davantage le 14. La 14 août.
pêche suffisait alors pour fournir à notre consommation journalière. Ce fut un jour mémorable, car c'était l'anniversaire de notre visite à la pointe de *la Furie*. Le thermomètre, pendant la nuit, tomba à 34°. Il semblait naturel que la nuit devînt plus froide dans la position où était alors le soleil ; cependant elle l'était beaucoup moins que lorsque cet astre avait été plus élevé, parce qu'alors la terre étant couverte de neige, pouvait conserver pendant la nuit une partie de la chaleur qui lui avait été communiquée pendant la journée.

La matinée du dimanche s'annonçait bien ; 15 août.
une brise venant de l'ouest avait éloigné les glaces de la côte ; mais le vent passa au nord-est, et elles vinrent reprendre leur première position. La première étoile que nous eussions encore aperçue de l'été, fut visible à minuit ; la température tomba à la même heure à 6°.

Après une matinée tranquille, et de légères 16 août.

brises venant de l'ouest, le vent, vers le soir, passa au sud-ouest et prit beaucoup de force. Mais comme la marée était fort basse et que par conséquent les glaces touchaient le fond, elles restèrent immobiles près de nous, quoiqu'elles
17 août. fussent en mouvement au large. Le lendemain fut un jour doux et calme; il n'y eut aucun changement dans l'état des glaces, et le thermomètre, à minuit, remonta à 34°. Rien de remarquable
18 août. n'arriva le 18. Pendant ces derniers jours nous n'eûmes que fort peu de succès à la pêche. Nous eûmes à regretter la perte d'un de nos renards apprivoisés, que nous avions depuis six mois. On sait que l'uniformité de la vue de la mer fait que le vol d'une mouette, ou le saut d'un marsouin, devient un événement important; mais si l'uniformité de la vue de la neige et de la glace, quand un vaisseau est prisonnier, au lieu d'être une prison, n'est pas encore pire, c'est ce que je laisse à décider à ceux qui ont été soumis à ces deux épreuves. On nous excusera donc probablement si la mort de ce malheureux renard nous parut un des incidens les plus importans de notre vie actuelle.

19 août. Ce fut une belle journée, accompagnée d'une brise venant du nord, mais qui ne changea rien à la triste monotonie de notre existence. Le vaisseau ne pouvait rien faire, et il nous restait
20 août. peu de besogne. La pêche de quelques poissons, une pluie qui tomba pendant la nuit, ne varié-

rent guère la journée du lendemain. Le 21 ter- 21 août.
mina la semaine; c'était la troisième d'août, et elle nous trouva à la même place que nous occupions depuis septembre, et sans autre perspective que celle que nous avions depuis mai. La hauteur moyenne de la marée pendant ces derniers jours était d'environ six pieds : elle avait monté une fois à plus de sept pieds, et maintenant elle n'était que de cinq. Une brise fraîche continuait à serrer les glaces du côté du nord.

Rien ne changea dans notre situation le di- 22 août.
manche, mais après midi il fit plus chaud qu'il ne l'avait fait depuis assez long-temps. Nous vîmes du rivage une ouverture d'eau le long de la côte, à l'ouest de la pointe la plus éloignée, qui était visible du côté du nord. Il n'y eut pas 23 août.
plus de changement le lundi, mais pendant la nuit le vent du nord doubla de force, et le len- 24 août.
demain, au point du jour, nous vîmes les glaces en mouvement vers le sud. L'intérieur du havre se trouva dégagé, mais bientôt après un champ de glaces y entra et le remplit complétement, à l'exception de l'endroit où nous étions, qui se trouvait défendu par d'énormes masses de glace échouées.

Le vent soufflant encore avec force du nord- 25 août.
est, la glace continua à s'accumuler dans les environs du vaisseau, de telle sorte qu'il ne restait tout autour qu'un très-petit espace d'eau libre. Le vent se modéra le lendemain matin, il 26 août.

y eut de la pluie, mais les glaces restèrent dans
27 août. la même position. Les deux jours suivans n'offrirent rien de remarquable, si ce n'est que
28 août. nous eûmes un peu plus de succès à la pêche et à la chasse, et que nous prîmes un veau marin; une autre semaine était passée; le thermomètre, pendant la nuit, varia de 36° à 38°.

29 août. Le dimanche nous promit quelque chose de nouveau; le vent venait du nord-ouest, et avait beaucoup de force. Les glaces commencèrent à se mouvoir avec une grande rapidité, et le havre en fut encore une fois dégagé. Nous essayâmes de nous consoler, en nous rappelant que l'année précédente, à pareil jour, la terre était couverte de neige, et la température de 10° plus basse.

30 août. Les glaces continuèrent à marcher vers le sud jusqu'à quatre heures, après quoi elles s'arrêtèrent et restèrent stationnaires le reste de la
31 août. journée. Le lendemain, le temps ne changea que vers le soir. Il tomba alors de la pluie, et il y eut une brise fraîche venant de l'ouest. Nous fîmes nos préparatifs pour faire passer le vaisseau dans un espace d'eau libre qui se trouvait au nord de notre position, et d'où il nous serait plus facile de nous tirer du milieu des glaces quand elles nous ouvriraient un chemin. Ainsi se termina le mois d'août.

Il y avait alors onze mois que nous étions retenus à la même place. Quelque prix que puis-

sent avoir des voyages de découvertes dans ces contrées, celles qu'on peut faire sont certainement achetées assez cher par le temps qu'elles exigent, à part même toute autre considération. Ce temps nous aurait suffi pour faire le tour du monde; et je crois bien que personne ne se soucierait d'essayer le passage au nord-ouest, quand même nous réussirions à en trouver un.

Je n'ai pas besoin de dire que ce mois fut une suite d'heures et de jours d'inquiétudes, de craintes et d'espérances, et qu'il nous promit souvent ce qu'il ne tint point. Nulle expression ne saurait rendre tout ce qu'il nous fit éprouver. Il ne restait plus que quatre semaines de cet été encore à venir, de cet été si peu assuré, et dans le fait, nous n'avions pas grand espoir de le voir arriver bientôt. Plusieurs fois nous avions espéré, nous avions presque cru être certains, que le lendemain, le jour suivant, ou un autre peu éloigné, nous tirerait de captivité, et ceux qui réfléchissaient le plus étaient peut-être ceux qui souffraient davantage de nos désappointemens perpétuels. Quoi qu'il en soit, c'était à moi d'entretenir les espérances de tout l'équipage, et, quand cela devenait trop difficile, de lui trouver de l'occupation, afin d'empêcher qu'on ne songeât trop à l'avenir. La permission que je donnai de pêcher et de chasser m'aida beaucoup à cet égard, et le changement de

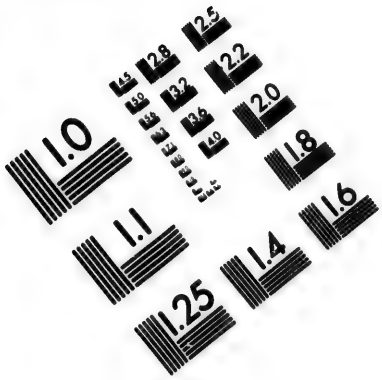
nourriture qui en fut la suite eut aussi de grands avantages. Personne ne se plaignit une seule fois de sa santé pendant tout le cours de ce mois.

La température du commencement du mois était d'un heureux présage ; mais les vents du nord, qui en marquèrent la fin, nous furent extrêmement contraires, en accumulant les glaces près de nous à mesure qu'elles se séparaient. La conclusion qu'on semblait pouvoir en tirer, c'était que l'hiver, dans ces parages, avait été singulièrement rigoureux. Nous avions pourtant autrefois pensé différemment, en voyant la température s'élever quand le vent venait de ce côté. C'était une perspective désagréable, mais il n'y avait pas de remède. Le plus haut point du thermomètre, pendant le cours du mois, fut de 58°, le plus bas de 33°, et la moyenne de 40° 87'.

Toutes les réparations du vaisseau et des barques étaient terminées, et nous étions prêts à mettre à la voile. Jamais *la Victoire* n'avait été en si bon état, si propre, si bien arrangée, si commode. La suppression de la machine à vapeur nous avait donné beaucoup de place ; c'était une perte qui du moins n'était pas sans profit, si l'on peut appeler perte la suppression d'une machine qui nous avait été si peu utile, et qui nous avait causé tant d'embarras et d'inconvéniens. Il était probable que les Esquimaux pro-

fiteraient long-temps des travaux de MM. Braithwaite et Erickson.

La saison avait été favorable à la végétation; et notre collection de plantes en contenait plusieurs nouvelles.



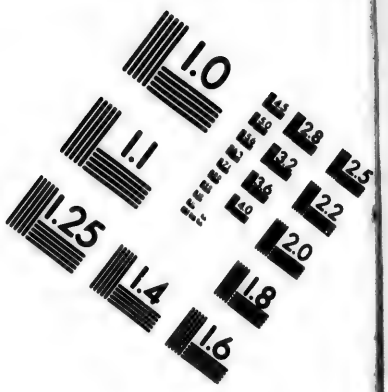
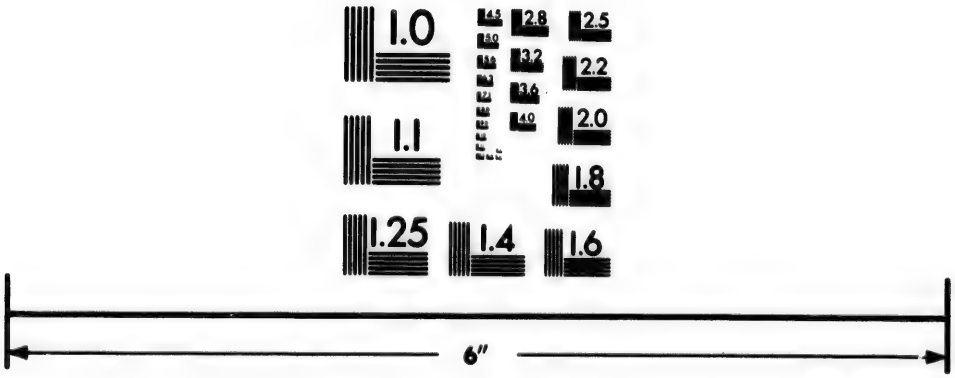


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

CHAPITRE XXXIII.

Départ à la touée. — Déchargement du vaisseau. — Il sort enfin du havre. Efforts inutiles au milieu des glaces. — Le vaisseau y est arrêté en cherchant à trouver un nouveau havre pour l'hiver suivant. — Résumé du mois.

1er sept. Ce mois commença par un froid rigoureux. Le thermomètre était au point de congélation, et il descendit ensuite jusqu'à 29°. Il tomba beaucoup de neige, et les montagnes en furent couvertes pour la première fois de la saison. Nous eûmes en même temps le vent le plus fort que nous eussions éprouvé de tout l'été. Il varia entre l'ouest et le nord, et quoiqu'il continuât à amonceler les glaces détachées, elles ne pouvaient aller bien loin, arrêtées qu'elles étaient par la masse de celles qui étaient fixées à l'entrée de la baie. Notre passage, pour gagner le large, était bloqué par deux grandes montagnes de glace.

2 sept. Le même vent continua, et il augmenta en-

core vers deux heures, où il y eut une éclipse de lune, invisible pour nous. Les glaces marchaient vers le sud avec une grande rapidité, et s'accumulaient en masses immenses. Dans la soirée, le vent diminua, et la neige qui avait couvert les montagnes disparut.

Le vent fut modéré, et les glaces devinrent 3 sept.
immobiles. Il gela assez fort à minuit, le thermomètre étant à 29°. Comme le temps était
beau le lendemain, et que nous attendions une 4 sept.
marée haute à deux heures du matin, nous essayâmes de traverser la barre entre l'île et le continent; mais avant que nous eussions pu nous faire touer au-delà, la marée tomba tellement que nous restâmes échoués sur quatorze pouces d'eau. Cependant nous profitâmes de cet accident pour examiner la quille du vaisseau, et nous réparâmes quelques petites avaries causées par la glace. L'ayant étançonné, nous l'allégeâmes en en retirant quatre tonnes d'eau et dix tonnes d'autres objets que nous plaçâmes sur les barques, afin de le remettre à flot, s'il était possible, à la marée suivante; et nous préparâmes nos câblots pour le touer quand le moment en serait arrivé. Il tomba encore de la neige pendant cette journée, et la nuit ne fut pas moins froide que la précédente. Nous eûmes le malheur de perdre notre meilleur chien, qui mourut.

Quoique ce fût dimanche, nous fûmes obligés 5 sept.

de travailler. A deux heures du matin, nous essayâmes de faire passer le navire par-dessus la barre, mais inutilement. Le vent tourna au sud, et la marée fut moins haute que la veille. Il devint donc nécessaire de décharger le vaisseau, car les marées diminuaient, et nous ne pouvions courir le risque de rester dans cette situation jusqu'au retour de la marée haute. Nous construisîmes donc un pont du navire aux rochers, dont nous n'étions qu'à quatre toises, et nous y transportâmes tout ce que nous avions à bord, y compris les parties de la machine à vapeur que nous avions conservées. Dans la soirée, il tomba de la neige et le vent tourna à l'est, ce qui nous donna l'espérance d'avoir une meilleure marée le lendemain. En cherchant une voie d'eau qui nous avait inquiétés, nous découvrîmes trois trous de chevilles, que nous bouchâmes.

6 sept. Le changement du vent, qui tourna au nord, produisit une marée qui nous mit en état de passer la barre le matin de très-bonne heure. Mais il y avait tant de glaces échouées, que nous ne pûmes avancer assez loin pour éviter d'échouer nous-mêmes quand la marée serait basse. Nous n'osâmes donc reprendre à bord qu'une faible partie de ce que nous en avions retiré. Pendant la journée, tout fut couvert de neige, mais un brouillard la fondit en partie pendant la soirée. Pendant la nuit, le ciel fut pur et il gela.

Il fit beaucoup de vent pendant la nuit, mais 7 sept.
il venait du nord, et les glaces restèrent stationnaires. Vers le matin, nous réussîmes à avancer de manière à avoir un pied d'eau de plus, ce qui nous permit de continuer à recharger le vaisseau. A l'aide de la glace que nous avions en proue, nous gagnâmes un autre pied, et enfin nous nous trouvâmes sur dix pieds d'eau. C'était une profondeur suffisante pour que nous pussions achever de recharger le vaisseau. Toutes ces opérations nous occupèrent deux jours. Le thermomètre était remonté de 5°, et il tomba encore de la neige.

Il n'y eut que peu de changement dans le 8 sept.
temps et dans le vent. Nous continuâmes à recharger le vaisseau, et nous coupâmes quelques parties de glace devant la proue, pour que rien ne s'opposât à la première tentative que nous ferions. Le lendemain n'offrit ni changement ni 9 sept.
intérêt. Nous coupâmes encore de la glace, et le navire avança de quelques pieds. Tout ce que nous en avions retiré fut rapporté et mis en place. Le jour suivant ne nous fit pas gagner un 10 sept.
seul pied. Sur la terre, les lacs n'étaient pas encore gelés, quoiqu'il y eût de la glace sur les mares d'eau.

Le vent passa au sud, mais il ne fut pas assez 11 sept.
fort pour mettre en mouvement les grosses glaces. L'eau entre l'île et le continent était couverte d'une glace mince nouvellement for-

mée, qui était de très-mauvais augure. Au coucher du soleil, le thermomètre tomba à 21°. Nous continuâmes à couper la glace, et nous gagnâmes encore un peu de terrain. Le temps froid semblait réellement arriver, car le thermomètre descendit à 18° à minuit. La chasse au canard était alors un sujet de mortification plutôt que de plaisir, puisqu'on voyait qu'ils retournaient vers le sud.

12 sept. Il y eut un changement de température tout-à-fait inattendu, le thermomètre, entre quatre heures du matin et midi, ayant passé de 16° à 41°. Cependant ceux de nos hommes qui allèrent à terre après l'office trouvèrent l'eau complétement couverte de nouvelle glace.

13 sept. Il tomba le lundi une neige à demi fondue, et quoique le vent fût au sud, il était si faible qu'il ne produisit aucun effet sur les glaces. Pendant la marée de la nuit, nous avançâmes d'une dizaine de pieds. La glace que nous avions à couper n'était pas gelée au point de ne former qu'une seule masse compacte. Il fit beau le lendemain, mais non pas pour nous qui avions besoin d'une brise fraîche, et d'une brise de notre choix. La température, à midi, fut la même que la veille, et la vue d'un lièvre qu'on avait tué n'eut rien d'agréable pour nous, car il avait repris sa fourrure d'hiver.

14 sept.

15 sept. Le vent ayant fraîchi pendant la nuit, et étant au sud, les glaces commencèrent à se

mettre en mouvement vers le nord, à peu près à l'heure de la marée haute. Lorsque le jour parut, elles marchaient en fragmens séparés, et l'on voyait entre elles une foule de mares d'eau. La marée de la nuit nous permit d'avancer de quelques pieds, et celle du jour nous conduisit sur cinq brasses d'eau, quoique nous ne fussions pas à deux fois la longueur du vaisseau de la position que nous occupions la veille. Nous fîmes transporter à bord les ancres et quelques autres objets pesans que nous avions laissés à terre, ce qui nous occupa toute la journée. Dans la soirée nous étions prêts à partir, mais le vent tomba, et les glaces, pendant ce calme, allaient et venaient suivant le mouvement que leur imprimait la marée.

Le vent ne nous rendit pas de grands services 16 sept.
pendant cette journée; il fut léger et inconstant, entre le sud et l'ouest. Mais comme les glaces en avant de nous commençaient à devenir mobiles, nous y pénétrâmes de la longueur de deux câbles, afin d'être à portée de profiter de la première ouverture qui pourrait s'y faire. Dans la soirée, nous vîmes quelques espaces d'eau libre le long du rivage, du côté du nord. Le thermomètre fut à 40° dans la journée, et à 29° à minuit. Avant le lendemain matin, il descendit à 25°, et il y eut une aurore boréale. Au 17 sept.
point du jour, nous pûmes voir que les glaces s'étaient éloignées de la côte; mais il en existait

encore une chaîne complète entre le vaisseau et un grand espace d'eau libre qui s'étendait jusqu'à une pointe à trois milles au nord. Vers deux heures après midi, elle parut vouloir se rompre. Nous nous fîmes touer sur-le-champ à travers la glace nouvellement formée qui nous entourait, et au bout d'une demi-heure nous nous trouvâmes encore une fois sur une eau libre et sous voiles.

Sous voiles ! C'était tout au plus si nous pouvions le croire, et nous savions à peine ce que nous éprouvions. Il faut être marin pour sentir que le vaisseau qui bondit sous ses pieds, qui écoute ses ordres, qui obéit au moindre geste de sa main, qui semble ne se mouvoir que d'après sa volonté, est un être doué de vie, qui se conforme aux désirs de son maître, et non un corps inerte. Mais quel marin peut le sentir aussi bien que nous le faisions quand cette créature qui avait coutume de nous porter légèrement sur l'Océan, avait été, pendant toute une année, immobile comme la glace et les rochers qui l'entouraient, paralysée, désobéissante, morte ! Elle semblait avoir repris une nouvelle vie, elle nous obéissait une seconde fois, elle faisait tout ce que nous désirions ; et pour surcroît de bonheur, nous étions libres ! Nous ne mettions pas de borne aux élans de notre joie ; mais nous ne fûmes pas long-temps à reconnaître, comme l'ont reconnu d'autres amis d'une autre liberté, que

cette liberté ne devait pas nous conduire au bonheur.

Sortis ainsi de captivité, nous fîmes environ trois milles; mais rencontrant alors une chaîne de glaces, nous fûmes obligés de nous amarrer près de la pointe qui était au nord de notre ancienne position, et nous passâmes la nuit dans un havre assez commode formé par deux montagnes de glace. Le thermomètre à minuit était à 30°.

Pendant ce temps, le vent tourna malheureusement au sud. Tout passage nous fut fermé le matin, et nous fûmes forcés de rester où nous étions. En pleine mer, les glaces suivaient le mouvement de la marée; et dans la soirée, le vent ayant passé au nord, elles se portèrent encore une fois rapidement vers le sud. Il y eut beaucoup de neige pendant cette journée, et la terre en fut entièrement couverte. Quatre lièvres qui furent tués causèrent de la variété dans notre dîner, mais ne nous consolèrent pas de notre détention. 18 sept.

Un coup de vent soudain était survenu pendant la nuit, et ayant continué dans la matinée jusqu'à l'heure de la marée haute, il en augmenta tellement la force que nos deux montagnes de glace se mirent à flot. Cependant elles ne changèrent pas assez de position pour détruire notre havre, et l'arrivée d'un *floe*, c'est-à-dire d'un champ de glace dont l'œil pouvait voir le 19 sept.

bout, nous protégea contre la pression des glaces détachées, pression qui menaçait d'être considérable. Il ne restait pas un espace d'eau qui ne fût occupé par les glaces. Cependant, elles ne se fixèrent pas lorsque le vent tomba; la marée, soit en montant, soit en descendant, les maintint en mouvement. Dans la soirée elles se séparèrent un peu plus. Du reste, il n'arriva rien dans cette journée qui dût nous faire négliger les devoirs du dimanche. Le thermomètre à minuit était à 25°.

20 sept. Un vent d'ouest fit une ouverture dans les glaces, mais si étroite que nous ne pûmes en profiter. Comme il s'en était formé de nouvelles autour du vaisseau, nous fûmes obligés de la
21 sept. couper. Le lendemain, un vent du sud-ouest, qui poussa les glaces contre nous, dans la matinée, rendit notre détention encore plus complète. Après avoir changé plusieurs fois, il finit par se fixer au nord-nord-ouest, et devint très-violent. Les glaces, mises en mouvement, vinrent heurter les montagnes de glace qui nous protégeaient, et les poussèrent ainsi que nous jusqu'à dix toises des rochers. *Le Krusenstern* fut en même temps soulevé hors de l'eau. Il fut heureux pour nous qu'elles n'entraînassent pas les montagnes de glace qui nous couvraient, sans quoi nous aurions été jetés, soit contre les rochers, soit au milieu du champ de glaces mobiles, alternative qui n'avait rien de rassurant. Le vent

était accompagné de neige, et la température fut de 48°.

Le même temps continua le lendemain matin; 22 sept.
cependant il semblait y avoir moins de glaces dans la baie. Mais le vent ayant ensuite pris une nouvelle force, nous fûmes bloqués plus sérieusement que jamais, quoiqu'on vît encore une ouverture dans les glaces de la baie. C'était le seul espace d'eau qui fût visible; tout le reste était une surface solide de glace. Pendant la nuit, 23 sept.
le vent se modéra, et il n'y eut pas de changement dans le temps le jour suivant. L'eau s'était de nouveau gelée autour du vaisseau, et nous fûmes encore une fois obligés de couper la glace, afin qu'il pût se relever, la glace l'ayant fait donner à la bande. Il tomba beaucoup de neige le lendemain et le jour suivant. La semaine se 24 sept.
termina ainsi, et nous étions toujours immobiles 25 sept.
dans une inaction forcée. Le thermomètre, après avoir été à 24° depuis quelques jours, remonta à 30°.

Rien ne mit obstacle aux devoirs et au repos 26 sept.
du dimanche, et rien ne changea dans notre situation. Cependant la température semblait tomber graduellement; elle n'avait été qu'à 7° pendant la nuit, et elle ne monta qu'à 14° pendant toute la journée du lundi. On voyait une 27 sept.
ligne d'eau près des îles qui étaient à peu de distance de nous, et elle s'élargit le lendemain. 28 sept.
Si nous n'avions pas été emprisonnés, nous au-

rions pu faire quelques progrès vers le nord.

29 sept. Le thermomètre descendit à 5°, et l'eau que nous avions vue la veille était couverte de glace nouvellement formée. Les glaces de hauteur inégale qui nous entouraient, s'étaient cimentées ensemble de telle sorte, qu'il fallait une tempête pour les séparer. Notre espoir de délivrance s'évanouissait donc rapidement, et il ne nous restait alors qu'à couper la glace pour atteindre un havre, qui serait probablement notre demeure pour la plus grande partie d'une autre année. Elle avait un pied d'épaisseur. Mais comme nous rencontrions de temps en temps des fragmens plus compacts, nos progrès étaient nécessairement fort lents, et le travail très-pénible.

30 sept. La même température continuant, toute la mer fut alors couverte de glace. Nous n'avions donc plus rien à espérer, rien à craindre; c'était du moins la fin de toute incertitude. L'agitation qui nous avait si long-temps tourmentés, avait fait place au calme d'une certitude complète. Notre prison d'hiver était sous nos yeux; tout ce qui nous restait à faire était d'y arriver, d'établir notre demeure amphibie, et, avec un pied sur la mer et l'autre sur la terre, de prendre patience.

Quoique nous eussions déjà fait beaucoup, nous éprouvâmes de grandes difficultés à continuer à nous couper un chemin dans cette glace, qui, quoique récente, avait déjà seize pouces

d'épaisseur, indépendamment des fragmens de glace de l'hiver précédent, qui s'y étaient joints. Quand nous en avions coupé un bloc, il fallait le lever sur la surface, car il était impossible de l'enfoncer en dessous. Il en résulta que, pendant cette journée et la précédente, nous n'avançâmes que de dix-huit pieds; navigation assez lente, quoique heureusement le havre que nous désirions atteindre ne fût pas très-éloigné. Il semblait que cette époque dût toujours nous être fatale; car c'était à pareil jour, l'année précédente, que nous avions été arrêtés à moins de trois milles de distance de l'endroit que nous cherchions alors à occuper, et où nous allions peut-être encore être captifs, — qui pouvait dire combien de temps? — Peut-être encore une année. Ce jour terminait septembre, et le résumé de ce mois est un des plus désagréables que j'aie encore eus à tracer.

L'hiver était incontestablement arrivé; cela devait être en théorie, et nous étions certains depuis long-temps qu'il en serait de même en réalité, quelques efforts que nous eussions faits pour flatter nos hommes, et nous flatter nous-mêmes d'un espoir contraire. Nous avions été laborieusement occupés pendant tout ce mois, mais nos travaux n'avaient eu ni résultat, ni utilité : c'était, sous tous les points de vue, un mois perdu, un mois qui n'avait été pour nous qu'une source d'angoisses. Dans toute l'année

précédente, il n'y en avait pas eu un seul pendant lequel nous n'eussions fait quelque chose d'utile, ou du moins des préparatifs qui pouvaient le devenir ; pas un qui ne nous eût offert, ce qui valait encore mieux, des espérances, espérances d'autant plus vives que la chance de notre délivrance était plus éloignée. Il nous fallait maintenant recommencer à espérer pendant presque toute une année, compter les mois, les semaines, les jours, mais avec moins de confiance que nous ne l'avions fait l'hiver précédent.

Celui qui peut espérer une seconde fois aussi vivement que la première, est doué d'une constitution plus heureuse que ne semblaient l'être quelques-uns des hommes de notre équipage. Ceux qui étaient découragés ne pouvaient réussir à le cacher. Je dois pourtant dire du plus grand nombre, que leur résignation excéda mon attente. Je cherchai à leur montrer le beau côté du tableau, en leur récapitulant les découvertes que nous avions faites, et en leur parlant de l'excellent état de notre vaisseau, de la demeure commode que nous avions appris à en faire, de nos nombreuses provisions, de notre bonne santé, de la paix dans laquelle nous vivions, et du havre beaucoup meilleur que nous allions occuper, puisqu'il nous offrirait plus de facilités pour nous dégager des glaces. Mais le présent était trop affreux pour laisser même le courage d'envisager un meilleur avenir. Il fallut donc me

fier au temps et à l'habitude, et espérer que nos relations avec les naturels, dans le voisinage desquels nous nous attendions à être, et qui nous fourniraient des provisions fraîches, et la possibilité de renouveler bientôt nos expéditions par terre, nous aideraient à passer le temps, et allégeraient le poids de nos maux.

La température de ce mois avait été plus rigoureuse que celle du mois correspondant de l'année précédente; et comme l'hiver était arrivé plus tôt, il promettait d'être plus froid encore. Le plus haut point du thermomètre, pendant le mois qui venait de s'écouler, avait été 43°; le plus bas 7°; la moyenne 27° 42'; dans le même mois de l'année précédente, le plus haut point avait été 50°; le plus bas 8°; la moyenne 32°. En septembre 1829, nous avions eu des vents de l'ouest et du sud qui, en écartant les glaces des terres, rendaient souvent la mer navigable le long des côtes; cette année, il ne nous était venu de ces deux points aucune brise assez forte pour faire impression sur les glaces : au contraire, nous avions eu plusieurs coups de vent du nord, de sorte qu'à mesure que la glace se fondait dans la partie méridionale de cette mer, d'autres masses arrivaient du septentrion pour remplir l'espace qu'elle laissait vacant. On aurait dit que l'océan du nord envoyait de ce côté tous ses approvisionnemens, et nous savions qu'ils étaient inépuisables. Comme si le

blocus n'eût pas encore été complet, le moindre changement du vent du nord à l'est remplissait de glaces toutes les criques qui auraient pu nous offrir une retraite. Quelque fâcheuses que fussent toutes ces circonstances, elles le devenaient encore davantage par suite de l'état des marées qui ne permettaient pas aux glaces, une fois échouées, de se remettre à flot, de sorte que nous ne pouvions nous dégager, même en les coupant; et si elles échouaient près du rivage, elles s'y attachaient aussi fermement pour toute la saison suivante, que si elles eussent été des rochers.

Il est inutile de faire mention, dans ce résumé, des occupations de nos hommes à bord, et des nôtres; elles offrirent moins d'intérêt que de coutume, et nous avions été dans une situation qui ne nous permettait de faire aucune observation. Notre journal de chasse ne présente guère que quelques coups de fusil tirés inutilement contre des veaux marins, et la poursuite sans succès d'un ours blanc.

CHAPITRE XXXV.

Nouveau travail pour couper la glace. — Notre position pour l'hiver. — Résumé du mois d'octobre.

Octobre commença par un beau temps, et 1er oct.
dans le cours de la journée une forte brise venant de l'ouest, rompit assez la glace nouvellement formée dans la baie au nord-est, pour nous montrer un peu d'eau libre. Mais elle ne fit aucune impression sur les grosses glaces attachées à la terre; et une des montagnes de glace qui étaient près de nous, s'étant fendue presque sous la hanche du navire, nous éprouvâmes un choc très-violent. Nous recommençâmes nos travaux pour nous couper un chemin à travers la glace, et avec un peu plus de succès. Le thermomètre fut à 12° pendant la nuit. Le samedi 2 oct.
amena peu de changement, si ce n'est que notre travail fut plus pénible; et ce fut ainsi que se termina une autre semaine.

3 oct. Nous fûmes obligés de continuer le même travail, et nous n'y gagnâmes que seize pieds, ce qui suffit pourtant pour nous délivrer de la pression des montagnes de glace. Nous en avions beaucoup souffert; car elles venaient au-dessus du plat-bord du navire, et le soulevaient de manière à le tenir suspendu à trois ou quatre pieds plus haut que l'eau qu'il tirait. La matinée du lundi commença par un coup de vent
4 oct. qui rompit quelques masses de glace, mais sans nous être d'aucune utilité. Tous nos travaux ne nous firent encore avancer que de seize pieds. Le thermomètre se fixa à 20°, et il tomba de la neige à plusieurs reprises.

5 oct. Le vent s'étant modéré, le temps fut plus favorable à nos opérations, et nous gagnâmes dix-huit pieds. Il y eut de la neige pendant le jour, un coup de vent du nord dans la soirée, et pendant la nuit le thermomètre descendit à 13°.
6 oct. Le 6, au point du jour, le temps était beau; la brise avait rompu la nouvelle glace du côté du nord, et nous vîmes encore une fois quelque espace de mer libre. Le vaisseau avança de vingt pieds, et nous nous trouvions beaucoup plus près de la position que nous avions dessein d'occuper pendant l'hiver. La nuit étant calme et le ciel pur, le thermomètre tomba à 10°.

7 oct. Nous avançâmes de cinquante pieds, mais nous n'avions que six pieds d'eau à la marée basse : cependant nous étions alors hors des

grosses glaces. Le lendemain, avant le jour, le 8 oct.
thermomètre était à 5°; et au point du jour, on n'apercevait pas une goutte d'eau de quelque côté que ce fût. Tout était glace; et il est remarquable qu'il en avait été de même, à pareil jour, l'année précédente. Nous gagnâmes pourtant encore cinquante pieds, et quarante le lende- 9 oct.
main. Mais n'ayant alors que trois pieds d'eau, nous fûmes obligés d'étançonner le navire. Le thermomètre avait toujours été fort bas, et pendant la nuit il descendit à 2°. Du reste, le temps fut calme et serein.

Il parut alors évident que nous serions bientôt 10 oct.
obligés de compter les degrés de température d'après l'échelle descendante, car dans la matinée le thermomètre fut à zéro, et ce n'était que le 19 du même mois qu'il était arrivé à ce point l'année précédente. Nous fûmes donc obligés de travailler le dimanche, car quarante-huit heures de pareille gelée auraient rendu fort difficile de couper la glace, qui avait déjà de trois à quatre pieds d'épaisseur. Nous n'avions pas fait plus de la moitié du chemin nécessaire pour atteindre le lieu de notre nouvelle prison; il était indispensable pour la sûreté du vaisseau de le conduire dans un endroit où il fût à flot, et nous n'en étions pas à moins de cinquante toises. Tous nos efforts ne nous firent avancer que de trente pieds.

Le temps ne changea pas, et nous gagnâmes 11 oct.

quarante-cinq pieds. Un brouillard couvrit tous
12 oct. nos agrès de glace le lendemain matin, et nous
13 oct. avançâmes encore d'autant. Le 13 fut un beau jour, calme, serein, et je vis que le soleil fondait la neige sur les rochers, quoique la température à midi ne fut que de 8°. Elle tomba à 1° à minuit. Nous avions encore gagné quarante-cinq pieds.

14 oct. Dans le cours de cette matinée, un vent d'ouest amena de la neige; le thermomètre remonta à 12°, et à 22° à minuit. Nous coupâmes encore la glace, mais le vent nous empêcha de faire entrer le navire dans le canal que nous lui
15 oct. avions ouvert. La force du vent augmenta jusqu'au lendemain matin, et alors il tomba. Nous vîmes que la nouvelle glace avait été de nouveau rompue en pleine mer, et l'on apercevait quelques espaces d'eau libre. Le vaisseau avança de cinquante pieds dans cette journée, et de qua-
16 oct. rante-cinq dans la suivante; mais il ne se trouvait pas encore à flot lorsque la marée était basse. Le temps fut variable, et les changemens du thermomètre presque imperceptibles.

17 oct. Une semaine, une seconde semaine nous avaient fort peu avancés. Nous fûmes encore obligés de faire du dimanche un jour de travail, et nous gagnâmes ainsi quarante pieds. Un vent assez fort, qui s'était élevé pendant la nuit, dura
18 oct. jusqu'à midi. Le lundi, nous n'avançâmes que de vingt pieds, et nous vîmes que les espaces

d'eau libre du côté du nord s'étaient agrandis. Le lendemain, nous gagnâmes trente pieds. Les 19 oct.
blocs de glace que nous coupions étaient si lourds, que nous ne pouvions les lever qu'à l'aide du cabestan. Je vis du rivage, que la glace, que le vent avait rompue les jours précédens, commençait à se former de nouveau sur la surface de l'eau.

Le 20 octobre, la température tomba de 12° à 20 oct.
4°. Nous avançâmes de trente pieds, mais nous trouvâmes que l'épaisseur de la glace augmentait considérablement. Le lendemain, nous ga- 21 oct.
gnâmes quarante pieds, et nous n'aperçûmes plus aucune portion d'eau libre. Un vent im- 22 oct.
pétueux, qui était accompagné de neige, nous empêcha de travailler dans la matinée suivante; mais dans la soirée nous avançâmes de quatorze pieds, ce qui nous mit presque à flot à la marée basse. Nous en gagnâmes encore autant le len- 23 oct.
demain. Pendant ces quatre jours, le temps avait beaucoup varié, et il en avait été de même de la température : cependant elle avait été en général moins froide que depuis quelques jours; et pendant la nuit du 23, le thermomètre fut à 21°.

Ce dimanche, comme les précédens, nous 24 oct.
fûmes obligés de continuer nos travaux; et ils étaient devenus plus pénibles que jamais, car la glace avait alors environ seize pieds d'épaisseur. Il était impossible d'élever hors de l'eau

les masses que nous coupions, ou de les y enfoncer : nous fûmes donc obligés de couper, dans le champ de glace moins épaisse qui nous entourait, une place suffisante pour les y enchâsser; mais ce travail additionnel ne fut pas terminé assez tôt pour que nous pussions en profiter pour faire avancer le navire.

25 oct. Le 25 fut un beau jour, mais le thermomètre descendit à zéro [1]. Nous reprîmes un ouvrage
26 oct. qui semblait interminable, et le lendemain nous fîmes entrer une masse énorme de glace dans la place que nous lui avions préparée, et nous avançâmes de quarante pieds. Nous en gagnâmes
27 oct. cinquante le jour suivant, et enfin nous nous trouvâmes à flot à la marée basse. Pendant ces derniers jours, nous avions vu un assez grand nombre de renards, de lièvres et d'oiseaux, mais nous en avions tué fort peu.

28 oct. Un changement sensible parut s'être effectué dans le temps le 28. Le thermomètre, qui avait été à zéro le matin, tomba à dix degrés en-dessous pendant la nuit. Sur le rivage on avait de la neige jusqu'aux genoux, ce qui rendait très-difficile d'y marcher. Nous ne gagnâmes que treize pieds dans cette journée, la glace étant fort épaisse; la gelée réunissait les fragmens que nous en détachions, presque aussi vite que nous
29 oct. pouvions les séparer. Le lendemain nous avan-

[1] Le point marqué zéro sur le thermomètre de Fahrenheit, répond à 11 degrés au-dessous de zéro de celui de Réaumur. (*Note du Traducteur.*)

çâmes encore de treize pieds, et nous eûmes onze pieds d'eau à la marée basse. Il tomba un peu de neige pendant la nuit, et la température s'éleva à 6° au-dessus de zéro.

Nous ne pûmes gagner que six pieds le jour suivant. C'était bien peu de chose, et il nous restait encore cent toises de glace à couper pour arriver sur une eau plus profonde, ou dans une meilleure position. D'après cette évaluation, c'était de l'ouvrage pour cent jours. Mais la glace s'épaississait tellement de jour en jour, que nous ne pouvions même espérer de pareils progrès; et comme l'endroit où nous étions n'était pas très-dangereux, entourés comme nous l'étions de tous côtés par les glaces, nous résolûmes de discontinuer nos travaux, et de rester où nous nous trouvions. Nous pûmes donc faire du dimanche un jour de prière et de repos, et ce repos nous était certainement très-nécessaire.

30 oct.

31 oct.

Le résumé d'octobre ne peut être que celui de nos travaux, car nous avions employé tout ce mois à avancer à pas de tortue; et après toutes nos fatigues, nous n'avions gagné que huit cent cinquante pieds. Nous n'avions pas même pu atteindre l'endroit où nous avions désiré d'arriver, quelque peu éloignés que nous en fussions. Il fallut donc nous contenter de ce qu'il nous avait été possible de faire. Je crois que plusieurs d'entre nous ne purent s'empêcher de calculer combien, à ce taux, il faudrait de siècles pour

faire un seul voyage par un passage au nord-ouest ; et d'autres se demandèrent quelle prime on exigerait pour assurer le navire qui l'entreprendrait, s'il se trouvait quelqu'un qui voulût faire cette assurance.

Pour n'être pas très-dangereuse, notre situation n'en était pas plus agréable ; cependant nos travaux n'avaient pas été sans utilité. Dans le cas où le vaisseau fût resté sur une eau basse, suspendu à des montagnes de glace, les secousses qu'il aurait éprouvées et ses changemens fréquens de position, l'auraient rendu inhabitable, et il aurait pu être brisé. Si l'épaisseur toujours croissante de la glace, jointe à la nécessité de lever hors de l'eau les fragmens que nous avions coupés, quand nous ne pouvions les enfoncer sous les autres glaces, rendit ce mois très-fatigant pour tout l'équipage, qui était obligé de travailler par un temps souvent très-rigoureux, cette circonstance avait semblé animer tous nos hommes d'un nouveau zèle, et avait prouvé leur esprit de persévérance. La santé d'aucun d'eux n'avait souffert ; et leur occupation constante pendant tout ce temps avait eu un résultat avantageux, en détournant leur esprit d'un sujet de réflexions pénibles, et en les habituant peu à peu à l'idée d'être retenus dans ces parages encore un hiver.

Comme nous allions y commencer une nouvelle résidence, d'à peu près une année, pour le moins, après en avoir déjà fait une de treize mois, il

devint nécessaire de faire l'examen de nos provisions, et d'en régler la distribution, à compter de ce moment. Ces détails offrent peu d'intérêt à la plupart des lecteurs, mais ils en ont beaucoup pour les navigateurs, et par conséquent je ne puis les omettre ; mais je les donnerai d'une manière assez succincte pour fournir à ceux-ci les informations convenables, sans prendre aux autres beaucoup de temps pour les lire.

Il nous aurait fallu pour un approvisionnement de deux ans en pain et en farine, ainsi qu'en graisse de bœuf et en raisins secs pour faire des poudings.	19,514 livres.
Il n'en restait à bord, le 1er octobre 1830, que.	17,364
Déficit. . . .	2,150
Mais, d'une autre part, nous avions en bœuf et en cochon salé.	8,194
En viande conservée, fraîche.	5,056
Total. . . .	13,250
Il ne nous en fallait pour l'approvisionnement de deux ans, que	12,061
Nous avions donc un excédant de.	1,189
La quantité de sucre et de cassonnade aurait dû être pour deux ans, de	2,828

Il nous en restait. . . .	2,738 livres.
La différence n'était donc que de.	90
La provision de cacao pour deux ans aurait dû être de. .	1,371
Nous n'en avions plus que. .	1,209
Déficit. . . .	162

Mais ce déficit se compensait par une caisse et demie de thé, qui en contenaient 96 livres.

Enfin nous avions un autre déficit de dix boisseaux sur la quantité de pois secs, entiers ou concassés, qui aurait été nécessaire pour la consommation de deux ans.

Nos autres provisions consistaient en 120 gallons de rhum et autres liqueurs spiritueuses, 250 livres de riz, 2 barils et 5 cruches d'orge; du jus de citron en quantité suffisante pour un an, à ration entière; 4 petits barils de fruits et légumes conservés dans du vinaigre, 2 caisses de citrons, et 2 boîtes de moutarde.

Je ne parle ici ni des soupes conservées dont nous avions cent gallons, ni d'un tonneau de vin, parce que ces provisions étaient réservées pour les malades. Voyant que nous pourrions atteindre ainsi l'époque probable où nous serions arrivés à l'endroit du naufrage de *la Furie*, et où nous avions encore laissé quelques provisions, à moins qu'auparavant nous ne fussions

obligés d'abandonner le navire pour sauver notre vie, nous adoptâmes, sur la proposition de M. Thom, l'arrangement suivant, qui nous parut varier la nourriture de nos hommes mieux que tout autre plan que nous aurions pu adopter.

Lundi 1er novembre, trois quarts de livre de bœuf salé et autant de farine.

Mardi 2, une demi-livre de viande conservée et un quart de livre de soupe à la farine d'orge.

Mercredi 3, une livre de cochon salé et une soupe à la purée de pois.

Jeudi 4, comme le mardi 2.

Vendredi 5, comme le lundi 1.

Samedi 6, comme les mardi et jeudi précédens.

Dimanche 7, comme le mercredi 3.

Lundi 8, comme les mardi, jeudi et samedi précédens.

De cette manière, nos hommes avaient une soupe six jours sur huit, et, les deux autres, du bœuf et un pouding, ce qui se renouvelait ainsi successivement. Nous espérions que ce régime maintiendrait leur santé et leurs forces, et les mettrait en état de pouvoir voyager au printemps.

Je dois dire à présent que l'endroit où se trouvait le vaisseau, était situé dans une baie qui s'étendait vers le sud, dans le bras de mer à l'ouest. Nous appelâmes cette baie, Baie du Shérif, et la pointe à l'est, Pointe Watch.

Quoique l'eau libre en pleine mer ne s'étendît

pas aussi loin au sud que l'année précédente, les glaces la couvrirent moins vite; et quoique le froid fût de temps en temps très-rigoureux, la température moyenne fut de 5° plus élevée que dans le mois correspondant de 1829, le plus haut point ayant été 24°, et le plus bas 12°. Le 31, elle monta à 24°, c'est-à-dire à 40° plus haut que le dernier jour d'octobre 1829.

Le chirurgien avait seul le temps de chasser; il nous rapporta quelques lièvres; mais ce canton ayant été habité par les Esquimaux l'année précédente, les animaux en général avaient été exterminés ou s'étaient éloignés. Le lieu où nous étions alors fixés, était très-voisin des huttes qu'ils avaient occupées.

CHAPITRE XXXVI.

Mois de novembre et de décembre. — Résumé.

Ce mois commença du moins favorablement, 1er nov.
car la moyenne de la température, le 1er, fut de
21° au-dessus de zéro. Le vent varia plusieurs
fois de force et de direction. Pour commencer
nos préparatifs pour l'hiver, nous désenver-
guâmes nos voiles, nous dégréâmes nos mâts de
hune et nous les descendîmes. Le lendemain il 2 nov.
y eut un coup de vent qui se modéra ensuite,
et le thermomètre tomba à 4° au-dessous de
zéro. On commença les travaux pour couvrir le 3 nov.
vaisseau, et on les continua le jour suivant. Le
4, il y eut tant de vent et de neige, qu'on ne 4 nov.
put travailler que sous le pont; le vent venait
du nord, mais il changea plus d'une fois, et le
thermomètre varia entre zéro et 24° au-dessus.

Ce jour fut employé à couvrir de voiles le 5 nov.
toît établi sur le vaisseau. Les vallées et les
ravins sur le rivage étaient remplis de neige. Les

6 nov. condensateurs furent remis en place. Le samedi, la couverture du navire fut achevée, le pont nettoyé, et beaucoup de choses furent mises en ordre. Il neigea pendant ces deux jours, et le thermomètre ne descendit pas plus bas que 22°
7 nov. au-dessus de zéro. Le dimanche fut un jour de repos, et nos exercices religieux furent repris régulièrement.

8 nov. Il tomba tant de neige dans la matinée, qu'on ne put travailler hors du navire, mais nous ne
9 nov. manquions pas d'ouvrage dans l'intérieur. Le lendemain on s'occupa à rompre la glace autour
10 nov. du navire; et le jour suivant, à l'empiler, comme on l'avait fait l'année précédente. Le temps changea souvent pendant ces deux journées, et le thermomètre varia de 10° au-dessus de zéro
11 nov. à 16° en dessous. Mais le jour suivant, il tomba une forte neige, qui dura seize heures; la température variant de 2° à 16° au-dessous de zéro.

12 nov. Il avait été impossible de travailler la veille hors du navire; mais le temps étant beau et serein le vendredi, on continua à élever une digue de neige autour du vaisseau. Le temps fut
13 nov. aussi favorable le lendemain, mais le thermomètre tomba à 20° au-dessous de zéro, point le plus bas qu'il eût encore atteint. A pareil jour l'année précédente, il était à 26° au-dessus de zéro, ce qui faisait une différence de 46 degrés.

14 nov. Le dimanche nous amena un temps calme et serein, mais très-froid, car le thermomètre des-

cendit à 29° au-dessous de zéro. Une brillante aurore boréale fut le seul incident remarquable : nous n'en avions vu que rarement depuis quelque temps. Le lundi on creusa dans la glace un 15 nov.
trou pour y faire du feu, et les travaux pour former la digue continuèrent. Le ciel étant couvert, le thermomètre remonta le lendemain de 16 nov.
cinq à six degrés : du reste il n'y eut aucun changement ni dans le temps, ni dans nos travaux.

Le 17, nous eûmes pour toute variété un peu 17 nov.
de neige, et nous fîmes des préparatifs pour la construction de l'observatoire, dont on s'occupa les deux jours suivans. Le froid devint alors 18 et 19 nov.
assez vif pour faire descendre le thermomètre à 30°. Le 20, nous recommençâmes à faire des ob- 20 nov.
servations, et nous prîmes note de quelques passages au méridien. Le journal de cette semaine est assez maigre, et le dimanche qui la 21 nov.
termina n'offrit rien de nouveau à rapporter.

Ce jour ne fut remarquable que par la prise d'un 22 nov.
renard noir dans une trappe. C'était le premier que nous eussions vu de la saison. Il était jeune, et mourait de faim, car il dévora sur-le-champ ce qui lui fut présenté. Nous lui donnâmes la place qu'avait rendue vacante la mort du renard blanc que nous avions apprivoisé. Le lendemain 23 nov.
on éleva un pilier pour le thermomètre, et nos travaux ordinaires continuèrent ainsi que le jour suivant. Quoique le temps fût beau, il de- 24 nov.

venait graduellement de plus en plus froid.

25 nov. Le thermomètre tomba à 39° au-dessous de zéro, et pour la première fois de l'année, le mercure gela. On a cru que le mercure, comme beaucoup d'autres métaux, se dilatait en se refroidissant, et que par conséquent il devait briser le tube d'un thermomètre ; c'est pourtant ce qui n'arrive point : il se contracte au lieu de se dilater, ce qui lui est commun avec le plomb, l'étain et plusieurs autres métaux. Le soleil ne se montra pas ce jour-là au-dessus des montagnes du sud; nous ne l'aperçûmes donc pas du vaisseau, quoiqu'on pût le voir sur la terre de tous ces points élevés. C'était le premier avis qui nous était donné de la longue nuit qui allait arriver.

26 et 27 nov. Les deux jours suivans n'offrirent ni variété ni intérêt. Le ciel fut tantôt serein, tantôt couvert. Le thermomètre remonta à 16°. Tous nos travaux continuèrent, et, le dimanche, on se reposa comme de coutume.

28 nov.

29 nov. Le temps étant doux et beau le lundi matin, j'allai me promener jusqu'à l'endroit où nous avions passé un si long hiver. Je vis que notre ancien havre était plus encombré de grosses glaces que l'année précédente, et il en était de même de la baie. Notre position actuelle me parut donc certainement préférable, indépendamment du fait que nous étions plus avancés vers le nord, direction que nous devions prendre. Il peut paraître puéril que je parle de deux ou

trois milles comme d'un grand avantage obtenu : mais si l'on veut se rappeler que nous avions passé un mois en mer pour faire à peine cent cinquante toises, et que le bonheur de se trouver là, à l'instant et à l'endroit où la glace offre une ouverture, ne fût-ce que pour une heure ou deux, peut faire pencher la balance entre la liberté ou l'emprisonnement pour tout un hiver dans un cachot de glaces, on conviendra que même deux milles étaient un sujet de félicitation. Je ne vis point d'animaux pendant cette promenade, ni même une seule trace de leur passage.

Je jugeai à propos de faire ériger quelques poteaux, pour indiquer aux naturels l'endroit où nous étions alors; car il était probable qu'ils ne tarderaient pas à chercher le vaisseau. Ces poteaux étaient surmontés d'une barre dirigée vers notre position, ce qui me parut suffisant. Nous aurions même pu nous dispenser de ce soin, persuadés qu'ils nous chercheraient jusqu'à ce qu'ils nous eussent trouvés, car ils y avaient plus d'intérêt que nous, du moins dans leur opinion. Et pourtant leur retour ne nous aurait pas été d'un médiocre avantage, puisque nous espérions en obtenir des provisions fraîches d'une espèce ou d'une autre.

Le lendemain, on plaça la poudre dans un 30 nov.
magasin qui avait été construit la veille sur le rivage. C'était un beau jour, et nous montâmes

sur le haut d'une montagne pour voir le soleil; mais un brouillard épais couvrait l'horizon à midi. Nous arborâmes un pavillon sur la montagne, pour aider les naturels à trouver le vaisseau. La température de ce jour fut de 11° à 18° au-dessous de zéro. C'était la fin d'un mois dont le résumé n'offre ni variété ni intérêt.

Le commencement en avait été favorable quant à la température; elle était ensuite devenue très-rigoureuse, mais elle avait fini par s'adoucir un peu. Le froid, terme moyen, avait été de 4° 3/4 moins vif que dans le même mois de 1829. Le mercure s'était gelé cette année le 25 novembre, et quoique de mauvais mercure se fût gelé l'année précédente, le 17 décembre, quand le thermomètre n'était qu'à 37° au-dessous de zéro, le mercure pur ne s'était gelé que le 14 janvier, quand le thermomètre était descendu à 39°. Il y avait donc une différence de deux mois entre les époques où le mercure s'était gelé pour la première fois dans ces deux années.

Nous n'eûmes aucun motif pour changer d'opinion en bien ou en mal sur le havre où nous étions. Notre vaisseau était hors du courant que devaient suivre les glaces quand elles se mettraient en mouvement, et c'était une considération très-importante.

Nous avions été occupés tout ce mois à faire du vaisseau une demeure commode; nous avions

construit des digues, et nivelé les monticules de glace qui nous entouraient; et comme nous avions alors plus d'expérience, notre ouvrage était mieux fait que celui de l'année précédente. Le pont de dessous avait été rendu plus clair et plus agréable à l'œil, au moyen d'une couche de peinture blanche.

L'observatoire avait été placé sur un rocher aussi près du navire qu'il était possible, et la construction en avait été perfectionnée par des murs de neige, et un passage en neige, garni de doubles portes. Nous avions observé quelques passages au méridien. Nos succès à la chasse avaient été nuls; nous n'avions fait d'autre prise que le renard trouvé dans une trappe.

Nos travaux avaient nui considérablement à la régularité de l'école. Cependant nous avions continué à faire prendre des leçons à ceux qui étaient le moins avancés; et j'eus lieu de croire que la bonne santé de nos hommes fut due en grande partie aux exercices qui occupaient sans cesse leur corps et leur esprit.

Nous ne fûmes pas aussi sensibles au froid du 1er dé commencement de ce mois qu'on avait pu le croire, quand le thermomètre variait de 12° à 22° au-dessous de zéro. La glace sur le lac avait un pied et demi d'épaisseur. Nous poursuivimes inutilement deux perdrix blanches. Le temps de la chasse était alors fort court, car il faisait nuit

à deux heures après midi. Mais c'était le moindre des maux occasionés par la brièveté de ces jours, qui ne permettent pas de voyager dans le fort de l'hiver. Ce n'est pas que l'on soit beaucoup plus heureux dans le cœur de l'été, car alors la fonte des neiges et l'état de la glace rendent tout voyage impossible pendant la plus grande partie de la saison. C'est ainsi que ce climat réduit la somme de la vie : de la mer ou de la terre, de l'hiver ou de l'été, il est difficile de dire ce qui est le pire; et je crois qu'un bon philosophe en viendrait à la conclusion que les Esquimaux seuls connaissent ici le vrai secret du bonheur, et la manière raisonnable de vivre; et comme il est probable qu'il n'attribuerait pas au pouvoir de leur raison cette grande découverte, si longtemps cherchée, il serait obligé de convenir que la nature n'est pas toujours une marâtre comme on l'a appelée. Si dormir et manger, manger et dormir est un mode de bonheur qui a été contesté en d'autres pays, même quand il y est mis en pratique, personne n'en contestera le prix dans cette contrée, et ne doutera que ce ne soit réellement la somme toute et complète de la félicité humaine. L'Esquimaux ne mange que pour dormir, et ne dort ensuite que pour manger de nouveau : que peut-il faire de mieux? rien ne manque à son bonheur. Si nous eussions été mieux élevés, nous en aurions fait autant; mais nous étions là hors de notre

élément, tant philosophiquement que géographiquement parlant.

Le temps n'eut rien de désagréable. Dans la 2 déc.
matinée, le thermomètre ne fut qu'à 12° au-dessous de zéro, et il remonta jusqu'à 2° dans la soirée. J'avais arrangé nos quarts de manière que la moitié de nos hommes pussent se promener à terre le matin, et l'autre moitié après midi. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'exercice est regardé comme un des meilleurs moyens de prévenir le scorbut. Nous prîmes un renard blanc dans une trappe. Il fit beaucoup de vent pendant
la nuit; il augmenta dans la matinée; mais il 3 déc.
finit par se calmer, et il tomba de la neige jusqu'au soir. Nous reconnûmes que la marée était aussi irrégulière qu'elle l'avait été dans le havre que nous avions occupé l'année précédente.

Le vent était tombé, mais il continua à neiger 4 déc.
toute la nuit. Il fit alors beau, et le thermomètre se fixa à zéro. La neige qui venait de tomber avait un pied d'épaisseur, et nous fûmes obligés d'en débarrasser les abords du vaisseau. Un pied de neige ne forme pas un grand volume d'eau, tant que la gelée n'en a pas fait une masse compacte; car le vent en disperse beaucoup. C'est du reste une évaluation qu'il n'est pas facile de faire, et qui est sans grand intérêt dans ces contrées; car ici la pluie est sans utilité, puisqu'elle n'a pas de végétation à favoriser; et si la neige protége quelque chose, c'est un sol dépourvu de

plantes qui puissent en profiter, et des rochers également indifférens à la pluie et à la sécheresse, au froid et à la chaleur.

Nos condensateurs nous rendaient de nouveau un grand service, car, en les nettoyant le samedi soir, on y trouva trois boisseaux et demi de glace. C'était une preuve qu'il y avait assez de chaleur entre les ponts, et personne n'en disconvenait. J'ai déjà décrit en quoi ils consistaient, et j'ai fait connaître le principe d'après lequel ils agissaient, en les comparant au condensateur d'une machine à vapeur ordinaire. Mais j'aurais dû dire alors ce que je puis ajouter à présent, que cet expédient fort simple nous dispensait d'avoir recours à ces moyens compliqués, qui étaient adoptés précédemment pour remédier à l'invasion de l'humidité entre les ponts. On se souvient qu'aucun des procédés dispendieux qui avaient été employés, et notamment les doublures en liége, n'avaient pu prévenir cette condensation de vapeur, qui est occasionée dans l'intérieur d'un vaisseau par les exhalaisons du corps humain et autres causes ; ce qui faisait que l'eau découlait sans cesse, et rendait la situation des marins très-désagréable, surtout dans leurs hamacs. Je n'ai nullement dessein de blâmer les auteurs de ces inventions, et j'en ai d'autant moins le droit, que cet inconvénient se fit sentir sur mon propre navire lors de mon premier voyage en 1818, le moyen que j'employai dans

le second pour y remédier, ne s'étant pas alors présenté à mon esprit. Mais à présent que je l'ai essayé, et qu'il a complétement réussi, je puis en toute sûreté le recommander comme devant être adopté à bord de tout navire qui entreprend un voyage dans les mers septentrionales.

La semaine se termina de la manière ordinaire, 5 déc.
et le jour destiné au repos et à la religion fut célébré comme nous nous en étions fait une règle, sauf les cas de nécessité.

Le 6 ne produisit aucun changement qui mé- 6 déc.
rite d'être rapporté. Dans le fait, il n'arrive que trop souvent que mes observations n'ont rapport qu'à nos travaux, qui étaient toujours les mêmes; aux variations du temps, qui sont rarement fort intéressantes, et à celles de la température, qui le seraient encore moins, s'il n'était curieux de suivre les changemens qu'elle subit dans un climat semblable. L'homme est un animal étrange, puisqu'il peut vivre dans des pays si variés, sous des climats si opposés, et se nourrir d'alimens si différens; mais il le serait encore davantage, si, après avoir connu un autre pays, — je ne dis pas meilleur, car il ne peut en exister de pire, — il avait fixé volontairement sa résidence sur les côtes du détroit du Prince-Régent, en Amérique. Il y est pourtant arrivé, de quelque endroit qu'il y soit venu. S'il avait connu les bananes et les ananas, il a appris à y préférer l'huile de poisson

et la graisse de veau marin ; il a substitué les os aux bambous, la neige au bois et à la pierre, les peaux de veaux marins aux tissus de coton ; et n'ayant pas oublié d'apporter avec lui du feu et, ce qui vaut encore mieux, la dose d'industrie qui pouvait lui être utile, il s'est fait une habitation qu'il trouve si commode, qu'il ne porterait envie aux habitans d'aucun pays, quand même il aurait ce qu'ils possèdent. N'est-il pas aussi fier de lui-même et de sa supériorité, que tout autre homme menant une vie bien différente? S'il ne l'était même pas beaucoup plus, il ne serait pas vrai de dire que la vanité des hommes ignorans et grossiers est proportionnée à leur ignorance et à leur grossièreté. Mais cet arrangement est admirable, et les philosophes ont raison, en principes généraux pourtant, mais pas tout-à-fait dans leur application. L'homme, pris en masse, est également heureux dans tous les genres de vie qu'il mène, dans toutes les régions de la terre, dans tous les degrés de civilisation. C'est tout autre chose de soutenir qu'individuellement tous sont également heureux, ou qu'il existe pour tous des compensations équivalentes de bonheur et de souffrances.

7 déc. Il n'y eut rien de nouveau le 7, que le spectacle de la première belle soirée que nous eussions eue de tout l'hiver ; nous vîmes dans le même moment le lever, le midi et le coucher d'un soleil qui n'avait plus ni lever, ni coucher ; qui

ne semblait nous les promettre que pour manquer à sa promesse; et qui se glissait, non le long de l'horizon, mais sur un espace étroit, comme pour nous dire qu'il se passerait long-temps avant qu'il nous revît. Cependant le ciel resplendissait de l'éclat du soleil couchant, et les nuages brillaient de teintes qu'ils présentent rarement sous le climat plus favorisé de notre pays.

La construction d'un observatoire pour les 8 déc.
observations magnétiques avait occupé nos hommes la veille, et les occupa encore toute cette
journée. Les deux suivantes n'offrirent rien de 9, 10, 11 déc.
remarquable. Le temps, quoique variable, avait été beau pour ce pays. Le thermomètre avait varié de 10° à 35° au-dessous de zéro. Ainsi se termina une autre semaine de détention. Ceux de nous qui aimaient les jeux de mots trouvèrent que le nom Shérif, donné à notre havre, n'avait pas été mal appliqué [1].

Les hommes qui allèrent se promener à terre 12 déc.
après le service divin, virent un glouton. Le
temps du lundi fut, comme celui du dimanche, 13 déc.
calme et serein, et il y eut une aurore boréale
peu remarquable. Le mardi il n'y eut guère de 14 déc.
changement dans l'uniformité inévitable de nos occupations et de nos amusemens. Nous suivîmes, comme en beaucoup d'autres occasions, les traces d'animaux que nous ne pûmes voir;

[1] Le shérif de chaque comté en Angleterre est chargé, entre autres choses, de présider aux exécutions. (*Note du Traducteur.*)

nous portâmes des fusils, dont nous ne fîmes aucun usage; nous cherchâmes à entrevoir un soleil invisible, pour nous assurer du moins qu'il existait encore, et nous ne fûmes pas fâchés, je ne dirai pas quand le jour finit, puisqu'il n'y avait plus de jour, mais quand nous pûmes nous mettre au lit.

15 déc. Une forte brise, accompagnée de neige, fut une sorte de variété, mais elle empêcha nos hommes de sortir de prison, et c'était un malheur. Ce n'est rien moins qu'un soulagement de pouvoir réfléchir librement à ses maux. Si la vanité, l'ambition, l'amour de la gloire, soutenaient le courage des chefs, il ne pouvait guère en être de même du reste de l'équipage, qui n'avait qu'à exécuter les ordres qu'il recevait de ceux dont il partageait les travaux, sans espoir d'aucune renommée. Mais il est bon de remarquer que, d'un autre côté, ceux-ci étaient libres d'inquiétude, et exempts de toute responsabilité.

16 déc. Il n'y eut à remarquer qu'une aurore boréale fort pâle. Le temps et la température offraient si peu de différence depuis quelques jours, qu'il est inutile d'en parler. L'occupation de nos
17 déc. hommes le 17 fut de couvrir les barques de neige pour les mettre à l'abri du temps. Cet ouvrage fut interrompu par un grand vent qui se modéra dans la soirée, mais qui recommença le lendemain. Il ne dura pourtant pas long-temps,
18 déc. et nous eûmes le reste de la journée du samedi

pour divers travaux dont il est inutile de parler. L'effet des derniers vents fut de durcir la neige sur la terre au point de la mettre en état de soutenir le poids de notre corps. Ils balayèrent celle qui était accumulée sur les rochers, dont les cimes noires contrastèrent alors avec l'aspect général du pays. Nous passâmes le dimanche 19 déc.
comme nous le passions toujours quand cela nous était possible.

Nous comparâmes les différentes marées que 20 déc.
nous avions observées. Il faudrait en présenter une table complète au lecteur, ce que je n'ai pas dessein de faire, pour le mettre en état d'en apprécier l'irrégularité singulière. J'ai fait mention des mêmes faits dans la relation de notre première année de détention, et ils furent encore plus remarquables la seconde. Les marées ne suivaient aucune règle. En dépit de la lune, les vents, les courans, les glaces, et peut-être encore d'autres accidens, mettaient tous les calculs en défaut. La marée était haute ou basse, quand bon lui semblait, et c'était presque tout ce que nous en savions.

Suivant le calendrier, nous étions arrivés au 21 déc.
jour le plus court de l'année, ce qui nous était assez indifférent, puisqu'il n'y avait plus de jour pour nous; mais le soleil atteignit sa plus grande élongation à minuit. Cette journée et la suivante furent pour nous d'égale longueur. De 27° au-dessous de zéro, le thermomètre remonta

22 déc. à 21° le lendemain, qui fut un jour orageux. Pour confirmer ce que je viens de dire des marées, celle de ce dernier jour ne monta le matin que d'un pouce.

23 déc. Il fit beaucoup de vent toute la nuit, mais
24 déc. nous eûmes une belle matinée; et le lendemain le vent ayant encore emporté la neige des rochers et durci celle qui remplissait les ravins, nos promenades en devinrent plus faciles et presque agréables. La terre n'offrait pourtant rien qui pût nous amuser, et elle ne faisait que procurer à nos hommes le moyen de prendre de l'exercice. Il est probable que c'était pour eux une tâche plutôt qu'un plaisir; mais cela était nécessaire, et encore plus pour eux que pour nous. La température de la nuit fut de 18° au-dessous de zéro.

25 déc. Il tomba beaucoup de neige le jour de Noël, ce qui ne nous empêcha pas de célébrer cette
26 déc. fête de la manière accoutumée. Le dimanche qui la suivit fut pour nous un second jour de
27 déc. repos, et le lundi nous reprîmes nos travaux accoutumés. Le temps s'améliora, et pendant les trois derniers jours, la moyenne du froid pendant la nuit fut de 20° au-dessous de zéro.

28 et 29 déc. Les deux jours suivans, il tomba de la neige, le thermomètre remonta à 9°, et redescendit ensuite à 17°. Il n'y eut d'autre événement, pendant tout ce temps, que la prise d'un renard.

30 déc. Nous mesurâmes la glace qui couvrait le lac,

et nous trouvâmes qu'elle avait plus de trois pieds d'épaisseur. Le mercure se gela de nouveau. La glace accumulée dans les condensateurs montait à quatre boisseaux. C'était la plus grande quantité que nous eussions trouvée l'année précédente, après avoir pris nos arrangemens pour établir une température raisonnable entre les ponts. Un temps très-froid termina le mois et l'année. Nous eûmes la plus haute marée que nous eussions encore vue; elle monta de près de huit pieds et demi. 31 déc.

Avant de faire le résumé d'un mois qui n'offre ni intérêt ni variété, on me permettra quelques remarques sur les événemens de l'année. C'est la période de temps qui contient nos principales découvertes; et quoiqu'elles n'occupent pas un très-grand espace géographique, elles sont d'une grande importance, puisqu'elles resserrent le cercle dans lequel il reste encore des recherches à faire, à tel point qu'elles rendent possible de les terminer en une seule saison, avec moins de risque et à moins de frais qu'on n'aurait pu le faire sans cela.

Il y a quelque raison de croire que nous aurions pu tirer notre vaisseau des glaces, si nous nous y fussions pris d'une manière différente; si nous eussions commencé plus tôt nos tentatives, et que nous eussions essayé de nous glisser peu à peu le long de la côte. Mais je crus prudent de céder à l'expérience supérieure du comman-

dant Ross en ce genre de navigation, d'autant plus qu'il connaissait particulièrement ce grand détroit. Il regardait cette entreprise comme aussi dangereuse que difficile, et il ne doutait pas que les glaces ne nous ouvrissent un passage assez à temps pour nous mettre en état d'avoir fait autant ou plus de chemin à une époque donnée, sans courir des risques inutiles. L'événement ne répondit pas à son attente; mais aurions-nous mieux réussi en adoptant un autre plan? c'est ce que nous ne saurons jamais.

Le vaisseau semblait avoir souffert quelques avaries en restant si long-temps échoué, car quelques voies d'eau s'y étaient de nouveau montrées; mais nos arrangemens pour l'hiver étaient parfaits; nos hommes jouissaient de la meilleure santé possible, et paraissaient avoir profité du nouveau régime que nous leur faisions suivre. L'exercice qu'ils prenaient régulièrement y contribuait, et devait avoir encore cet avantage, qu'en s'habituant à la marche, ils seraient plus en état de voyager par terre, quand la saison en serait arrivée.

Quoique le temps eût été souvent très-froid, la température avait été fort variable, et la moyenne était de 4° au-dessus de celle du mois de décembre de l'année précédente. Le plus haut point du thermomètre avait été 6° au-dessus de zéro; le plus bas, qui avait eu lieu le 31 décembre, 47° au-dessous, et la moyenne, 20° 24'.

CHAPITRE XXXVII.

Mois de janvier, février et mars 1831. — Résumé.

Quoique la température restât à 47° au-dessous de zéro, le temps fut calme, et le froid ne nous parut pas aussi rigoureux qu'il l'était. Le vaisseau fut pavoisé, et le jour du nouvel an célébré de la manière ordinaire. Le firmament était si clair, que pendant quatre heures on ne put voir aucune étoile : tel était l'effet du crépuscule de midi. Le dimanche, le thermomètre tomba à 52° au-dessous de zéro; mais même alors les hommes qui allèrent se promener à terre, après le service divin, ne se plaignirent pas du froid. 1er janv. 1831. 2 janv.

Les trois jours suivans, la température varia de 46° à 50°, le temps continuant à être serein; un ciel couvert fit monter le thermomètre, le 6, à 34°; mais la sérénité du temps s'étant rétablie, il redescendit, le 7, à 43°. Les occu- 3, 4 et 5 janv. 6 janv. 7 janv.

pations de nos hommes étaient toujours les mêmes, et il n'y eut d'autre variété que la prise
8 janv. d'un renard. Le samedi termina une semaine monotone, sans amener aucun changement dans le temps ni dans la température.

9 janv. On trouva encore un renard dans la trappe le dimanche, jour qui d'ailleurs se passa comme de coutume. La seule circonstance remarquable fut la vacillation du thermomètre sans aucune cause apparente, le temps ayant été uniformément calme et serein. A six heures du soir, il monta de 45° à 36°, y resta une heure, et retomba ensuite à 45°; de sorte que, pendant ce court intervalle, le mercure se dégela et se regela. Il y eut une aurore boréale le matin et une autre le soir, toutes deux très-faibles.

10, 11 et 12 janv. Le temps étant sombre, le thermomètre monta un moment à 23°. Nous examinâmes la glace du lac; elle avait trois pieds et demi d'épaisseur.

13 janv. Le 13, le ciel offrit aux yeux les plus belles couleurs, comme l'année précédente, et la terre
14 janv. fut fort élevée par la réfraction. Le 14, il y eut du vent et de la neige, ce qui fit monter le
15 janv. thermomètre à 10°, et le lendemain il s'éleva jusqu'à 4°, changement considérable dans l'espace de quinze jours. Le soleil n'était pas encore visible.

16 janv. Il tomba un peu de neige le dimanche, et le baromètre monta à 2°. Le temps fut à peu près
17 et 18 janv. le même le lendemain; mais le mardi il fit un

grand vent accompagné de beaucoup de neige. Le mercredi, le soleil parut pour la première fois; c'était un jour plus tôt que l'année précédente; c'était une vue encourageante, quoiqu'il dût se passer encore long-temps avant que nous pussions tirer quelque avantage de la présence du soleil, du moins quant à la chaleur. 19 janv.

Des trois jours suivans, les deux premiers n'offrent rien d'intéressant; le troisième fut remarquable par un bel et grand halo autour de la lune, avec quatre parasélènes. Ce phénomène eut lieu à huit heures du soir, quand la hauteur de la lune était de 32°. Les parasélènes occupèrent une position horizontale, et il y avait tout autour un arc brillant parallèle à l'horizon. Le rayon du halo était de 25°, et au point du croisement les couleurs prismatiques se déployèrent, tandis qu'on voyait par momens un second halo de 5° également coloré. Nous jouîmes une heure de ce spectacle, après quoi le ciel se couvrit, et il tomba de la neige. 20, 21 et 22 janv.

Il y eut une brise fraîche le dimanche, et encore plus de neige que la veille. Le temps fut serein le lundi, et le thermomètre fut à 11°; il remonta à 7° le lendemain, qui fut aussi un jour très-doux. Le soleil brilla le 26, et pour la première fois, ses rayons frappèrent sur le vaisseau. Le commandant Ross s'occupa à mesurer une base. 23 janv. 24 janv. 25 janv. 26 janv.

27 janv. Un halo remarquable se montra le 27, formant un peu plus d'un demi-cercle autour du
28 janv. soleil. Peu de changement dans le temps le 28; on tua quelques perdrix blanches, et l'on vit un grand nombre de corbeaux, de lièvres et de
29 janv. gélinottes. Le samedi nous prîmes un renard.

30 janv. La température du dimanche fut de 19° au-dessous de zéro. Après l'office divin, nos hommes firent six milles pour aller sur les îles où les Esquimaux avaient résidé l'année précédente; mais ils n'y trouvèrent que des huttes désertes
31 janv. et quelques trapes. Le dernier jour du mois fut marqué par un vent impétueux qui chassait la neige avec force. Le thermomètre, s'élevant avant le vent, remonta à 2°.

En dépit de quelques jours d'un froid très-rigoureux, la moyenne de la température de ce mois fut d'environ 23° au-dessous de zéro; en janvier 1830, elle avait été de 26°. Le plus haut point du thermomètre fut environ 2° au-dessus de zéro, et le plus bas 56° au-dessous.

Quand la température était aux degrés les plus bas, le temps était calme et serein, mais ces jours-là nous ne pouvions faire aucune observation avec les instrumens, dont il était aussi impossible de toucher le métal que si c'eût été du fer rouge.

La chasse au fusil et aux trappes nous avait rapporté dans le cours de ce mois sept renards et quatre oiseaux. Le lac était gelé jusqu'au fond

dans l'endroit où nous en mesurâmes la glace pour la dernière fois. Elle avait alors près de quatre pieds d'épaisseur; elle avait augmenté de dix pouces depuis le mois de décembre.

Quoique nous eussions vu le soleil pour la première fois le 19, plusieurs jours de temps couvert ne nous permirent de le revoir que lorsqu'il eut atteint trois degrés de hauteur. Le point du jour était alors à huit heures, et nous avions assez de temps pour travailler et pour prendre de l'exercice. Nous avions été désappointés en ne voyant pas les naturels, comme nous nous y attendions, mais nous attribuâmes leur absence au mauvais temps.

Février commença par un très-fort vent du 1er fév.
nord, et le thermomètre remonta jusqu'à six heures du soir, et arriva à six degrés au-dessus de zéro. C'était la plus haute température qu'on eût jamais observée dans ces régions à une pareille époque de l'année; il s'éleva jusqu'à 11°
le lendemain. La journée avait commencé par 2 fév.
un temps calme et serein, mais elle finit par un vent du nord non moins violent. La matinée du 3 fév.
3 fut semblable. A midi le thermomètre descendit à zéro. Il remonta un peu dans la soirée, mais ce fut pour retomber à zéro à minuit.

Il tomba beaucoup de neige le jour suivant; 4 fév.
le vent tourna au sud, et, la température baissa à 15° au-dessous de zéro. Nos hommes travaillèrent à construire un nouvel observatoire pour

vérifier les réfractions, et à réparer les autres, dont l'un avait été ébranlé jusque dans ses fondations, parce qu'il tenait près de nous à la glace, qui avait été rompue par un coup de
5 fév. vent. Le samedi soir, le thermomètre était à 24°
6 fév. au-dessous de zéro; et le dimanche il descendit à 32°. Nos hommes, en se promenant après l'office divin, virent plusieurs perdrix blanches.

7, 8 fév. Le froid continua les deux jours suivans, pendant lesquels il n'y eut de remarquable qu'une
9 fév. faible aurore boréale. Pas de changement le 9; le seul événement fut la prise d'un malheureux renard, à qui la gelée avait fait perdre sa langue, pour avoir mordu les barres de fer de la trappe.
10 fév. Le froid fut très-vif le lendemain, et la température descendit à 42°; nous prîmes un autre renard. J'essayai une seconde fois de faire des observations sur la variation diurne, mais l'aiguille refusa tout service.

11 fév. La brise étant piquante, et le thermomètre marquant 39 au-dessous de zéro, nos hommes trouvèrent impossible de se promener à terre,
12 fév. et il en fut de même le samedi. Les condensateurs produisirent cette semaine cinq boisseaux
13 fév. de glace. Le dimanche se passa suivant l'usage, et il n'y eut aucun changement dans le temps.
14 fév. Dans la soirée du lundi, la température baissa jusqu'à 45°. On prit un autre renard, et un se-
15 fév. cond fut encore pris le lendemain. En compen-
16 fév. sation, un des nôtres s'échappa le jour suivant,

en emportant sa chaîne qu'il avait rompue. Le thermomètre descendit encore d'un degré.

Nous coupâmes la glace sur la mer, et nous lui trouvâmes environ quatre pieds et demi d'épaisseur. On prit encore deux renards, dont l'un avait perdu sa langue de la même manière que celui dont j'ai déjà parlé. Celui qui s'était échappé fut assez mal avisé pour entrer dans une des trappes, et nous le reprîmes le samedi. Pendant ces trois jours la température varia peu ; elle était à 45°, quand minuit termina la semaine. 17, 18 et 19 fév.

Les renards semblaient alors être en grand nombre, car nous en prîmes encore un le dimanche matin ; on avait vu depuis peu quelques gélinottes et quelques lièvres. Le lundi, nous trouvâmes un autre renard dans une trappe. Le temps fut à peu près le même que la semaine précédente; cependant, le ciel ayant été couvert le mardi, le thermomètre remonta à 31° au-dessous de zéro. Le même jour un renard fut encore pris dans une trappe. Si nos anciens voisins avaient été à leur poste comme l'année précédente, ils ne nous auraient pas laissé une si grande part de butin. 20 fév. 21 fév. 22 fév.

Une neige abondante fit monter le thermomètre à 22°, et le même temps continua jusqu'au lendemain. Alors le ciel s'éclaircit, et il fut encore serein le jour suivant : nous tuâmes deux gélinottes et un lièvre. Après plusieurs change- 23 fév. 24 fév. 25 fév.

mens de vent et de température, la nuit du
26 fév. samedi fit descendre le thermomètre à 40°.
27 fév. Le soleil n'eut que la force nécessaire pour faire monter le thermomètre de 43° à 38°, et il redescendit ensuite à 42°. On vit quelques liè-
28 fév. vres pendant la promenade du dimanche, et un plus grand nombre encore le lundi ; mais on ne put en tuer aucun. C'était une expérience d'écolier que de charger un fusil d'une balle de mercure gelé, et d'en percer une planche d'un pouce d'épaisseur; mais peut-être ne l'avait-on jamais faite jusqu'alors.

Le résumé de ce mois est encore plus aride que celui des précédens. Il avait fait très-froid, surtout vers la fin ; et la moyenne de la température fut de 34° au-dessous de zéro : à ne prendre que les quinze derniers jours, elle eût été de 42°.

Le froid, comme je l'ai déjà dit, nuisit beaucoup aux observations; cependant nous en fîmes quelques-unes. Nos hommes conservèrent leur bonne santé, et, ce qui n'était pas moins important, leur bonne humeur.

N'ayant pas encore vu les Esquimaux, nous perdîmes l'espoir de recevoir leur visite avant le mois de mai, quoique nous ne sussions trop comment expliquer leur absence.

Notre chasse, si prendre des renards au piége peut s'appeler une chasse, avait eu beaucoup de succès : mais on ne doit pas nous accuser

d'avoir conspiré de gaieté de cœur contre la vie de ces animaux : nous avions une nombreuse famille de chiens à nourrir, et il fallait les tenir dans le meilleur état possible ; car le moment où ils allaient nous être utiles n'était pas très-éloigné.

Le temps resta le même. Il y eut une seule 1er mars.
aurore boréale qui agita l'aiguille magnétique, comme on l'a souvent observé. Toute la lumière que j'en pus réunir, au moyen d'un verre grossissant d'une grande dimension, ne produisit aucun effet sur le thermomètre différentiel. Les 2, 3 et 4 mars.
trois jours suivans n'amenèrent presque aucun changement ; mais le samedi nous eûmes quel- 5 mars.
ques rafales pendant une partie de la journée ; et le thermomètre, qui au commencement du mois était à 38°, descendit à 40° : on prit un renard et l'on tua un lièvre.

Il fit un peu plus chaud le dimanche ; le ther- 6 mars.
momètre monta à 28° pendant deux heures ; il retomba à 40° le lundi pendant la nuit. Le même 7 mars.
jour nous tuâmes un lièvre ; les deux jours sui- 8 et 9 mars.
vans le temps resta à peu près le même.

Un renard qui vint sur le vaisseau, fut sur 10 mars.
le point d'être pris par nos chiens. Nous fîmes geler de l'huile d'amandes dans un moule à balles, à la température de 40° au-dessous de zéro. Chargeant ensuite un fusil de cette balle, nous tirâmes contre une planche qu'elle fendit, et elle rebondit à terre sans s'être cassée. Une balle sem-

blable en glace ne produisit aucun effet. Le même
11 et 12 mars. temps continua les deux jours suivans. Le samedi, à minuit, la température était à 35°.
13 mars. Le temps ne changea pas le dimanche. Nos
14 mars. hommes commencèrent le lundi à préparer du sable pour fondre un canal sur la glace, et nous prîmes un autre renard. Nous avions déjà vu que le soleil commençait à fondre la neige sur
15 mars. quelques rochers. Dans l'après midi du mardi, le temps changea; il fit un grand vent et il tomba
16 mars. beaucoup de neige, ce qui dura le lendemain
17 mars. jusqu'à midi. Le 17, le temps fut alternativement couvert et serein; mais le thermomètre resta à environ 36°. Le froid se fit sentir très-
18 mars. vivement le vendredi, sans que la température
19 mars. de l'air fût plus basse; mais le samedi elle baissa jusqu'à 44°. Les condensateurs produisirent cette semaine cinq boisseaux et demi de glace : c'était la plus grande quantité que nous eussions jamais trouvée depuis que cet appareil avait été arrangé à notre satisfaction.
20 mars. La continuation et l'intensité du froid à cette époque de l'année commencèrent à attirer sérieusement notre attention; et la mention, faite jusqu'à satiété, des degrés du thermomètre, ne doit pas même être sans quelque intérêt pour le lecteur. Il tomba le dimanche à 52°, et la moyenne des vingt-quatre heures ne fut que de 49°. Le
21 mars. lundi, à quatre heures du matin, le soleil passa l'équateur sous cette température excessivement

basse, événement sans exemple dans tous les précédens voyages.

Il n'y eut aucun changement à cet égard les deux jours suivans, quoique le baromètre eût monté et descendu plusieurs fois; le lendemain, il y eut une différence de quelques degrés en mieux. Le taux moyen de la température de la journée fut de 30°, et le thermomètre monta jusqu'à 25°. Le vendredi et le samedi n'offrirent aucun changement important; dans cette dernière nuit, le thermomètre marqua 35°. 22 et 23 — 24 mars. — 25 et 26 mars.

Les trois jours suivans n'eurent rien de plus remarquable. Le temps fut très variable; alternativement couvert et serein : il tomba des giboulées de neige, auxquelles succéda une brise piquante. La plus basse température de ces trois jours fut de 35° à 28°, et elle avait une tendance à remonter. 27, 28 et 29 mars.

Le 30, le temps subit un changement sensible et fort agréable. Le thermomètre remonta à 11 degrés au-dessous de zéro, et l'air nous paraissait si doux, que nos hommes se félicitaient les uns les autres de la beauté du temps, même quand la température fut redescendue à 20°. Il n'y a nul doute que ce jour ne leur parût véritablement chaud, car tel est l'effet du contraste. A 40° plus haut, c'eût été en Angleterre un froid d'hiver tel qu'on en éprouve rarement, et nous y aurions été aussi sensibles que personne, même avec cette énorme différence. Le lendemain il 30 mars. — 31 mars.

fit encore plus chaud, car le thermomètre s'éleva à 8° pendant le jour, et ne descendit pas plus bas que 17° pendant la nuit : ainsi se termina un autre mois.

On doit déjà avoir remarqué le froid excessif de ce mois ; jamais dans aucun des voyages des navigateurs qui nous avaient précédés on n'en avait éprouvé de pareils à la même époque. Le plus haut point du thermomètre avait été 8° au-dessous de zéro, le plus bas 52°, et la moyenne 3[illegible]°.

Comme il avait tombé beaucoup de neige, presque toute la surface de la terre n'était qu'une masse de glace et de neige. Une seule fois la neige avait cédé pour un temps bien court à l'influence du soleil, et nous l'avions vue se fondre sur quelques rochers exposés à ses rayons ; mais le nombre de ces rochers n'était pas considérable, et ils en furent bientôt recouverts. Dans le même mois de l'année précédente nous avions vu des torrens tomber des montagnes pendant plusieurs jours.

C'était un fâcheux présage pour l'exécution de nos plans, et cette circonstance contribuait quelquefois à inspirer à nos hommes un découragement que leurs occupations monotones ne tendaient pas à dissiper. Cependant tous étaient en bonne santé, pas un seul n'avait été malade, et il n'y avait parmi eux aucune apparence de scorbut.

Plusieurs observations avaient été faites dans le cours de ce mois. Indépendamment d'un assez grand nombre de renards pris à la trappe, nous avions tué douze lièvres et quelques ptarmigans; mais, des renards que nous avions apprivoisés, il n'en restait que deux vivans.

La contrariété que nous éprouvions en ne voyant pas les Esquimaux, augmentait à mesure que leur absence se prolongeait: ils nous fournissaient de l'occupation et de l'amusement, et nos hommes en avaient encore un plus grand besoin que nous. Nous manquions de chair de veau marin pour nourrir nos chiens; et, sans le bonheur que nous avions eu de prendre des renards, ces pauvres animaux seraient morts de faim. De la venaison et du poisson frais nous auraient aussi été fort agréables, et nous n'avions pas une garde-robe de vêtemens de peaux aussi bien garnie que nous l'aurions désiré : nous conservâmes encore l'espoir de recevoir leur visite.

CHAPITRE XXXVII.

Une expédition est entreprise. — Relation de ce voyage. — Résumé du mois d'avril.

1er et 2 avril. Le temps ne s'améliora que lentement; cependant le 2 avril la température pendant la nuit
3 avril. fut à zéro, et dans la journée elle s'était élevée à 3° au-dessus. Nous nous aperçûmes que l'ai-
4 avril. guille d'inclinaison s'était dérangée Le dimanche il y eut une brise, qui devint un ouragan le lendemain. Les variations de la température furent sans importance.

5 avril. C'était le jour où nous avions commencé nos expéditions l'année précédente. L'état des choses était alors bien différent; d'ailleurs nous ne pouvions guère nous passer de l'aide des naturels
6 avril. et du secours de leurs chiens. Dans la nuit du 6, le thermomètre descendit à 17° au-dessous de zéro, ce qui nous donnait une température de 34° plus froide que celle du même jour de l'année précédente.

Toute la journée fut une suite de coups de vents qui chassaient la neige avec force. Ils cessèrent avant le jour suivant, qui fut beau, mais froid; le thermomètre pendant la nuit était à 20°; il ne fit pas plus chaud le samedi. Quand le soleil agissait sur la neige, elle devenait étincelante; mais on n'y voyait pas d'eau, et elle ne paraissait pas se fondre. Il fit encore plus froid de 2° le dimanche, qui se passa suivant l'usage. 7 avril. 8 avril. 9 avril. 10 avril.

Le lundi, le thermomètre remonta presque à zéro, ce qui était un augure favorable. Nous nous occupâmes des préparatifs d'un voyage que nous projetions. Ce changement heureux ne fut pas de longue durée, car le lendemain le thermomètre retomba à 23°. L'année précédente, à pareil jour, il y avait plusieurs mares d'eau près du vaisseau et sur le rivage; cette année-ci tout était glace solide. Les deux jours suivans, la température s'adoucit, et le thermomètre monta très-près de zéro à midi. Il atteignit 4° au-dessus de zéro le vendredi, et il se fixa à 2° le samedi: nos préparatifs de voyage se continuèrent. 11 avril. 12 avril. 13 et 14 avril. 15 et 16 avril.

On vit ce matin le premier ortolan de neige de la saison. Nos préparatifs de voyage furent terminés le lundi, et nous n'attendîmes plus qu'un temps favorable. Le lendemain parut nous promettre un changement, car le thermomètre monta à 8° au-dessus de zéro, et l'air semblait doux, en dépit d'une brise. Deux hommes furent envoyés en avant à une distance de deux milles, 17 avril. 18 avril. 19 avril.

avec le traîneau, afin qu'ils fussent prêts à partir de très-bonne heure le lendemain matin, si le temps le permettait.

20 avril. Le temps étant beau, le commandant Ross partit de grand matin avec quelques-uns de nos hommes; cinq devaient l'accompagner pendant tout son voyage; les autres revinrent au navire, où ils arrivèrent à midi. On s'occupa à préparer un autre traîneau et une cuisine portative. Le

21 avril. 21, le thermomètre monta jusqu'à 31° au-dessus de zéro, et nous fûmes agréablement surpris en voyant arriver trois Esquimaux, Neytaknag, Pooweytak et Noyenak.

Ils étaient venus avec leurs chiens par les montagnes situées à l'occident, et ils s'arrêtèrent à environ un quart de mille, en levant les bras pour montrer qu'ils étaient sans armes, et en s'écriant, suivant leur usage et en forme de salut amical: « *manig tomig!* » Nous allâmes aussitôt les joindre. C'étaient les Esquimaux qui avaient passé l'hiver à Awatutyak, au nombre de trois familles, et ils étaient alors à leur station près de l'entrée du bras de mer qui conduisait à cet endroit. Le commandant Ross les avait rencontrés, et il les avait chargés d'une lettre pour moi, pour m'informer qu'il avait acheté d'eux, pour deux couteaux, deux magasins de saumons. C'était une exellente nouvelle, et nous prîmes des mesures pour envoyer chercher le lendemain matin des provisions si agréables.

Nous leur donnâmes à dîner et à coucher, et nous apprîmes d'eux ce qui suit : Tous leurs amis à Neitchillee se portaient bien, à l'exception de Tiagashu, qui était mort pendant l'hiver. Ils avaient tué beaucoup de rennes, pris beaucoup de poisson, et ils s'étaient attendus à nous voir à Awatutyel et à Neitchillee. L'un des trois était sur le point d'aller à Neitchillee, et il apprendrait à ses compagnons où nous étions alors. Nous regrettâmes la mort de notre ami Tiagashu, qui avait été un des premiers à nous donner des informations sur la géographie du pays. Il était d'un excellent caractère ; et comme il avait une famille nombreuse, il avait tellement souffert de la disette pendant un certain temps, que nous avions cru devoir lui fournir des vivres ainsi qu'à sa famille. Très-pauvre lui-même par suite de la même cause, il avait fort peu de choses à vendre, et il n'avait pu faire que très-peu d'échanges avec nous ; mais nous avions fini par lui faire présent d'une lime et d'un couteau, ce qui l'avait mis de niveau avec les autres. C'était un acte de justice autant que de libéralité, car toute cette famille avait toujours été pleine d'attentions pour nous, et elle nous avait montré sa reconnaissance en nous donnant un veau marin sur deux qu'elle avait pris. Quoi qu'il pût être comme Esquimaux, il était du moins à nos yeux un homme aimable et exemplaire. Nous ne pûmes apprendre quelle avait été la cause de sa

mort, et nous regrettâmes de ne pas avoir été près de lui, puisque nos médicamens auraient peut-être pu lui sauver la vie.

22 avril. Suivant les traces laissées par le premier traîneau, je quittai le vaisseau à quatre heures du matin avec le chirurgien, trois marins et nos trois Esquimaux. Nous arrivâmes à onze heures à leur station, nommée Niokhunagriu. C'était l'endroit où nous avions dressé notre tente le 28 juin précédent. Nous y trouvâmes les deux magasins de poissons, qui ne pesaient ensemble que 180 livres, mais nous n'en payâmes pas moins le prix convenu. Ils se mirent sur-le-champ à nous construire une hutte de neige, et elle fut achevée en quarante-cinq minutes. Nous ne tardâmes pas à nous préparer un dîner chaud, qui nous fut fort agréable après avoir fait seize milles sur une glace très-raboteuse. Cependant nous apprîmes que la route était meilleure au-delà de l'endroit où le commandant Ross avait quitté ceux qui l'avaient accompagné. Nos hommes ayant oublié leurs couvertures, nos bons amis leur prêtèrent des peaux.

A midi, deux d'entre eux partirent à grands pas avec un traîneau et six chiens, pour aller chercher un troisième dépôt de poisson, qu'ils nous dirent être sur les bords d'un lac à une assez grande distance. Je pensai que cette nouvelle provision valait la peine qu'on l'attendît, et le prix en fut également fixé à un couteau.

Pendant ce temps nous examinâmes leur hutte, qui était assez grande pour les trois familles, ayant dix-huit pieds de diamètre; mais elle était dans un état de dégradation qui prouvait qu'elle avait été occupée depuis le commencement de l'hiver. Les femmes nous accueillirent cordialement, et nous en trouvâmes une vieille qui était malade, ou qui croyait l'être. Le chirurgien lui donna quelques médicamens. C'était la femme à plusieurs maris, et elle lui montra sa reconnaissance en lui donnant une des pierres d'où ce peuple tire du feu, présent qui devait certainement avoir du prix aux yeux de celle qui le faisait. Ils nous offrirent de l'eau, qui est fort rare parmi eux dans cette saison, parce qu'il faut beaucoup d'huile pour fondre une certaine quantité de neige ; ils nous donnèrent aussi du saumon, et nous l'acceptâmes pour ne pas les offenser; nous leur fîmes en retour quelques petits présens.

Ils nous firent des questions sur les hommes de notre équipage, et ils répondirent à celles que nous leur adressâmes sur leurs amis et leurs familles. Un enfant nouvellement né avait été nommé Aglugga, en l'honneur, à ce qu'il paraît, du commandant Ross, que les Esquimaux nommaient ainsi. La vue de cinquante peaux de veau marin prouvait que leur pêche avait été bonne, et indépendamment de la chair que nous voyions dans leur hutte, ils en avaient plusieurs dépôts sous la neige. Ils avaient en outre tué

deux bœufs musqués et deux ours. Ils avaient espéré que nous pourrions venir et les acheter, mais ne nous voyant pas, ils les avaient mangés ; ils s'étaient fait des vêtemens avec les peaux d'ours, et ils n'avaient rien de ce genre à vendre en ce moment.

Une brise qui s'éleva dans la soirée rendit notre hutte si froide, que nous fûmes obligés d'ajouter à l'entrée un passage tortueux, et pourtant, lorsque la nuit tomba, le thermomètre y était à 25° au-dessous de zéro. Le poisson n'était pas encore arrivé, et nous fûmes obligés de nous amuser avec les enfans au jeu que les Esquimaux appellent l'Ours et les Chiens, à la grande satisfaction de leurs parens.

A minuit, les deux Esquimaux arrivèrent avec les poissons qui étaient fort beaux, et pesaient ensemble environ cent cinquante livres. Ils parurent très-satisfaits du couteau qui leur avait été promis. Leur extérieur et l'air fatigué de leurs chiens prouvaient qu'ils avaient fait un long voyage ; et comme ils avaient été absens quatorze heures, nous calculâmes qu'ils avaient pu faire trente-six milles. Nous les envoyâmes se coucher, et à
23 avril. quatre heures du matin nos hommes se levèrent pour prendre leur repas avant de partir, et pour préparer le traîneau.

M'étant amusé à poursuivre quelques gélinottes, je trouvai à mon retour que les chiens avaient fait curée d'une partie de notre poisson,

et qu'en y comprenant ce que les Esquimaux et nous nous en avions consommé, il ne nous en restait plus qu'environ deux cent cinquante livres. C'était encore plus que nos hommes, qui n'étaient pas très-forts, en pouvaient porter en sus de nos provisions. Je fis donc un marché avec un Esquimaux pour qu'il nous prêtât trois chiens; il devait me donner en outre une javeline qu'il avait faite, et recevoir une lime en échange.

Nous partîmes, après avoir fait présent d'une aiguille à chacune des femmes. C'était un beau jour, quoique la brise fût très-forte. Heureusement nous l'avions au dos, et elle ne nous incommodait pas. Après avoir fait quatre milles, nous arrivâmes à un cap fort élevé nommé Neokouak, et nous traversâmes le bras de mer par un chemin plus court et meilleur que celui que nous avions pris en venant, ce qui nous fit gagner un mille. Nous nous arrêtâmes à mi-chemin pour nous reposer et prendre quelque nourriture, mais nous fûmes obligés de nous passer d'eau, faute d'avoir le temps de faire fondre la neige. Nous fûmes charmés de voir que l'extrémité de ce grand bras de mer, qui contient les pêcheries de saumon, était couverte de bonne glace, de sorte qu'à compter de cet endroit du moins, le chemin serait facile jusqu'à la première grande rivière. A trois heures après midi, nous arrivâmes au vaisseau, avec notre cargaison en

bon état; elle était d'un grand prix pour nous, car elle nous assurait des provisions fraîches pour quatorze jours, ce qui nous permettait d'économiser le jus de citron, celui de tous nos articles dont nous étions le moins bien pourvus.

Comme c'était le jour de la naissance du roi, nous arborâmes nos pavillons, ce qui parut amuser beaucoup nos amis les naturels, et l'équipage fut régalé suivant la coutume. Un des Esquimaux, ayant été invité à entrer dans la cabane, nous donna encore quelques détails sur les affaires de ses compagnons. La veuve de Tiagashu avait trouvé sur-le-champ un nouveau mari, parce qu'elle avait cinq enfans. Il est certain que ce « parce que » ne serait pas une fort bonne raison en Angleterre, car une famille toute faite, apportée en mariage par une femme, n'y est pas regardée comme un grand avantage. Mais dans cette contrée, les cinq enfans étaient une fortune, une grande fortune, une source de revenu plutôt que de dépense, de bonheur et de prospérité plutôt que d'embarras et de soucis. Dès l'âge de huit ans, ils commencent à être utiles. Quelques années plus tard, ils sont en état de se suffire à eux-mêmes; et quand leurs parens sont vieux, les enfans, qu'ils soient d'un premier ou d'un second lit, ou même adoptifs, car l'adoption est en usage en ce pays, doivent fournir à tous leurs besoins. Il n'y existe pas de taxe au profit des pauvres.

Quand le progrès des connaissances et la législation auront introduit cette taxe chez les Esquimaux, les enfans ne songeront plus à pourvoir même à leurs propres besoins; il n'y aura plus d'adoption; la veuve qui aura cinq enfans cherchera en vain un nouveau mari; tous iront ensemble dans le dépôt de mendicité, et ceux qui seront en état de prendre des veaux marins travailleront pour procurer des moyens de subsistance aux fainéans, jusqu'à ce qu'ils meurent de faim tous ensemble. C'est l'utopie qu'un état de choses où la femme ayant cinq enfans, est la femme la plus recherchée, et peut choisir parmi les jeunes gens; et c'est plus que l'utopie quand le nombre des enfans procure la richesse au lieu de causer la pauvreté; quand l'homme veut réellement travailler, et que le travail de l'homme suffit, et il suffit toujours, pour fournir non-seulement à ses propres besoins, mais à ceux des individus qui doivent compter sur lui jusqu'à ce qu'ils puissent ou qu'ils veuillent travailler eux-mêmes. Que le sage de nos contrées fasse un voyage dans ce pays, et qu'il prenne des leçons de sagesse de sauvages portant des vêtemens de peau de veau marin, buvant de l'huile et mangeant du poisson cru.

Je ne saurais parler en termes d'approbation d'une autre partie de leur économie politique; et cependant, considérée dans son ensemble, elle a encore quelque chose de spécieux. Il ne

faut pas mettre en pièce un système de législation, et dire ensuite que telle ou telle loi est mauvaise. Il faut le contempler en masse, et sous tous les rapports, avant de nous permettre de décider ce qui est bien; et songeons qu'en général ce qui est le plus convenable est ce qui est le mieux. Une des coutumes des Esquimaux est de faire un troc de leurs femmes. Si les Romains, parvenus à une civilisation bien différente, en faisaient autant, je crains que les raisons qu'ils en donnaient ne puissent se défendre, quoique je n'aie pas dessein de discuter ici cette question. Physiologiquement parlant, les vues des citoyens Esquimaux, à cet égard, peuvent être philosophiques, quoiqu'il reste à examiner si elles sont saines en pratique. Ils s'imaginent qu'ils en auront un plus grand nombre d'enfans. C'est une bonne chose que d'avoir de bonnes raisons à alléguer, pour faire ce qui peut ne pas être très-bien.

21 avril. Nous avions été absens les deux derniers jours de la semaine. Le dimanche fut beau et très-froid; le thermomètre étant à 3° au-dessus de zéro pendant la journée, et à 12° au-dessous pendant la nuit. Le repos de ce jour nous parut plus agréable que de coutume; mais comme nous avions retiré la couche de neige dont nous avions couvert le pont, il fit plus froid qu'auparavant dans l'intérieur du navire. Notre guide Esquimaux nous quitta en nous promettant de

nous envoyer un veau marin, et de la graisse que nous avions perdue.

Le veau marin arriva, ainsi que la graisse perdue et qui avait été retrouvée. Une forte brise rendit le temps froid, quoique le thermomètre fût à 6° au-dessus de zéro pendant le jour, et seulement à 10 au-dessous pendant la nuit. Il est probable que nous commencions déjà à trouver en nous-mêmes une nouvelle échelle de température plus agréable, quoique le froid extrême n'eût pas cessé depuis longtemps. Les physiciens devraient nous donner quelques explications à ce sujet. Le corps engendre-t-il plus de chaleur quand il fait froid, et en engendre-t-il d'autant plus que le froid est plus rigoureux? Si cela n'est pas, comment pouvions-nous avoir aussi chaud à 50° au-dessous de zéro qu'à 10° ou 20° au-dessus, laissant de côté les accidens fortuits du vent, et son action sur le corps quand il y est exposé? Mais, de quelque manière qu'on explique ce fait, pourquoi le thermomètre du corps, son opinion, pourrais-je dire, change-t-il de cette manière? Ce qui n'avait rien de désagréable un mois auparavant, nous était alors insupportable. S'il pouvait arriver en juillet un froid de 52° au-dessous de zéro pendant la nuit, avec une température de 70° au-dessus pendant le jour, il n'est pas facile de se figurer ce qu'on éprouverait. 25 avril.

Après une température de 16° au-dessous de 26 avril.

zéro pendant la nuit, le jour nous en amena une de 10 au-dessus. Même à un point si bas de l'échelle ascendante, le soleil produisait un effet si puissant sur la neige, qu'elle fondit pen-
27 avril. dant quatre heures. La nuit, le thermomètre descendit à zéro. Il fit beaucoup de vent et il
28 avril. tomba de la neige le lendemain, et le thermomètre à minuit marqua 6° au-dessus de zéro. La nuit suivante, il descendit de nouveau à 16° au-dessous. La neige et le vent avaient continué toute la journée. Le temps et la température
29 et 30 avril. furent très-variables pendant les deux derniers jours du mois. Le 30, à minuit, le temps était calme et serein, et le thermomètre marquait 9° au-dessous de zéro.

Le résumé de ce mois ne sera pas long. La température prit enfin un aspect plus favorable que nous ne l'avions espéré. La moyenne fut 6° 44′ au-dessous de zéro; le plus haut point 30° au-dessus, et le plus bas 25° au-dessous. Nous avions continué nos diverses observations scientifiques. Le dernier jour du mois, l'épaisseur de la glace était de six pieds, tandis qu'elle avait été d'environ sept pieds l'année précédente. La cause apparente de cette différence était que la surface de la glace, en 1831, avait été couverte d'une couche de neige plus profonde, ce qui avait été une protection contre l'air froid.

La santé de nos hommes continuait à être

bonne, et les provisions fraîches que je leur avais procurées devaient les maintenir en cet état. Nous avions retrouvé les Esquimaux, comme nous l'avions désiré depuis si long-temps; enfin nous avions pu commencer notre voyage par terre.

CHAPITRE XXXVIII.

Retour du commandant Ross.

1er mai. La température varia pendant toute la journée de 2° à 12° au-dessus de zéro, ce qui semblait annoncer un changement décidé et favorable. Après l'office divin, le commandant Ross arriva, ayant laissé ses compagnons à environ vingt milles au nord. Il s'était hâté d'arriver pour qu'on leur envoyât du secours. L'enseigne Taylor avait eu un pied gelé, de sorte qu'il ne pouvait plus marcher, et les quatre autres, quoique excessivement fatigués, étaient obligés de le traîner. Nous leur envoyâmes tous les hommes de l'équipage. Il était probable que l'enseigne serait condamné à l'inaction pour tout l'été, tandis que les autres auraient au moins besoin d'une semaine de repos.

Le commandant Ross nous apprit que l'éclat de la neige ayant presque aveuglé ses compagnons, il n'était arrivé sur le bord de la mer, à

Awatutyak, que six jours après son départ; qu'il y avait cherché un passage conduisant dans l'océan occidental, qu'il en avait examiné scrupuleusement chaque crique, qu'il en avait suivi toute la côte; et il déclara, sans hésiter, qu'il ne s'y trouvait aucun passage. Il était donc évident que la mer, que les naturels supposaient conduire à Neitchillee, n'était que la mer orientale, ou une partie du golfe qui se trouve en cet endroit entre Port-Logan et le havre d'Élizabeth, d'où il résultait clairement qu'il ne pouvait exister aucun passage plus près de nous que sous la latitude de 71° 55', où se trouve un autre grand bras de mer. Malheureusement nous en étions trop loin pour pouvoir en faire l'examen par terre de l'endroit où nous nous trouvions, ce qui redoubla, non sans raison, nos regrets de n'avoir pu avancer davantage pendant l'automne précédent. Tout ce que nous pouvions faire en ce moment, c'était de reconnaître la ligne de côtes à l'ouest de la péninsule, et il fut décidé que ce serait l'objet de notre prochaine expédition.

Le commandant Ross nous dit aussi qu'il avait trouvé la glace fort raboteuse, et par conséquent la marche difficile; qu'il avait fait 150 milles; que le temps avait été très-froid, le thermomètre étant descendu à 18° au-dessous de zéro; et qu'il était tombé à deux reprises une immense quantité de neige. Il ajouta que la pression sur

la glace de la mer avait dû être très-forte, puisque d'énormes fragmens en avaient été accumulés sur les rochers jusqu'à la hauteur de quarante pieds. Il n'avait vu d'autre animal qu'un corbeau.

Voici, au reste, la relation du commandant Ross.

CHAPITRE XXXIX.

Relation de l'expédition du commandant Ross.

Ce devait être pour nous un sujet de regret, 20 avril.
de ne pouvoir plus compter sur l'aide des Esquimaux, dont les traîneaux et les chiens nous avaient rendu des services si essentiels, et qui nous construisaient des demeures temporaires avec tant de facilité et de promptitude. Cependant nous avions acquis quelque expérience, et vers le milieu d'avril, je devins impatient d'aller voir une seconde fois Aw-wuk-too-teak [1], que je n'avais pu examiner que très-imparfaitement, et qu'il était important pour nos opérations futures de reconnaître avec une grande exactitude.

Nous partîmes donc du vaisseau, le 20 avril, à 3 heures du matin. J'avais cinq hommes avec

(1) Le même endroit que le capitaine Ross écrit Awatutyak. (*Note du Traducteur.*)

moi, et nous fûmes accompagnés quelque temps par le chirurgien et quelques autres, qui nous quittèrent à 8 heures. Peu de temps après j'aperçus des traces récentes d'Esquimaux, et comme il était important de trouver, s'il était possible, un guide pour Aw-wuk-too-teak, je suivis leurs pas tandis que mes compagnons longeaient la côte. J'arrivai ainsi à Neak-kog-nak; et là, à l'aide de ma lunette d'approche, je vis une hutte de neige, d'où sortirent trois hommes qui avancèrent à grand pas leurs couteaux à la main; mais ils les jetèrent dès qu'ils me virent mettre mon fusil par terre, et ils m'accueillirent en poussant leurs cris de salutation amicale. L'un d'eux était Pow-weet-yah [1], le père de l'enfant dont la mort avait causé une altercation entre nous l'année précédente, et que nous n'avions pas revu depuis ce temps : les deux autres étaient ses fils. Ils nous dirent qu'ils nous avaient attendu tout l'été, avec une provision considérable de rennes et de saumons, comme ils nous l'avaient promis. Ils furent fort surpris d'apprendre que les glaces nous avaient empêché d'avancer vers le nord, et ils nous assurèrent qu'ils avaient vu beaucoup d'eau libre à Ow-weet-te-week.

Ils nous apprirent qu'ils s'étaient arrêtés huit jours en cet endroit; qu'ils étaient en chemin pour se rendre à Neak-kog-na-geoo, sur la côte

[1] Nom que le capitaine Ross écrit Poweytak. (*Note du Traducteur.*)

de la mer occidentale, et qu'ils avaient dessein de traverser le pays en suivant une chaîne de lacs qui conduisaient à la mer, au nord de Neityel-le.

Les observations faites pendant les deux hivers précédens m'avaient porté à conjecturer que le pôle magnétique devait être de ce côté, et à peu de distance du vaisseau; je désirais donc vivement examiner l'endroit où ils allaient. Je les déterminai à me permettre de les y accompagner, et à ne partir que lorsque je serais retourné au vaisseau, après avoir fini mon expédition actuelle. Ils consentirent à m'attendre dans les environs, mais il me fut impossible de les décider à me suivre à Aw-wuk-too-teak.

Ils m'informèrent que l'automne dernier ils avaient pris beaucoup de saumons dans la rivière de Stanley, et qu'ils en avaient fait des dépôts suivant leur coutume. Ils consentirent à me les vendre, et je leur donnai pour le capitaine Ross un billet qui devait leur servir de lettre de change.

Le brouillard était si épais à quatre heures du matin, qu'on ne pouvait voir qu'à quelques toises. Cependant nous partîmes à six heures; car ils ne voulaient se rendre à *la Victoire* qu'après notre départ. Notre marche fut d'abord considérablement ralentie par le brouillard; mais il se dissipa à neuf heures, et nous avançâmes plus aisément en remontant le bras de mer d'An- 21 avril.

ne-re-ak-to, et en traversant ensuite la vallée du Stanley. Nous campâmes enfin sur la rive septentrionale du lac qui est à l'extrémité.

22 avril. Le brouillard et la neige ne nous permirent encore de partir qu'à neuf heures du matin. Nous traversâmes alors la chaîne de hauteurs qui sépare les deux lacs, et la profondeur de la neige qui venait de tomber nous causa beaucoup de fatigue. A trois heures après midi le soleil se montra, et ses rayons donnèrent un tel éclat à la neige, que quelques-uns de mes hommes furent bientôt attaqués d'inflammation aux yeux, et nous fûmes obligés de faire halte à six heures du soir. Nous campâmes sur la rive du lac au nord-ouest, mais quoique nous eussions employé tous les moyens ordinaires pour guérir l'inflammation survenue aux yeux de trois de mes compagnons, elle était si vive, que nous fûmes obligés d'y passer tout le reste de la journée. La latitude de cet endroit était 70° 29′ 10″, et la longitude, 0° 33′ à l'ouest du vaisseau.

23 avril. Le soleil ce matin était si brillant, que, quoique mes compagnons fussent guéris, je ne jugeai pas prudent de partir pendant le jour. Je différai donc notre départ jusqu'à sept heures du soir, dans l'intention de voyager désormais de nuit pour éviter le retour d'un pareil inconvénient.

24 avril. A deux heures du matin, nous arrivâmes à l'endroit où notre hutte avait été construite l'année précédente. En dépit d'une forte brise venant

du nord, accompagnée de quelque neige, le temps était fort beau. Ce ne fut pourtant qu'avec beaucoup de difficulté que nous pûmes gravir avec notre traîneau les montagnes qui se trouvaient entre nous et le lac d'Aw-wuk-too-teak. Nous y arrivâmes à six heures du matin, et nous campâmes sur la rive septentrionale du lac, environ à un quart de mille de l'endroit où en sort une rivière qui de là porte ses eaux à la mer.

Je montai sur le haut de la montagne d'Accood-le-ruk-tuk; et la matinée étant belle, j'obtins une vue très-étendue, et je vis le commencement du bras de mer qui avait été si long-temps l'objet de nos recherches. Il paraissait à environ cinq milles de distance, mais il ne semblait pas s'étendre très-loin. Quelques observations que j'y fis me donnèrent pour latitude 70° 38′ 32″; et pour longitude 0° 40′ à l'ouest du vaisseau. Au-dessus de notre campement s'élevait la montagne d'Il-low-na-lig, et j'y vis une hutte de neige en ruines, qui avait été la résidence solitaire de Now-yen-noo-ah et de sa femme l'hiver précédent.

A huit heures du soir nous descendîmes la rivière jusqu'à son embouchure. Quelques-uns de nos hommes boitaient, leurs bottes s'étant gelées, et un autre avait les yeux enflammés. D'une éminence, sur laquelle je montai, on voyait l'extrémité du bras de mer; et comme elle ne paraissait pas à une grande distance, je fis 25 avril.

camper mes hommes, et je partis avec Abernethy pour l'examiner. Ce n'était pas que je m'attendisse à trouver que c'était le détroit que les Esquimaux nous avaient dit aboutir à la mer occidentale à Nei-tyel-le, car ils l'avaient décrit comme étant si large que, dans certains endroits, on ne pouvait d'une de ses rives apercevoir l'autre, quoique les deux bords fussent formés par des terres très-élevées. Mais comme nous n'avions pas examiné celui-ci quand nous avions passé devant la côte en 1829, et que c'était le seul qui eût été négligé, je crus nécessaire d'en faire un examen complet, afin de ne pas être obligés de nous arrêter pour cet objet quand nous ferions voile vers le nord l'été suivant.

26 avril. Cet examen se termina d'une manière satisfaisante, le 26 à 7 heures du matin, de manière à unir cette partie de la côte à celle que nous avions reconnue étant à bord du vaisseau. La latitude de notre campement était 70° 42′ 2″, et la longitude 0° 40′ 1″ à l'ouest du navire.

Dans le cours de cette promenade, je trouvai les monumens que nous avions élevés en 1829; mais les Esquimaux ne les avaient pas respectés, et ils avaient pris les pièces de monnaie que nous y avions déposées. Là, comme en beaucoup d'autres endroits de cette côte, les rochers étaient de granit rouge et de pierres à chaux. La mer était couverte d'une glace unie, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, et à l'horizon on aper-

cevait des monticules qui indiquaient une glace formée l'année précédente.

Ayant accompli le principal objet de l'expédition, je résolus de retourner au vaisseau en suivant la côte, de manière à l'examiner encore plus exactement que nous n'avions pu le faire. Nous partîmes donc à cinq heures et demie du soir, et en dépit d'un brouillard fort épais, nous réussîmes à ne pas nous écarter de la côte. Le 27 à une heure du matin, nous atteignîmes l'entrée du port Élisabeth; la glace y était si unie, qu'elle facilita beaucoup notre marche, quoique nous eussions quelquefois de la neige jusqu'aux genoux. Une forte brise, accompagnée de neige, nous força enfin de nous arrêter à quatre heures, sur la côte méridionale de l'Isthme. 27 avril.

Un des ouragans les plus violens que j'eusse jamais éprouvés éclata alors, et amena une immense quantité de neige, ce qui dura jusqu'au lendemain à midi. Le vent alors se modéra; le temps devint beau dans la soirée, et il nous permit de sortir de notre emprisonnement, dans notre étroit terrier de neige; captivité qui nous semblait toujours plus pénible que la journée de marche la plus fatigante. Nous nous remîmes en route à huit heures; mais la soirée était très-froide, et à minuit le vent, que nous avions eu jusqu'alors par-derrière, tourna tout à coup, et nous souffla directement en face. Nous 28 avril.

aurions volontiers fait halte ; mais l'état de nos provisions ne le permettait pas, car les différens retards que nous avions éprouvés avaient occasioné une plus grande consommation que nous ne l'avions calculé. Nous fûmes donc obligés de continuer notre marche, et nous ne
29 avril. nous arrêtâmes qu'à six heures du matin.

Il se trouva alors qu'un de mes compagnons avait un pied complétement gelé. En y appliquant les remèdes ordinaires, nous empêchâmes les progrès du mal, mais l'inflammation était si forte, que nous fûmes retenus en cet endroit
30 avril. jusqu'au 30 à midi. Alors, nous plaçâmes le malade sur le traîneau, et nous nous remîmes en chemin vers le vaisseau. D'abord la marche fut facile ; mais après avoir tourné une pointe de terre exposée au nord, nous trouvâmes la glace si raboteuse, qu'elle était presque impraticable : ce n'était qu'une masse confuse de blocs de glace accumulés, quelquefois jusqu'à la hauteur de trente pieds. Du haut d'une de ces élévations, nous vîmes qu'à la distance de quelques milles, la glace était parfaitement unie, ce qui nous encouragea à tenter de surmonter cet obstacle. Ce genre de glace continua pendant cinq à six milles, et ce ne fut qu'à force de fatigues comme nous n'en avions pas encore essuyé et d'efforts tels que nous n'en avions jamais fait, que nous parvînmes à nous en tirer. Les secousses inévitables du traîneau firent beaucoup

souffrir notre malheureux compagnon, et cette partie seule de notre voyage nous occupa douze heures.

Trois de nos compagnons étaient complétement abattus, et nous fûmes obligés de faire halte le 1er mai à deux heures du matin, à environ trois milles au sud de l'île d'André Ross. Mais comme nous étions alors presque sans provisions, qu'il était important que Taylor fût soigné le plus tôt possible par le chirurgien, et que les autres ne pouvaient se remettre en marche sans s'être reposés, je partis seul pour le vaisseau. 1er mai.

La distance n'était que de vingt milles; mais, la route étant mauvaise, je n'arrivai à bord qu'à onze heures du matin. Tous ceux qui étaient en état de partir furent envoyés au secours de leurs compagnons, et, peu après minuit, tous étaient arrivés. Taylor avait encore beaucoup souffert pendant ce voyage, mais les soins du chirurgien firent bientôt disparaître les suites les plus douloureuses de son accident. Des trois autres, Richard Wall fut le seul que l'excès de la fatigue rendit malade quelques jours, cependant il n'en éprouva aucun effet fâcheux.

CHAPITRE XL.

Journal de mai. — Voyage avec les naturels.

2 mai. Deux des naturels étaient arrivés la veille, avec la provision de veau marin qu'ils nous avaient promise, et qui pesait 173 livres; ils nous avaient aussi rapporté cinq gros poissons qu'ils appelaient Erkalook-ait-loo. Apprenant qu'ils avaient un autre dépôt de poissons à vendre, nous les envoyâmes les chercher. Le temps fut
3 mai. froid; le thermomètre était à zéro. Le mardi, les deux Esquimaux revinrent, apportant un veau marin, et une petite provision de poisson qui ne pesait que 65 livres, car ils n'avaient pu retrouver leur magasin.

4 mai. Le thermomètre monta à 20° au-dessus de zéro, et la température moyenne fut de 4°. Les deux Esquimaux nous quittèrent, en nous promettant de nous apporter dans trois jours un veau marin et des saumons. Ils devaient pêcher

Gravure figurée à l'eau par Hacker.

pendant l'automne à l'endroit où nous étions, et à Neitchillee pendant l'hiver. Notre nouvelle cuisine portative réussit parfaitement. Le principal avantage en était, qu'elle n'exigeait d'autre combustible que de l'huile, ou de la graisse. Ayant coupé la glace près de nous, nous lui 5 et 6 mai.
trouvâmes une épaisseur de cinq pieds et demi. Le thermomètre pendant la nuit, fut à zéro. Le samedi, nous envoyâmes chercher quelques 7 mai.
objets qui avaient été laissés en arrière pour faire place à M. Taylor sur le traîneau. Ainsi se termina la semaine.

Après l'office divin, nous reçûmes la visite de 8 mai.
quelques familles d'Esquimaux. Un des hommes entreprit de nous conduire à Neitchillee, par les lacs, en huit jours de temps. Sa récompense devait être une grande perche de bois. Un autre, qui était resté à bord, s'en alla le lendemain, 9 mai.
en nous promettant de revenir dans quatre jours. Pendant ces deux jours et le suivant, il n'y eut 10 mai.
guère de changement dans le temps, mais la température moyenne devenait graduellement plus douce.

Nous eûmes, le mercredi, un ouragan et de la 11 mai.
neige. Cet ouragan ne fut plus qu'une forte brise le lendemain. L'Esquimaux revint, mais il n'a- 12 mai.
vait à nous vendre que quelques vêtemens. Les préparatifs de voyage étaient en train, et entre 13 mai.
autres choses on apprêta des provisions pour douze hommes pendant trois semaines. Le temps 14 mai.

parut promettre de s'améliorer, car le thermomètre remonta, pendant le jour, jusqu'au point de congélation, et il ne descendit qu'à 12° au-dessus de zéro pendant la nuit.

15 mai. Pendant leur promenade du dimanche, nos hommes virent plusieurs traces de rennes : ces animaux semblaient revenir pour l'été. La matinée du lundi fut employée à tout préparer
16 mai. pour notre voyage; et à huit heures du soir, le premier traîneau, avec la barque en peaux, et des provisions pour six hommes pendant trois semaines, et un second traîneau portant une même quantité de provisions, partirent pour aller reconnaître la seconde chaîne de lacs et la côte occidentale de la péninsule, aussi loin au nord qu'il serait possible. Deux naturels devaient servir de guides à ces deux divisions. Calculant que nous atteindrions en sept jours la côte occidentale, notre plan était que la seconde division, sous les ordres du commandant Ross, continuât son examen, tandis que la première retournerait au vaisseau pour en rapporter de nouvelles provisions, et rejoindrait la seconde par le plus court chemin. Nous désirions en outre obtenir des naturels de nouvelles informations géographiques et de nouveaux approvisionnemens en vivres et en vêtemens.

17 mai. Nous fîmes neuf milles avant midi, et nous arrivâmes aux huttes des naturels à Neotaknag, environ une heure avant les traîneaux. Nous y

dressâmes notre tente. Des guides qui nous avaient été promis devaient être prêts dans la soirée. On nous dit que plusieurs rennes avaient récemment passé en cet endroit, poursuivis par un loup. Nous avions autrefois trouvé les Esquimaux en possession d'un fragment d'une grande pièce de bois, de quelques cercles de fer et d'autres objets ; nous avions soupçonné qu'ils nous les avaient volés, ou que quelques-uns de nos hommes les leur avaient vendus ; ces soupçons pénibles furent alors dissipés et le mystère fut éclairci. C'étaient des objets que nous avions jetés à la mer comme inutiles pour faire place à d'autres, et les Esquimaux les avaient trouvés. Je gravis une montagne d'environ 800 pieds de hauteur pour examiner le pays. Nos guides arrivèrent dans la soirée, conformément à leur promesse.

Notre marche avait quelque chose de nomade, et formait une ligne pittoresque. La mère des deux guides marchait en avant, un bâton à la main. Venait ensuite mon traîneau, attelé de deux chiens, contenant un de leurs enfans et quelques objets à leur usage, et guidé par une femme portant un enfant sur son dos. Suivaient alors un traîneau des Esquimaux, puis celui du commandant Ross, et un second traîneau des naturels. L'arrière garde se composait d'un Esquimaux traînant deux peaux remplies d'huile, et nous marchions à quelque distance avec un

de leurs jeunes enfans. Nous fûmes obligés de faire plusieurs haltes, car les traîneaux étaient pesamment chargés, la neige très-profonde et la glace raboteuse.

18 mai. Nous avions eu quelque difficulté à déterminer nos guides à aller si loin, quand nous dressâmes nos tentes, et les naturels se construisirent sur-le-champ des huttes de neige. Un grand vent, accompagné de neige, s'éleva alors et dura jusqu'à midi. Nous avions traversé le fond de la baie et l'embouchure de la grande rivière à laquelle nous avions donné le nom de Lord-Lindsay. C'était l'endroit où nous avions acheté une grande quantité de saumons l'année précédente. Nous étions à environ trois milles du continent, près d'un groupe d'îles rocailleuses qui s'étendaient de nord en sud. La terre était très-élevée des deux côtés, et nous avions devant nous la montagne de Kakoloktok. Notre marche s'était dirigée jusqu'alors vers le sud, à fort peu de chose près, et nous avions fait quatorze milles.

Dans la soirée tout fut prêt pour le départ, et le commandant Ross se rendit sur la montagne que je viens de nommer pour prendre des angles, tandis qu'on se remettait en marche. A mesure que nous avancions, le bras de mer se rétrécissait, et l'on voyait un plus grand nombre de petites îles qui indiquaient que l'eau était peu profonde. Nous arrivâmes bientôt à une petite rivière, de chaque côté de laquelle était un ro-

cher de cinq à six cents pieds de hauteur. Il y avait aussi, à l'est de l'île, un canal le long de la côte du continent, par lequel nous pourrions abréger considérablement la distance en retournant au vaisseau. La neige et la glace étaient de nature à rendre notre marche pénible, et nous ne pûmes avancer que lentement. A neuf heures nous passâmes devant l'embouchure d'une autre petite rivière nommée Sokinnohunuting, et nous arrivâmes enfin à celle de la rivière de Saumarez.

C'était le 19, et nous rejoignîmes en cet endroit le commandant Ross. Nous fûmes très-surpris de voir que cette rivière n'était pas couverte de glace, et que l'eau en remplissait le lit et coulait avec rapidité; mais nous le fûmes encore davantage en apprenant qu'elle avait été dans le même état pendant tout l'hiver. En faisant quelques questions à ce sujet, nous apprîmes qu'il se trouve plusieurs sources dans le lac qui est au-dessus, à environ un mille de distance. Nous tirâmes les traîneaux sur une chaîne de hauteurs d'où nous obtînmes une bonne vue de cette rivière, qui semblait couler dans la direction du sud-ouest. Dans un endroit elle était resserrée entre des rochers de quatre-vingts pieds de hauteur, et le lit en était si étroit que nous nous figurions presque que nous pourrions sauter par-dessus. La température de cette eau était de 34 degrés au-dessus de zéro, et nous pûmes 19 mai.

tous nous désaltérer sans avoir l'embarras de faire fondre de la neige.

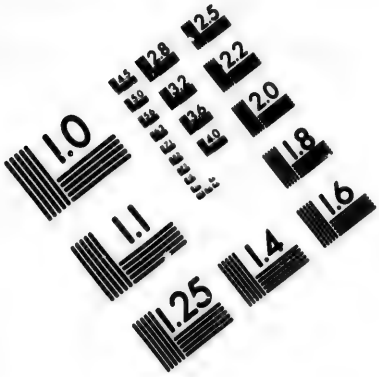
La glace du lac n'était pas couverte d'une neige aussi profonde que celle de la mer, mais cette neige ne présentait aucun indice de dissolution. Nous en suivîmes les bords du côté de l'ouest, où était le pied d'une montagne haute et escarpée, et nous dressâmes nos tentes à trois milles de la rivière, près des huttes de nos guides, qui nous avaient précédés. En dépit de tous nos soins et de toutes nos précautions, un de nos hommes eut un doigt du pied gelé, et il nous fut de peu d'utilité pendant le reste du voyage; il avait caché son accident jusqu'au moment où les remèdes ordinaires ne pouvaient plus suffire. Il en arriva autant à un autre, mais il fut aisément guéri, parce qu'il nous en avertit à temps.

Les naturels s'occupèrent à faire des trous dans la neige pour y déposer des provisions et quelques autres objets, ce qui allégea beaucoup les traîneaux. Ils firent aussi quelques traîneaux de glace d'eau douce en forme de bassin elliptique peu profond. Deux de ces traîneaux attachés ensemble contenaient une quantité considérable d'objets à eux appartenant, et portaient en outre une de leurs femmes. Quoique lourdement chargés, ils marchaient avec beaucoup de rapidité.

Ce ne fut pourtant qu'à neuf heures qu'ils furent prêts à partir, et nous continuâmes à côtoyer le lac du côté de l'ouest, la vieille femme

maintenant toujours son rang en tête de la troupe. Les rives du lac étaient hautes et rocailleuses ; sa largeur variait d'un à deux milles, et il inclinait davantage à l'ouest. A onze heures nous arrivâmes à un détroit d'environ cinquante toises de largeur. La rive était escarpée du côté du sud, et de l'autre était une pointe basse couverte de cercles de pierres, restes des habitations d'été des Esquimaux qui nous accompagnaient, qui y avaient fait un dépôt de poissons pour leur retour. Ils nous dirent que c'était une excellente station pour y pêcher des truites de lac, mais que les poissons de mer ne pouvaient remonter si haut, à cause de la force du courant dans la partie étroite de la rivière dont je viens de parler.

Tandis que nos hommes prenaient leur repas et se reposaient, les naturels firent un trou dans la glace pour pêcher. Nous fûmes surpris de voir qu'elle n'avait que cinq pouces d'épaisseur, quoique ce ne fût qu'à cinq toises du rivage, et que l'eau n'eût en cet endroit qu'une profondeur de six pieds. Elle aurait dû y être plus épaisse qu'au milieu du lac, où pourtant, quoique nous ne pussions trouver le fond, elle n'avait que deux pieds d'épaisseur. La température de l'eau y était précisément au-dessus du point de congélation. Nous essayâmes d'expliquer cette singularité, en supposant l'existence d'un courant d'ouest en est jusqu'à une



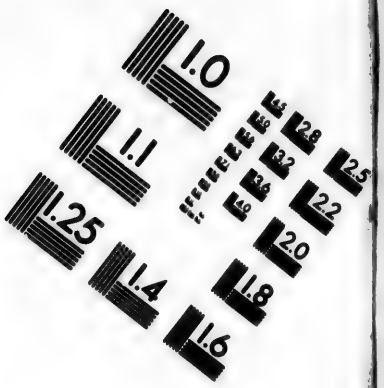
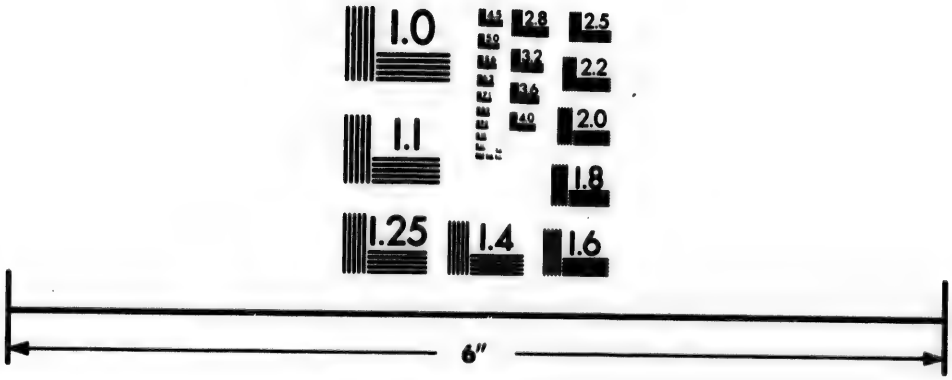


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

époque tardive de la saison; mais comme on ne voyait aucune pente apparente, cette solution n'avait rien de bien satisfaisant. Si nos Esquimaux ne prirent pas de poisson, nous vîmes du moins de quelle manière ils en prennent. Une boule d'ivoire ou d'os, à laquelle sont attachés quatre petits morceaux semblables, est suspendue à une ficelle attachée au bout d'un bâton. Le pêcheur tient ce bâton de la main gauche et maintient ces balles en mouvement à quelques pieds au-dessous de la glace, pour attirer le poisson; et dès qu'il en voit un, il le perce avec la javeline barbelée dont j'ai déjà fait la description.

20 mai. Après une heure de repos, nous continuâmes à marcher sur les bords du lac, et nous y trouvâmes plusieurs baies et criques et quelques îles. Nous arrivâmes ensuite à un autre détroit qui était aussi une station de pêche, et quelque temps après à un troisième, près duquel était une île où nous vîmes des restes de huttes qui avaient servi au même objet. Là nous dressâmes notre tente, et l'Esquimaux qui nous accompagnait bâtit sa hutte. Nous remarquâmes en cet endroit des traces de rennes, et nous vîmes un loup. A huit heures du soir nous nous remîmes en marche, et nous arrivâmes à une terre basse d'un caractère différent. Elle consistait en pierre à chaux, et jusqu'alors tous les rochers avaient été de granit. La neige était fort épaisse, et pen-

dant la nuit le thermomètre tomba au-dessous de zéro.

Là quelques-uns des naturels qui nous accompagnaient ne se soucièrent plus de voyager la nuit. Ils firent donc haîte, et se mirent à se construire une hutte, après nous avoir assurés qu'ils nous rejoindraient le lendemain. L'un d'eux et sa femme consentirent pourtant à nous suivre. Après avoir fait huit milles, nous arrivâmes à une île où nous trouvâmes les restes d'une tente d'Esquimaux, et un des naturels s'y arrêta.

Le 21, nous traversâmes une vraie contrée de désolation, guidés par quelques pierres que les naturels avaient placées à cet effet. Nous passâmes devant plusieurs petites îles, et enfin nous arrivâmes a six heures à l'extrémité de ce grand lac, après y avoir voyagé trois jours. Nous campâmes en cet endroit, où nous vîmes plusieurs rennes et deux loups; mais ils étaient tous trop prudens pour se laisser approcher. Un vent très-fort souffla du nord-est; il tomba de la neige, et le froid fut très-vif, quoique le thermomètre ne fût qu'à 20° au-dessus de zéro. Nous donnâmes à ce grand lac le nom de l'amiral justement célèbre, Von-Krusenstern. 21 mai.

Le vent ne nous permit pas de marcher; d'ailleurs les Esquimaux n'y auraient pas consenti. Le thermomètre tomba à 3°. Le lendemain le vent se calma; mais ils ne voulurent point partir avant que leurs compagnons les eussent rejoints, 22 mai.

ce que le mauvais temps les avait empêchés de faire la veille. On ne voyait qu'une vaste étendue de neige couvrant un pays plat. Le sol était si bas près de l'eau qu'on ne pouvait distinguer où il finissait. Un des Esquimaux nous apprit qu'il y avait une troisième chaîne de lacs à l'ouest, dont les eaux se déchargeaient dans l'océan oriental au moyen de la grande rivière.

A quatre heures les deux hommes qui étaient restés en arrière arrivèrent, et se construisirent une hutte. Ils nous informèrent qu'il existait un autre lac du côté de l'est, et ils le nommaient Tishagriahiu, de même que celui près duquel nous allions arriver, et auquel je donnai le nom de mon ami Jekyl, capitaine de la marine royale. Tandis qu'ils se préparaient à partir, nous eûmes le temps d'examiner un nouveau traîneau, que nous trouvâmes aussi beau qu'extraordinaire. Il avait la même forme que les autres, mais il était entièrement de glace et parfaitement bien fait. A sa transparence, on l'aurait pris pour un traîneau de cristal; et quoiqu'il semblât avoir la fragilité du verre, il était assez fort pour supporter le poids des objets nombreux dont il était chargé. Enfin, tout étant prêt, nous partîmes à onze heures.

21 mai. Nous franchîmes plusieurs langues de terre et quelques petits lacs, guidés par des marques qui étaient souvent tellement couvertes de neige, que nos guides étaient obligés de s'arrêter et

d'entrer en consultation ensemble. A minuit, nous traversâmes une rivière et ensuite un petit lac; et après avoir passé à quatre heures une chaîne de petites hauteurs, nous entrâmes dans une vallée remplie de neige et contenant un lac d'où sortait une rivière que nous remontâmes jusqu'à ce que nous fussions arrivés sur la pièce d'eau dont elle emportait le trop-plein. Ce lac avait deux milles de longueur, et il se joignait à un autre, à peu de distance, par le moyen d'une rivière qui en réunissait plusieurs dans cette chaîne, de manière à former une pente générale. Je donnai à ces deux lacs le nom du professeur Hanstein. Nous finîmes notre journée après avoir fait quinze milles, et nous dressâmes enfin nos tentes à dix heures. Le sol sur lequel nous avions voyagé pendant cette journée était redevenu de granit; la rivière que nous avions traversée avait cent cinquante toises de largeur. La latitude de notre position était 69° 45′ 20″, et la longitude 95°.

Nous fûmes rejoints par deux des naturels que nous avions laissés en arrière, et il fut bientôt nécessaire de nous remettre en marche. Là, comme dans tous les endroits où nous nous étions arrêtés, les Esquimaux firent un dépôt de provisions pour les y retrouver à leur retour. Ce ne fut qu'avec difficulté que nous pûmes déterminer l'un d'eux à partir, et je crois qu'il n'y aurait pas consenti sans la crainte qu'il avait de perdre

la récompense qui lui avait été promise. Nous vîmes quelques loups, un corbeau et un hibou. On tira un coup de fusil sur un loup sans l'atteindre. La température à minuit fut de 14° au-dessus de zéro.

25 mai. Le ciel était couvert, et une brise fraîche venait de l'est, quand nous nous mîmes en marche. Après avoir traversé un petit lac, nous arrivâmes à une langue de terre formant la ligne de séparation de ceux que nous avions passés en quittant le grand lac de Krusenstern. Nous trouvâmes ensuite un lac fort étroit, et nous suivîmes une rivière qui conduisait à un plus grand, à deux milles de distance. Après nous être reposés une heure, nous nous remîmes en route; et ayant traversé une autre langue de terre, nous arrivâmes au grand lac dont je viens de parler. Il s'étendait d'est en ouest, et semblait avoir dix milles de longueur; mais la neige ne nous permit pas d'en reconnaître la largeur. La terre faisait partie de la Boothia-Felix, et il y avait plusieurs îles basses à l'extrémité orientale du lac. Les naturels nous dirent qu'il était très-poissonneux, les saumons y remontant de la mer occidentale par une grande rivière. Après avoir marché douze heures et fait dix-huit milles, nous dressâmes nos tentes près de la rive septentrionale du lac. Il tomba beaucoup de neige pendant toute la journée, et le thermomètre monta à 30° à midi.

Nous partîmes à une heure du matin, et, nous dirigeant vers l'ouest, nous arrivâmes en deux heures à l'extrémité du lac. Après avoir traversé encore une langue de terre, nous trouvâmes une rivière à laquelle nous donnâmes le nom de la Princesse-de-Suède, et l'ayant passée, nous arrivâmes au lit de la grande rivière. Après une halte dont nous avions grand besoin, nous la descendîmes jusqu'à son embouchure, qui était au fond d'une baie de trois milles de longueur. C'était celle que le commandant Ross avait déjà examinée. La terre y était élevée et rocailleuse, et, ce qui était rare en ce pays, l'aspect en avait quelque chose de romantique. La place où nous nous étions d'abord arrêtés, se nommait Padliak, et l'on avait reconnu que l'entrée du bras de mer en était à trente-cinq milles à l'ouest quart de nord-ouest. Nous vîmes en cet endroit un troupeau de douze rennes. 26 mai.

Nous y trouvâmes aussi trois familles d'Esquimaux de notre connaissance, occupant deux huttes; mais nous regrettâmes d'apprendre que Kablala était parti quelque temps auparavant; qu'Ikmallik et sa famille étaient au-delà de Neitchillee, et que nous n'avions aucune chance de les voir. Nous apprîmes pourtant avec plaisir qu'ils avaient eu du succès à la chasse des rennes l'hiver précédent, et nous achetâmes une peau de daim, une paire de pantalons, et une peau pleine d'huile à brûler, dont nous étions sur le 27 mai.

point de manquer. A dix heures du soir, nous partîmes, et il fut décidé que le commandant Ross examinerait la côte à l'ouest, tandis que j'en ferais autant du côté de l'est, en m'en retournant par Padliak. Il avait des provisions pour quinze jours; je jugeai donc qu'il pouvait en employer au moins six à aller en avant. Comme je me séparai alors de lui, je dois différer à rendre compte de son voyage jusqu'au moment où il en fera lui même la relation. Après notre séparation, je me mis en marche, traversant d'abord un bras de mer qui avait déjà été examiné, puis une vallée dans laquelle coulait une rivière, et enfin nous arrivâmes à minuit au cap Isabelle par un temps couvert et un épais brouillard.

28 mai. Nous nous étions arrêtés au milieu de la baie de Padliak; mais le soleil étant caché, nous ne pûmes déterminer précisément de quel côté nous devions marcher. Cependant nous partîmes à huit heures, quoique mes hommes se plaignissent d'inflammation aux yeux, et nous dirigeâmes notre marche de notre mieux, au milieu de la confusion et de l'obscurité que causait l'épaisseur du brouillard. A minuit, nous arrivâmes à un bras de mer semblable à celui qui conduit de Padliak au grand lac. N'y trouvant pas de naturels, je résolus de continuer à avancer dès que nous aurions pris le repos qui nous était indispensable, car nos provisions tiraient à leur fin. Cependant, ayant quelque temps à moi, je

répétai en cet endroit les observations que j'avais déjà faites pour déterminer de combien ce lac était élevé au-dessus du niveau de la mer.

Notre tente était sur une hauteur d'où je pou- 29 mai.
vais obtenir une bonne vue du pays, dès que le ciel s'éclaircirait; mais un vent accompagné d'une neige épaisse dura toute la journée. Il se calma dans la soirée, et je pus voir le cap Isabelle sur la mer occidentale, et les terres élevées de Shag-a-voke du côté de l'orient; mais je ne pus décider si nous étions venus par le lac que nous avions à l'est, ou par celui qui était à l'ouest. Quoi qu'il en fût, nous continuâmes à marcher, et nous trouvâmes le chemin bon jusqu'au lac qui était le plus près de nous; mais la quantité de neige récemment tombée, avait tellement changé l'aspect de la terre, que je pouvais à peine reconnaître aucun des objets que je connaissais si bien. Nous parvînmes pourtant à arriver à ce lac, quel qu'il fût, et nous fûmes très charmés d'en trouver la surface beaucoup plus favorable pour voyager, que la glace raboteuse de la terre sur laquelle nous avions marché jusqu'alors, non sans nous fatiguer beaucoup. Ayant ainsi réussi à trouver une route plus agréable, si le nom de route peut s'employer ici, nous suivîmes la rive du lac située au sud-est. Nous vîmes chemin faisant plusieurs ortolans de neige, et nous ne fûmes pas fâchés de rencontrer ces messagers du printemps de cette contrée glaciale; prin-

temps qui n'a pour tout indice que les migrations des animaux que leur instinct amène dans ces régions; car, sous tout autre rapport, le printemps est un hiver complet. Pourquoi ils y vont, c'est ce qu'ils savent mieux que moi, car je n'ai jamais pu découvrir où ils trouvent de la nourriture à cette époque de la saison. Mais c'est ce qui est connu de l'Être qui dirige leur vol et leur course, et qui, ne pouvant les tromper, leur a certainement préparé des vivres qu'il leur a ordonné de chercher, afin que la table qu'il leur a fait servir dans le désert, ne manque pas de convives.

30 mai. Le temps fut calme et beau, jusqu'à quatre heures; nous dressâmes notre tente sur la terre, après avoir fait quatorze milles par un brouillard qui devint si épais, qu'il ne nous permit pas d'aller plus loin. Nous repartîmes à huit heures du soir, et nous trouvâmes avec quelque difficulté la vallée qui conduisait à Shag-a-voke. Nous avions vu deux lièvres et quelques rennes, mais je ne pus faire aucune observation. J'eus plus de bonheur, en tuant deux lièvres et une gélinotte. Je répétai encore les observations que j'avais déjà faites deux fois, pour déterminer la hauteur de la terre en cet endroit, désirant beaucoup savoir quelle en était l'élévation au-dessus du niveau de la mer. C'était une question plus intéressante qu'elle ne le paraît au premier coup-d'œil, puisque cette vallée, si je puis lui donner

ce nom, était celle qui formait la plus courte communication par terre, entre les mers orientale et occidentale; et qui, en d'autres circonstances et sous un climat tout différent, aurait pu, à l'aide de l'art, fournir ce « passage au nord-ouest, » dont, si je ne me trompe, on sait à présent tout ce qu'on saura jamais, et plus qu'il ne sera jamais utile d'en savoir. Le résultat de mes observations fut de déterminer que cette terre est élevée de treize pieds au-dessus du niveau de la mer occidentale. Si cette contrée avait été placée trente degrés plus au sud, un canal creusé par une compagnie aurait pu procurer ce passage, que la nature a jugé à propos de refuser.

Nous traversâmes le golfe de Shag-a-voke à une heure du matin, et nous y laissâmes la barque pour le commandant Ross. George Baxter, un de nos hommes, était indisposé; mais comme, en laissant cette barque, nous avions diminué le poids de nos bagages, nous continuâmes à marcher, et à sept heures du soir, nous dressâmes notre tente sur la mer, à environ vingt-six milles du vaisseau. Un vent très-fort ne tarda pas à s'élever, il s'y joignit de la neige; et comme nous ne pouvions faire sécher les peaux qui nous servaient de lit, nous nous trouvâmes fort mal à l'aise, quoique à l'abri de l'orage. 31 mai.

C'était à peu près l'endroit où nous avions campé l'année précédente, mais l'aspect en était bien différent; et cette différence n'était nulle-

ment favorable à nos projets pour l'avenir. A cette première époque, la terre se montrait presque partout; maintenant elle était couverte d'une couche épaisse de neige, et le thermomètre était de dix degrés plus bas. Alors on y trouvait des mares d'eau, à présent on ne pouvait s'en procurer une goutte; et, même sur les rochers, d'où elle aurait dû descendre par torrens, tout était glace. Le seul espoir que nous eussions à opposer à cet aspect sinistre, était que les tempêtes pourraient rompre la glace qui couvrait la baie, et nous rendre la liberté plus tôt qu'il ne le paraissait vraisemblable.

Après midi, le vent se calma; la neige cessa de tomber, et la gelée y succéda. Comme nous avions le vent arrière, nous résolûmes de faire un effort pour gagner le vaisseau, et je pris les devans, dans ce dessein, afin d'envoyer à l'aide de mes compagnons ceux qui étaient restés à bord. Malgré tous mes efforts, je ne pus pourtant y arriver avant dix heures. J'avais cédé à la tentation de poursuivre un renne, prise qui nous aurait été fort utile. L'état de la glace rendait le chemin fort mauvais, et je fis plusieurs chutes qui me retardèrent encore. Les hommes qui étaient restés en arrière arrivèrent à deux heures, ayant laissé le traîneau en chemin. Tous étaient malades, ou du moins excédés de fatigue; j'étais le seul en parfaite santé. Ainsi se

termina un voyage qui avait duré depuis le 17 mai jusqu'à la fin de ce mois.

Pendant cette excursion, j'eus une nouvelle occasion de constater la rigueur extraordinaire de la saison. Pendant tout mon voyage, je n'avais pas vu un seul espace d'eau libre, le long de la côte, et il s'en trouvait beaucoup à la même époque de l'année dernière. Nous n'avions pas aperçu un seul oiseau sur les montagnes ; et au printemps précédent, ils occupaient en grand nombre les endroits où ils ont coutume de couver. J'ai à peine besoin de dire que cette différence était une marque de la rigueur et de la durée de l'hiver, non seulement dans le pays où nous étions, mais dans celui d'où ces oiseaux émigrent. C'était donc l'indice d'un froid vif et prolongé dans toutes les contrées de l'Amérique septentrionale.

Le registre tenu à bord, pendant mon absence, ne contient que l'état du temps de chaque jour, et il est inutile de donner ces détails. Les circonstances étaient à peu près les mêmes pour ceux qui avaient voyagé, et pour ceux qui étaient restés. Les malades allaient mieux.

Le résumé de mai sera peu de chose. Le temps avait offert un grand contraste avec celui du même mois de l'année précédente. Le soleil avait à peine fait impression sur la neige, et l'on n'avait pas encore vu une goutte d'eau. Le maximum de la température avait été 36° au-dessus de

zéro ; le minimum, 16° au-dessous ; et la moyenne, 16° au-dessus. Le premier voyage du commandant Ross avait démontré qu'il n'existait à Awatutyak aucun passage conduisant à l'océan occidental, et par conséquent on ne pouvait en trouver au sud de 72°. Le dernier voyage avait été malheureux pour l'enseigne Taylor, qui était menacé de perdre une partie du pied droit ; les autres étaient si harassés que c'est à peine si, au bout de quinze jours, ils étaient remis de leurs fatigues.

Mon voyage m'avait permis de compléter nos connaissances géographiques sur cette partie du pays, en dépit du temps contraire. Le gibier était encore rare : les animaux, venant du midi, commençaient à la vérité à émigrer vers le nord, mais en fort petit nombre ; et leur présence eût annoncé l'approche du printemps, si la neige qui nous entourait n'eût pas été une preuve suffisante que cette saison n'était pas encore arrivée.

CHAPITRE XLI.

Juin. — Retour du commandant Ross.

Le temps fut froid les deux premiers jours de ce mois, et le second nous eûmes un ouragan. On ramena le traîneau de l'endroit où il avait été laissé. Le plus bas point du thermomètre fut 19° au-dessus de zéro. Nous espérions alors que pendant quelque temps nous n'aurions pas à noter les degrés de l'échelle descendante. 1er juin.

Ce mois commença mal; car le chirurgien reconnut la nécessité d'amputer une partie du pied de l'enseigne Taylor : la gangrène s'y était mise. Tous deux se distinguèrent dans cette opération, l'un par son adresse, l'autre par sa résignation. Ceux de nos autres hommes qui avaient souffert de la gelée paraissaient devoir en être quittes pour un ulcère ou deux.

Qu'il me soit permis de faire une remarque à ce sujet : elle a pour but, non de faire l'éloge de

ma conduite, mais de montrer à ceux qui voyageront par la suite dans les régions arctiques aussi bien qu'aux navigateurs comme nous, quels résultats on peut obtenir avec un peu de soin et d'attention. C'est un fait certain que, de tous les voyageurs qui ont passé l'hiver dans des climats septentrionaux, jamais aucun n'en a éprouvé de plus rigoureux par sa température, de plus remarquable par la durée du froid excessif, de plus fréquemment accompagné de coups de vent impétueux. Notre destin fut de passer ici, non quelques mois, comme la plus grande partie de ceux qui nous y ont précédés, non une ou deux saisons, mais une longue suite d'années, dont je puis dire, sans exagérer, que presque la totalité ne fut qu'un long hiver, et un hiver qui, presque constamment, comme le démontre le registre tenu pendant notre longue détention au milieu des glaces, fut, même pour cette contrée, d'une rigueur extraordinaire.

Comme le prouvent toutes les pages de mon journal, nous ne cherchions à nous épargner aucun travail à l'extérieur du navire. Nos hommes voyageaient comme nous toutes les fois qu'il le fallait, et travaillaient en plein air, sans y être forcés, à tout ce que nos devoirs exigeaient, comme si nous eussions été en Angleterre. Jamais la crainte du mauvais temps ne fit éviter ou différer aucun genre de service, si ce n'est en des circonstances très-particulières que j'ai toujours

indiquées quand elles se sont présentées. On peut aisément reconnaître la vérité de ce fait dans l'ensemble de cette relation, et c'est de ce simple exposé qu'on peut tirer les conclusions sur lesquelles je crois devoir fixer l'attention.

Quelle fut donc la température, ou plutôt quelles furent les températures pendant ces saisons prolongées qui ne furent, je le répète, qu'un long hiver, un hiver sans exemple, de quatre années? Le lecteur de cette relation l'a vu dans le journal de presque chaque jour ; il a vu que le point de congélation était pour nous presque la « chaleur d'été » ; qu'un froid au degré de zéro était le « tempéré », et que si nous avions froid, c'était quand le thermomètre était à 30, 50 et même 80 degrés au-dessous du point de congélation.

Avions-nous des ouragans violens et des chutes de neige épaisses? Nos hommes y étaient-ils exposés dans leurs divers voyages ? Avaient-ils à faire face au vent, et à la neige qu'il chassait ? Dormaient-ils dans une maison de neige, même quand ils étaient épuisés de fatigue et affaiblis faute d'une nourriture suffisante ? On a vu tout cela. On a vu qu'en plusieurs occasions nos rations furent réduites ; et j'ai prouvé, ce que personne n'ignore, que rien ne contribue davantage à rendre les effets du froid pernicieux pour le corps. Et pourtant, malgré tous ces travaux, toutes ces fatigues, toutes ces privations,

un seul homme souffrit sérieusement de la gelée, et perdit une partie du pied ; encore cette perte fut-elle uniquement la suite de son imprudence. On ne doit donc pas dire qu'on ne peut prévenir ces accidens, même dans les circonstances les plus défavorables. Je ne me vante de posséder aucun secret ; les plus simples précautions suffisaient, et ces précautions sont au pouvoir de chacun. Que les hommes de mon équipage que j'ai ramenés chez eux disent si elles étaient suffisantes ou non

3, 4 juin. Le 3 et le 4 n'offrirent guère de changement,
5 juin. et nous ne fûmes pas très-occupés. Le dimanche ne fut marqué que par l'office divin ; mais nous avions disposé la veille une expédition pour le
6 juin. lundi, et par conséquent tout était prêt.

Dans la soirée, le chirurgien et quelques hommes de l'équipage partirent en avant avec le traîneau pour aller à une distance de sept milles.
7 juin. Mais le lendemain il y eut un ouragan si violent, et il tomba tant de neige, que nous ne pûmes partir. Nous l'essayâmes la nuit suivante ; mais ayant à marcher contre une forte brise et la neige, nous n'arrivâmes au traîneau qu'à six
8 juin. heures du matin. A neuf, le soleil se montra tout à coup, et son éclat nous éblouit tellement, que nous fûmes obligés de dresser notre tente, trois milles seulement au-delà, près du rocher que nous avions comparé à Ailsa.

A huit heures du soir, nous nous remîmes en

marche vers le sud-ouest, et passant au travers des îles, nous arrivâmes à une montagne située à vingt milles du vaisseau, et que j'ai déjà désignée comme étant fréquentée par les mouettes. Nous y vîmes les premières qui fussent arrivées de cette saison. Un mille plus loin, nous trouvâmes deux tentes d'Esquimaux; et quelques-uns de nos anciens amis nous invitèrent à y entrer, quoiqu'ils fussent pris à l'improviste, et qu'ils fussent couchés à peu près pêle-mêle, hommes, femmes et enfans. Deux jeunes gens nous dirent qu'ils étaient en chemin pour porter du poisson au vaisseau, et nous promirent de nous en fournir pendant l'été. Ils avaient entendu parler du commandant Ross, mais ils ne l'avaient pas vu. Nous leur dîmes de se rendre au vaisseau, et nous nous séparâmes.

Un brouillard épais survint, mais nous avions 9 juin.
nos propres traces et celles des naturels pour nous guider. A huit heures, nous arrivâmes à Shag-a-voke, et nous dressâmes notre tente sur la côte, le soleil ayant trop d'éclat pour que nous pussions le supporter. Je laissai en cet endroit les provisions destinées au commandant Ross avec une lettre; et nous élevâmes au-dessus d'un monceau de pierres un pavillon pour attirer son attention. Comme le brouillard ne me permettait de rien examiner, nous retournâmes au vaisseau.

Les traces des naturels, que nous suivions, 10 juin.

nous prouvèrent qu'ils n'avaient pas de traîneaux, et qu'ils traînaient dans des peaux ce qu'ils portaient avec eux. A cinq heures, nous campâmes au même endroit qu'en venant, et enfin nous y trouvâmes de l'eau. Je partis en avant, afin d'envoyer du vaisseau quelques hommes à l'aide de ceux qui m'accompagnaient, de sorte que j'y arrivai trois heures avant eux. Les deux naturels y avaient été, mais ils n'avaient pas apporté de poisson, et ils devaient revenir le lendemain. Pendant mon absence on avait rouvert le trou que nous avions fait dans la glace peu de temps auparavant, et la nouvelle glace qui s'y était formée avait dix-sept pouces d'épaisseur.

11 juin. Les hommes que j'avais laissés en chemin arrivèrent avec le traîneau, et long-temps après, ceux que j'avais envoyés à leur secours, et qui ne les avaient pas rencontrés, s'étant trompés de chemin. A huit heures, nous vîmes les deux Esquimaux arriver. Ils nous apportaient quatre-vingt-dix-sept livres de poissons de différentes espèces, consistant principalement en petites morues, en gades, et en quelques saumons. Ils nous apportaient aussi une peau d'ours et quelques vêtemens. Leurs femmes vinrent ensuite. Nous les reçûmes sur le tillac, le samedi n'étant pas un jour commode pour les admettre entre les ponts. Ils nous promirent une autre provision de poisson pour le lendemain.

12 juin. Le dimanche, à cinq heures du matin, un af-

freux vent d'ouest nous amena de gros nuages chargés de neige, et il en tomba pendant seize heures sans interruption. Cela n'empêcha pas nos Esquimaux d'arriver après l'office divin, avec le poisson qu'ils nous avaient promis et quelques autres objets. Je les fis entrer dans la cabane, et je leur lus quelques passages des saintes Écritures dans la Bible en Esquimaux, qui m'avait été donnée à Holsteinborg. Ils eurent l'air de les comprendre, quoique je m'y attendisse peu; ils m'écoutèrent avec grande attention, et ils corrigeaient mes fautes de prononciation, en me faisant répéter les mots qu'ils ne comprenaient pas jusqu'à ce qu'ils pussent en trouver le sens. Je leur lus ensuite le symbole et l'oraison dominicale, dans le livre d'Egède, et ils parurent du moins en comprendre les paroles. Pour m'en assurer encore mieux, je leur lus quelques mots du vocabulaire d'Egède, et je fus convaincu qu'ils les entendaient mieux que ceux qui se trouvent dans des ouvrages imprimés plus récemment. Je ne les laissai point partir sans leur avoir donné un repas en poisson, et ils me promirent de revenir; il eût été inutile de chercher à savoir ce qu'ils pensaient de ce qu'ils m'avaient entendu lire, et s'ils en comprenaient le sens; car nous ne connaissions pas assez leur langue pour faire une pareille tentative; et je le regrettai beaucoup.

Je ne parle pas ainsi en fanatique; et je n'ai

jamais conçu des idées romanesques de la perfectibilité des nations sauvages. Je suis encore moins porté à supposer qu'aucun pouvoir humain puisse enter une religion raisonnable et solide sur l'esprit d'hommes qui manquent de tout ce qui peut être le fondement d'une foi raisonnable, et saine en pratique; qui n'ont jamais fait usage de leur raison; et qui, comme je puis le dire en toute sûreté, n'ont guère de l'homme que ce qu'on trouve dans les êtres qui approchent le plus de la nature purement animale. Et pourtant, même dans ces contrées, Dieu n'a pas laissé sa toute-puissance sans preuve, quoique les démonstrations puissent en être quelquefois très-étranges. Comprenaient-ils la moindre chose à tout ce que je leur disais, en essayant de leur expliquer les choses les plus simples de la manière la plus simple? je ne pouvais même faire une conjecture à ce sujet. En aurais-je été plus avancé, si j'eusse mieux compris leur langue? j'ai tout lieu d'en douter. Qu'ils eussent, jusqu'à un certain point, une loi morale « écrite dans le cœur, » c'était ce dont j'étais convaincu, comme je l'ai déjà dit ailleurs, car beaucoup de traits de leur conduite le prouvent; mais hors de là, je ne pus m'assurer de rien; et tous les efforts que je fis ne purent me mettre en état de rien conjecturer qui mérite d'être rapporté, sur leurs opinions concernant les points essentiels qui au-

raient pu me faire présumer qu'ils avaient une religion.

A cinq heures du matin, le commandant Ross arriva avec ses compagnons, tous en bonne santé. Les naturels prirent congé de nous pour aller pêcher à Neitchillee et nous apporter du poisson. Au lieu de faire l'extrait de la relation de cette expédition, je laisserai le commandant Ross parler lui-même. 13 juin.

CHAPITRE XLII.

Relation du voyage du commandant Ross pour reconnaître la situation du pôle nord. — Observations pour la déterminer. — Résultat de ces observations.

27 mai. Ayant remis un rapport sur le pôle nord à la Société Royale, qui m'a fait l'honneur de le faire imprimer, je n'ai pas besoin de répéter ici les remarques préliminaires et générales qui s'y trouvent, et je bornerai ce récit, suivant mon usage, aux faits qui sont arrivés pendant ce voyage et aux réflexions qu'ils ont suggérées, me conformant ainsi au caractère de journal du livre dans lequel je remplis la place qui m'a été assignée. Si quelques amis des sciences désirent voir ce que j'ai écrit à ce sujet depuis mon retour, ils le trouveront dans les *Transactions philosophiques* de 1834.

Un grand nombre de lecteurs doivent savoir que ce sujet avait attiré l'attention de nos pré-

décesseurs Parry et Franklin, pendant leurs divers voyages dans ces régions pour y faire des découvertes géographiques, dont l'objet est à présent généralement connu. Tout éloge de ces hommes distingués est maintenant superflu; je dois pourtant faire remarquer ici que les observations aussi nombreuses qu'exactes qui furent faites sur le magnétisme, tant par eux-mêmes que par les officiers sous leurs ordres, ont contribué considérablement aux progrès de la science du magnétisme en général, et plus particulièrement à la découverte des lois qui règlent celui du globe à l'égard de l'aiguille.

Les limites géographiques de ces voyages de découvertes les avaient empêchés d'étendre leurs observations sur un espace aussi vaste qu'on aurait pu le désirer. Ils avaient plusieurs fois fait, sur la véritable situation du pôle, des calculs approximatifs qui approchaient plus de la vérité que tout ce qu'on avait fait avant eux. Mais le lieu où il devait exister avait été pour eux lettre close, et les espérances qu'ils conçurent plusieurs fois étaient destinées à ne pas se réaliser. Il fallait encore des observations sur d'autres points plus voisins de ce lieu désiré et presque mystérieux, pour que la place pût du moins en être fixée avec plus de certitude et de précision qu'elle ne l'avait été d'après les observations antérieures; il fallait, s'il était possible, que l'observateur pût s'assurer qu'il l'avait

atteint; qu'il avait placé son aiguille dans un endroit où nulle déviation de la ligne perpendiculaire n'était visible; et qu'ainsi il avait appuyé son pied de manière que le pôle fût entre lui et le centre de la terre.

Cet espoir se présenta enfin à nous. Depuis long-temps nous nous approchions de ce point où tendaient tant de désirs et de sollicitudes; nous en avions conjecturé et calculé plus d'une fois la situation, d'après beaucoup d'observations, et parce que nous en étions beaucoup plus près qu'on ne l'avait jamais été; et avec la nouvelle connaissance que nous avions alors acquise de la contrée où nous étions, et la possibilité que nous avions d'y voyager, il nous parut enfin certain que la solution de ce problème nous était réservée; que nous triompherions de toutes les difficultés, et que nous planterions le pavillon britannique sur le pôle nord, le but de tant de travaux et de tant d'efforts.

D'après les observations des navigateurs qui nous avaient précédés, la situation de ce lieu important avait été calculée, comme l'événement le prouva, avec beaucoup plus de précision qu'on n'aurait pu s'y attendre. A l'époque de notre départ d'Angleterre, on le présumait situé sous 70° de latitude septentrionale, et 98° 30′ de longitude occidentale : il paraissait donc que, dans le cours de mon voyage sur terre à l'ouest en 1830, je m'étais trouvé à dix milles de

l'endroit indiqué, lorsque j'étais près du cap Felix. Mais comme je n'avais pas alors les instrumens nécessaires, je n'avais pu rien faire pour vérifier le fait; et j'eus la mortification d'être obligé de retourner au vaisseau à l'instant où, comme je le croyais, j'étais sur le point d'accomplir ce qu'on désirait depuis si long-temps.

Cependant nous étions forcés de passer un autre hiver dans notre vaisseau, à peu de distance de la place que nous avions occupée l'année précédente; ce qui me fit espérer que, pendant le printemps, je serais en état d'examiner cet endroit plus en détail. Dans cette vue, je fis pendant l'hiver une suite d'observations magnétiques, et je réussis ainsi à fixer la situation du pôle d'une manière qui me parut beaucoup plus exacte qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. L'inclinaison de l'aiguille dans le lieu où je faisais mes observations excédait 89°, ce qui était une approximation de distance plus voisine de la vérité qu'on n'en avait encore trouvé.

Je continuai ces observations presque jusqu'au moment de mon départ du vaisseau, pour un voyage qui n'avait d'autre but que celui dont je viens de parler. Je partis le 27 mai, ayant été 27 mai.
accompagné par le capitaine Ross jusque sur les bords de l'Océan occidental, où il me quitta pour retourner au navire par Neitchillee.

Malheureusement le temps devint si défavorable que je ne pus continuer mes observations

magnétiques, et cet état de choses contrariant dura pendant presque tout notre voyage en traversant le pays. Nous fûmes pourtant obligés de continuer à marcher, car il était impossible d'attendre un meilleur temps, quand le nombre de jours dont nous pouvions disposer était limité par nos provisions. Le même jour, à trois heures après midi, nous traversâmes le bras de mer dans lequel se jette la rivière de Stanley, et nous voyageâmes par terre en nous dirigeant vers
28 mai. l'ouest jusqu'à huit heures du matin du lendemain. Nous fûmes alors obligés de faire halte, quatre de nos hommes étant attaqués d'ophthalmie, par suite de la cause ordinaire qui la produisait. Nous n'avions fait que dix milles, et nous campâmes sous la latitude de 69° 34′ 45″ et la longitude de 94° 54′ 23″.

Un intervalle de beau temps me permit de faire quelques observations très-satisfaisantes, par le moyen desquelles je trouvai que l'inclinaison magnétique avait augmenté jusqu'à 89° 41′ nord, et que la pointe septentrionale de l'aiguille horizontale se dirigeait vers le nord 57° ouest. Grace à ces observations, je pus donc déterminer la direction que nous devions suivre, et la distance qui existait entre nous, et le but si désiré que nous avions en vue, du moins autant que cette distance pouvait se déterminer d'après nos instrumens, et suivant des calculs basés sur ce qu'ils avaient indiqué. Je n'ai pas besoin de

dire combien je remerciai le Ciel d'un court espace de beau temps qui servit d'une part à nous mettre sur la bonne voie, et de l'autre à encourager ceux de nos hommes qui étaient fatigués ou malades, en leur montrant que le terme de leurs fatigues n'était pas éloigné.

Cependant, par intérêt pour eux, et dans la vue de leur donner quelque repos et de leur inspirer un nouveau courage, je résolus de rester en cet endroit le reste de la journée, et d'y réitérer mes observations. J'acquérais ainsi moi-même plus de certitude que nous marchions dans la direction convenable, d'autant plus que je ne pouvais désormais espérer aucun aide de l'aiguille horizontale.

Ce ne fut donc que dans la soirée de ce jour que nous nous remîmes en route. La côte en cet endroit inclinait à l'ouest, et nous suivîmes une rive basse formée de pierre à chaux, ce qui termina une marche d'autant plus laborieuse que deux de nos hommes étaient hors d'état de nous aider. Nous étions alors sous la latitude de 69° 40′ 27″ et la longitude de 95° 22′ 35″. Je ne pourrais parler de la structure géologique de cette partie du pays que pour répéter ce qui a déjà été dit plusieurs fois; je supprimerai donc les notes que j'avais prises sur ce sujet dans le temps. Le résultat en est que je trouvai la terre, partout où je l'examinai, formée des mêmes rocs primaires que nous avions vus si souvent bordés

ou couverts de la couche ordinaire de pierre à chaux stratifiée.

29 mai. La soirée était très-froide quand nous nous remîmes en marche à neuf heures; le thermomètre descendit à zéro peu après minuit, et nous avions en face un vent très-vif venant du nord-ouest. Nous n'en persistâmes pas moins à côtoyer la terre, examinant toutes les criques et tous les havres que nous rencontrions, au prix d'une grande dépense de temps et d'un accroissement considérable de fatigue.

30 mai. Après avoir fait environ douze milles en droite ligne, nous nous arrêtâmes enfin, le 30 mai à huit heures du matin, sous la latitude de 69° 46′ 25″ et la longitude de 95° 49′ 11″. Nous repartîmes à neuf heures et demie du soir; mais un brouillard épais, accompagné de temps en temps d'une giboulée de neige, me força à suivre tous les détours de la côte, afin de compléter la reconnaissance que je ne pouvais faire autrement par un pareil temps. Cependant, peu après minuit, le temps s'éclaircit; je montai sur une pointe de terre très-élevée, d'où je pus reconnaître parfaitement le bras de mer qui, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, offrait une surface de glace unie à la place des masses irrégulières qui y étaient amoncelées quand j'avais passé sur la rive opposée dans le mois de juin de l'année précédente. C'était une preuve que, du moins dans la dernière partie de

l'été précédent, ce bras de mer avait été libre de glaces, et par conséquent que nous aurions pu alors y naviguer, si nous avions été en cet endroit. Je n'ai pas besoin de dire combien nous regrettâmes tous cette circonstance. Au lieu d'avoir à faire une marche pénible, accompagnée du risque de manquer de vivres, nous aurions été comparativement à l'aise sous tous les rapports, et j'aurais pu alors non-seulement continuer mes recherches commodément et sans danger, de manière à déterminer la situation exacte du pôle, mais j'aurais en outre été à portée de suivre les côtes d'Amérique vers le cap Turnagain, beaucoup plus loin qu'il ne me fut permis de le faire. Nous fîmes halte à huit heures du matin, le 31, après avoir fait treize milles. 31 mai.

Nous étions alors à quatorze milles du pôle, suivant mes calculs, et mon empressement ne me permit de faire ni d'endurer rien qui pût retarder mon arrivée en ce lieu si désiré. Je résolus donc de laisser en arrière la plus grande partie de notre bagage et de nos provisions, et de ne prendre avec nous que ce qui nous était strictement nécessaire, de crainte que le mauvais temps, ou d'autres accidens, ne nous arrêtassent, ou que des circonstances imprévues, encore plus fâcheuses, ne m'ôtassent toute possibilité d'exécuter un projet que j'avais tant à cœur.

Le fardeau dont nous étions chargés se trou-

vant ainsi considérablement allégé, nous commençâmes une marche rapide; et, déployant toutes nos forces pour la continuer, nous arri-
1er juin. vâmes, le 1er juin, à huit heures du matin, à l'endroit désiré. Je crois que je dois laisser aux lecteurs le soin de se figurer les transports que nous éprouvâmes en nous trouvant enfin sur le lieu qui était le grand objet de notre ambition. C'était presque comme si nous eussions accompli entièrement le but d'un si long voyage; comme si tous nos travaux eussent été terminés, et qu'il ne nous restât qu'à retourner dans notre patrie pour y être heureux le reste de nos jours. Ce ne fut que quelque temps après que nous songeâmes que nous avions encore beaucoup à faire, beaucoup à endurer. Cette pensée ne s'offrit pas alors à notre esprit, et si elle s'y fût présentée, nous l'aurions repoussée, dans l'état d'exaltation où nous nous trouvions. Nous étions heureux, et nous désirions l'être le plus longtemps possible.

La terre, en cet endroit, est très-basse près de la côte; mais elle s'élève en chaînes de cinquante à soixante pieds de hauteur, à environ un mille de la mer. Nous aurions désiré qu'un lieu si important eût été empreint de quelque signe remarquable. Qui pourrait blâmer en nous le regret de ne trouver aucune montagne qui pût indiquer un emplacement auquel tant d'intérêt doit à jamais s'attacher?

J'aurais pardonné à celui de nous dont l'esprit aurait été assez absurde ou assez romanesque pour croire que le pôle était un objet aussi visible et aussi mystérieux que la fameuse montagne de Sindbad, le marin, ou même que c'était une montagne de fer, ou une pierre d'aimant de la même dimension que le Mont-Blanc. Mais la nature n'a érigé en ce lieu aucun monument pour marquer l'endroit qu'elle a choisi comme centre d'un de ses grands et secrets pouvoirs; et ne pouvant nous-mêmes faire que bien peu de chose pour y suppléer, notre devoir était de nous soumettre, et de nous contenter de le distinguer par des nombres et des signes mathématiques, comme nous le faisons, dans le système terrestre, pour des choses encore plus importantes, que nous ne pourrions guère indiquer autrement.

Nous fûmes pourtant heureux de trouver en ce lieu quelques huttes d'Esquimaux qui n'avaient été abandonnées que depuis peu de temps. Ils ne pouvaient se faire une idée du prix que nous attachions à cet endroit, nous et tout le monde civilisé. Nous aurions en vain essayé de leur faire comprendre nos transports de joie, si nous les y eussions trouvés; il valait donc mieux qu'ils en fussent partis. Nous nous mîmes en possession de ces huttes, ce qui nous permit de nous occuper plus promptement de nos observations. Cependant nous campâmes à six heures

du soir sur une pointe de terre à environ un demi-mille de ces habitations abandonnées.

Nous ne perdîmes pas un instant pour commencer nos observations, et elles se continuèrent toute cette journée et la plus grande partie de la suivante. Les détails scientifiques en ayant été communiqués à la Société royale, et imprimés ensuite dans les *Transactions philosophiques*, il est inutile de les répéter ici.

Néanmoins, pour satisfaire la curiosité générale, nous allons en donner les résultats les plus remarquables, d'une manière simple et facile à comprendre. L'emplacement de notre observatoire était aussi près du pôle magnétique que les ressources limitées que je possédais me permettaient de le calculer. L'inclinaison indiquée par mon aiguille était de 89° 59′, étant ainsi à une minute de la position verticale, tandis que la proximité de ce pôle, sinon son existence positive précisément à l'endroit où nous étions, était encore confirmée par l'action, ou pour mieux dire, par l'inaction complète des aiguilles horizontales que j'avais alors en ma possession. Elles étaient suspendues de la manière la plus délicate possible, mais il n'y en avait pas une seule qui fît le moindre effort pour se mouvoir et changer la position dans laquelle on l'avait placée : fait qui prouve, comme doit le savoir à présent quiconque a quelques connaissances en physique, que le centre d'attraction est à une très-faible

distance horizontale, sinon immédiatement en-dessous.

Dès qu'il ne me resta plus le moindre doute à ce sujet, je fis part à mes compagnons de ce résultat satisfaisant de nos travaux communs, et ce fut alors, au milieu de félicitations mutuelles, que nous plantâmes le pavillon britannique, et que nous prîmes possession du pôle nord et du territoire environnant, au nom de la Grande-Bretagne et de sa majesté Guillaume IV. Les fragmens de pierres à chaux qui couvraient le rivage nous fournissaient en abondance des matériaux pour bâtir; nous élevâmes donc un assez haut monticule de pierres, sous lequel nous déposâmes une caisse d'étain, dans laquelle était placé un écrit contenant les détails de ce fait intéressant. Nous regrettâmes seulement de ne pas avoir les moyens de construire une pyramide plus solide et en état de résister aux assauts du temps et des Esquimaux. Si elle eût égalé celle de Chéops, je ne sais si elle nous eût paru d'une hauteur suffisante, en ce moment d'exaltation d'esprit. La latitude de cet endroit est 70° 5′ 17″, et la longitude 96° 46′ 45″.

Ce sujet intéresse trop toutes les classes de lecteurs, pour que j'omette quelques autres remarques relatives à ce qui en forme la partie scientifique, quoique je désire le renfermer dans le cercle le plus étroit possible. Pendant notre absence, le professeur Barlow avait tracé

toutes les courbes offrant une variation égale, jusqu'à quelques degrés du point de leur rencontre, laissant aux observations futures à déterminer ce point, s'il était jamais au pouvoir des navigateurs d'en faire. Il fut très-satisfaisant pour nous, à notre retour en Angleterre, de trouver que l'endroit que j'avais ainsi examiné était précisément le point central où ces lignes se seraient rencontrées s'il les eût prolongées davantage sur sa carte magnétique. Je n'insiste pas davantage là-dessus, tant à cause des limites dans lesquelles je veux me renfermer, que parce que tous ces détails scientifiques se trouvent rapportés dans l'essai qu'il lut à la Société Royale six mois avant notre retour en Angleterre.

Il doit pourtant m'être permis d'ajouter encore une remarque; car parler de ce qui a été fait, et ne rien dire de ce qui reste à faire, serait laisser imparfaite une question aussi importante.

On a vu qu'autant que nous pouvions compter sur nos instrumens, nous étions placés à une minute du pôle, mais non précisément sur le point où il est situé; présumant que ce point pourrait être déterminé par des instrumens tels qu'il est à présent au pouvoir de la mécanique d'en construire. Le lecteur qui n'est pas étranger aux sciences sait cela depuis long-temps; et si les conversations populaires accordent à notre voyage le mérite d'avoir planté notre pavillon

sur l'endroit même, sur le sommet enfin de ce pôle mystérieux que bien des gens regardent peut-être comme un objet réel, visible et palpable, on peut à présent se désabuser si on le veut; mais dans un semblable cas, où un peu de latitude n'a pas grande importance, l'absurdité même de cette croyance prête au sujet un intérêt que la simple vérité n'aurait pu lui donner.

Pour déterminer ce point avec plus de précision, ou avec une précision complète, si la chose est possible, il faudrait le concours de différens observateurs placés à différentes distances, et dans des directions différentes, de l'endroit calculé; et pour obtenir tous les résultats intéressans auxquels on pourrait arriver en employant ces moyens, il faudrait aussi que ces travaux se continuassent pendant un temps considérable. Je n'ai pas besoin de dire en quoi consistent les résultats qu'on pourrait attendre; car ce sujet, sous ce point de vue, est un peu trop abstrait pour des lecteurs ordinaires; je ferai donc seulement allusion aux mouvemens diurnes et annuels de l'aiguille, à ses variations sur le pôle même, et aux conséquences qu'on pourrait en tirer par la suite. Tout cela est de la plus haute importance pour la théorie du magnétisme.

Ayant ainsi brièvement établi ce qui reste à faire aux observations futures; ayant montré ce qui, comme je puis le dire hardiment, manque

encore à présent, et par conséquent ce qui réclame l'attention de ceux qui ont le pouvoir d'encourager des travaux de cette nature, j'exprimerai le désir, si je n'ose me livrer à l'espoir, que la même nation qui a déjà porté si loin ses découvertes, que la Grande-Bretagne, qui a déjà établi sa suprématie dans les recherches scientifiques et géographiques, ne les abandonne pas aujourd'hui pour laisser les autres recueillir la moisson qu'elle a semée. Notre voyage et les résultats qu'il a eus, ont prouvé qu'il est beaucoup plus facile qu'on ne le supposait d'arriver à l'endroit où doivent être faites les observations nécessaires; de sorte que la plus grande difficulté a disparu, et que la meilleure excuse qu'on pouvait alléguer n'existe plus.

Le principal objet de notre excursion ayant ainsi été accompli, et d'une manière plus satisfaisante que nous n'aurions pu nous y attendre, comme en moins de temps que nous ne devions l'espérer, je désirai étendre notre connaissance du pays du côté du nord aussi loin que nous le permettraient le temps dont nous pouvions disposer, et l'état de nos finances, si je puis donner ce nom à nos provisions. Malheureusement cette dernière considération ne me permettait pas de donner plus d'un jour à l'exécution de ce projet. Je ne pouvais m'empêcher de souhaiter que nous eussions eu les moyens de voyager plus long-temps; mais,

comme dans toutes les autres occasions semblables, il était inutile de regretter ce qu'il était aussi impossible de prévenir que de changer. Que ne peut-on vivre sans nourriture! c'était un désir qui ne manquait jamais de s'offrir à notre esprit dans toutes les occasions de cette nature.

Laissant donc mes hommes dans leur petit camp de neige, sous les ordres de Blanky, je partis avec Abernethy à onze heures de la nuit, nuit qui, à cette époque, ressemblait beaucoup au jour, et nous suivîmes la côte, qui en cet endroit s'étend vers le nord. Marchant d'un pas rapide, nous arrivâmes à trois heures du matin 2 juin.
à une pointe très-élevée. Nous n'osâmes aller plus loin, pour les raisons que je viens de donner; mais de là nous vîmes la côte s'étendre au nord jusqu'à la distance de dix à douze milles; et j'en conclus qu'elle suivait probablement la même direction jusqu'au cap Walker sous la latitude de 74° 15′. Nous y élevâmes un monticule de pierres pour marquer les dernières limites de nos recherches de ce côté; et retournant sur nos pas, nous rejoignîmes nos compagnons à huit heures du matin.

Pendant notre absence, ils avaient fait un trou dans la glace pour en examiner l'épaisseur, et elle se trouva de six pieds huit pouces. Nous avions remarqué que le temps de la haute marée était à midi un quart, et qu'elle montait et baissait d'environ trois pieds.

Nous n'avions pas été plus d'une heure dans notre hutte, quand le vent tourna au sud, couvrit le ciel de nuages, et nous amena de la neige; ce qui fit remonter le thermomètre au point de congélation. Nous n'avions donc plus à souffrir du froid, mais nous eûmes à supporter un inconvénient qui ne nous tourmenta guère moins, car cette température et la chaleur de nos corps faisaient fondre la neige qui nous couvrait, et qui tombait sur nous en grosses gouttes. Le vent prit alors beaucoup de force, mais il se modéra vers onze heures, et nous nous mîmes en marche pour retourner au vaisseau.

Nous avions d'excellentes raisons pour partir avec hâte, car nous partions sans avoir soupé, et il ne nous restait rien à manger jusqu'à ce que nous fussions arrivés à l'endroit où nous avions laissé notre bagage et nos provisions, priant le Ciel, chemin faisant, et non sans bonne cause, que quelque ours affamé ou quelque Esquimaux encore plus vorace n'eût pas découvert un dépôt dont dépendaient tant de déjeuners et de soupers futurs. Nous y arrivâmes le lendemain
3 juin. à trois heures du matin, et nous le trouvâmes intact.

Le vent avait recommencé, et il finit par devenir un ouragan, chassant avec violence une telle quantité de neige, qu'il était impossible de penser à se mettre en marche pour le moment.

Ce ne fut que le quatre, à une heure du matin, qu'il se modéra assez pour nous permettre de partir. Comme nous avions examiné toute cette partie de la côte, en venant, rien ne nous empêchait de nous en retourner avec toute la rapidité dont nous étions capables. Nous arrivâmes ainsi à notre ancien campement, le 5, à dix heures du matin. 4 juin. 5 juin.

Nous avions alors moins de motifs que jamais pour nous arrêter. Nous avions vu tout ce qu'il y avait à voir sur cette ligne de côte, et nous avions fait tout ce qu'il y avait à faire. Nous marchâmes donc sans interruption pendant deux jours, et je ne fus pas fâché de pouvoir me dispenser de consigner sur mon journal des remarques sur des choses qui avaient depuis long-temps cessé de m'intéresser, et dont la répétition fréquente, tant par le capitaine Ross que par moi, a dû souvent paraître fastidieuse au lecteur, quoiqu'il nous fût indispensable d'en faire mention.

Je dois pourtant dire que, dans la matinée du 6, nous campâmes au même endroit où l'ophthalmie de quelques-uns de mes compagnons nous avait forcés à faire halte. J'y répétai les observations magnétiques que j'y avais faites à cette époque; et le résultat m'en confirma l'exactitude, fait dont il était si important de m'assurer. J'y trouvai aussi l'occasion d'examiner mon chronomètre, et je fus d'autant plus charmé de voir qu'il continuait à aller régulièrement, que c'é- 6 juin.

tait d'après cette montre que j'avais déterminé les longitudes sur la côte que nous venions de quitter.

A neuf heures du soir, nous traversâmes le bras de mer pour en gagner la pointe située au sud-est; mais la glace y étant très-raboteuse, et quelques uns de nous étant épuisés de fatigue, nous ne pûmes y arriver que le 7, à sept heures
7 juin. du matin. A deux heures du matin, le thermomètre n'était qu'à 4° au-dessus de zéro, froid que nous n'avions pas encore éprouvé à cette époque de l'année.

A sept heures du soir, nous nous mîmes en marche vers Neitchillee, nom qui doit être maintenant bien connu du lecteur; ayant choisi cette
8 juin. route pour retourner au vaisseau. Le lendemain matin de bonne heure, nous trouvâmes une troupe nombreuse d'Esquimaux rassemblés à environ trois milles à l'ouest du cap Isabelle. Ils y étaient très-occupés à pêcher deux espèces de morue, qu'ils prenaient au moyen de quelques trous qu'ils avaient faits dans la glace, et ils nous dirent que cette pêcherie était très-bonne. Ils consentirent sans difficulté à nous vendre du poisson, ce qui nous fit d'autant plus de plaisir à tous, que depuis quelques jours nous étions à portion congrue tant pour la quantité que pour la qualité de nos alimens.

Après nous être reposés une couple d'heures, nous marchâmes vers le cap Isabelle, et nous

campâmes à huit heures du matin. Pendant cette marche, il survint un épais brouillard qui la rendit plus laborieuse, et qui nous mit plus d'une fois dans le cas de douter si nous étions sur la vraie route. Nous endurâmes cette fatigue de corps et d'esprit le mieux qu'il nous fut possible, dans l'espoir que nous aurions le lende- 9 juin.
main un meilleur temps. Nous partîmes dès que cela fut praticable, c'est-à-dire à six heures du matin, et nous fîmes halte près de Padliak, trouvant impossible d'aller plus loin à cause de l'épaisseur croissante du brouillard.

Vers midi, nous vîmes se dissiper ces horribles vapeurs qui, déjà assez désagréables dans un pays bien connu, sont encore cent fois pires au milieu des obstacles qu'une surface de glace et de neige présente à chaque pas, et quand on n'a d'autre guide qu'une boussole. Un temps superbe y succéda; le soleil brilla, et ses rayons prirent tant de force que nous trouvâmes de l'eau en abondance dans des mares formées par la neige qui se fondait sur les montagnes. Les lecteurs seront peut-être surpris du plaisir avec lequel nous bûmes de cette eau; mais ils le seront probablement encore davantage en apprenant que c'était la première fois de cette année que nous en buvions sans avoir été obligés de faire fondre de la neige, quoique nous fussions si près du cœur de l'été. Si ce fait ne suffit pas pour donner une idée de la nature de ce climat détes-

table, je ne sais ce qu'il est possible de dire.

A dix heures du soir, nous suivîmes la vallée de Padliak, et nous arrivâmes vers minuit au grand lac du milieu, dont la description a déjà été faite. En côtoyant alors la rive méridionale jusqu'à dix heures du matin, nous nous arrêtâmes sur la pointe septentrionale d'une petite crique, où nous fîmes lever quelques gélinottes, et où nous vîmes plusieurs rennes poursuivis par un loup.

10 juin.

A dix heures du soir, suivant notre plan, qui faisait avec avantage de la nuit le jour, nous dirigeâmes notre marche vers le bout de ce lac, pour nous assurer s'il existait quelque rivière communiquant avec le lac voisin, et portant ainsi à la mer le superflu de cette masse d'eau. Nous en trouvâmes une, et nous établîmes ainsi en fait ce qui n'avait été pour nous jusqu'alors qu'une conjecture.

11 juin.

Le 11, à trois heures du matin, nous arrivâmes à un endroit qui nous était bien connu, puisque nous y avions fait halte plus d'une fois pendant nos expéditions précédentes; mais il avait alors un aspect tout différent de celui qu'il nous avait présenté ce même jour l'année précédente. Au même endroit alors nous avions été obligés de faire deux milles, ayant de l'eau jusqu'aux genoux, pour traverser le haut de la baie de Shag-a-voke; maintenant tout y était glace solide, et l'on n'y voyait nulle part ou une seule goutte d'eau, ou aucun indice annonçant le com-

mencement du dégel. Est-il croyable que, dix jours avant la Saint-Jean, nous fussions encore au cœur de l'hiver; que cet hiver existât presque au milieu de l'été, et qu'il fût plus rigoureux que ceux que voit ordinairement le mois de janvier dans notre pays?

Ce ne fut pas peu de satisfaction pour des hommes épuisés de fatigue et dont l'estomac était vide, que de trouver sur la rive opposée quelques provisions que le capitaine Ross y avait déposées pour nous. Après en avoir pris possession, nous traversâmes les deux lacs suivans, et nous fîmes halte, à six heures du soir, près de l'extrémité de la baie dans laquelle leurs eaux se déchargent.

Un vent impétueux venant du sud-ouest nous 12 juin.
y retint le jour suivant jusqu'à midi. Comme il commençoit alors à se modérer, nous fûmes tentés de profiter de ce moment de répit pour subir les fatigues de notre dernière journée, car nous pouvions arriver au vaisseau sans faire une nouvelle halte. Mais cette tentative ne nous réussit pas : le vent redoubla de violence ; il chassait la neige de manière à nous aveugler. Nous fûmes donc obligés, en dépit de nos désirs et de nos efforts, de nous arrêter le lendemain à neuf 13 juin.
heures du matin. C'était pour nous un contretemps extraordinaire. Dans d'autres occasions, nous avions été aussi fatigués, aussi dépourvus de vivres, aussi empressés de revoir nos compa-

gnons; mais cette fois-ci nous avions à leur apprendre des nouvelles plus intéressantes que nous n'en avions jamais eu à leur annoncer : c'était encore une épreuve pour notre patience, et nous nous y soumîmes.

Cette épreuve ne devait pourtant pas être de longue durée. Le vent finit par se calmer assez pour nous permettre de voir notre chemin; et comme nous n'avions plus que dix milles à faire, nous redoublâmes d'efforts; et après des fatigues que nous n'aurions pu supporter sans un tel stimulant, nous nous retrouvâmes enfin à bord de *la Victoire*, après une absence de vingt-huit jours. Que nous fussions épuisés et exténués, personne ne pouvait en être surpris. A cela près, du reste, nous étions tous en bonne santé.

CHAPITRE XLIII.

Remarques sur la position assignée au pôle magnétique.

Jusqu'à présent je n'ai pas cru nécessaire de faire des remarques sur les relations des diverses expéditions du commandant Ross. Si j'agis différemment en cette occasion, c'est parce que mon propre journal ne m'a pas encore fourni l'occasion de parler de la question importante du pôle.

Cette circonstance pourrait faire croire aux lecteurs de cet ouvrage que je n'ai pris aucun intérêt personnel aux recherches qui ont été faites pour résoudre cette question; ils pourraient supposer qu'en déléguant à mon neveu, doué d'autant d'activité que d'intelligence, tout ce qui avait rapport à la zoologie et à la botanique de cette région, je lui avais aussi laissé le soin de toute la partie scientifique de nos opérations, me bornant moi-même au commandement du navire et de l'équipage.

Une idée populaire à laquelle il a fait allusion dans son journal, suppose qu'un caractère mystérieux s'attache au pôle magnétique, et que pour le découvrir il fallait un miracle singulier, ou une bonne fortune particulière, ou une étonnante profondeur de science; comme si l'on eût trouvé inopinément une montagne de diamant, ou quelque autre merveille complétement inconnue. Cette idée a contribué à faire du résultat de ce voyage un objet de discussions partant d'une base entièrement fausse, et qui ne peuvent être rectifiées qu'en plaçant la question sous un point de vue plus clair et plus simple.

On a vu que le voyage de *la Victoire* a déterminé la situation du pôle magnétique, du moins à fort peu de distance près. Je ne serais même nullement surpris qu'on obtînt la preuve par la suite que mon officier, plein d'énergie et d'expérience, a mis le pied sur l'endroit même où il se trouve, malgré le doute qu'il en exprime; car tout homme instruit dans cette science, et connaissant les difficultés pratiques d'un pareil sujet, difficultés provenant soit de l'imperfection des instrumens, soit de toute autre cause, doit savoir combien une détermination véritablement exacte de cette nature doit laisser d'incertitude, et combien il est possible, malgré ses propres doutes, qu'il se soit trouvé sur le lieu même.

Comme on l'a déjà vu dans sa relation, cet endroit avait été indiqué depuis long-temps par un grand nombre d'expériences sur l'inclinaison et la variation de l'aiguille, et notamment par celles qui avaient été faites par sir Édouard Parry, ou sous ses yeux. Nous savions ainsi que, puisque nous étions avancés plus loin dans ce pays que la mauvaise fortune de cet officier ne lui avait permis de le faire, nous étions plus près du point indiqué par ses observations et par d'autres, et par les calculs dont elles avaient été la base. Je ne sais si nous aurions eu plus de confiance à ce sujet, si nous avions connu, avant notre départ d'Angleterre, les calculs du professeur Barlow, quelque satisfaisant qu'il ait été pour nous, après notre retour, de voir que le point qu'il avait déterminé d'après une saine théorie, coïncidait si exactement avec les observations que nous avions faites quand nous en étions à peu de distance, et enfin sur le lieu même.

Cet objet était donc du nombre de ceux que nous nous étions proposés en quittant l'Angleterre; et quoiqu'il fût subordonné à celui de la découverte d'un passage qui nous mît à portée de suivre les côtes septentrionales de l'Amérique jusqu'au détroit de Behring et de retourner en Europe en doublant le cap de Horn, cependant nous avions toujours eu cet autre objet en vue depuis l'instant où nous avions atteint les côtes

de cette contrée, et pendant tout le temps que nous y avions été détenus. Ce fut ce motif qui nous fit construire à diverses époques et en différens endroits ces observatoires magnétiques dont j'ai parlé de temps en temps dans mon journal, et ce fut un de ceux qui nous portèrent à entreprendre les excursions dont il a été précédemment rendu compte. S'il n'en a été fait aucune mention dans les relations qui ont passé sous les yeux du lecteur, c'est parce qu'on n'avait obtenu aucun résultat qui méritât d'être constaté, jusqu'à ce que la dernière expédition du commandant Ross eût enfin fourni l'occasion de rapporter l'heureuse issue de cette partie de nos travaux.

Si ce dernier voyage de trente milles eut lieu sans moi, parce que d'autres raisons exigeaient ma présence ailleurs, et fut exécuté par mon neveu ayant sous ses ordres immédiats les enseignes Blanky et Abernethy, à Dieu ne plaise que je veuille leur dérober l'honneur auquel leur donne droit la réussite de leur entreprise, ou que je prétende au mérite d'avoir planté moi-même le pavillon britannique sur cet endroit si long-temps désiré! Que ce dernier acte de nos travaux communs leur assure la gloire qu'ils ont méritée : je puis dire comme bien d'autres, quoique cette citation soit un peu usée : « *Palmam qui meruit ferat.* » Mais si je consens, de moi-même, à décerner la palme à celui qui a

commandé une expédition couronnée par le succès, on ne doit pas oublier qu'en agissant ainsi, j'abandonne ces droits personnels que n'abdiquent jamais ni le commandant du vaisseau amiral, qui doit si souvent la victoire à l'énergie, à l'intelligence et à la bravoure des officiers et des hommes qui sont sous ses ordres et qu'il dirige; ni le capitaine qui emporte une ville d'assaut par le courage et l'activité du sergent qui est à la tête des « enfans perdus ».

Mais en faisant cet abandon, il ne serait pas juste que j'abandonnasse aussi les droits des hommes braves, patiens et persévérans qui composaient l'équipage de *la Victoire*, ni peut-être ceux de l'homme généreux et magnanime qui envoya *la Victoire* et son équipage dans les régions polaires. L'histoire doit constater et constatera que ce fut le vaisseau *la Victoire*, commandé par le capitaine John Ross, qui détermina la situation du pôle nord-ouest en 1831, et que ce vaisseau avait été frété par l'homme que je puis appeler à présent *sir* Felix Booth, nom qui n'avait pas besoin de cette distinction pour être honoré tant que l'ardeur et la générosité seront regardées comme le caractère distinctif du négociant anglais.

C'est sous ce point de vue, sous ce seul point de vue, que la découverte du pôle doit maintenant être envisagée, afin de rendre justice à tout le monde, sans la refuser à personne. Tout homme

qui se trouvait à bord d'un vaisseau si long-temps retenu dans un climat inhospitalier, depuis le plus haut grade jusqu'au plus bas, mérite sa part des éloges que le public peut accorder à ce que notre bonne fortune nous a permis de faire. Après tout, ce n'est qu'une faible récompense des fatigues et des privations que chacun d'eux a endurées ; et quelque douce qu'elle puisse être, il faut oublier bien des souffrances pour ne pas sentir qu'elle a été achetée bien cher. Il serait donc bien dur de refuser ce tribut à tant de travaux, de fatigues et de patience, ainsi qu'à cet esprit d'énergie et de persévérance, conservé si long-temps au milieu de circonstances capables de porter le désespoir presque dans tous les cœurs.

CHAPITRE XLIV.

Fin de juin. — Résumé de ce mois.

Il tomba de la neige, et le sol en fut tellement 14 juin.
couvert, qu'on ne voyait pas un pouce de terre.
Aucune mare d'eau ne s'était formée, et il n'y
avait pas une goutte d'eau courante. Cependant
la température monta pour la première fois à
40°. Dans le cours de cette journée comme de
la précédente, nous tuâmes quelques gélinottes,
et il en fut de même le lendemain. Il neigea de 15 juin.
nouveau le 16, cependant le soleil parut ensuite, 16 juin.
et une mare d'eau se forma enfin près du vaisseau.
Cette eau, pendant la nuit, se couvrit d'une
glace d'un pouce d'épaisseur, et elle ne se fondit
qu'à midi. Le soleil fit alors quelque impression 17 juin.
sur la neige; il en fit encore davantage le len- 18 juin.
demain, et ainsi se termina la semaine.

Le dimanche vit s'accomplir nos devoirs reli- 19 juin.
gieux suivant l'usage. La journée du lundi fut 20 juin.

chaude et la nuit très-froide. Nous vîmes des troupes d'oies et de canards voler vers le nord, et nous tuâmes quelques gélinottes.

21 juin. Le soleil avait alors presque atteint sa plus grande élongation. C'était le solstice d'été, et pas une goutte de pluie n'était encore tombée. Il ne s'était pas encore passé vingt-quatre heures sans que le thermomètre descendît au point de congélation. Cependant la première pluie tomba dans le cours de cette journée pendant deux heures, quoique la glace formée pendant la nuit eût un pouce d'épaisseur.

22 juin. Dans la matinée du 22, nous eûmes une brise fraîche venant du nord; mais il y eut encore une forte gelée pendant la nuit, ainsi que pendant
23 juin. celle du lendemain. Il fit encore plus froid le
24 juin. jour suivant, car le matin le thermomètre était à 30°, et il ne remonta qu'à neuf heures au point de congélation, où il resta pendant les vingt-
25 juin quatre heures du samedi. Depuis trois à quatre jours nous avions tué un assez bon nombre de canards, d'oies, de gélinottes et de pluviers.

26, 27 et 28 juin. Ces trois jours n'offrirent aucun changement, si ce n'est qu'il plut dans la soirée du lundi, et que nous pûmes enfin nous fournir d'eau sur le rivage. Cependant la surface des mares se gela
29 juin. encore le 29, le thermomètre étant tombé à
30 juin. 31°; et la moyenne de la température du 30 ne fut que de 35°. Pendant tout ce temps on avait travaillé à l'arrangement des agrès du navire, et

il était alors presque entièrement terminé. Il était décourageant de voir que nous serions prêts si long-temps avant que le temps le fût, et que nous étions arrivés à la fin de juin, que nous avions passé le solstice, pour avoir encore de la gelée toutes les nuits, avec peu de compensation pendant la journée. Le solstice d'hiver est rarement en Angleterre ce qu'était celui d'été dans ce misérable pays, sous le plus abominable de tous les climats.

Telle est la contrée dans laquelle l'homme trouve pourtant le moyen de vivre, et de vivre heureusement, comme nous n'avions pas le droit de le contester. Il est vrai qu'il ne peut boire d'eau au milieu de l'été, sans faire fondre de la neige, et que s'il n'avait pas l'esprit de se procurer du feu, il faudrait qu'il passât neuf mois de l'année sans boire. Il ne respire pas le parfum des fleurs, car il n'en voit aucune qui en exhale, mais l'huile de veau marin flatte son odorat. Il n'a ni carottes, ni herbes d'aucune espèce pour faire de la soupe ou des assaisonnemens; mais l'huile lui tient lieu d'assaisonnemens et de soupe, et il peut se procurer une salade dans l'estomac d'un renne, quand il a la bonne fortune d'en tuer un; et cette salade est cuite à un feu dont les avantages n'ont jamais été contestés. Que lui importe de ne jamais voir cette chose inconcevable pour lui qu'on appelle un arbre, puisqu'il peut se construire des équipages avec des pois-

sons gelés et des os? Et lorsqu'il peut se coucher, je ne dirai pas sur la dure, mais sur la neige, qui lui offre du moins un lit doux, pourquoi ne se trouverait-il pas aussi bien logé que les princes de la terre, demeurant dans des palais dont le marbre n'approche pas de la pureté de celui qui forme son habitation; habitation qu'il peut construire en moins d'une heure, et qui, comme celle d'Aladin, peut s'élever à tout instant du jour en tel endroit que bon lui semble? L'homme doit être un noble animal, même sous la forme et les traits d'un Esquimaux. Est-il une autre créature sur la terre qui pût faire tout cela; endurer tout cela, imaginer, exécuter tout cela et plus encore, et se trouver heureux, — heureux s'il est à Naples, — heureux s'il est dans la Boothia Felix?

Mais ce climat, qui convenait à ceux qui n'en connaissaient pas d'autre, qui n'en avaient jamais vu de meilleur, produisait sur nous un effet tout différent, indépendamment des souffrances et des privations qu'il nous occasionait. Tout le bonheur des Esquimaux était fondé sur l'abondance des vivres; les matériaux de ce bonheur étaient à leur portée, et ils les partageaient avec les animaux qui ne connaissent presque que cette jouissance. Tout ce que pouvait faire la rigueur du climat n'était donc rien pour eux; ils s'inquiétaient peu que l'hiver fût long ou court; ils n'avaient aucune raison pour se met-

tre en peine si la saison suivante serait bonne ou mauvaise; ils n'avaient rien à espérer ni à craindre. Mais il en était tout autrement pour nous. Nous songions sans cesse, tour à tour avec espoir et avec angoisse, à un été qui pouvait n'arriver que lorsque l'hiver serait déjà à ses trousses, et sur le point de reprendre un ascendant qu'il conserverait probablement pendant la plus grande partie d'une autre année.

Le résumé de ce mois n'offre rien de consolant. Si le mois de juin de 1830 avait été plus froid qu'aucun des mois de juin mentionnés dans les voyages précédens, celui qui venait de s'écouler était encore pire, car il avait été plus froid et plus orageux. Pendant les deux premières semaines, la température moyenne avait été de 7°, et pendant la dernière quinzaine, entre 2° et 3°. La moyenne de la température de tout le mois avait été de cinq degrés plus froide que celle de juin 1830. En juin 1831, la première pluie était tombée le 21; en 1830, elle avait eu lieu le 10. J'ai déjà fait remarquer que le solstice d'été s'était passé sans que le thermomètre eût été vingt-quatre heures sans descendre au point de congélation.

Nous avions eu beaucoup d'ouragans; mais un fait remarquable, c'est qu'en 1830 le degré de température s'élevait constamment alors, ce qui n'eut pas lieu en 1831. Ce fait établit une différence essentielle entre ces deux saisons, et la

cause n'en est pas apparente. On a déjà vu dans l'état de la neige et de la glace le résultat de cet hiver rigoureux, et notre perspective était assez décourageante. En mettant les choses au mieux, et s'il ne survenait rien de pire, cette saison était de trois semaines plus tardive qu'aucune de celles qui avaient précédé, autant du moins que nous pouvions le savoir. L'avenir était devant nous; il pouvait être plus favorable que nous ne nous y attendions; mais je doute fort qu'un grand nombre de nous l'espérassent.

Tous nos hommes se portaient alors bien, à l'exception de l'enseigne Taylor, dont le pied commençait pourtant à se guérir. Nous avions tiré un grand avantage du poisson que les naturels nous avaient fourni en abondance. Il était remarquable que les oiseaux aquatiques n'étaient arrivés que fort tard; mais notre chasse en général avait été moins heureuse qu'autrefois.

Le commandant Ross avait reconnu une nouvelle partie de la côte, et nous avions tous deux remarqué que la température sur les côtes et sur les lacs de l'ouest de la péninsule était de 10 à 15 degrés plus basse que près du vaisseau, qui était sur la côte orientale. Ces comparaisons avaient été faites avec tant de soin, que nous ne pouvions nous être trompés.

CHAPITRE XLV.

Journal de juillet. — Sommaire de ce mois.

La matinée fut froide et orageuse, et nous 1er juill.
continuâmes à avoir de forts coups de vent
toute la journée suivante; le thermomètre des- 2 juill.
cendit à 31°, et l'air fut extrêmement froid. Il
tomba de la neige à neuf heures, et le vent se
modéra. Le commandant Ross partit avec quel-
ques-uns de nos hommes pour aller à la chasse,
et il rencontra une réunion de cinq familles de
naturels qui nous étaient inconnues, à l'excep-
tion d'une seule, qui était venue une fois à bord
dans l'été précédent. Ils dressèrent leurs tentes
pour la nuit; cinq hommes accompagnèrent le
commandant Ross quand il revint au vaisseau,
et ils poussèrent de grands cris en arrivant,
comme l'avaient fait nos anciens amis. Ils avaient
entendu parler de nous à Neitchillee, et ils ve-
naient dans le dessein d'échanger quelques vê-

temens contre des objets plus précieux à leurs yeux.

Nous eûmes à leur montrer toutes nos merveilles, comme à l'ordinaire, et cette vue produisit sur eux l'effet qu'on devait en attendre. Ils avaient entendu dire que nous avions les portraits d'hommes demeurant plus au nord. Jamais ils n'avaient vu un vaisseau, leur demeure ordinaire étant à l'ouest d'Akoolee. Chacun d'eux reçut en présent un morceau de cercle de fer, et ils nous promirent de revenir le lendemain avec leurs femmes et leurs familles, et de nous apporter les objets qu'ils avaient à échanger.

3 juill. Il gela si fort pendant la nuit, qu'il se forma une glace d'un pouce et demi d'épaisseur près du vaisseau. Il y eut plusieurs giboulées de neige dans la matinée, et le vent fraîchit dans la soirée. Peu de temps après le service divin, les naturels arrivèrent, formant une nombreuse réunion d'hommes, de femmes et d'enfans. Ils avaient bonne mine, pour des Esquimaux, et ils se comportèrent bien; mais ils ne nous apportaient, comme objet d'échange, qu'une paire de pantalons de peau de veau marin. Tous furent admis à bord du navire, et aucune femme ne partit sans avoir reçu quelque présent, notamment quelques-unes de ces petites caisses d'étain, dont les Esquimaux faisaient grand cas. Les maris parurent particulièrement charmés

de cette marque d'attention pour leurs femmes.

On serait réellement tenté de croire que ce peuple possède quelques-uns de ces sentimens de galanterie, ou de chevalerie, comme on les a appelés, qui ont été supposés particuliers aux peuples et aux hommes les plus policés. Chacun sait combien ces sentimens sont rares parmi « les sauvages » du monde entier; chacun sait que leur conduite y est en opposition constante, notamment dans la plupart des îles de l'Océan méridional, et surtout dans l'Australie. Si nous sommes bien informés, plusieurs tribus d'Esquimaux dans l'Amérique septentrionale ne traitent pas leurs femmes mieux que les Australiens; et si la manière d'agir à l'égard des femmes varie dans diverses tribus des Indiens à peau rouge de cette partie du continent, la balance penche de beaucoup vers ce mélange d'indifférence et de sévérité qui caractérise généralement la conduite de l'homme envers la femme dans l'état sauvage.

D'où vient donc la différence qui distingue également les tribus d'Esquimaux de la Boothia, et celles qui habitent le Groënland? Nous ne pouvions nous dissimuler que nous étions enclins à les voir sous l'aspect le plus favorable, mais nous ne pouvions nous tromper sur les faits. Si ce que nous entendions dire des devoirs et des occupations des femmes semblait à des oreilles européennes devoir conduire à une autre

conclusion, il faut se rappeler que c'est le résultat d'un système différent de « la division du travail. » Dans leur état de société, les femmes ne peuvent rester oisives, et les hommes n'ont pas le loisir de se livrer à cette espèce d'idolâtrie qui ferait du beau sexe un objet d'admiration ou de plaisir. Il faut que chacun travaille, ou la plupart manqueraient de vivres. Mais il faut dire aussi que les femmes y réclament comme un droit la tâche qui leur est assignée comme un devoir; de même que sur plusieurs parties des côtes de la France et de la Hollande, les femmes prétendent avoir le privilége exclusif de porter sur leurs épaules dans la mer les voyageurs qui vont s'embarquer ou qui arrivent; et si quelque homme s'avisait de le leur contester, elles résisteraient à l'aide de ces armes dont leur sexe sait si bien se servir.

On a dit que ce système de galanterie est le caractère particulier, sinon exclusif, des nations dont le gouvernement est monarchique ou despotique, comme c'était celui de cette singulière espèce de despotisme qui constituait le système féodal. Nous pourrions en appeler aux républiques de l'ancienne Grèce pour prouver la théorie contraire; mais est-il quelqu'un aujourd'hui qui ne soit prêt à citer, d'une autre part, les États-Unis de l'Amérique, où les idées de démocratie, faisant nécessairement de tous les hommes des tyrans, condamnent les femmes

à un abandon, qui approche de l'oppression autant qu'il est possible dans un pays où les mœurs européennes sont adoptées jusqu'à un certain point. Mais cette théorie n'est point applicable au bienheureux pays dont je parle, car il ne s'y trouve pas plus d'aristocratie que de gouvernement, de sorte que je dois laisser à d'autres le soin de résoudre ce problème.

Les mêmes Esquimaux nous apportèrent dans la matinée des vêtemens et quelques autres bagatelles, et ils s'en allèrent en nous promettant de revenir le lendemain avec des veaux marins et du poisson. Ce jour-là et le suivant il tomba de la neige, et le thermomètre descendit encore au point de congélation pendant la nuit. Dans la matinée les naturels revinrent. Ils nous informèrent qu'ils allaient pêcher dans le lac et dans la rivière où nous avions acheté du poisson l'année précédente. Le commandant Ross leur promit de les y accompagner. 4 juill. 5 juill.

Le brouillard et la neige continuèrent; mais quand nos officiers arrivèrent aux huttes des naturels, ils les trouvèrent détruites, et ils virent par leurs traces qu'ils étaient allés du côté de Neitchillee. Nous ne pûmes conjecturer la cause de ce changement survenu dans leurs plans. Un de nos enseignes découvrit une portée de renards. Il avait tué le mâle, et quelques hommes étant allés en cet endroit le lendemain matin, tuèrent la femelle, et rapportèrent six 6 juill. 7 juill.

petits. On voit qu'il se trouve assez de vivres dans la Boothia Felix, pour permettre aux renards d'élever de nombreuses familles. On tua pendant ces deux jours une vingtaine de canards et quelques autres oiseaux. Il n'y eut rien à remarquer le vendredi ni le samedi. Le thermomètre était
8 et 9 juill. à 33°, c'est-à-dire un degré seulement au-dessus du point de congélation.

10 juill. Le dimanche nous amena une brise fraîche du
11 juill. nord, et il fit très-froid. Il y eut le lendemain plusieurs coups de vent; le même froid continua.

12 juill. Le 12, nous eûmes la plus haute marée que nous eussions encore vue, car elle monta à dix-huit pieds. C'était le troisième jour après le changement de lune. Nous fûmes très-heureux à la chasse et nous trouvâmes le nid et les œufs d'un
13 juill. pinçon de Laponie. Le 13, le thermomètre monta à 40°, mais il redescendit le lendemain
14 juill. soir à 33°. Cette dernière journée fut très-froide, et un vent d'est nous amena du grésil et de la pluie. Pendant ces deux jours je réussis à prendre quelques poissons avec la javeline dont les naturels se servent.

15 juill. Toute la matinée ne fut qu'une succession continuelle de pluie et de neige, de brouillards et de vapeurs, et il gela presque pendant la nuit. Deux Esquimaux nous apportèrent trente livres de saumon, et nous dirent qu'ils en avaient bien davantage. Il fut convenu que le commandant Ross partirait avec eux pour les

prendre, voyage qui durerait quatre jours. Le 16, le thermomètre monta à 44°: ce fut le plus beau jour que nous eussions encore eu de l'année. Le commandant Ross, accompagné du chirurgien et de huit hommes, partit avec les naturels. Pourquoi ne regardâmes-nous pas cette journée comme une belle et chaude journée d'été? La température n'aurait pu être que de 84° en Angleterre, et puisque à Noël nous avions eu quatre-vingts degrés de froid de plus que dans notre pays, n'aurions-nous pas dû nous trouver fort heureux quand nous n'avions qu'une différence de 40°? 16 juill.

Il continua à faire beau toute la journée; mais pendant la nuit du dimanche, le thermomètre retomba à 34°. Il gela le lundi matin, cependant la température remonta encore à 44° pendant la journée. Nous ne pouvions guères attendre autre chose, entourés, comme nous l'étions, de neige et de glaces, sur lesquelles un soleil de nuit ne pouvait produire aucun effet. Le changement de temps fut imperceptible le lendemain. En l'absence de mes autres compagnons, je passai mon temps à prendre des angles, à faire des observations et à chasser, tandis que nos hommes travaillaient à calfater le navire. Nos barques avaient été enfoncées sous l'eau, pour les empêcher de se fendre. 17 juill. 18 juill. 19 juill.

Un des enseignes et cinq hommes arrivèrent avec un traîneau chargé de poissons; une bonne 20 juill.

partie provenait d'un dépôt de l'année précédente, et n'était pas dans le meilleur état possible; mais il s'en trouvait trente-sept pris tout récemment et pesant 129 livres. Après avoir dîné et s'être reposés, ils repartirent à neuf heures du soir avec des provisions pour trois jours de plus, la barque en peaux, un filet et trois chiens pour aller rejoindre le commandant Ross, qui était resté à pêcher avec les naturels.

21 juill. Le temps fut encore le même : une journée douce et une nuit froide. Je tuai un lièvre qui avait sa robe d'été. Nous avions déjà, quelque temps auparavant, observé le changement de plumage des ptarmigans. Je remarquai alors qu'il y avait une plus grande variété de petits oiseaux, que nous ne l'avions supposé l'année précédente. Pendant cette journée j'en vis plusieurs qui m'étaient inconnus. Je trouvai même le nid de l'un d'eux, et il contenait des petits. J'en

22 juill. trouvai encore un autre le lendemain; et il tomba un peu de pluie, événement rare dans cette saison. Le chirurgien arriva avant le soir pour m'annoncer qu'on avait pris seize cents poissons, et me demander des bras pour aider à en apporter au vaisseau quatre cents qui étaient en route.

22 juill. Ils arrivèrent à minuit, et toute la journée suivante fut employée à les arranger de manière à les conserver. Quelques-uns furent mis dans du vinaigre. Le poids de ces quatre cents poissons excédait mille livres. C'était une

addition importante à nos approvisionnemens.

Presque tous nos hommes étant absens, nous ne pûmes avoir la réunion d'usage pour l'office divin. Je trouvai un nid d'ortolans de neige prêts à s'envoler, et je les emportai à bord, dans l'espoir de les élever et de les apprivoiser. Cinq de nos hommes arrivèrent le lundi très-fatigués. Ils s'étaient trompés de chemin, et avaient laissé le traîneau à cinq milles, n'ayant aucun officier avec eux, ce qui était fort mal entendu. Après qu'ils se furent reposés, M. Thom et les hommes qui nous restaient, repartirent avec eux, et ils nous rapportèrent cinq cents poissons pesant quinze cents livres.

21 juill.

25 juill.

Les mêmes hommes repartirent le 26 avec le traîneau, qui avait été raccommodé, pour aller chercher d'autres poissons, et ils en rapportèrent encore deux cents le lendemain. C'était tout ce qu'ils avaient pu porter. Ils me remirent aussi une lettre du commandant Ross, qui m'apprenait que d'un seul coup de filet, ils avaient pris 3,378 poissons ; mais la glace commençait à se dissoudre si rapidement, qu'il trouvait impossible de les transporter au vaisseau en bon état, quand même les routes l'eussent permis. Nous ne manquions pas alors d'ouvrage, et nous avions des provisions pour long-temps. Je fis partir pour l'île où ces poissons avaient été déposés, tous les hommes dont la présence n'était pas indispensable à bord.

26 juill.

27 juill.

28 juill. Le commandant Ross arriva, et nous dit que ses hommes, divisés en deux détachemens, étaient en route pour revenir avec cinq cents poissons, et qu'il en restait encore autant à rapporter de l'île. Ils en avaient pris en totalité 5,067; mais ils avaient été obligés d'en abandonner trois mille aux naturels, la glace, en se brisant, les forçant à quitter leur position. A cinq heures, le premier détachement arriva, ayant laissé le traîneau à deux milles de distance; un d'entre eux s'était trouvé malade, et les autres n'avaient pu tirer le traîneau plus avant. Le second détachement arriva à huit heures, apportant trois cents poissons, et ramenant sur le traîneau Buck, dont la maladie était une attaque d'épilepsie. Dans la soirée, les deux traîneaux repartirent pour l'île afin d'en rapporter la barque, le filet et le reste des poissons.

29 juill. Le thermomètre pendant la nuit ne descendit
30 juill. qu'à 36°; et le lendemain fut le jour le plus chaud que nous eussions encore eu, la température à midi étant de 50°, et la moyenne des vingt-quatre heures, de 41°. A huit heures du matin, un des traîneaux arriva avec le filet, la barque et les tentes, et 350 poissons. Apprenant que deux des hommes appartenant à l'autre traîneau étaient épuisés de fatigue, j'en envoyai deux autres pour les remplacer, et tous furent de retour à dix heures. Le thermomètre, le sa-

medi à minuit, était à 41°. Jamais il n'avait été si haut à une pareille heure.

Le repos du dimanche nous fut singulièrement agréable. La glace était enfin dans un tel état de dissolution, que nous ne pûmes aller du vaisseau à terre qu'à l'aide d'une barque. Cependant il s'en fallait de beaucoup que la baie en fût dégagée autant qu'elle l'était à la même époque de l'année précédente, et la fonte en pleine mer était encore moins avancée. Enfin le mois se termina par un beau temps; on ne voyait pas un seul nuage quand le soleil se coucha à minuit. 31 juill.

La comparaison de la température moyenne de ce mois avec celle du même mois de l'année précédente, prouve qu'il avait été plus froid de 7°; car elle était de 37° au lieu de 44°. En 1830, la chaleur la plus forte avait été de 70°; elle n'avait été que de 50 en 1831. Cependant le plus grand froid ne différait que d'un degré, étant de 32° dans la première année, et de 31° dans la seconde.

Nos hommes avaient eu beaucoup d'ouvrage pendant ce mois pour mettre le vaisseau en état de partir, et ils avaient eu un travail additionnel pour transporter et préparer le poisson. La fatigue avait causé parmi eux quelques indispositions, qui ne furent pas de longue durée. Taylor, qui avait eu une partie du pied amputée, commençait à se guérir. Le plus malade

était l'homme qui avait eu un accès d'épilepsie; mais comme il n'avait pas eu de rechute depuis son retour, nous espérâmes qu'il se passerait bien du temps avant qu'il en éprouvât une autre attaque.

La pratique avait rendu nos hommes meilleurs chasseurs, et nos succès en ce genre avaient été en croissant. Comme tout le gibier était mis en masse pour être ensuite réparti entre toutes les tables, il en résultait une variété très-utile dans la nourriture.

Nos succès à la pêche ne nous dédommagèrent pas seulement du désappointement que les naturels nous avaient fait éprouver, ils leur avaient encore été très-utiles à eux-mêmes. Nous avions découvert que les saumons arrivaient, lors de la rupture de la glace, en plus grande quantité que nous ne l'avions pensé; car, en entrant dans l'eau sur le bord de la ligne qu'ils y suivaient, les naturels réussissaient à les pousser dans les petites mares qui bordaient le rivage, et même à les jeter sur la terre. Il est évident que, malgré ce que les veaux marins peuvent en dévorer, les saumons ne sauraient avoir un grand nombre d'ennemis dans ces parages; et dans le fait, on peut dire la même chose en général de toutes les côtes septentrionales où ce poisson abonde.

En nous accompagnant pour la première fois à la pêche, les naturels avaient vu l'usage que nous faisions de notre filet, et, ce qui n'arrive

pas toujours à ceux dont l'amour-propre est proportionné à leur vanité, ils en avaient pleinement reconnu les avantages. Cela nous engagea à prendre la peine de leur apprendre la manière d'en fabriquer, quoique nous ne fussions pas bien sûrs que les matériaux auxquels ils sont bornés pussent leur fournir les moyens d'en faire qui pussent leur être très-utiles. Si pourtant ils y réussissent, nous leur aurons appris un art précieux, qui est pour eux de la première importance, et qui peut améliorer leur condition plus que tous les outils et toutes les matières premières que nous leur avons donnés ou vendus.

Nous avions tiré de nos communications avec eux, au milieu de nos souffrances, une consolation dont le souvenir est plus durable et plus agréable que celui des avantages que nous avait procurés notre trafic avec ce peuple. Nous ne leur avions pas vendu de rum, nous n'avions introduit parmi eux aucune maladie; nous n'avions rien fait qui pût tendre à corrompre leurs mœurs, à nuire à leur santé, à les rendre moins vertueux et moins heureux que nous ne les avions trouvés. Ils n'avaient appris de nous rien qui pût les rendre mécontens de leur condition présente et inévitable : au contraire, nous avions tout lieu d'espérer qu'ils profiteraient de notre exemple pour imiter l'industrie qu'ils nous avaient vus déployer en bien des circonstances : qu'ils tireraient parti des objets utiles que nous

leur avions distribués ; et qu'ils amélioreraient ainsi leur situation, autant qu'elle était susceptible d'amélioration.

Nous pouvions regretter de n'avoir pu leur donner aucune instruction religieuse ou morale ; mais nous ne pouvions nous reprocher de n'avoir pas entrepris une tâche que rendaient impossible la nature restreinte de nos relations avec eux et la connaissance très-imparfaite que nous avions de leur langue. Nous fîmes à ce sujet la seule tentative qui fût en notre pouvoir, en cherchant à instruire un de leurs jeunes gens, et j'ai déjà dit comment elle échoua. Quand les navigateurs, en général, ont causé tant de maux aux tribus sauvages qu'ils ont rencontrées, nous avions du moins à nous féliciter de cette sorte de conduite négative ; et maintenant que nous sommes de retour dans notre patrie, et que nous ne reverrons plus ce peuple, nous pouvons penser avec plaisir à ce que nous n'avons pas fait, et même à ce que nous avons fait ; nous pouvons même nous livrer quelquefois au rêve que si la même tribu revoit un jour des Européens, notre mémoire s'y sera conservée, et peut-être avec une renommée aussi mystérieuse que celle qui illustre le nom de Manco-Capac.

Les principales observations que nous fîmes dans le cours de ce mois, eurent rapport à la réfraction terrestre. Les autres furent continuées comme de coutume quand le temps le permet-

rait. Nos collections d'histoire naturelle furent augmentées.

Nous étions encore complétement bloqués, quoique le canal que nous nous étions préparé parût devoir bientôt s'ouvrir. La baie était encore pleine de glaces et la mer en était entièrement couverte. A la même époque de l'année précédente, les glaces y étaient en mouvement, et l'on voyait dans la baie un grand espace d'eau libre

Le nombre de saumons transportés à bord fut de 2,836. Trois cents autres y furent encore apportés ensuite, mais il n'y en avait que trente-six qui fussent en bon état, et le reste fut donné aux chiens.

CHAPITRE XLVI.

Journal d'août. — La Victoire sort de son havre. — Tentative pour longer la côte. — Les glaces forcent le vaisseau à entrer dans un autre havre. — Résumé du mois d'août. — Journal de septembre. — Résumé de ce mois.

1er août. Le temps fut beau. Un détachement alla chercher le reste du poisson, et revint dîner à bord. Le vaisseau, depuis long-temps, donnait à la bande à tribord d'une manière fort incommode. On coupa la glace tout autour du vaisseau, et
2 août. il se redressa. Le lendemain, il y eut une ré-
3 août. fraction très-extraordinaire, et le jour suivant nous eûmes un vrai temps d'été. La glace céda près du vaisseau, et il avança de la moitié de
4 août. sa longueur. Il y eut une forte pluie le jour d'après, et nous nous amarrâmes à une grande montagne de glace qui était près de nous.

5 août. Le temps fut plus froid le 5; on rapporta la poudre à bord, et l'on répara une des barques.
6 août. Le lendemain, quelques-uns de nous étant à

terre, virent pour la première fois les glaces en mouvement au nord-est. Il y avait un espace d'eau libre qui semblait s'étendre depuis les îles qui étaient derrière la montagne du côté du sud. Le dimanche, cet espace s'était considérable- 7 août.
ment agrandi, et il s'augmenta encore le lende- 8 août.
main. On voyait distinctement que les glaces étaient en mouvement, quoiqu'elles fussent encore en masse serrée; le jour suivant la mon- 9 août.
tagne de glace qui était près de nous se fendit et se renversa, et nous fûmes obligés de nous amarrer à une autre.

Le vent resta au nord, mais il n'y eut pas 10 août.
d'autre changement dans la glace; le temps était à la pluie et il fit du brouillard. Le lendemain 11 août.
n'offrit guère de différence; mais nous avançâmes tant soit peu, et nous pûmes placer *le Krusenstern* bord à bord. Il n'y eut aucun changement le 12, mais nous vîmes arriver une troupe de 12 août.
naturels, parmi lesquels se trouvaient quatre de nos anciens amis et six étrangers. Ils étaient à pêcher à deux journées de distance, et ils nous promirent de revenir dans deux jours et de nous apporter quelques peaux : nous fîmes aux nouveaux venus le présent ordinaire d'un fragment de cercle de fer.

Ils revinrent le lendemain au nombre de vingt- 13 août.
trois, hommes, femmes et enfans, et nous les régalâmes d'un dîner composé de poisson et de graisse de veau marin. Nous leur achetâmes

quelques vêtemens, et nous les accompagnâmes jusqu'à leur tente; leur société était pour nous une distraction, au milieu de notre disette de tout amusement et de toute variété.

Est-il quelque chose qui puisse mieux peindre notre dénuement complet de tout ce qui peut intéresser les hommes que cet aveu, que nous trouvions un soulagement à la monotonie de nos pensées, une diversion à l'ennui sans cesse renaissant d'avoir à enregistrer chaque changement du thermomètre, du vent, du temps, de la marée et des glaces, — un répit à la fatigue de travailler aux barques et aux agrès du navire, et même de manger, — dans la conversation de ces êtres gorgés de graisse et d'huile, dont nous pouvions à peine comprendre le langage, mais dont je crois que les idées bornées se faisaient aisément comprendre sans le secours d'aucune langue? Et que personne ne suppose que nous n'avions pas senti tout cela, d'abord pendant des mois, et ensuite pendant des années, quoique je n'en aie point parlé, et que j'aie gardé le silence comme si nous ne l'eussions pas senti. Nous avions à souffrir le froid, la faim, la fatigue; et si nous ne sommes pas morts, si nous n'avons pas perdu quelque membre, comme cela est arrivé à d'autres dans de pareilles contrées, nous n'en avions pas moins à partager avec tout le monde toutes ces petites souffrances, toutes ces légères indispositions, qui figurent pour peu

de chose dans l'histoire de la vie humaine, qui doivent encore moins figurer dans l'histoire d'une expédition comme la nôtre, et qui ne laissent pourtant pas d'être pénibles tant qu'elles existent. N'avions-nous pas eu assez d'inquiétudes, de soucis et de désappointemens? N'avions-nous pas éprouvé ce désir ardent de revoir notre patrie, nos parens, nos amis, désirs dont quiconque a fait un long voyage n'a jamais été exempt? Et qui aurait pu l'éprouver plus vivement que nous, qui ne pouvions manquer de songer bien souvent qu'il était possible que nous ne les revissions jamais? A toutes ces souffrances, il s'en joignait une autre qui les surpassait encore, — celle de manquer d'occupation de corps et d'esprit; et — pourquoi ne le dirais-je pas? — de manquer de société et de variété. Aujourd'hui était pour nous comme hier, et demain devait être comme aujourd'hui. Au milieu de cette vie monotone, qui ne nous offrait aucun espoir de changement, est-il étonnant que les visites, même de sauvages, nous fussent agréables; et quelque chose peut-il démontrer plus fortement la nature de nos plaisirs, que l'aveu qu'elles étaient aussi délicieuses pour nous, que la société de Londres peut l'être au milieu du tourbillon de la capitale!

La nuit suivante, le thermomètre tomba à 36°; elle fut donc loin d'être chaude, et l'on peut bien juger qu'il ne survint aucun change-

ment à l'état de la glace. Lorsque l'hiver était arrivé tout de bon, nous prenions notre parti, et de même que le loir, — quoique nous ne pussions dormir comme lui, ce qui eût été le plus désirable, — nous nous enveloppions dans une sorte de fourrure de résignation, puisque nous ne pouvions mieux faire, et nous attendions. Mais c'était bien autre chose quand il fallait être toujours éveillé, épier l'instant de se lever et de reprendre de l'activité, et que nous trouvions que toute la nature dormait encore, et que nous n'avions rien de mieux à faire que de désirer, de gémir et d'espérer — autant que nous le pouvions.

Dans cette visite que nous fîmes aux tentes, nous apprîmes qu'il était survenu une nouvelle maladie à la jambe de bois. Comme le charpentier, qui était le médecin convenable en pareil cas, était à portée et prêt à y appliquer les remèdes qui seraient en son pouvoir, je ne demandai pas bien particulièrement en quoi elle consistait. Il avait déjà montré beaucoup de complaisance à cette occasion, mais c'est un éloge que je crois juste de faire partager à tous les hommes de mon équipage en général dans toutes leurs relations avec les naturels. Je ne dis point que tous les caractères fussent également parfaits; mais il est certain que la bienveillance se propage de l'un à l'autre aussi bien que les passions malfaisantes. Un homme colère et irascible transmet

la contagion de son caractère à celui qui est naturellement doux et pacifique; de même la douceur et la bonté font naître des dispositions semblables, même dans le cœur de celui qui n'en est pas doué ; ou du moins l'obligent à montrer l'apparence du calme, quand une humeur acariâtre l'aurait excité à déployer sa violence naturelle. Que les gens mariés du moins profitent d'une remarque inspirée par le caractère de douceur de nos Esquimaux. Non-seulement ils étaient bons, mais ils inspiraient la bonté à tout ce qui les entourait, en nous y comprenant nous-mêmes, et peut-être y avait-il parmi nous un ou deux individus qui, s'ils avaient eu affaire à un peuple différent, auraient montré un tout autre caractère qu'ils ne le firent.

Nous ne permîmes aux naturels de venir à bord qu'après l'office divin ; alors nous envoyâmes la barque pour les prendre. La jambe de bois avait été entourée de cercles de cuivre, et elle se portait mieux que jamais. Nous fîmes quelques échanges avec eux, et nous distribuâmes des présens suivant l'usage. Ils devaient se diviser en deux troupes le lendemain, pour aller, les uns à Shag-a-voke, les autres à Neitchillee, et ils nous promirent de nous apporter de la venaison pendant l'hiver. Nos chasseurs tuèrent un veau marin. C'était une chasse à laquelle nous n'avions pas eu de succès jusqu'alors. 14 août.

Le temps fut très-mauvais ; il y eut de la pluie 15 août.

et un vent d'est, ce qui empêcha le départ des Esquimaux. Dix d'entre eux vinrent à bord, et le principal motif de leur visite était de nous faire des excuses de ce que leurs chiens, s'étant détachés, étaient venus nous voler du poisson. Ils en avaient puni ces pauvres animaux, et un peu trop sévèrement. Le plus grand défaut que nous ayons toujours trouvé dans la conduite domestique des Esquimaux, défaut qui a été aussi remarqué et blâmé par d'autres voyageurs, c'est qu'ils ne paraissent aucunement attachés à leurs chiens, quoiqu'ils en reçoivent de grands services. Ces animaux sont maltraités et encore plus mal nourris, peut-être même seraient-ils encore moins ménagés par leurs maîtres, s'ils ne leur étaient d'une utilité indispensable. On peut alléguer pour excuse que la race canine en ce pays n'est pas d'un caractère fort aimable; mais je suis porté à croire que ce caractère n'est que la suite du traitement qu'elle éprouve. Si leurs chiens étaient traités comme le sont les nôtres, ils deviendraient aussi attachés que ceux-ci à leurs maîtres. Après tout, je ne dois peut-être pas blâmer les Esquimaux. Les chevaux en Angleterre ne sont pas beaucoup mieux traités que leurs chiens; et si l'on établissait une comparaison entre une meute de chiens de chasse dans notre pays, et un attelage de chiens esquimaux, la balance ne pencherait pas de beaucoup en faveur de nos concitoyens. Le veau marin que nous avions tué fournit à dîner

à nos hôtes, et ils nous quittèrent dans la soirée après nous avoir renouvelé la promesse de nous fournir de la venaison pendant l'hiver. Les glaces étaient en mouvement, et elles couvrirent l'espace d'eau libre qui s'était ouvert.

La pluie continua le matin; une forte neige 16 août.
y succéda, et la terre en fut couverte comme si nous eussions été en plein hiver; mais une nouvelle pluie la fit disparaître. Le lendemain nous 17 août.
offrit une succession de brouillard, de neige et de pluie. La soirée fut calme, mais le même 18 août.
temps revint le jour suivant. Il fit doux le 19, 19 août.
sans que, pendant ces trois derniers jours, il y eût aucun changement dans l'état des glaces. Le 20, une brise du sud mit les glaces en mou- 20 août.
vement en pleine mer; mais ayant tourné à l'ouest, ce corps immense d'énormes masses flottantes redevint immobile. Cependant on voyait un grand espace d'eau libre de chaque côté de la pointe.

Les glaces se remirent en mouvement le di- 21 août.
manche, et elles s'écartèrent même du vaisseau; mais elle finirent par rentrer dans la baie, et elles la remplirent comme auparavant. Le len- 22 août.
demain il y eut de la pluie, et elle se changea en grésil, le thermomètre n'ayant jamais été plus haut que 33°. On aurait dit que le nouvel hiver commençait déjà. Le mardi il fit froid et il y eut 23 août.
du brouillard. Le lendemain fut plus doux; du 24 août.
reste tout demeura dans la même situation. La

seule variété fut que nous tuâmes encore un veau marin.

25 août. Le temps fut à peu près le même le 25 ; mais les glaces se mirent en mouvement près de nous, et une de nos barques fut serrée entre la hanche du navire et un de ces éternels rochers de glace qui, étant à flot, ne s'éloignaient que pour faire place à d'autres, qui ne valaient pas mieux ou qui étaient pires, car l'entrepôt qui les fournissait était inépuisable. « Jusqu'à ce que le soleil fonde les rochers » est le refrain d'une des ballades de mon pays natal[1], et cet événement y est regardé comme impossible, puisque le berger y compare la durée de son affection pour sa bergère. Je crois que nous commencions à penser que cet astre ne fondrait jamais ces rochers étincelans qui, même au cœur de l'été, ne cessaient de nous assiéger sous toutes les formes que pouvait prendre leur cristal, aussi brillant que détestable. Où trouver un feu capable de fondre ces masses odieuses? C'était notre souhait de tous les jours, quand même il aurait dû consumer toute la contrée environnante.

Les avaries que la force de la pression avait occasionées à la barque étaient de telle nature qu'il était impossible de la réparer de manière à la faire manœuvrer par six rames. Nous la montâmes donc sur le pont pour en faire une

[1] L'Écosse. (*Note du Traducteur.*)

plus petite. Un autre veau marin fut tué. Le thermomètre à minuit était à 38°.

Il tomba à 34° la nuit suivante, et le vent 26 août
ayant passé au sud dans la soirée, les glaces commencèrent à se mouvoir, et l'on vit un certain espace d'eau libre. La marée fut haute le lendemain, et elle mit à flot une telle quantité de glaces, qu'elle ouvrit une ligne d'eau d'un mille de largeur vers le nord. On tua, pendant ces derniers jours, des canards de différente espèce et d'autres oiseaux. Nous avions alors à bord une ménagerie d'animaux vivans, composée de quatre renards, trois lièvres, et douze souris du pays.

Le 27, le vent souffla de l'ouest avec force, et 27 août.
les glaces commencèrent à sortir de la baie en se dirigeant vers l'est. Mais le soir arriva avant qu'un passage fût praticable. Le vaisseau fut alors toué à un quart de mille au sud-ouest, dans un endroit où nous pouvions profiter de la première ouverture qui se présenterait. Dès que cela fut possible, nous mîmes à la voile; mais malheureusement le vent ayant emporté notre arc-boutant d'artimon, nous ne pûmes tourner un énorme glaçon, et n'ayant pas mieux réussi à doubler sur l'autre bordée une grande montagne de glace qui y était échouée, le navire
toucha aussi le fond. Nous fûmes bientôt hors 28 août.
d'embarras en nous faisant touer par des cordages qu'on tirait de la côte; mais quoique la quille

ne fût pas endommagée, le fer du bas du gouvernail était rompu, ce qui mit fin à nos progrès pour cette journée.

29 août. Le gouvernail fut réparé le matin de très-bonne heure. Le vent restait constamment à l'ouest, conservait toute sa force, et il tombait de temps en temps de la neige. C'était précisément le vent qu'il nous fallait, et après tant de doutes et d'incertitude, nous sentîmes que nous sortions enfin de captivité, quoique nous ne fussions pas encore libres. Nous partîmes donc un peu après quatre heures, et faisant voile avec tous les ris pris, nous voguâmes vers les îles à travers ce qui nous paraissait des glaces détachées. Malheureusement, quand nous étions environ aux deux tiers du chemin, le vent tourna au nord-ouest, et nous ne pûmes arriver à la distance d'un mille à l'est des îles. Passant alors au nord, et amenant une forte giboulée de neige, le vent repoussa toutes les glaces sur la côte septentrionale. Nous fûmes donc obligés de serrer le vent, et nos nouvelles semelles nous aidèrent beaucoup en cette occasion. A neuf heures le vent retourna au nord-ouest, et nous fûmes bientôt près de la côte, après avoir fait quatre milles.

Nous avions passé devant deux baies et devant deux rochers remarquables, quand, au moment où nous étions près du dernier, la neige tomba avec une telle force, que nous fûmes obligés de

pincer le vent, et de nous diriger vers une petite baie. Une brise contrariante nous y jeta presque sur des brisans, et le temps commença à nous menacer d'une tempête. Nous envoyâmes une barque à terre pour nous amarrer à des rochers; mais la corde ayant glissé pendant qu'on l'y attachait, nous fûmes obligés de jeter l'ancre sur un fond de vingt-trois brasses. Nous ne tardâmes pourtant pas à la lever, et nous nous fîmes touer vers la côte sous le vent. Pendant ce temps nous pûmes examiner la baie, et nous vîmes qu'elle était abritée sur tous les points du compas, à l'exception de quatre, et qu'elle était entièrement hors du cours des glaces, quand elles ne cédaient qu'à l'influence de la marée et des courans.

Nous nous fîmes donc touer à l'extrémité de ce nouveau havre, dans lequel se jetait une petite rivière; et nous nous amarrâmes au rivage par le moyen de deux câbles. A peine avions-nous pris cette mesure, qu'un ouragan violent arriva du nord, accompagné d'un déluge de neige, ce qui nous força à assurer le navire par de nouveaux câbles. Nous vîmes les glaces flotter au sud-ouest avec beaucoup de rapidité, et nous eûmes sujet de remercier le Ciel de ce que nous étions en lieu de sûreté. Cette conviction nous fit bientôt oublier les fatigues que nous avions essuyées.

La matinée fut très-froide et le thermomètre 30 août.

descendit à 24°. Le vent passa du nord au sud, et retourna au nord, entraînant la nouvelle glace qui s'était formée. A onze heures, le passage le long de la côte semblait libre jusqu'à l'île d'André Ross; mais le vent nous était complétement contraire. Nous trouvâmes que la latitude de ce havre était de 70° 18′ 11″. En examinant la terre plus avant, je vis que le bras de mer au nord du passage s'approchait à un mille de nous, et que l'espace intermédiaire était occupé par une chaîne de trois lacs, qui remplissaient presque une espèce de vallée. Ce cap formait donc une sorte de péninsule. Du haut d'une montagne, on ne voyait au nord qu'un vaste champ de glace, formé de montagnes serrées les unes contre les autres, s'étendant autour de la baie, à l'ouest, et bloquant complétement le havre que nous venions de quitter. Il semblait donc que nous en étions sortis à temps, soit que notre destin nous permît ou non d'aller plus loin.

31 août. Le vent tomba, et nous allâmes a terre pour examiner la situation des choses dans le détroit. Nous trouvâmes qu'il était entièrement couvert de glace, et qu'il n'y avait aucun moyen de s'y frayer un passage. Autour du vaisseau, la glace nouvellement formée nous donnait de l'ouvrage; mais les gros glaçons n'en approchaient pas. Le vent passa alors au sud-ouest, et nous nous rapprochâmes de l'entrée de la baie, afin de pouvoir profiter d'un changement favorable. Le

mois d'août était terminé, et nous avions fait quatre milles.

Ce mois avait été pour nous un mois d'inquiétudes plutôt que d'espérance. La température moyenne avait été plus basse que dans l'année précédente ; la neige était restée plus long-temps sur la terre, et nous avions vu un moindre nombre de ces animaux qui, dans ces contrées, émigrent tous les ans vers le nord. Les glaces avaient moins diminué de volume, et elles avaient été moins en mouvement.

Les derniers jours de ce mois avaient été les seuls dont nous eussions pu profiter ; ils nous avaient amenés à quatre milles de distance, à l'endroit que j'avais nommé, en 1829, le havre de Mundy, et nous y étions prisonniers. Cependant notre perspective n'était pas absolument désespérée : puisque nous avions pu en sortir le 4 octobre, nous pouvions espérer d'en faire autant à une époque moins avancée de l'année. Ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'était que, quoique nous n'eussions à bord personne qui fût positivement malade, et que nous eussions évité les attaques du scorbut, la santé de nos hommes n'était pas en général ce qu'elle avait été ; et ils nous avaient prouvé qu'ils n'étaient pas en état de supporter la fatigue, surtout celle de voyager sur la glace.

En somme, ce mois avait été pour nous fort ennuyeux, j'ai à peine besoin de le dire, et je

crains que ce maigre journal n'en donne, en cette occasion comme dans plusieurs autres, une preuve qu'on ne trouvera que trop évidente. Mais celui qui tient le journal ne peut faire plus que le navigateur. Ce mois ne contient que peu d'incidens, et ces incidens n'avaient pas même le mérite d'offrir quelque différence entre eux; ils ne présentaient rien qui pût exciter l'attention ou faire naître des réflexions; leur uniformité pesait sur l'esprit, qui s'engourdissait faute de stimulant; enfin ce mois n'avait été qu'une répétition fatigante de tout ce qui s'était déjà passé. Même quand tout était nouveau pour nous, ce pays n'offrait presque rien qui pût nous intéresser; que devait-ce donc être après que nous avions été si long-temps détenus presque dans le même endroit? rien ne pouvait ni attirer nos yeux, ni nous inspirer des pensées, ni nous fournir des matériaux pour une relation intéressante, qui ne contînt que la vérité et qui ne fût pas un roman. La terre n'offrait aucun sujet de description pittoresque; les montagnes et les rochers n'avaient rien de remarquable, et les lacs et les rivières ne présentaient aucune beauté. A peine voyait-on quelques plantes, et il n'existait pas un seul arbre. Quand même il y aurait eu quelque beau paysage, les neiges et les glaces éternelles qui l'auraient couvert, en auraient rendu la vue insipide et monotone. La mer ne présentait pas plus de variété. Pendant

la plus grande partie de l'année, ce n'était qu'une vaste plaine de glace, et l'eau offrait le même aspect que la terre. Rarement le firmament nous montrait quelque chose qui pût compenser le manque de beauté et de variété de cette partie du globe terrestre. Les phénomènes qu'il offrait appartenaient à l'hiver et le rappelaient. Enfin, si nous nous tournions vers le tableau moral, que nous offrait-il? quelques êtres misérables que nous ne voyions que rarement, dont le caractère était trop uniforme pour nous intéresser, et dont toutes les idées étaient épuisées presque dès la première entrevue. Avec de tels matériaux, comment espérer de tenir un journal qui puisse intéresser et amuser? Mieux vaudrait être condamné à « faire des briques sans paille. »

Les glaces entrèrent dans la baie et emportèrent un de nos câbles de touée, ce qui nous obligea à jeter une seconde ancre: après quoi le vaisseau fut assuré à dix toises de la côte, ayant une montagne de glace échouée entre lui et les rochers, et une autre à peu de distance, à laquelle nous pouvions nous amarrer, si nous le jugions à propos. Le 2, il y eut de la pluie et de la neige, et le passage était navigable; mais il falloit attendre la marée du matin. Avant qu'elle fût arrivée, le vent tourna au nord, et dans la soirée les glaces accumulées dans le détroit rendirent cette tentative impossible. Pendant la

1er sept.

2 sept.

3 sept.

nuit, un coup de vent nous amena de la neige.

4 sept. Nous ne pûmes rien faire le dimanche, les glaces ne faisant qu'aller et venir en masse compacte, de sorte que ce fut, dans tous les

5 sept. sens, un jour de repos. Le vent continua le lundi jusqu'à midi, et il tomba ensuite tant de neige que nous ne pouvions voir quel était l'état des

6 sept. glaces dans le détroit. Le lendemain matin, la terre en était entièrement couverte, et le vent et la marée firent entrer les glaces dans la baie avec une telle rapidité, que nous n'eûmes pas le temps de nous faire touer en arrière ; et nous fûmes obligés de nous réfugier derrière une des masses échouées, de peur d'être jetés sur les rochers. Le vaisseau y éprouva une si forte pression qu'il fut soulevé de deux pieds, en donnant à la bande à tribord, et nous passâmes quatre heures dans cette situation critique. Enfin les glaces s'étant retirées, nous nous fîmes touer vers le rivage à l'abri d'un quai formé par un fragment d'une montagne de glace. Il y eut des giboulées de neige dans la soirée, et les glaces bloquaient entièrement l'entrée de la baie.

7 sept. Le vent se modéra ; nous montâmes sur des hauteurs pour examiner l'état de la mer ; mais il tombait tant de neige, que nous ne pûmes rien

8 sept. voir. Le 8 septembre, le vent étant au nord, nous vîmes les glaces marcher rapidement vers

9 sept. le sud. Il fit le même temps le lendemain, avec

quelques variations dans le vent. La surface des grands lacs était presque entièrement couverte de glace, tandis que les petits avaient échappé à la gelée. Dans la soirée, le havre fut couvert de glace, et le thermomètre descendit à 22°.

Il en fut encore plus complétement couvert le 10 sept.
samedi, et en pleine mer tout était immobile.
La nature n'aurait pas permis que le dimanche 11 sept.
fût autre chose qu'un jour de repos, quand même nous aurions été disposés à l'oublier. Le
lundi le vent souffla du nord avec beaucoup 12 sept.
de force, et les glaces s'amoncelèrent plus compactes et plus pressées que jamais. Après quatre heures de variations, le vent se fixa au nord le
lendemain. Dans la soirée, il y eut un ouragan, 13 sept.
mais le ciel fut serein. Le thermomètre, pour la première fois de ce mois, tomba au-dessous de 20°. Il n'y eut aucun changement dans la glace.

La glace nouvellement formée était assez 14 sept.
épaisse pour qu'on pût y patiner; mais c'était un amusement dont nous nous serions volontiers passés.

La promenade d'Hyde-Parc est sans doute ravissante pour ceux qui peuvent y déployer des attitudes gracieuses aux yeux d'une foule de spectatrices, qui vont y voir ce que le beau sexe passe pour admirer ; et, surtout au cœur de l'hiver, quand le pouvoir de voler sur la glace, comme le poisson dans l'eau et l'oiseau dans l'air, avec une vitesse qui n'exige aucun

effort, est un événement si rare, et ne dure que si peu de temps. Ce mode presque surnaturel de se mouvoir est aussi utile qu'agréable pour les laitières de Hollande, qui peuvent porter ainsi leur lait au marché, rivales non-seulement des diligences et des bateaux à vapeur, mais des oiseaux et des poissons. C'est un charmant spectacle que de voir la glace en Suède et en Russie, les jours de fête, quand tout le monde est en mouvement sur la terre comme sur l'eau, et que l'eau et la terre ne forment qu'un seul élément; quand toute la chevalerie des deux sexes ne pense qu'au moment présent, comme s'il n'y avait d'autre affaire au monde que d'écarter les soucis et les réflexions, et de tout laisser derrière soi, comme l'éclair qui traverse les régions de l'espace sans s'inquiéter de ce qui existe sous sa carrière brillante.

Mais nous, qu'avions-nous de commun avec tout cela? La vue de la glace était pour nous un malheur, un tourment, un fléau, une cause de dépit et de désespoir. Quand nous aurions pu faire le tour du pays montés sur des patins, ce n'eût pas été un amusement, car nous n'avions rien à y gagner. Nous n'avions pas d'émules pour nous disputer la palme, pas de société pour nous admirer, pas un motif d'émulation ou d'encouragement. Nous avions assez d'exercice forcé pour ne pas avoir besoin d'en chercher

encore de facultatif; et la glace qui nous enchaînait nous et notre vaisseau; qui nous entourait, nous emprisonnait, nous tourmentait de toutes les manières possibles, pendant dix mois de l'année, nous était devenue si odieuse, que je crois que l'exercice que nous aurions pris en patinant aurait été pour nous une tâche pénible plutôt qu'un plaisir. Nous détestions la vue de la glace, parce que nous en détestions les effets; et tout ce qui s'y rattachait, toutes les idées qui s'y rapportaient, nous devenaient haïssables.

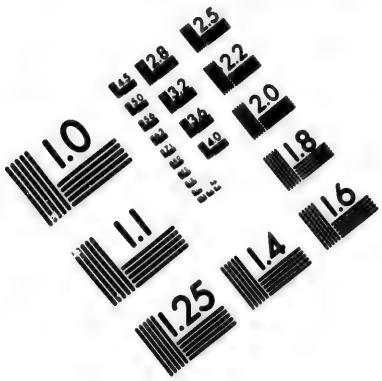
Y a-t-il quelqu'un qui aime la vue de la neige et de la glace? il me semble à présent que j'en ai toujours douté, mais à présent je ne doute plus. L'idée de la glace peut suggérer des sensations agréables dans une journée chaude de juillet; la vue d'un glacier en Suisse, au cœur de l'été, a quelque chose de « rafraîchissant, » je n'en doute pas. Je conviens aussi que la vue en est pittoresque, comme celle des sommets glacés des Alpes, surtout quand on les voit sous la teinte de rose du lever ou du coucher du soleil. Ce sont sans doute des beautés, beautés plus attrayantes encore pour les spectateurs qui n'y sont pas accoutumés. Elles donnent un caractère au pays; elles font partie d'un paysage général, qu'elles rendent plus piquant en y ajoutant le charme de la nouveauté. N'est-ce pas aussi un peu à l'éloge des glaces, que le voyageur puisse dire aujourd'hui : « J'ai vu la

Suisse; j'ai gravi un glacier; j'ai vu, du haut du Mont-Blanc, le soleil se lever, tandis que la terre sous mes pieds était encore dans l'ombre. Oui, moi, aussi intrépide qu'entreprenant, j'ai gravi le père de toutes les montagnes, tandis que la crainte retenait en arrière les guides eux-mêmes. Je l'avoue, vue ainsi, la glace est belle, agréable, et devient sans doute un spectacle récréatif pour les yeux.

De même la neige fait les délices des écoliers. N'avons-nous pas tous accueilli avec de grands cris de joie la chute de ces flocons qui nous fournissaient de quoi faire des boules de neige pour nous les jeter les uns aux autres, et de quoi construire Dieu sait quel colosse, pour le laisser fondre aux rayons du soleil, comme ce palais construit par la grande autocrate de Russie? n'est-elle pas l'emblème de la pureté et de l'innocence virginale; et ne pourrait-on pas dire encore beaucoup d'autres choses à son éloge? Mais en revanche, on peut lui reprocher de détruire l'effet de tout paysage, d'en faire disparaître l'ensemble en confondant les distances, les proportions, et surtout l'harmonie du coloris; en nous donnant une misérable mosaïque de noir et de blanc, au lieu de ces douces dégradations de teintes, et de ces combinaisons de couleurs que produit la nature dans sa parure d'été, au milieu des paysages les moins attrayans et les plus agrestes.

Telles sont mes objections contre une vue de neige. L'expérience d'un jour suffit pour les suggérer. A plus forte raison devaient-elles se présenter à nous dans une misérable région où, pendant plus de la moitié de l'année, on n'a au-dessus de la tête que de la neige; où l'ouragan a des ailes de neige, où le brouillard est de la neige, où le soleil ne se montre que pour briller sur la neige qui couvre la terre, quoiqu'il n'en tombe pas; où l'haleine qui sort de la bouche se change en neige; où la neige s'attache aux cheveux, aux cils et à tous les vêtemens; où elle remplit nos chambres, nos plats et nos lits, si nous ouvrons une porte pour donner accès à l'air extérieur; où « le cristal liquide » qui doit étancher notre soif sort d'une bouilloire remplie de neige et suspendue sur une lampe; où nous avons des sofas, des lits et des maisons de neige; où la neige couvre le pont et le toit de notre navire, et forme nos observatoires et nos garde-manger; enfin où la neige, quand elle ne pourrait plus nous être d'aucun autre usage, servirait à former nos cercueils et nos tombes.

Ne voilà-t-il pas plus de neige qu'il n'en faut pour suffire à l'admiration? N'est-il pas pire encore que, pendant dix mois de l'année, la terre ne soit que neige, glace et verglas; et que pendant l'année tout entière on ait toujours sous les yeux cette neige éternelle, odieuse et tourmentante? Qui plus que moi a admiré les glaciers



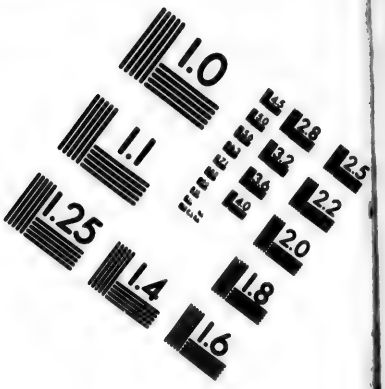
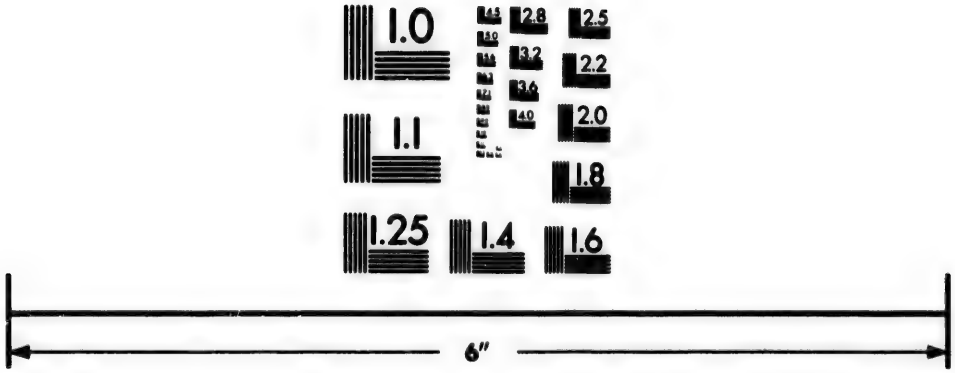


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
4.0
1.8
1.1
1.0

du Nord ? Qui plus que moi a aimé à contempler ces montagnes de glace venant du pôle, poussées par la marée et par le vent, voguant sur l'océan pendant la tempête comme par un temps calme, semblables à des tours, à des châteaux et à des rochers, brillant des plus riches couleurs, et magnifiques, quoique souvent capricieuses dans leurs formes ? N'ai-je pas aussi trouvé quelque chose de sublime dans les mugissemens d'une mer pleine de montagnes mobiles qui s'entrechoquaient et se brisaient avec un bruit semblable à celui du tonnerre ; et n'ai-je pas senti que la nature ne pouvait faire davantage ? Il y avait dans tout cela des beautés, des horreurs, des dangers, capables d'exalter l'imagination, et de porter l'enthousiasme d'un poète presque jusqu'au délire. Mais voir et sentir la neige et la glace, et rien que neige et glace, pendant tous les mois d'une année ; avoir le même spectacle, éprouver la même sensation pendant tous les mois de quatre années consécutives, voilà de quoi faire de cette éternelle vue un de ces supplices dont le souvenir ne peut jamais s'effacer de la mémoire.

15 sept. On ne voyait alors aucun espace d'eau libre du haut des montagnes. La température moyenne était de 32°, cependant je dois ajouter, pour
16 sept. être vrai, qu'il ne gelait pas au soleil. Le 16
17 sept. ne nous fut pas plus favorable, et le samedi nous laissa comme il nous avait trouvés. Notre

journal n'offre qu'une circonstance bien peu importante à rapporter, mais c'était beaucoup quand nous n'avions pas autre chose à remarquer; nous avions tué cette semaine beaucoup de gélinottes. Dans une vie comme la nôtre, la prise d'une souris arctique devenait un événement; et puisque l'usage du navigateur aujourd'hui est de tout dire, et d'écrire sans matériaux, que pouvions-nous faire autre chose que de suivre la mode et de nous conformer aux usages établis ?

Le dimanche me dispense de rien dire. Tout 18 sept.
ce que me fournit le lundi, c'est que nous nous 19 sept.
occupâmes à scier la glace nouvellement formée autour du navire, de crainte que les masses extérieures ne la missent en mouvement. Ce fut pourtant ce qui arriva en dépit de nos précautions. Les grosses glaces hors de la baie opérèrent 20 sept.
une pression le lendemain, mais sans nous causer aucun dommage.

Le vent fraîchit le 21, et passa au nord, ce 21 sept.
qui mit les glaces en mouvement, mais elles restèrent stationnaires à l'entrée du havre, de sorte
que nous n'y gagnâmes rien. Le lendemain matin 22 sept.
les anciennes glaces sortirent de la baie, mais la nouvelle y resta et couvrit en masses énormes toute la surface de la mer. L'on ne voyait sur la terre que de la neige, de sorte que nous y étions dans une situation pire que jamais.

Le 23, nous pûmes conduire le vaisseau jus- 23 sept

qu'au bord des glaces extérieures, dans l'espoir que le lendemain pourrait favoriser notre évasion.

24 sept. Mais le lendemain fut un nouveau désappointement. Il nous restait, comme à l'ordinaire, l'espérance, si l'on peut donner ce nom à ce qui n'était qu'un désir. Quant à présent, nous étions « claquemurés et sous bonne garde. » Je ne sais qui de nous pouvait s'attendre à quelque chose de mieux ; mais si quelqu'un fut assez simple pour cela, il dut être cruellement déçu.

26 sept Le seul avantage que nous procurèrent un ouragan et la neige qu'il chassait, fut de nous empêcher de perdre notre temps à espérer et à calculer l'avenir ; car on ne pouvait rien voir, nous ne pouvions même faire une conjecture.

27 sept. Le ciel étant serein le jour suivant, nous eûmes du moins la certitude que les glaces étaient aussi serrées qu'elles pouvaient l'être. C'est quelque chose dans la vie que de ne pas se fatiguer à

28 sept. espérer. Un coup de vent qui eut lieu le 28 ne pouvait guère avoir amélioré la situation des choses ; mais, quoi qu'il en fût, il tombait tant de neige, qu'elle ne nous permettait de rien distinguer. Pendant ces derniers jours, le thermomètre, dans la nuit, avait varié de 16° à 30°.

29 et 30 sept. Les deux suivans ne changèrent rien à notre position, et la fin du mois nous trouva exactement dans la même situation, seulement la perspective de notre délivrance diminuait chaque jour.

Je puis même dire, avec vérité, qu'elle avait disparu. Il était impossible d'espérer que nous pourrions avancer davantage dans un pareil hiver, et sortir des masses de glace agglomérées autour de nous ; ce qu'il y avait de plus affreux encore, c'est qu'il semblait probable que nous ne pourrions jamais en dégager le vaisseau, et que nous serions forcés de l'abandonner, avec tout ce qui était à bord.

Cette crainte, évidemment exagérée, était comme beaucoup d'autres qu'ont les hommes dans la vie ordinaire. Nous redoutons les événemens malheureux, ou plutôt, nous nous imaginons, je crois, que nous les redoutons, et à force d'en parler et d'en raisonner, nous finissons par nous persuader qu'ils doivent réellement arriver; tandis que notre jugement plus calme, dans la solitude de nos pensées, à moins qu'il ne s'agisse d'un hypocondre voyant tout en noir, nous dit que les probabilités sont en notre faveur; que le malheur que nous nous imaginons craindre n'aura jamais lieu, et que quelque circonstance imprévue nous tirera d'affaire, comme nous nous en sommes déjà tirés. C'était ainsi que nous étions partagés entre la crainte et l'espérance; nous nous livrions d'avance au désespoir; et nous flattant ensuite d'un avenir tout différent, nous nous voyions déjà, hors de tout danger, triomphans, de retour dans notre patrie, et y racontant ce que nous avions

craint, ce que nous avions souffert, ce que nous avions tenté de faire, et ce que nous avions fait.

L'uniformité de notre journal donne à l'ensemble de ce mois une apparence de tranquillité, comme si tout se fût passé dans l'ordre habituel; comme si nous eussions été tous, comme le vaisseau, dans un état de paix parfaite. Le journal de tout ce qui roulait dans notre esprit aurait été bien différent; mais qu'est-ce qu'un journal de craintes et d'espérances, se succédant d'heure en heure, pour ceux qui ne peuvent les sentir; un journal de regrets, qui, en y réfléchissant, ne nous laissaient cependant rien à nous reprocher; enfin un journal de ces inquiétudes qui ne connaissent pas le repos?

La manière dont ce mois se termina produisit sur l'esprit de nos hommes un effet visible, parce qu'il était tout naturel. Lorsque nous étions sortis de notre dernier havre, chacun d'eux songeait déjà aux trois ans de paie qui lui étaient dus; il se voyait déjà de retour en Angleterre et réuni à sa famille et à ses amis; et cette attente trompée produisit un accablement profond. Peut-être n'étaient-ils pas moins impatiens de raconter leurs aventures, car plusieurs d'entre eux avaient tenu un journal. Mais pour le moment il valait mieux ne pas fixer leur esprit sur ces objets par des discussions prématurées. Le temps de déterminer ce que nous

devions faire, et de travailler à l'exécuter, devait arriver avant peu.

La température moyenne du mois qui venait de s'écouler avait été plus basse de six degrés que celle de septembre 1829, et de quatre degrés que celle du même mois de 1830. Les points extrêmes atteints par le thermomètre dans le même mois de ces trois années, étaient les suivans :

	Plus haut point.	*Plus bas point.*
1829.	40° au-dessus de zéro.	17° au-dessus de zéro.
1830.	43°	5°
1831.	36°	6°

La comparaison du temps est plus remarquable. En 1829 il y avait eu des tempêtes qui avaient rompu la glace, qui l'avaient poussée vers le sud, et qui nous avaient ainsi permis de naviguer sur cette mer à la même date. Le même temps avait eu lieu en 1830, et il avait produit les mêmes effets, de sorte que si nous avions été à cette époque dans la position que nous occupions maintenant, nous aurions pu mettre à la voile même le 5 octobre. Mais en 1831, septembre avait été un mois généralement tranquille; il n'y avait eu qu'un seul ouragan, et cela dans les derniers jours; et comme le vent avait été principalement à l'est, le blocus de la terre et de la mer par les glaces avait été

complet. On ne voyait pas un pouce d'eau libre, et toute la terre était couverte de neige.

Notre situation présentait le mélange ordinaire de bien et de mal. Nous étions hors de la route suivie par les animaux dans leurs migrations ; il n'y avait aucune rivière dans les environs, et nous n'avions vu aucun poisson dans les petits lacs dont nous étions voisins. Aucune de ces sources ne pouvait donc nous fournir des vivres, et nous ne pouvions compter sur les naturels, car l'intervalle qui les séparait de nous était rempli de glaces impraticables. Si nous avions l'aspect du sud, il était borné par de hautes montagnes qui abrégeaient les visites déjà trop courtes du soleil. Notre havre était sûr, beaucoup trop sûr même, car le vaisseau ne pouvait pas plus remuer que s'il eût été solidement scellé dans la terre et entre quatre murailles.

Le premier de nos soins à l'avenir devait être d'économiser nos provisions et principalement nos combustibles, et surtout de faire la plus grande attention à la santé de nos hommes. Il fallait soutenir leur courage autant qu'il était possible ; et des motifs de consolation pouvaient leur être offerts, quoiqu'ils dussent agir diversement sur les différens caractères dont se composait notre équipage. Nous étions réellement en mesure de retourner en Angleterre ; nous avions déjà fait quelques progrès ; et il n'y avait pas de

raison pour supposer que nous ne pourrions pas finir ce voyage l'année suivante. Les restes des provisions de *la Furie* étaient encore à notre disposition, et si nous étions forcés d'abandonner le navire, il nous restait des barques pour nous conduire dans le détroit de Davis. Là nous pourrions trouver quelque bâtiment baleinier, ou gagner les établissemens danois du Groënland. Si d'autres paroles d'encouragement furent encore prononcées, elles n'eurent que le résultat ordinaire : ceux qui conservaient quelque espoir n'en espérèrent pas davantage, et ceux qui se livraient au découragement n'en désespérèrent pas moins.

CHAPITRE XLVII.

Journal d'octobre, novembre et décembre. — Résumés de ces mois — Fin de 1831.

1er oct. Le temps fut calme le samedi, et il fit du brouillard; il fut à peu près le même le diman-
2, 3 oct. che. Le lendemain nous vîmes les glaces en
4 oct. mouvement en pleine mer. Le jour suivant, nous travaillâmes à couper la glace pour mettre le vaisseau dans une meilleure situation, et nous démontâmes le gouvernail. Nous eûmes du vent
5 oct. le 5, et les glaces commencèrent à marcher vers le nord, laissant un espace de mer libre à environ un mille du vaisseau. Nous coupâmes des canaux dans la nouvelle glace, afin d'être prêts à partir si elle s'ouvrait davantage; mais il survint un calme dans la soirée, et tout resta dans le même état.

6, 7 et 8 oct. Les trois derniers jours de la semaine, la température fut de 16° à 19°, et le temps fut très-variable. Le samedi, une brise du nord ouvrit un espace d'eau libre en pleine mer. Ce fut tout ce qui marqua la première semaine d'octobre.

Le dimanche ne fut remarquable que parce 9 oct.
que le thermomètre descendit à 8°, ce qui couvrit de glace le peu d'eau libre que nous avions vue la veille. Le lundi, nous commençâmes 10 oct.
à défuner le navire : c'eût été s'abuser que d'affecter des espérances en tardant plus longtemps. Nous nous mîmes donc à construire un 11 oct.
observatoire sur le rivage, et à préparer notre habitation pour une autre année, quelle que fût cette habitation.

Il y eut peu de remarques à faire sur le temps 12, 13 et 14 oct.
pendant les trois jours suivans. Nous nous occupâmes à décharger le vaisseau, et à porter à terre tout ce qui s'y trouvait. Nous l'entourâmes d'une double chaîne. Notre intention était de finir par le couler à fond; ou pour mieux dire, comme il semblait devoir couler bas de lui-même avant peu, par suite des voies d'eau qui s'y trouvaient, nous voulions laisser les moyens de le relever, si quelque vaisseau venait par la suite à l'endroit où il serait ainsi déposé, à l'abri des vents, et des vagues, des glaces et des Esquimaux. Je n'ai pas grand'chose à dire pour justifier cette précaution; car il était probable qu'un autre navire n'arriverait pas plus tôt dans la Boothia Félix, qu'un printemps accompagné de roses. C'est peut-être l'éducation que nous recevons dans notre enfance, ou je ne sais quelle autre cause, qui nous porte à faire des efforts pour empêcher que rien ne se perde; et à conserver,

comme nos grand'mères, quelques vieilleries, en attendant qu'un avenir incertain les rende utiles à quelque chose, si nous vivons jusqu'à cette épopue problématique, ce qui, je crois, n'arrive pas très-souvent.

Ayant bien assuré cette chaîne, nous portâmes les ancres à terre, et nous placâmes ces barques sur la glace, sens dessus dessous. Nous commencâmes à couvrir le vaisseau d'une banne, et la semaine se termina, le thermomètre étant à 10°. Nous vîmes encore une ligne d'eau libre vers le nord, mais nous ne la vîmes plus qu'avec des yeux indifférens. Eau libre ou glace, c'était la même chose pour nous: il n'était que trop certain que nous étions fixés en ce lieu pour tout l'hiver. En d'autres temps, en d'autres voyages, une telle vue offrait plus que de l'espérance; mais il y avait long-temps qu'elle ne nous présentait plus que l'eau de Tantale, et même encore moins; car la certitude du désappointement avait tellement paralysé tout espoir, que nous étions même à l'abri des tourmens de l'inquiétude. Tout nous était devenu indifférent; nous étions chargés de chaînes que rien ne pouvait rompre, et nous avions cessé d'espérer comme de craindre.

15 et 16 oct.

Le temps fut variable le 17, et beau pour la saison, quoique accompagné de neige par intervalles; la température alla graduellement en descendant. Elle atteignit zéro dans la nuit du jeudi, et descendit même, pour la première fois, à deux

17, 18 et 19 oct.

degrés au dessous; il règnait alors un vent du 20 oct.
nord impétueux, qui amena de la neige. Nous eûmes pendant tous ces jours à travailler à nos arrangemens d'hiver, ce qui fut heureux pour nous; car le travail seul pouvait nous empêcher de nous livrer au désespoir.

Le maximum de la température le 21 fut 2° 21 oct.
au-dessous de zéro: degré très-bas pour ce mois, comparé aux deux années précédentes. Le len- 22 oct.
demain le thermomètre descendit à 14°; il remonta de quelques degrés le jour suivant, et 23 oct.
tomba à 23° le lundi. On avait vu et tué quel- 24 oct.
ques lièvres et quelques ptarmigans, et l'on avait remarqué les traces d'un glouton. Une partie de nos occupations fut de continuer la reconnaissance de l'endroit où nous étions, afin de compléter notre carte, et de prendre la hauteur des montagnes. Si notre ouvrage n'est pas aussi exact que minutieux, ce n'est certainement pas le temps qui nous a manqué.

Il y eut un ouragan le 25, et il fut si violent 25 oct.
qu'il mit en pièces la toile de notre banne, qui nous avait alors rendu d'assez longs services. Nous ne pûmes même essayer de la sauver, attendu le danger qu'il y aurait eu d'exposer nos hommes à un pareil froid. Le 26, le vent passa 26 oct.
au sud, et quand nous pûmes regarder en dehors, nous vîmes qu'il avait balayé la neige des montagnes. Il varia souvent pendant le reste de la 27, 28 et 29 oct.
semaine, et la température resta à peu près à

zéro. Le rétablissement d'une banne donna de l'occupation à tout l'équipage.

30 oct. Le dimanche le temps fut beau, mais le thermètre descendit à 7° au-dessous de zéro. Nous vîmes deux rennes sur les lacs, un peu contre notre attente. Le lundi fut remarquable en ce que la température varia entre 11° au-dessous de zéro et 17° au-dessus.

31 oct. Le résumé de ce mois n'offre ni importance ni intérêt. Nous avions fait quelques préparatifs pour couler le navire à fond au printemps suivant, comme je l'ai déjà dit, dans le projet de gagner par terre, à l'aide de nos barques, l'endroit où étaient déposés les restes des provisions de *la Furie*. A l'exception des vivres et des autres objets qui nous étaient indispensables, tout ce qui se trouvait sur le navire avait été porté à terre, et les deux barques avaient été placées de manière à ce qu'on pût travailler en-dessous à construire des traîneaux.

La température avait varié de 22° au-dessus de zéro à 23° en-dessous. La moyenne avait été de 8° au-dessus de zéro, et les deux extrêmes, 29° en-dessus et 23° en-dessous. L'épaisseur de la glace de la mer le 31 était de dix-neuf pouces, et celle du lac de vingt-deux.

Il n'y avait rien de nouveau à dire sur la santé de l'équipage.

1er au 5 nov. Les cinq premiers jours de novembre n'offrirent aucun changement remarquable. Nos hom-

mes furent occupés à entourer le vaisseau de neige, à construire des observatoires et à exécuter tous les autres travaux des années précédentes. Le plus haut point du thermomètre fut 20° au-dessus de zéro, et le plus bas, 2° au-dessous. Le 6 nov.
dimanche, il descendit à 16° dans la soirée, et à 17° à minuit. Le temps nous parut très-froid ; nous n'étions pas encore suffisamment endurcis contre ce nouvel hiver.

J'ai déjà parlé de cette faculté qu'ont les hommes de s'habituer aux diverses températures du globe ; et chaque saison de la longue résidence que j'ai faite en ce pays a servi à me convaincre encore plus de la vérité de mes observations sur ce sujet. Ce n'est pas mon affaire d'expliquer le fait ou d'en assigner les causes. Pourquoi les physiologistes, qui savent tout, ne nous apprennent-ils pas quelle est cette cause, et ne nous donnent-ils pas du moins une théorie quelconque, s'ils ne peuvent faire plus? J'ai vu la même chose sous toutes les températures; dans les Indes orientales et occidentales, en Suède, à l'extrémité du nord de l'Amérique, sous la ligne équinoxiale et au-delà du cercle polaire arctique. Cependant je ne sais comment croire que ceux qui reviennent des Indes orientales ou occidentales en Angleterre, supportent le premier hiver mieux que le second; parce que, comme ils se l'imaginent, une résidence de quelques années dans les régions tropiques les a si complétement échauffés, qu'un

an de refroidissement leur est nécessaire pour sentir la différence de température. Mais la langue accomplit encore de plus grandes merveilles. Cela a été dit une fois; ils l'ont entendu dire, et ils le croient, comme certaines gens croient aux revenans et à beaucoup d'autres choses, sur la foi de leurs nourrices.

7 au 12 nov. La semaine suivante se passa d'une manière aussi uniforme que peu intéressante. En général, le temps fut doux, comparé à celui du dimanche précédent. Cependant, le lundi, le thermomètre descendit à 19° au-dessous de zéro; il remonta alors graduellement, arriva le 10 à minuit à 17° au-dessus de zéro, redescendit dans la journée du samedi à 2° en-dessous, et remonta pendant la nuit à 5° en dessus. Nos travaux ordinaires, nos observations, l'exercice, la chasse, continuèrent comme de coutume, et nous avions grand besoin de tout cela.

13 au 19 nov. Pas la moindre nouveauté ne signala les jours de la troisième semaine de ce mois. Le temps changeait plusieurs fois par jour, mais il n'était jamais très-mauvais. Au total, il commençait à faire plus froid. Le plus bas point du thermomètre à minuit fut 20° au-dessous de zéro, et dans la journée du jeudi, il monta jusqu'à 17° au-dessus. Le pont avait été couvert de neige comme les années précédentes, pour nous préserver de la rigueur de l'hiver, qui était alors complétement arrivé.

S'il y eut quelque différence entre cette semaine et la précédente, c'est que le froid se fit sentir davantage, par suite des brises du nord, qui furent très-fréquentes. Cependant le thermomètre fut toujours plus élevé, car il ne tomba jamais plus bas que 18° au-dessous de zéro, et il resta presque constamment entre 7° et 8°. Alors, pour la première fois, un de nos hommes se trouva sérieusement menacé de scorbut, et je dois faire quelques observations à ce sujet. 20 au 26 nov.

Tous ceux qui lisent des voyages savent combien d'expéditions maritimes cette fatale maladie a fait avorter; combien de fois elle a mis hors de service des équipages entiers, et combien d'hommes en ont été victimes. Il suffirait, pour preuve de ces faits, de lire le voyage de lord Anson. On sait aussi qu'elle a attaqué avec une rigueur particulière les équipages des navires qui faisaient voile dans les mers du Nord, et non-seulement les hommes qui étaient sur mer, mais même ceux qui avaient passé l'hiver à terre sur les côtes septentrionales, comme ne le prouve que trop la catastrophe si connue arrivée à l'équipage d'un navire hollandais.

Le caractère du pays et la nature des alimens expliqueront suffisamment ce dernier fait à ceux qui ont des connaissances en médecine; je n'ai donc pas besoin d'appuyer sur les détails. Il est vrai que, depuis le temps de Cook, on a pris, dans la marine royale et marchande, de plus

grandes précautions, qui ont considérablement diminué l'intensité de ce fléau. Cependant nous étions placés dans des circonstances telles, qu'on ne pouvait espérer que, malgré tous nos soins, nous y eussions résisté si long-temps.

Néanmoins, l'événement que je viens de rapporter était la première apparition réelle de cette maladie redoutable; et la suite de la relation, jusqu'au moment où nous quittâmes ce pays, après une détention de quatre années, qui ne furent presque qu'un long hiver d'une rigueur sans exemple, prouvera qu'elle n'attaqua jamais très-gravement notre équipage, et que, presque sans exception, elle ne causa de mal sérieux à personne.

Que ce fût le résultat des soins qu'on prit pour en prévenir les attaques, c'est ce dont on ne saurait douter. Jusqu'à quel point cet effet est dû au commandant de l'expédition, c'est ce qu'il ne me convient pas de dire. Mais un fait constant, c'est que ces soins furent pris; et ils furent partagés par d'autres que moi, sans quoi cet heureux résultat n'aurait pu s'obtenir. Il faut d'abord faire attention que nous étions totalement privés d'un des moyens les plus connus et les plus efficaces pour prévenir et guérir cette maladie, puisque ce pays ne produisait aucune nourriture végétale, et que nos hommes ne pouvaient apprendre à boire de l'huile de poisson, que je crois être un anti-scorbutique fourni par

la nature aux habitans de ces régions glacées. Il est tout aussi vrai qu'une grande partie de nos provisions consistait en viandes salées; et si nous trouvions de temps en temps des ressources dans le poisson frais que nous fournissait le pays, dans la viande conservée, le vinaigre, le sucre et le jus de citron dont nous étions pourvus, je doute que ces ressources, dont l'insuffisance a été si souvent prouvée, eussent pu maintenir la santé de notre équipage si long-temps et dans un pareil climat.

Il fallait donc quelque chose de plus, et nous l'obtînmes au moyen des précautions dont je vais parler, pour l'utilité de ceux qui pourront naviguer à l'avenir sur ces mers. Ceux qui font la pêche de la baleine dans les mers du Sud disent que le manque d'eau étant une des causes les plus fréquentes de scorbut, ils préviennent cette maladie en en fournissant abondamment à leurs équipages. Nous les imitions à cet égard, quoique, pour la plupart du temps, nous ne pussions nous procurer de l'eau qu'à l'aide d'une chaleur artificielle. Dans la même vue, nous ne souffrions jamais que nos gens conservassent leurs vêtemens mouillés; et les moyens que nous avions pris pour échauffer leur habitation dans l'entrepont, et pour en bannir toute humidité, y maintenait la salubrité de l'atmosphère.

En outre, il était rare qu'ils restassent assez long-temps exposés au froid pour en souffrir

beaucoup, car nous savions parfaitement que le froid excessif engendre une débilité qui tend à produire la maladie en question. Sachant, d'une autre part, combien l'exercice était utile pour la prévenir, j'avais grand soin de les tenir constamment occupés; et quand le temps ou le repos du dimanche s'y opposaient, j'avais soin qu'ils se promenassent pendant un certain nombre d'heures sur la terre, ou, si cela était impraticable, sur le pont du navire, où ils étaient parfaitement à l'abri de toutes les injures des élémens.

Enfin, et j'en parlerai comme d'une dernière précaution, nous faisions tout ce qui était en notre pouvoir pour les empêcher de s'occuper de leur situation fâcheuse et de se livrer au désespoir, et je puis dire que nos efforts ne furent pas sans succès. Je citerai pourtant encore, d'abord la diminution, et ensuite la suppression totale des rations de liqueurs spiritueuses, et je ne doute guère qu'en retranchant ce faux et pernicieux stimulant, je n'aie écarté une cause qui, si elle n'engendre pas directement le scorbut, prête du moins son aide à celles qui tendent à faire naître ce fléau.

Telles sont les remarques que j'ai jugé utile de faire sur ce sujet. Si elles ne contiennent pas les véritables causes qui nous ont préservés de cette maladie, aucune autre, du moins, ne s'est présentée à mon esprit. Mais quand même j'au-

rais commis quelque méprise à cet égard, je puis du moins invoquer les faits. Nous avons été presque entièrement exempts de ce mal pendant un très-long espace de temps, et même à l'époque la plus fâcheuse, nous n'en avons souffert que fort peu. Enfin, j'ai ramené en Angleterre un équipage qui, en même temps qu'il n'a eu que peu de motifs de se plaindre pendant son séjour dans cet horrible pays, n'a aujourd'hui aucune raison de regretter les rigueurs du climat qu'il a bravées, ou les souffrances qu'il a endurées.

Le thermomètre étant alors à 20° au-dessous de zéro, et la brise étant très-fraîche, nos hommes ne purent aller se promener à terre après l'office divin. Le lundi, la température tomba à 30°, et le mardi à 40° au milieu de la journée. Le point le plus bas, pendant ces 4 journées, fut 42° au-dessous de zéro. Nous avions passé encore une fois le point de congélation du mercure; mais le temps étant calme, nos hommes purent aller se promener hors du vaisseau. L'épaisseur de la glace sur la mer, à la fin de ce mois, était de deux pieds neuf pouces. 27 au 30 nov.

A l'exception de quelques jours, ce mois avait été assez doux, le ciel, en général, ayant été couvert : fait qui suffit pour expliquer cette circonstance, comme le sait aujourd'hui quiconque connaît la théorie de la chaleur. Quant à nous, nous avions acquis assez d'expérience pour

redouter un ciel pur et serein, et indépendamment de toutes les connaissances que nous pouvions avoir sur la radiation de la chaleur, nous avions appris à attacher assez de prix à un ciel couvert de nuages, pour désirer vivement le *cœlum nubibus fœdum* de notre chère Angleterre; et nous cessions souvent de regretter les brouillards épais qui nous couvraient,—du moins quand ils ne nous empêchaient pas de voyager,—sachant bien et sentant encore mieux qu'à peu d'exceptions près, trop connues pour qu'il soit besoin de les rapporter, ils contribuaient à entretenir la chaleur.

La température moyenne de ce mois fut plus élevée de 9° que celle de novembre 1830, et de 5° que celle du même mois de 1829; mais il se termina beaucoup plus rigoureusement que dans aucune de ces deux années.

Nous avions perfectionné la manière de couvrir le tillac, en mettant une couche de sable sur celle de neige, ce qui empêchait que la chaleur de l'entrepont ne la fondît. D'autres améliorations, suggérées par l'expérience, avaient été introduites dans nos arrangemens intérieurs.

La ration de pain avait été nécessairement diminuée, celle de viande salée avait été aussi réduite; cependant, malgré cette dernière réduction, malgré l'usage de la bière d'épices, six de nos hommes furent légèrement attaqués du scorbut; mais le jus de citron empêcha les

progrès du mal : le découragement paraissait avoir disparu.

Nous avions fait très-peu d'observations sur les corps célestes, à cause de l'état du ciel, presque toujours couvert, mais nous avions continué à en faire sur le magnétisme et d'autres objets. La chasse avait été beaucoup meilleure que nous ne nous y étions attendus, et nous avions tué un assez bon nombre de lièvres, de gélinottes et de perdrix blanches.

Le premier décembre fut un jour très-froid ; 1er déc.
la température tomba à 41° au-dessous de zéro:
il en fut de même le lendemain. 2 déc.

Le 3, à six heures du matin, un coup de 3 déc.
vent du nord menaça de détruire encore une fois la banne qui couvrait le vaisseau, et ce ne fut pas sans difficulté que nous réussîmes à la sauver. Le vent prit encore plus de force le dimanche; il 4 déc.
chassait la neige avec violence; et dès que nous pûmes distinguer quelque chose, nous vîmes qu'il l'avait balayée sur toutes les montagnes, et qu'il en avait rempli les vallées. Il ne se modéra que le lendemain soir, et le thermomètre remonta 5 déc.
à 6° au-dessous de zéro.

Le temps devint calme et beau le 6, et je 6 déc.
montai sur le sommet d'une montagne dont j'évaluai la hauteur à environ mille pieds ; de là, je fus surpris de voir le limbe supérieur du soleil passant dans l'azimut. Il avait disparu astronomiquement le 25 novembre, et aucune réfrac-

tion ne nous l'avait fait apercevoir depuis le 23. Le même pouvoir extraordinaire de réfraction que possédait l'atmosphère nous fit paraître les îles beaucoup plus élevées qu'elles ne m'avaient jamais semblé. Jusqu'au samedi suivant, il ne se passa rien d'intéressant. Le vent souffla alternativement de tous les points, et le thermomètre ne fut jamais plus bas que 22° au-dessous de zéro, ce qui fut la dernière température de la semaine.

7 au 10 déc.

11 au 17 déc.

Le dimanche arriva avec un vent du nord, et la température étant à 24° au-dessous de zéro, le froid se fit vivement sentir. Le vent se modéra le lendemain, et le temps fut calme et beau le mardi. Nous eûmes un autre ouragan le 14, et il dura les deux jours suivans; mais il se calma le samedi, et le ciel fut serein. Pendant cette semaine, le thermomètre varia de 2° à 31° au-dessous de zéro.

18 au 24 déc.

Le dimanche, la température tomba à 35°; le temps fut clair et beau, et il continua de même jusque dans la soirée du 20. Il y eut alors un ouragan, et le thermomètre remonta à 8°. Le vent augmenta le lendemain jusqu'à midi, et finit par se calmer. Les choses restèrent dans le même état jusqu'au 24, le thermomètre ayant varié entre 24° et 36°.

25 déc.

Le jour de Noël fut célébré avec solennité. Le seul fait remarquable dans le dîner, qui fut servi dans la cabane, fut qu'une culotte de bœuf,

un morceau de veau et quelques légumes, faisant partie des provisions mises à bord de *la Furie*, huit ans auparavant, étaient aussi bons que le premier jour.

J'ignore si le temps que peut se garder la viande ainsi préparée a un terme ou non, mais ce que nous en avons rapporté en Angleterre est encore aujourd'hui, en 1835, aussi bon qu'à l'instant où elle sortit des mains de celui qui la prépara en 1823. Si l'on peut garder si longtemps, dans toute leur fraîcheur, des viandes apprêtées par ce procédé, sans même qu'un civet de lièvre ou une purée de carottes perdent la moindre chose de leur saveur, pourquoi toutes ces denrées ne pourraient-elles pas durer autant que les caisses qui les contiennent? J'ai souvent songé à ce que nous aurions éprouvé si l'invention de M. Appert, — quoique cette découverte n'appartienne réellement ni à lui ni à ses successeurs, — eût été connue à Rome, et que nous eussions déterré, à Herculanum ou à Pompeï, un des soupers de Lucullus, ou les plats servis sur la table de Nasidienus; « les grasses tétines d'une truie, » un sanglier ayant un côté roti et l'autre bouilli, ou une murène engraissée d'esclaves syriens; ou, comme cela aurait pu arriver, une caisse de sauces préparées, non par M. Burgess, mais par Apicius lui-même. Quel triomphe encore plus grand pour les antiquaires, s'ils avaient trouvé dans les tombeaux des Pha-

raon un ragoût de la cour d'Aménophis ou de Céphrénès! Quel régal eussent été pour eux des mets apprêtés quatre mille ans auparavant! Quelle joie auraient eue les Ude et les Kitchener de pouvoir écrire des livres sur la cuisine des rois bergers, ou de celui qui fut noyé dans la mer Rouge! Serait-il possible qu'une pareille chose pût arriver dans quelques milliers d'années, et que ces glaces éternelles de la Boothia Felix pussent conserver les caisses d'étain non moins éternelles de *la Furie*, et transmettre à des générations bien éloignées de nous les dîners préparés à Londres sous le règne de George IV? Heureux les antiquaires de la Boothia Felix qui verront un pareil jour; et heureuse la Boothia à qui cette découverte aura été réservée!

26 au 30 déc. Il n'y eut rien à remarquer dans les derniers jours du mois, si ce n'est la mort de deux de nos chiens: c'était une perte sérieuse, puisque nous ne pouvions les remplacer, et qu'ils faisaient partie de nos ressources futures. Le reste de ce mois fut également uniforme et ennuyeux; le 31, le thermomètre était à 27° au-dessous de zéro. Pendant les quatre jours précédens, il était descendu jusqu'à 37°. En coupant la glace le 31, nous en trouvâmes l'épaisseur de quatre pieds sur la mer, et de six pouces de plus sur le lac. Au commencement de ce mois le mercure était gelé; mais un changement de temps eut lieu le 3, et nous éprouvâmes, pendant trois

semaines, une suite d'ouragans comme nous n'en avions pas encore eu. Ils produisirent l'effet de rendre la température plus douce, moins cependant que de coutume. Quoiqu'il eût tombé peu de neige, le vent en chassait beaucoup, parce que ce qui en était tombé se composait de particules aussi fines que de la fleur de farine.

Nos hommes avaient perdu de leur force, mais les progrès du scorbut avaient été arrêtés. Un seul, nommé Dixon, était attaqué d'une complication de maladies, et l'on ne s'attendait pas qu'il pût vivre long-temps.

La comparaison du mois qui venait de s'écouler avec le même mois des deux années précédentes peut s'établir ainsi :

Température de décembre.	*Degré le plus haut*	*Degré le plus bas.*	*Moyenne.*
1829.	8° au-dessous de zéro.	37°	23° 08
1830.	6° au-dessus de zéro.	47° en dessous.	20° 24 en dessous.
1831.	2° au-dessous de zéro.	42°	23° 96.

CHAPITRE XLVIII.

1832. Janvier, février et mars. — Résumés de ces mois.

1er au 5 janv. 1831. Le lundi, nous préparâmes nos outils à miner, afin de creuser une place pour y cacher nos approvisionnemens. Nous vîmes un météore très-brillant, aussi grand que la lune, et qui finit par éclater en rayons qui illuminèrent toute la vallée. Le thermomètre tomba le mardi à 36°, le lendemain à 40°, et il ne remonta que pour redescendre au même point le jour suivant. Nous eûmes une aurore boréale de couleur d'or, qui traversa l'étoile du nord. Je répétai, aussi inutilement qu'auparavant, l'expérience que j'avais déjà faite avec le thermomètre différentiel.

6 au 8 janv. Le thermomètre descendit à 45°; mais, le temps étant calme, il ne fit pas très-froid : il est vrai que nous avions repris nos sensations d'hiver pour en juger. Nous eûmes une autre aurore le samedi, et le dimanche se passa comme de cou-

tume. La situation de notre malade Dixon empirait rapidement.

Jusqu'au 13, le temps fut variable, mais tranquille et souvent calme. Le thermomètre remonta de 45° à 12°. James Dixon, depuis long-temps malade, mourut le 10. 9 au 14 janv.

Les mêmes hommes, qui avaient travaillé, toutes les fois que cela avait été possible, à ouvrir une tranchée pour y cacher nos approvisionnemens, creusèrent une fosse pour le défunt.

Le temps nous obligea à retarder les funérailles; mais on choisit pour le dimanche un sermon analogue à la circonstance, et l'enterrement eut lieu le lendemain matin avec toute la solennité d'usage. Les deux jours suivans furent doux, et l'on continua à travailler à la tranchée. Les trois derniers jours de la semaine, le temps fut variable, et la température se maintint entre 26° et 29°. 15 au 21 janv.

Un vent froid commença pourtant pendant la nuit du samedi, et il continua deux jours. Le mardi il se modéra vers midi, mais il reprit toute sa force dans la soirée. En dépit de la neige qu'il chassait, nous vîmes le soleil; mais l'ouragan continua le 25, et il ne se calma que le lendemain à midi. Le ciel alors devint pur et serein. Le vent fut modéré pendant les derniers jours de la semaine, et le thermomètre marqua 33° la nuit du samedi. 22 au 28 janv.

Le dimanche et le lundi, le vent fut au nord, 29 au 31 janv.

la température à 30°, et il fit très-froid. Le temps ne changea guère le lendemain, et le 31 le thermomètre était à 26°.

Pendant la plus grande partie de ce mois, il ne fut possible que très-rarement de travailler hors du vaisseau, et nos hommes ne purent prendre de l'exercice que sur le tillac. Pendant trois semaines nous eûmes un grand vent ou des ouragans, ce qui fit paraître le froid encore plus âpre. Cependant la température moyenne ne fut que de 27° au-dessous de zéro, c'est-à-dire, deux degrés plus bas qu'en janvier 1831. Le plus haut point du thermomètre fut 8° au-dessous de zéro, et le plus bas 47°. Nous cherchâmes quelque consolation dans l'espoir que les vents du nord chasseraient les glaces de la baie de Baffin.

Le temps nuisit tellement à nos observations qu'elles furent à peu près nulles pendant le cours de ce mois; d'ailleurs nous n'avions pas d'almanach nautique pour 1832. Tout ce que j'ai à dire sur l'aurore boréale dont j'ai parlé, c'est qu'elle affecta l'aiguille magnétique à un degré extraordinaire.

Le rapport du chirurgien sur l'état de la santé de l'équipage commençait à être différent de ce qu'il avait été jusqu'alors. Tous nos hommes étaient fort affaiblis, et il y avait beaucoup d'indispositions, sans aucune maladie prononcée. Une ancienne blessure à mon côté s'était rouverte et avait saigné; et je savais parfaitement que c'était

un indice de scorbut. Que nous fussions tous fort inquiets sur l'avenir, c'est ce qu'il est inutile de dire; et celui sur qui pesait toute la responsabilité ne pouvait pas être le moins tourmenté. Mais il faudrait être dans la situation où nous nous trouvions, pour pouvoir apprécier ce que chacun de nous éprouvait.

Le mois commença par un ouragan furieux qui dura deux jours et se calma le troisième. Le thermomètre remonta de 24° à 18°. Nous coupâmes la glace, et nous lui trouvâmes une épaisseur de cinq pieds et plus. Le lac à la même profondeur, était gelé jusqu'au fond. L'état desespéré du vaisseau nous rendait déjà suffisamment prisonniers; mais il semblait destiné à être pour nous littéralement une prison; car la rigueur du froid et la force des ouragans nous permettaient rarement d'en sortir. Il n'est donc pas étonnant que l'ennui nous gagnât. 1er au 4 fév.

Une forte brise, venant de l'éternel nord le dimanche, se changea en ouragan, dura les deux jours suivans et ne se modéra que le mercredi. Enfin, la nuit suivante, le temps devint calme, et le thermomètre descendit à 35°. De là jusqu'au samedi, le temps fut assez beau pour permettre à nos hommes de travailler à la tranchée, et à nos chasseurs d'aller se promener à terre, mais ils n'obtinrent aucun succès. 5 au 11 fév.

Un nouvel ouragan éclata pendant la nuit, dura tout le dimanche, et referma les portes de 12 au 18 fév.

notre prison. Le calme se rétablit le lundi, et nos hommes purent continuer à travailler jusqu'au jeudi soir. Une forte brise, le vendredi, interrompit encore tous nos travaux pour le reste de la semaine, et après sept jours de temps variable, la température, pendant la nuit du samedi, fut de 41°.

19 et 20 fév. Le temps fut froid et orageux le dimanche, et il devint encore pire le lundi. Dans la matinée de ce dernier jour, un glouton vint à bord et se mit à dévorer la nourriture préparée pour nos chiens. Tuer cette pauvre créature affamée, eût été un accueil peu hospitalier; mais c'était le premier échantillon de cette espèce d'animal que nous eussions encore pu nous procurer. La vie et le bonheur d'une bête sauvage ne peuvent entrer en comparaison avec le plaisir qu'on éprouve en voyant sa peau remplie de foin figurer sous une cage de verre. Après le 21, nos hommes purent travailler hors du vaisseau jusqu'au vendredi soir; mais le samedi le vent redevint impétueux, et nous fûmes encore une fois emprisonnés. La température la plus basse de cette semaine avait varié de 34° à 39°.

21 au 25 fév.

26 au 29 fév.

Les trois jours suivans, le temps fut incertain sans être mauvais, et l'on put travailler hors du vaisseau. Le 29, nous mesurâmes la glace, et nous lui trouvâmes plus de six pieds d'épaisseur. Elle avait augmenté de 16 pouces pendant le cours de ce mois.

Ce fut un mois très-rigoureux. Si le thermomètre ne descendit pas aussi bas que dans le même mois des années précédentes, la température fut plus uniformément basse, et les ouragans fréquens rendirent le froid plus sensible. La moyenne du thermomètre fut de 34° au-dessous de zéro. le point le plus haut 12°, et le plus bas 44° 1/2.

L'épaisseur de la glace autour du navire était telle qu'elle ôtait tout espoir de pouvoir l'en dégager, quand même nous aurions persisté à vouloir nous en servir, ce qui était impossible d'après l'état de nos provisions, et la santé de nos hommes. Buck, qui avait eu tout à coup une nouvelle attaque d'épilepsie avec un degré de violence extraordinaire, était devenu aveugle.

Le charpentier termina les traîneaux pour les barques, et se disposa à en faire d'autres pour transporter les provisions. C'est un court résumé pour ce mois. Les autres doivent chercher à s'imaginer ce que nous éprouvions, et ce qu'ils ne pourront jamais apprécier.

Le premier jour de mars fut doux, quoique sans beaucoup de changement dans la température, et le même temps continua jusqu'au samedi. A cette époque, la glace sur le lac se trouva de sept pieds d'épaisseur, et le thermomètre descendit à 42°. Le même temps continua les trois jours suivans, et, les deux derniers, nos hommes purent travailler hors du vaisseau, 1er au 6 mars.

quoique le thermomètre fût à 48°. Ils continuè-
7 au 14 mars. rent à en faire autant par intervalles les deux jours suivans; mais, le 9, il y eut une brise fraîche qui se modéra le samedi. Ainsi se termina une semaine de temps variable, sans être très-mauvais. On tua un lièvre et quelques ptarmigans.

14 au 21 mars. Nos hommes, en se promenant après l'office divin, virent, pour la première fois de la saison, des traces de rennes, et celle d'un glouton. Le lundi fut très-beau, malgré une température de 38° pendant la nuit. De là jusqu'au 16, des vents impétueux du nord-ouest nous retinrent tous en prison. Le beau temps ne revint que le samedi soir, et le thermomètre ne fut qu'à 20° pendant la nuit.

Le temps ne fut ni beau ni mauvais le dimanche, mais il n'empêcha pas nos hommes d'aller se promener après le service divin. Ils virent les traces de plusieurs animaux, et entre autres d'un ours blanc. Le mauvais temps et notre emprisonnement recommencèrent le lundi, et durèrent jusqu'au samedi qui se termina par une belle soirée. Pendant tout ce temps on ne put rien faire hors du navire. Le thermomètre varia entre 31° et 37°; et la prise d'un renard fut le seul événement de cette insipide semaine.

22 au 29 mars. Il y eut le dimanche un ouragan, qui ne se modéra que le lundi après midi. Une barque, qui ne pouvait plus nous être utile, fut mise en pièces.

Le temps s'adoucissait graduellement; le 28, le thermomètre remonta à 4° au-dessous de zéro, et il tomba un peu de neige. Pendant ces quatre jours, nos hommes transportèrent sur le rivage nos approvisionnemens. Le 29, le vent fut assez violent pour empêcher ce travail, et ils s'occupèrent à bord à faire quelques préparatifs pour notre voyage.

Le vent se modéra le 30, et le thermomètre descendit à 16°. Il y avait alors assez d'ouvrage à bord à préparer des sacs de peau pour la nuit, à travailler aux traîneaux, et à faire une foule d'autres apprêts de voyage. On coupa la glace sur la mer le samedi, après avoir dressé une tente; car le vent aurait rendu impossible de travailler sans cela, et on lui trouva une épaisseur de sept pieds : elle avait augmenté de neuf pouces pendant le cours de ce mois. La nuit du 31, la température fut de 20°. 30 et 31

La température moyenne de la première quinzaine fut plus basse que celle de la même époque des années précédentes, car elle fut de 42° au-dessous de zéro. Mais le temps s'adoucit peu à peu vers la fin du mois, de sorte que la moyenne de la totalité du mois fut à peu près la même qu'en 1830 et en 1831, c'est-à-dire 31°; le plus haut point fut de 4° 1/2 et le plus bas 48° 1/2.

Mais de même que février, ce fut un mois pendant lequel nous fûmes très-sensibles au froid, par suite des grands vents qui régnèrent

fréquemment ; il est certain que l'état de faiblesse croissante de nos corps, et le changement survenu dans notre nourriture, contribuaient à nous le faire paraître plus rigoureux.

Toutes ces causes nous avaient empêchés de terminer la tranchée dans laquelle nous devions cacher nos approvisionnemens, et avaient retardé la construction des traîneaux. Mais nous avions été occupés à bord à arranger et à préparer tout ce que nous devions emporter avec nous, et ce n'était pas peu de chose; car, indépendamment des vivres, des armes, des munitions et des outils, il nous fallait des combustibles, quand ce n'eût été que pour fondre de la neige, et nous ne pouvions nous passer de nos instrumens et des effets à notre usage personnel.

Nous avions alors un aveugle dans notre équipage, et l'enseigne Taylor boitait encore tellement qu'il ne pouvait marcher que très-peu. Trois autres hommes n'étaient pas en très-bonne santé, et aucun de nous n'avait la même vigueur que l'année précédente. Dans cet état de choses, je jugeai que le plus prudent était de remettre tout le monde à ration entière, et j'en donnai l'ordre.

Nos observations sur le magnétisme avaient continué, mais elles sont de peu de valeur à cause de la position de l'aiguille à proximité de hautes montagnes et au milieu de rochers. Ce que Saussure avait originairement découvert,

les observations du docteur Mac-Culloch l'ont encore mieux démontré, en prouvant que le granit, aussi bien que plusieurs autres pierres, et non moins que le basalte, exerce sur l'aiguille magnétique une influence qui produit des déviations semblables à celles qu'occasione la présence du fer dans un navire. Cette influence sur des instrumens aussi délicats que les nôtres, et quand il s'agissait de pareilles expériences, devait probablement nuire à la vérité des résultats.

Comme il était tombé peu de neige en comparaison des mois précédens, et qu'il avait fait beaucoup de vent, il n'en restait presque pas sur les montagnes. Nous ne pouvions être surpris de n'avoir vu aucun Esquimaux. Nous n'avions eu presque aucun succès à la chasse.

CHAPITRE XLIX.

Avril. — Commencement du transport des barques, des traîneaux et des provisions, dans le dessein d'abandonner le navire. — Mai. — Continuation des mêmes travaux. — Le navire est abandonné.

1er au 7 avril.

Le vent fut si violent que nos hommes furent retenus à bord après l'office divin. Le lundi le temps fut plus calme, et l'on s'occupa à couper la glace autour du *Krusenstern*, afin de pouvoir le tirer de l'eau. Les trois jours suivans devinrent graduellement plus doux; cependant le thermomètre ne monta jamais plus haut que 14° au-dessous de zéro, et il descendit pendant la nuit à 30°. Le vendredi il fit plus froid; mais le lendemain le thermomètre monta tout à coup à 7° au-dessus de zéro. Il y avait alors 136 jours qu'il n'avait passé le point de zéro. Je ne crois pas qu'on puisse citer un autre exemple de pareille durée d'une température si basse. C'était un état de choses qui devait certainement nous confirmer dans la résolution d'abandonner le vais-

seau à son malheureux destin, et de tâcher de nous sauver le mieux que nous pourrions.

Dans la nuit du dimanche le thermomètre tomba à 20° au-dessous de zéro, et le lundi matin à 24°. Il remonta ensuite tout à coup à 2° au-dessus; le baromètre descendit considérablement, et nous eûmes un temps couvert et de la neige. Un ouragan y succéda le lendemain, et il ne se modéra que dans la soirée du 11, après quoi l'air devint calme. Il fit doux le jour suivant, la température étant de 11° au-dessus de zéro. Le 13 il tomba beaucoup de neige, et le samedi termina la semaine par un temps assez doux. Une de nos barques était alors complétement arrangée sur un double traîneau. 8 au 11 avril.

Le 15 et les deux jours suivans furent assez doux pour nous permettre, après le dimanche, de travailler hors du vaisseau. Le 18, le froid nous remit en prison; mais le lendemain nos barques furent transportées sur des traîneaux jusqu'au second lac, opération qui réussit aussi bien que nous l'espérions. Nous étions prêts à partir le jour suivant, mais nous en fûmes empêchés par la neige et par une température de 28° au-dessous de zéro en plein midi. Nous finîmes donc la semaine dans la même situation; le thermomètre était à 18° au-dessous de zéro, tandis que, l'année précédente à pareil jour, il était à 30° au-dessus. 15 au 21 avril.

Nous n'aurions pu rien faire pendant cette 22 avril

journée, quand même ce n'eût pas été dimanche; le thermomètre était le matin à 30° au-dessous de zéro, et il ne monta pas un instant au-dessus de 3°. Je dois expliquer que notre projet était d'aller jusqu'à une certaine distance avec des provisions et les barques, et de les y déposer, afin d'avancer plus facilement ensuite. L'abandon du navire avait cessé depuis long-temps d'être un sujet d'hésitation; et notre but, en ce moment, était de nous rendre à la pointe de *la Furie*, non-seulement pour y trouver des vivres, mais pour y prendre les barques de ce vaisseau; à défaut desquelles les nôtres seraient mises en état de pouvoir nous servir.

23 avril. Quoique la température ne fût pas moins basse, le temps était calme et serein. Nous partîmes donc à neuf heures, et nous arrivâmes à la première de nos barques, qui avait déjà été transportée jusqu'à la mer du Nord, à environ quatre milles du vaisseau. Nous la traînâmes ensuite à deux milles plus loin, où étaient la seconde barque et notre dépôt de provisions. Nous distribuâmes le fardeau également sur les deux barques, et nous avançâmes avec beaucoup de fatigue et de difficulté sur une glace si raboteuse que nous fûmes enfin obligés de laisser une barque en arrière, et de retourner sur nos pas pour aller la reprendre, quand nous fûmes arrivés à une certaine distance. Il en résulta qu'après cinq heures de travail, nous n'avions

pas fait plus d'un mille. Le vent alors devint si violent et chassa la neige avec une telle force, que nous fûmes obligés de faire halte et de nous construire des huttes de neige. Nous les couvrîmes de toile, et au moyen des peaux qui nous servaient de lits, et de notre cuisine portative, nous nous trouvâmes, au nombre de quatorze, aussi bien qu'il était possible, quoique la température de la hutte pendant la nuit ne fût que de 15° au-dessous de zéro, tandis qu'elle était à 30° à l'extérieur.

Les degrés du thermomètre font peu d'impression sur les lecteurs; et ceux qui n'ont pas vécu dans des pays semblables à celui dont il s'agit, font surtout peu d'attention aux degrés de l'échelle descendante. Le nombre de trente degrés au-dessous de zéro peut frapper leurs yeux sans leur rappeler que c'est soixante-deux degrés au-dessous du point de congélation. La température de notre chambre à coucher en cette occasion, était donc de quarante-sept degrés au-dessous de ce point. Comment peut-on dormir, continuer à dormir, avec une telle température? C'est ce que j'ai déjà cherché à expliquer, mais sans beaucoup de succès, à ce que je crois, puisque, dans le cas en question, il n'y avait pas d'exercice pour engendrer la chaleur, ou pour contrebalancer les effets du froid. Je dois donc encore une fois laisser ce sujet aux physiologistes, puisqu'il est convenu qu'ils n'ignorent rien.

24 avril. Nous partîmes peu après midi, sur une glace semblable à celle de la veille, et au bout de quatre heures, nous arrivâmes avec une de nos barques sur le bord de la mer. Là nous trouvâmes une terrasse de glace formée par les marées hautes, et qui offrait une surface unie entre les monticules qui la bordaient de chaque côté. Notre marche y devint beaucoup plus facile, et à six heures nous étions à environ sept milles de la pointe du nord. Laissant la barque en cet endroit, nous retournâmes où nous avions passé la nuit précédente.

25 avril. Le lendemain, nous nous mîmes en marche de bonne heure, avec la seconde barque et un traîneau chargé de provisions, et, en dépit d'un vent très-contrariant qui chassait beaucoup de neige, nous arrivâmes à l'endroit où nous avions laissé la première barque la veille. Nous conduisîmes ensuite le tout un peu plus loin ; et à huit heures du soir, nous nous fîmes une habitation semblable à celle de la veille. Notre viande était tellement gelée, que nous ne pûmes la couper qu'en nous servant d'une scie, et nous la fîmes dégeler dans notre cacao bouillant, pour ménager nos combustibles. La neige que le vent chassait couvrit presque entièrement notre hutte, et nous eûmes en outre le désagrément encore plus grand de trouver notre chemin obstrué par des rochers qui s'avançaient dans la mer, et sur lesquels les glaces s'étaient

accumulées jusqu'à la hauteur de cinquante pieds.

Les repas si souvent décrits par le vieil Homère ont fait sourire bien des gens, et les critiques ont pris sa défense. Homère « *dormitavit* » en plusieurs occasions ; cela peut être, mais sur ce sujet du moins, il n'a jamais dormi. Cependant « le bon homme » n'avait pas besoin de s'inquiéter beaucoup des dîners et des soupers de ses héros. Ils ne manquaient jamais d'une vache ou d'une chèvre qu'ils faisaient griller sur des charbons aussi bien qu'ils le pouvaient, et qu'ils découpaient ensuite avec leurs sabres. Si la description de leurs repas nous a quelquefois fatigués, et surtout quand nous n'étions pas en appétit, il y a peu de gens qui, à jeun ou bien repus, n'aient pris intérêt aux dîners et aux déjeuners de Gil Blas et de don Quichotte, et peut-être aussi aux repas de Scott, qui, comme ses prédécesseurs, savait parfaitement quel profond intérêt ce premier objet de la nature humaine inspire à tout ce qui appartient à l'humanité, aussi bien qu'à toute la race animale.

Il s'en fallait pourtant de beaucoup qu'un pareil sujet fût pour nous un objet d'amusement romanesque. Il avait une importance trop sérieuse pour devenir la matière d'une relation badine ou poétique. Nous pouvions avoir des déjeuners ou des dîners à préparer et à manger, mais nous n'étions pas tentés de con-

signer de gaieté de cœur sur nos registres des circonstances d'une nécessité cruelle, ou de raconter pour l'amusement de nos lecteurs des histoires de nos estomacs affamés, et du peu de moyens que nous avions de les satisfaire. Nos maigres rations d'hier et d'aujourd'hui, la perspective certaine d'en avoir une semblable le lendemain, ne pouvaient inspirer que des pensées très-sérieuses et des inquiétudes bien fondées. Il ne s'agissait pas seulement de savoir si nous arriverions à notre but, si nous pourrions exécuter nos plans; c'était une question de vie et de mort. On dit qu'on ne plaisante pas l'estomac vide; nous n'en avions certainement aucune envie en cette occasion; il en avait déjà été de même bien des fois, et la même chose arriva encore par la suite. Non-seulement nous pouvions échouer dans nos efforts, mais nous pouvions mourir, et laisser, pour unique souvenir, des os qui n'auraient jamais été reconnus pour ceux de philosophes venus de si loin pour faire ce que nous avons fait. Le Ciel seul sait quel aurait été notre destin si les animaux de ce pays, quadrupèdes ou bipèdes, avaient pillé les dépôts de provisions que nous avions plusieurs fois laissés en différens endroits, comptant sur leur stupidité, ou sur leur honneur plus que douteux; ou que le manque de forces ou de moyens de transport nous eût réduits à la misérable ressource d'un renard

ou de quelques mouettes tuées par hasard.

Un ouragan nous tint en prison toute la journée; mais il en résulta un repos avantageux pour nos hommes. Le 27 de bonne heure nous essayâmes de marcher sur la glace de la mer; mais elle était si mauvaise que nous n'avancâmes que de cent cinquante toises en deux heures. Ayant enfin regagné la terrasse de glace le long du rivage, le chemin devint plus facile; mais nous fûmes obligés de tourner toutes les pointes de terre, d'entrer dans toutes les baies pour suivre la côte, de sorte que nous ne gagnâmes que peu de distance en droite ligne. Nous avancâmes pourtant ainsi de deux milles; mais alors la terrasse se termina près d'un cap escarpé, autour duquel la mer, jusqu'à une distance de trois à quatre milles, était couverte de glaces sur lesquelles il était impossible de passer.

26 avril.

27 avril.

Il ne nous resta d'autre ressource que de tirer nos traîneaux sur le rivage pour tâcher de continuer notre chemin par terre. Avec des fatigues incroyables, nous parvînmes à faire passer nos traîneaux, l'un après l'autre, par-dessus trois montagnes, couvertes d'assez de neige gelée pour faciliter notre marche, et nous arrivâmes enfin à une crique que nous avions en vue, dans une île voisine d'un cap où nous avions été retenus en septembre 1829. Nous nous y construisîmes de nouveau des huttes de neige, et nous nous reposâmes.

Un autre ouragan nous empêcha de nous remettre en route le lendemain, mais, comme il augmenta encore le dimanche, nous résolûmes de laisser les barques en cet endroit, et de retourner au vaisseau. Nous avions le vent en arrière, et par conséquent nous pouvions nous y exposer sans beaucoup de risque. Nous arrivâmes dans la soirée aux premières huttes que nous avions construites, et, le lendemain, après y avoir laissé un dépôt de provisions, comme nous l'avions fait dans le lieu que nous avions quitté la veille, nous retournâmes au vaisseau, où nous arrivâmes vers midi. Le résultat de ce voyage fut que nous avions fait cent dix milles, mais que nous n'avions avancé que de dix-huit en réalité, et que nous aurions à parcourir encore trois fois tout cet espace, avant que nous fussions arrivés à ce premier point d'un voyage qui était destiné à être de trois cents milles, quoique le chemin direct ne fût que de cent quatre-vingts.

Je crois inutile de donner un résumé du mois d'avril, les détails qui précèdent étant assez circonstanciés.

1er mai. Le 1er mai fut doux, et le thermomètre varia entre 2° et 20° au-dessus de zéro.

Nous nous occupâmes à préparer des provisions pour notre voyage. Nous déposâmes sur le *Krusenstern*, que nous avions placé sur le rivage, les salaisons et autres objets que nous ne

pouvions emporter, comme une dernière ressource, si nous étions forcés de revenir en cet endroit. Cet ouvrage et quelques autres nous occupèrent encore le lendemain. Pendant cette 2 mai.
dernière journée le thermomètre fut à 20° au-dessus de zéro, mais il descendit à zéro quand la nuit fut arrivée.

Nos hommes conduisirent les traîneaux sur la 3 mai.
glace de la mer jusqu'à quatre milles, et revinrent à sept heures. Le 4, nous commençâmes 4 mai.
notre second voyage. J'étais avec le commandant Ross et dix hommes de l'équipage, les seuls qui furent en état de supporter de telles fatigues. Après avoir rejoint les deux traîneaux pesamment chargés qui avaient été conduits en avant la veille, nous les traînâmes sur une bonne glace pendant cinq milles; mais l'un se cassa pendant que nous essayions de passer quelques monticules, et nous arrivâmes avec l'autre, à la nuit tombante, à la première de nos stations.

Nous y retrouvâmes tout ce que nous y avions 5 mai.
laissé, quoique nous eussions craint la voracité des gloutons. Après huit heures de repos, nos hommes retournèrent au vaisseau pour y reconduire le traîneau cassé et le faire réparer, et pour en ramener deux autres. Nous passâmes toute la journée à ce travail, et, au bout de douze heures, nous nous trouvâmes avec un traîneau à 18 milles du navire.

Le second fut amené le lendemain, et le traî- 6 mai.

neau cassé avait été réparé. La charge de chacun d'eux ayant été égalisée, nous partîmes pour la station suivante, où nous n'arrivâmes qu'à huit heures du soir, une neige abondante ayant rendu le chemin plus mauvais. Déchargeant alors les traîneaux, nous retournâmes à l'endroit où nous avions passé la nuit précédente, et nous y arrivâmes après une marche de 14 milles. Le thermomètre était à zéro.

7 mai. Nous partîmes avec le reste des provisions et nos sacs de peaux pour nous coucher, et après avoir fait 18 milles, nous arrivâmes à trois heures après midi à notre dernière station, ayant enfin réussi à y transporter deux barques et des provisions pour cinq semaines, sans y comprendre une autre quantité de vivres suffisante pour dix jours. Nos travaux étaient trop sérieux, et il s'y mêlait trop d'inquiétude pour nous permettre de plaisanter; cependant nous ne pouvions nous empêcher de sentir que nous étions dans une situation semblable à celle de l'individu chargé, dans une équation algébrique bien connue, de porter une certaine quantité d'œufs, un à un, à un point donné. Après avoir fait aux traîneaux quelques réparations nécessaires, nous en conduisîmes deux à sept milles, un autre à cinq, et nous retournâmes coucher dans notre hutte.

8 mai. La neige nous emprisonna toute la journée et nous fit craindre de trouver la route fort mau-

vaise. Le thermomètre monta pendant la nuit à 18° au-dessus de zéro. Le jour suivant fut encore pire, un violent vent d'est étant survenu. Cependant nos marins, insoucians, n'en dormirent pas moins comme s'ils n'avaient pas eu autre chose à faire, laissant les veilles et les inquiétudes à celui qui était chargé de toute la responsabilité. Néanmoins, le vent et la neige continuant le 10, ils parurent commencer à se lasser d'être en repos dans une hutte si petite, qu'il était impossible de changer la position qu'on y avait une fois prise. Le vent tomba à minuit; mais le thermomètre était à zéro.

9 mai.

10 mai.

Les joyeux prosateurs de l'école de Joé Miller, et les chansonniers de la race de Dibdin, ont fait un grand nombre de plaisanteries sur le caractère particulier des marins, caractère tiré de leur imagination, et qui ne ressemble pas plus à celui d'un marin anglais et de tout autre marin qu'à celui d'un Chickasaw ou d'un Chinois. L'être en question a un caractère qui lui est propre, le fait est certain; mais il est aussi éloigné de celui que lui attribue un public qui s'en rapporte à des quolibets et à des ballades, que de toutes les formes possibles que prendrait toute autre nature humaine dans une telle situation. Jusqu'à quel point son caractère véritable est-il pire que celui qu'on lui attribue, c'est ce que je ne dois pas dire; en quoi est-il meilleur, ou en

quoi en diffère-t-il? c'est une question que les limites de cet ouvrage ne me permettent pas de discuter; mais voici du moins un trait universel du caractère des marins. Quoi qu'il puisse arriver, qu'on craigne de manquer d'eau ou de vivres, qu'il survienne une tempête ou un ouragan, que les voiles soient déchirées, les agrès brisés et irréparables, que le vaisseau ne soit plus sur la route, que le vent le pousse même sur des écueils, « c'est l'affaire du capitaine. » Il est vrai qu'ils obéissent aux ordres qui leur sont donnés, qu'ils essaient de faire et qu'ils font ce qu'on ne pourrait croire sans être marin; mais quand le quart est fini, ils dorment aussi bien que s'il ne se passait rien d'extraordinaire. « C'est l'affaire du capitaine. » Les nôtres, pendant notre voyage, avaient peut-être acquis assez d'expérience pour avoir quelques pensées à eux; peut-être réfléchissaient-ils quelquefois à des choses dont « le capitaine » ne devrait pas être exclusivement responsable; et cependant ce sentiment presque inné se montrait en eux à chaque instant. S'il y avait quelque chose de nouveau et d'inusité à projeter et à exécuter, ils n'en étaient pas moins d'une tranquillité imperturbable; ce dont il s'agissait pouvait être bien ou mal, « mais c'était l'affaire du capitaine, » ce n'était pas la leur. — Heureuse responsabilité pour un capitaine, on ne saurait le nier; mais cette responsabilité ne pourrait-elle

pas lui mériter les éloges qu'il n'obtient pas toujours?

Nous fûmes obligés de tirer les barques et les 11 mai.
traîneaux de la neige dont ils étaient couverts, avant de pouvoir nous mettre en marche. Notre chemin était encombré de profonds sillons de neige amassée par le vent. Nous arrivâmes pourtant, au bout de six heures, à une de nos précédentes stations sur une île près du continent, et nous retournâmes dans la soirée à l'endroit d'où nous étions partis. Le thermomètre, pendant le jour, descendit presque au point de congélation, et pendant la nuit il remonta à 18° au-dessous de zéro.

Nous partîmes à huit heures avec l'autre bar- 12 mai.
que, contenant des provisions pour une semaine de plus; et en dépit d'une brise fraîche et de la neige qu'elle chassait, nous réussîmes à la transporter dans la même île, et nous retournâmes encore une fois à la même station. Le 13, nous 13 mai.
allâmes chercher le traîneau que nous avions laissé quatre jours auparavant, et nous le conduisîmes au même endroit. Le jour suivant fut 14 mai.
employé à y conduire deux traîneaux chargés de provisions, de peaux et de tentes, malgré un ouragan qui s'était élevé quand nous étions à mi-chemin, et qui nous occasiona beaucoup de fatigue. Ce qui l'augmenta encore, fut que deux de nos hommes ne purent nous être d'aucun service, une inflammation aux yeux, causée

par la neige, leur ayant presque ôté l'usage de la vue. Nous arrivâmes tard, et nous nous bâtimes des huttes pour la nuit.

15 mai. Nous ne partîmes que dans la soirée, à cause de l'état des yeux de nos hommes, et nous fûmes obligés de faire dorénavant du jour la nuit. Nous traversâmes une étroite langue de terre, et nous continuâmes à marcher jusqu'au havre de l'Éclipse; mais nous fûmes complétement arrêtés à la pointe méridionale de ce havre par la nature formidable de la glace. Nous vîmes cependant que, du côté du nord, la baie n'était séparée de la mer que par une étroite langue de terre, et qu'au-delà la glace n'était pas mauvaise.

16 mai. Le 16, nous traversâmes le havre de l'Éclipse, dont la glace était couverte d'une couche épaisse de neige, et la langue de terre dont je viens de parler, qui n'avait qu'environ deux cent cinquante toises de largeur et une cinquantaine de pieds d'élévation. Arrivés sur l'autre rive, nous descendîmes sur la mer, qui formait en cet endroit une grande baie contenant une île, et bornée au nord par une pointe si élevée, qu'on ne pouvait voir la mer par-dessus. Nous laissâmes la barque sur la terre, et nous retournâmes à notre gîte, après avoir avancé de huit milles.

17 mai. Le lendemain, nous conduisîmes deux traîneaux dans le même endroit, et le reste des pro-
18 mai. visions y fut transporté le jour suivant; chacun

de ces transports nous coûtant une marche de seize milles. Le 19, nous partîmes avec le reste de nos équipages, et nous arrivâmes au premier poste avancé à onze heures. La neige était si épaisse, et la route si mauvaise le lendemain, que nous pouvions à peine tirer les deux légers traîneaux; cependant nous arrivâmes enfin, à quatre heures du matin, à la station qui était à douze milles du vaisseau. Nous prîmes ensuite les traîneaux vides, et nous atteignîmes enfin l'extrémité de la baie à quatre milles de l'endroit où était le navire. 19 mai. 20 mai.

En arrivant à bord vers midi, nous trouvâmes qu'on avait préparé des provisions pour un autre mois, et c'était presque tout ce qui nous en restait; mais nous reconnûmes qu'il faudrait une semaine pour réparer les traîneaux, et remettre nos hommes en état de les tirer. Nous eûmes donc tout le temps de passer en revue tout ce que nous venions de faire, et le résultat fut que nous avions fait trois cent vingt-neuf milles pour en gagner environ trente en droite ligne, conduisant les deux barques avec des provisions pour cinq semaines, et passant un mois à ce travail. Mais c'était la plus mauvaise partie de notre route. 21 mai.

Un grand vent du nord et la neige qu'il chassait, rendirent si mauvais les deux jours qui suivirent notre arrivée, que nous fûmes très-contens d'être à bord. Mais comme le temps fut 22 et 23 mai.

24 mai. plus beau le troisième, quelques hommes partirent pour conduire à la station, à douze milles, un traîneau contenant des vivres pour un mois
25 mai. à demi-ration. Le 25, nous nous occupâmes à
26 mai. construire un nouveau traîneau, pour en remplacer un qu'il était impossible de réparer. Le jour suivant, nos hommes revinrent, après avoir réussi dans leur expédition. Ils avaient trouvé que la neige se fondait rapidement, ce qui avait totalement changé l'aspect du pays.

27 mai. L'office divin fut célébré, et nos hommes purent se reposer. A minuit le thermomètre était à 22° au-dessus de zéro; il avait monté jusqu'à 40° pendant la journée.

28 mai. Le 28 nous préparâmes tout pour notre départ définitif. Les thermomètres et instrumens astronomiques dont nous pouvions nous passer, et que nous ne pouvions emporter, furent cachés dans la tranchée que nous avions faite, avec une partie de notre poudre. Les mâts, les voiles et les agrès furent placés sur *le Krusenstern*; et nos hommes conduisirent jusqu'au troisième lac deux traîneaux chargés de vivres et d'autres objets. Nous en gardâmes un troisième à bord pour le charger de ce qui restait.

29 mai. Nous avions mis en lieu de sûreté sur le rivage tous les objets qui pouvaient nous servir dans le cas où nous serions forcés de revenir en cet endroit, ou qui seraient utiles aux naturels, si nous n'y revenions pas. Nous arborâmes notre pa-

villon, et nous le clouâmes au mât; Nous bûmes un dernier verre de grog pour prendre congé de notre pauvre vaisseau; et en ayant fait sortir tout mon équipage avant moi dans la soirée, je fis mes derniers adieux à *la Victoire*, qui méritait un autre sort. C'était le premier vaisseau que j'eusse jamais été forcé d'abandonner, après avoir servi pendant quarante-deux ans à bord de trente-six bâtimens divers. C'était comme si je me fusse séparé pour toujours d'un ancien ami; et je ne tournai pas la pointe où il cessa d'être visible, sans m'arrêter pour faire une esquisse de ce triste désert, rendu plus triste encore par l'aspect du navire solitaire et abandonné, qui nous avait si long-temps servi de demeure solidement fixée dans des glaces immobiles jusqu'à ce que le temps eût produit sur lui son effet inévitable.

A mesure que nous avancions, nous trouvions 30 mai.
la neige plus dure, et la route devenait meilleure; mais les traîneaux lourdement chargés rendaient nécessairement notre marche très-lente, et nous n'arrivâmes qu'à midi aux huttes 31 mai.
à douze milles. Nous en partîmes le lendemain à une heure du matin; mais nous ne pûmes tirer plus de deux traîneaux à la fois sur les hauteurs, de sorte qu'il nous fallut dix heures pour arriver à la seconde station qui n'était qu'à huit milles. Ce fut là que nous terminâmes le mois de mai, le thermomètre, pendant la nuit, étant près du point de congélation.

Je puis maintenant expliquer quel était le plan du voyage que nous venions d'entreprendre. C'était de conduire les barques au havre d'Élisabeth avec des vivres pour six semaines à ration entière ; d'y laisser les barques et la moitié de nos provisions ; de nous rendre ensuite avec les traîneaux chargés du reste des vivres jusque sous la latitude de 71° ; et de là d'envoyer un détachement de cinq hommes pour reconnaître l'état des choses à la Pointe-de-la-Furie.

La fin de ce mois nous avait conduits sous la latitude de 70° 21', de sorte qu'il ne nous restait que seize milles à faire pour gagner le havre d'Élisabeth ; et quoique nos hommes fussent loin de conserver la vigueur qui aurait été nécessaire pour le travail qu'ils avaient à faire, tous, même l'aveugle et le boiteux, faisaient tous les efforts dont ils étaient capables, et l'espoir renaissant de revoir l'Angleterre soutenait leur courage.

L'état de la glace, à cette époque avancée de la saison, ne laissait aucun espoir. La mer, de tous côtés, et aussi loin que la vue pouvait s'étendre, n'était qu'une masse solide d'énormes pièces de glace soudées ensemble ; les crevasses que nous avions remarquées sur les terrasses le long de la côte, avaient leur surface couverte d'une glace aussi solide que le reste de la mer. Tout était rocher ; il semblait qu'il ne dût plus y avoir jamais une goutte d'eau dans ces parages. Mais, quoi qu'il pût arriver, il était alors bien

évident que le vaisseau ne pouvait être dégagé cette année des glaces qui l'entouraient. Il était donc du moins satisfaisant pour nous de pouvoir être assurés que nous ne l'avions pas quitté avec trop de précipitation, et que nous n'avions pas d'autre parti à prendre que celui que nous avions pris.

CHAPITRE L.

Juin. — Voyage avec les traîneaux et les barques.—Arrivée à la Pointe-de-la-Furie. — Événemens de juillet.

1er juin. A huit heures du soir, nous partîmes avec trois traîneaux, et nous trouvâmes la neige durcie. Nous fûmes obligés d'en faire fondre pour boire,
2 juin. car il n'y avait d'eau nulle part. A sept heures du matin, nous arrivâmes à la troisième station, ayant fait huit milles de plus; et suivant l'usage, le reste du jour fut donné au repos.

3 juin. Le 3, nous gagnâmes les autres huttes avec le reste de nos provisions. Nos hommes paraissaient alors très-fatigués, et l'enseigne Blanky, qu'ils me députèrent, m'intima leur désir de laisser en cet endroit les barques et une partie des provisions, et de marcher en droite ligne vers la Pointe-de-la-Furie. J'avais déjà soupçonné qu'il se tramait quelque chose de semblable; mais comme nous ne pouvions laisser nos ressources

dans un endroit où il nous serait impossible de revenir, non-seulement je répondis par un refus formel, mais j'ordonnai qu'on se mît en marche, d'un ton auquel on ne pouvait se méprendre, après avoir réprimandé l'ambassadeur de l'extrême inconvenance de sa démarche. C'était le premier symptôme de mutinerie qui se fût jamais manifesté.

Je ne veux pas aujourd'hui en dire davantage sur des choses auxquelles je crus alors que le mieux était de ne faire attention qu'autant qu'il le fallait pour la sûreté de tout l'équipage, et dont je n'avais pas voulu parler lors de mon retour en Angleterre. J'ai toujours plus aimé à louer qu'à blâmer; et ayant donné d'amples éloges à tout ce qu'il y a eu de bien dans la conduite de mes officiers et des hommes de mon équipage, je dois maintenant oublier, autant qu'il m'est possible, ce que j'ai pu avoir occasion de blâmer avec un peu plus de sévérité que je ne l'aurais voulu, comme pouvant leur être nuisible à eux-mêmes. Il doit me suffire d'avoir surmonté ces difficultés, et d'avoir ramené mon équipage sain et sauf en Angleterre. Si je n'ai pas éprouvé la reconnaissance que je méritais, tant pour ce service que pour d'autres, j'ai trop d'expérience des hommes pour en être surpris, ou pour conserver un sentiment d'animosité contre ceux qui n'ont agi ainsi que par suite de la corruption de la nature humaine.

4 juin. Nous vîmes qu'il s'était formé quelques mares d'eau près des hauteurs du havre de l'Eclipse ; mais elles étaient déjà recouvertes d'une glace de trois pouces d'épaisseur. A huit heures, nous arrivâmes à nos huttes. Cependant nous nous servîmes de nos tentes, et quoique la température fût au point de congélation, nous nous y trouvâmes assez bien. Ayant amené en cet endroit tout le reste de nos effets, chaque transport nécessitant deux voyages, nous partîmes dans la soirée avec un traîneau et une barque,
5 juin. et à minuit nous passâmes la chaîne de montagnes qui bordent le havre d'Élisabeth du côté du sud.

6 juin. Le 6 juin, nous arrivâmes à l'extrémité du havre; et, y laissant ce que nous y avions apporté, nous retournâmes aux tentes pour aller chercher le surplus. Pendant les deux derniers jours, nous avions tué deux lièvres, qui furent une addition agréable à nos modiques rations.
7 juin. Le lendemain, nous traversâmes la chaîne de montagnes, et nous arrivâmes aux tentes à huit heures, très-fatigués à cause de l'épaisseur de la neige sur laquelle nous avions eu à marcher. Pendant cette journée nous vîmes quelques traces de rennes, et les lièvres portaient encore leur fourrure blanche d'hiver.

8 et 9 juin. Un ouragan nous emprisonna le 8, et le jour suivant tout se trouva transporté au dépôt établi sur le havre d'Élisabeth. Nous gravîmes une montagne pour examiner la glace, et nous re-

connûmes qu'elle était si mauvaise, qu'il serait impossible de transporter nos barques plus loin. Mais comme elles se trouvaient alors à notre portée, dans le cas où nous serions obligés de revenir sur nos pas, je résolus d'avancer avec tout l'équipage et des provisions pour trois semaines, jusqu'à une distance de vingt à trente milles; de laisser tout le reste en réserve en cet endroit, et d'envoyer ensuite un détachement à la Pointe-de-la-Furie, pour voir quelles ressources nous pouvions encore y trouver.

Nous partîmes à une heure et demie du matin 10 juin.
avec trois traîneaux très-chargés, puisque indépendamment de vivres pour trois semaines, nous devions emporter des armes, des munitions, des outils, des instrumens, des vêtemens, etc. Quelques objets précieux, dont nous ne pûmes nous charger, furent placés sous une des barques, que nous renversâmes, afin de les retrouver en bon état si nous revenions en cet endroit. Nous fîmes halte au sud de la pointe qui forme la baie dont il a déjà été parlé si souvent; nous remettant ensuite en marche, nous la doublâmes à minuit, après beaucoup de fatigue, causée par le mauvais état de la glace.

La nature du chemin nous obligea à nous 11 juin.
diriger vers la pointe septentrionale, où nous dressâmes nos tentes pour nous reposer huit heures. Le 12, nous atteignîmes une autre 12 juin.
pointe, où nous campâmes. Là, nous fîmes les

préparatifs pour le départ du commandant Ross, qui nous quitta à dix heures avec l'enseigne Abernethy et un de nos hommes, nommé Park, pour se diriger vers la Pointe-de-la-Furie, emmenant avec eux un traîneau chargé de provisions pour quinze jours, d'une tente, et d'autres objets qui leur étaient indispensables. Ils reçurent ordre de laisser une note à chaque endroit où ils coucheraient, et nous calculâmes qu'avec nos traîneaux lourdement chargés il nous faudrait pour y arriver le double du temps qu'ils mettraient à s'y rendre. Ils avaient à faire cent cinquante milles; nous serions donc environ à 70 milles quand ils seraient au terme de leur voyage. C'était supposer qu'ils feraient quinze milles par jour, et que nous en ferions de sept à huit, et c'était tout ce que nous pouvions espérer, après avoir perdu l'aide de trois des plus vigoureux de nos compagnons.

13 juin. Nous les eûmes bientôt perdus de vue; mais nous avancâmes très-lentement, étant obligés de faire des circuits dans des endroits qu'ils avaient pu traverser en ligne droite. Après neuf heures de marche, nous nous arrêtâmes sur une pointe, où nous ne pûmes trouver une goutte d'eau. Nous y laissâmes un dépôt de provisions, et nous
14 juin. partîmes à quatre heures du matin; mais nous fûmes bientôt obligés de nous arrêter, le chirurgien s'étant trouvé malade. Il faisait beaucoup de vent, il tombait de la neige, et sous

tous ces rapports nous étions fort mal à l'aise.

La même cause nous rendit stationnaires toute la journée du 15; mais nous nous remîmes en marche le lendemain à sept heures du soir, quoiqu'il tombât encore de la neige, et nous eûmes à passer sur une glace tellement couverte de neige, et si pleine de crevasses, que plusieurs de nous y firent des chutes sérieuses. A minuit, nous trouvâmes le premier monticule de pierres élevé par le commandant Ross, et sous lequel était la note qu'il y avait laissée. Nous terminâmes en cet endroit une marche de neuf milles. 15 juin. 16 juin.

Le 17, nous traversâmes plusieurs petites baies et quelques pointes de terre, et nous vîmes à l'ouest les montagnes bleues à environ dix milles de distance. Nous nous arrêtâmes à quatre heures du matin après avoir fait onze milles. Nous laissâmes en cet endroit un autre dépôt de provisions et nous repartîmes à huit heures du soir. Le lendemain matin nous trouvâmes de l'eau pour la première fois, et nous fîmes halte près du second monticule, sous lequel était une note du commandant Ross, qui me disait qu'ils avaient été retardés par la fatigue et l'inflammation des yeux. Nous n'avions fait cette nuit que huit milles. 17 juin. 18 juin.

Nous nous remîmes en chemin à huit heures du soir, et nous vîmes partout la terre aussi couverte de neige que si nous eussions encore été dans le cœur de l'hiver. Le thermomètre était descendu à 24° au-dessus de zéro, de sorte que 19 juin.

toutes les mares d'eau étaient couvertes de glace, et nous fûmes encore une fois obligés de faire fondre de la neige. Nous repartîmes à neuf heures du soir, en dépit d'une neige qui tomba toute la
20 juin. nuit ; à deux heures du matin, nous trouvâmes le troisième monticule ; et à cinq, nous dressâmes nos tentes sur une pointe où nous vîmes des restes d'habitations des naturels. Nous ne trouvâmes pas d'eau, et nous fûmes obligés de nous en passer, ayant trop peu de combustibles pour en employer à fondre la glace.

21 juin. Le lendemain, à deux heures du matin, nous arrivâmes au quatrième monticule élevé par ceux qui nous précédaient ; mais il s'était écroulé, et nous ne pûmes trouver le billet. Quelques pierres placées de distance en distance nous indiquaient le chemin qu'ils avaient pris, mais la glace était trop mauvaise pour que nous pussions le suivre. Il nous fallut faire un détour, et après douze heures de fatigue, nous fîmes halte à huit heures.

22 juin. Pendant que nos hommes se reposaient, j'allai examiner la terre, attendu que nous n'avions pas encore pu reconnaître cette partie du pays. Nous partîmes, suivant notre usage, dans la soirée, et nous arrivâmes au sud des îles de Grimble, où je trouvai un autre monticule élevé par le commandant Ross. Suivant ses observations, nous étions à douze milles, et suivant les miennes à huit, de l'endroit où nous

avions pris possession du pays le 10 août 1829. Comme il nous restait huit milles à faire avant d'avoir traversé le bras de mer, nous préférâmes coucher sur la glace où nous étions; et à six heures du matin, laissant nos hommes se repo- 23 juin.
ser, j'allai faire l'examen de ce bras de mer.

Après avoir pris les mesures et fait les observations nécessaires pour en reconnaître la forme et l'étendue, je m'assurai qu'il recevait à son extrémité les eaux d'une grande rivière, et que, par conséquent, il ne s'y trouvait ni ouverture ni passage qui pût conduire à l'Océan occidental, ce qui aurait pu faire le sujet d'un doute sans cet examen. Il était également évident que l'eau y avait peu de profondeur.

Nous étant remis en route à neuf heures, nous passâmes devant deux grandes rivières sur la côte septentrionale du bras de mer, et nous vîmes plusieurs îles. En arrivant à une pointe, nous y trouvâmes encore un monticule de notre détachement avancé. Nous campâmes sur la côte au sud-est, et j'y achevai la reconnaissance de cette baie.

A trois heures du matin, nous arrivâmes à un 24 juin.
autre monticule de pierres, et comme la note qui s'y trouvait nous informait que nos compagnons étaient en bonne santé, je calculai qu'ils devaient alors être arrivés à la Pointe-de-la-Furie depuis deux jours, et que par conséquent nous ne tarderions pas à les voir venir au-devant de

nous. Je laissai donc une note en cet endroit pour les avertir que nous y avions passé, et qu'ils eussent à suivre la côte aussi près que possible : car il pouvait arriver qu'ils prissent une route différente de la nôtre.

25 juin. Nous continuâmes à marcher le long de la côte; et après avoir tourné une pointe, nous rencontrâmes le commandant Ross et ses compagnons. Les informations qu'ils nous rapportaient de la Pointe-de-la-Furie, étaient que la mer s'était élevée très-haut et avait poussé plus loin au nord trois des barques de ce vaisseau, dont une était fort endommagée. Tout le reste était dans le même état qu'à notre premier passage. Le pain et les autres provisions étaient en abondance et en excellent état. Nous fîmes halte pour le reste de la journée, et nous trouvâmes qu'avec les vivres qu'ils avaient apportés, et les dépôts qu'ils en avaient faits sur la route, nous pouvions avoir ration entière jusqu'à notre arrivée en cet endroit.

26 juin. Partis à huit heures du soir, nous marchâmes, malgré la neige et un froid très-piquant, jusqu'à cinq heures du matin, et nous nous arrêtâmes après avoir passé un autre monticule de pierres. Le 27, à deux heures du matin, nous arrivâmes au cap Garry, où nous trouvâmes les provisions qui y avaient été laissées. Nous campâmes pendant une forte brise accompagnée de neige. Elle se termina par un ouragan, qui dura

27 juin.

toute la journée. Le thermomètre était à 32° au-dessus de zéro.

Le 28 nous gagnâmes la terre presque au fond de la baie, qui semblait être le débouché d'une grande rivière ; et quoique je ne pusse en faire une reconnaissance complète, non-seulement j'en trouvai l'eau peu profonde, mais je vis la terre tout autour assez distinctement pour être assuré qu'il n'y existait aucun passage à l'ouest. 28 juin.

Le lendemain nous eûmes à traverser une glace couverte d'eau, et nous en avions quelquefois par-dessus les genoux. C'était une nouveauté, quoiqu'elle ne fût pas très-agréable. Nous l'attribuâmes aux eaux de plusieurs petites rivières qui coulent sur cette partie de la côte. 29 juin.

Nous nous remîmes en marche à l'heure ordinaire, et nous fûmes alors obligés de mettre notre boiteux sur un des traîneaux, indépendamment du poids dont ils étaient déjà chargés. Le soleil produisait un grand effet sur la neige, et l'aspect du pays changeait à chaque instant ; mais, sur la mer, la glace paraissait aussi ferme et aussi compacte que jamais. A midi le thermomètre était à 47°, mais il retomba à 32° à minuit. Nous avions tué quelques canards depuis plusieurs jours, et c'était pour nous quelque chose de mieux qu'un objet de luxe. Enfin nous terminâmes ce mois en vue de la Pointe-de-la-Furie. 30 juin.

L'eau commençait alors à couler dans les lar- 1er juill.

ges crevasses de la glace, et chaque heure opérait un changement dans l'aspect des choses. Les ravins que nous passions portaient à la mer leurs torrens; et au pied de l'un d'eux nous trouvâmes un baril de farine que la mer y avait jeté. La dernière partie de ce voyage fut rendue extraordinairement pénible par les énormes masses de glace accumulées les unes sur les autres de manière à prouver avec quelle force elles avaient été poussées sur la côte. Nous surmontâmes enfin toutes ces difficultés, et nous arrivâmes à dix heures à la Pointe-de-la-Furie.

Nous avions donc encore une fois un domicile, quel qu'il fût, et quel que dût être le temps que nous aurions à y rester. Il nous semblait que nous rentrions chez nous. C'était quelque chose que d'éprouver ce sentiment; nos hommes s'y livraient avec abandon, et les réflexions sur l'avenir ne troublaient guère leur plaisir présent.

La première mesure que je pris, fut de les envoyer tous se coucher, afin de ramener la régularité dans la distribution de la journée, après quoi nous allâmes examiner les provisions. Comme elles étaient déposées de différens côtés, il était difficile d'empêcher des hommes à demi affamés d'y porter la main; et en dépit de nos ordres et de nos conseils, plusieurs commirent des imprudences dont ils eurent à souffrir. A l'exception du dommage fait aux barques par la grande crue des eaux de la mer, la seule perte

que nous découvrîmes, fut que les renards avaient brisé quelques caisses de chandelles et en avaient dévoré le contenu.

Dès que nos hommes se furent reposés, nous distribuâmes à chacun sa tâche. La première chose dont on s'occupa fut de construire une maison à laquelle nous donnâmes trente et un pieds de longueur, seize de largeur, et sept d'élévation, et elle devait être couverte en toile à voile. Dans la même soirée, la carcasse en fut achevée. Nous terminâmes cette journée mémorable par un souper somptueux. 2 juill.

Il y avait eu du brouillard la veille, et le thermomètre était descendu au point de congélation, quoiqu'il eût été auparavant à 50°. Dans la matinée du 3, un vent très-fort venant de l'est, et les suites de l'intempérance de quelques-uns de nos hommes, apportèrent quelque retard à nos travaux; mais les autres furent employés à transporter les barques de *la Furie* dans un endroit convenable pour les réparer. 3 juill.

La première pluie de cette saison tomba le 4 juillet, ce qui était trois semaines plus tard que dans aucune des années précédentes. La maison étant finie, nous lui donnâmes le nom de Somerset-house; ce district ayant déjà reçu le nom de Somerset du Nord. Il neigea le lendemain, et le vent du nord fut si froid, que la pluie qui était tombée se gela; le plus haut point du thermomètre n'étant que de 30°, et le plus 4 juill. 5 juill.

bas de 27°. Comme la neige dura toute la nuit, la terre en était aussi complétement couverte le
6 juill. lendemain matin, qu'elle l'avait été pendant l'hiver.

Les charpentiers commencèrent à réparer les barques, et il fut résolu qu'on les fortifierait par le moyen de deux cloisons placées en travers, et de deux fortes poutres. J'avais dessein de gréer chacune d'elles de voiles auriques, les regardant comme les meilleures et les plus sûres; mais le commandant Ross préférant une voile de civadière, je lui permis d'en gréer une comme bon lui semblerait. La maison que nous occupions était divisée en deux chambres: l'une pour les hommes de l'équipage; l'autre, contenant quatre petites cabanes, pour les officiers. La cuisine fut établie provisoirement sous une tente. M. Thom s'occupa à dresser un état régulier des provisions.

7 juill. La neige s'était fondue pendant la nuit, mais aucun changement ne s'était opéré dans la glace sur la mer. La nuit suivante, il neigea de nouveau, et la température fut à 2° au-dessous du
8 juill. point de congélation. Le 8 étant un dimanche, le service divin fut célébré, après une interruption qui avait été inévitable.

9 au 15 juillet. Rien de remarquable ne se passa la semaine suivante, si ce n'est que la température monta une fois à 50°, quoiqu'elle fût presque toutes les nuits au point de congélation, c'est-à-dire,

à 32°. Le vent fut très-fort le 12, mais il se modéra le lendemain. On continua à travailler à la réparation des barques.

Le temps fut variable pendant les trois premiers jours, et il tomba un peu de pluie le jeudi. La neige disparaissait peu à peu, mais la température de la nuit ne s'élevait jamais au-dessus du point de congélation. Un des jours de cette semaine, je montai sur la plus haute montagne, qui pouvait avoir environ mille pieds d'élévation, et je vis que la mer n'était qu'une masse de glace solide, aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Quelques ravins profonds dans lesquels coulait une eau qui n'était que de la neige fondue, formaient, pour ce pays, une vue presque pittoresque. 16 au 21 juillet.

Il est inutile de rendre un compte détaillé du reste de ce mois. Le temps continua à être aussi inconstant. Nous eûmes tour à tour du vent et du calme, un ciel couvert et serein, de la pluie et du beau temps. Le thermomètre peu à peu monta pendant la nuit à 40°. Nos travaux étaient toujours les mêmes : on continuait les réparations aux barques, et l'on préparait les provisions pour notre voyage. Nous tuâmes quelques guillemots et d'autres oiseaux de mer, ce qui ne jeta que bien peu de variété dans la monotonie de notre existence. Je ne dois pourtant pas oublier une légère rupture de la glace, qui eut lieu le 29, et qui augmenta les jours suivans. 22 au 31 juillet.

La température moyenne de ce mois fut de 35° au-dessus de zéro, et les deux points extrêmes 50° et 22°. Il n'avait plu que six fois, et fort tard dans le mois; mais il était tombé beaucoup de neige. La végétation était fort en retard. Nos hommes ayant été remis à ration entière, avaient recouvré une meilleure santé.

CHAPITRE LI.

Août. — Départ de la Pointe-de-la-Furie, sur des barques. — Obstacles et difficultés le long de la côte. — Résumé d'août.

Le dernier jour du mois précédent, les glaces s'étaient inopinément séparées, de manière à laisser quelque espace d'eau navigable; et comme nos barques étaient prêtes, nous nous préparâmes à partir, dans l'espoir de pouvoir quitter ce détroit et gagner la baie de Baffin avant le départ des bâtimens baleiniers. Nous prîmes la quantité de vivres suffisante jusqu'au 1er octobre, indépendamment des autres objets qui nous étaient nécessaires, et chacune des trois barques fut montée par trois hommes et un officier. Le commandant Ross et moi nous échangeâmes des copies de nos cartes et de nos journaux, en cas de séparation. Enfin nous enterrâmes dans la maison une bouteille contenant le récit abrégé de tout ce que nous avions fait. 1er août.

Nous partîmes à quatre heures après midi ; mais nous trouvâmes les canaux formés dans la glace très-tortueux, et encombrés d'une quantité de glaces flottantes, qui faisaient que nous pouvions à peine nous servir de nos rames. Nous ne fîmes donc que des progrès fort lents. Ayant passé devant deux rivières à la hauteur desquelles il y avait beaucoup de grosses glaces, nous fûmes arrêtés à neuf heures du soir sous le rocher même où *la Furie* avait échoué. La marée étant basse, et le mouvement des glaces vers le nord ayant cessé à onze heures, il était évident qu'elles reviendraient bientôt sur nous. Nous déchargeâmes donc les barques à la hâte, et nous les tirâmes sur le rivage.

Nous ne nous y étions pas pris une minute trop tôt. A peine étions-nous en sûreté, que les glaces arrivèrent avec impétuosité ; deux champs de glace qui étaient à peu de distance, furent brisés avec fracas, et leurs débris formèrent une chaîne de monticules qui s'accumulèrent le long de la côte. Nous avions fait ainsi huit milles, et c'était une coïncidence singulière que nous eussions échappé à ce danger imminent, non-seulement à l'endroit même où *la Furie* avait échoué, mais le jour même où ce malheur était arrivé huit ans auparavant.

2 août. Nous espérions que la marée forcerait les glaces à s'ouvrir, et les entraînerait pendant la nuit ; mais nous vîmes le matin qu'elles étaient

plus serrées que jamais, et nous fûmes obligés de couper un bassin pour nos barques dans un énorme glaçon, ce qui donna aux charpentiers le temps de faire quelques ouvrages qui étaient restés imparfaits. La pluie qui tomba dans le cours de la journée détacha des pierres du haut d'une montagne, et il en tomba une sur le mât d'une de nos barques. Nous vîmes par la grosseur des fragmens de rocher qui étaient au pied, combien le voisinage de cette montagne, qui avait quatre cent soixante-dix pieds de hauteur, était dangereux.

Cette remarque peut paraître faite avec trop de sang-froid, dans un instant où nous avions un rocher de cette hauteur suspendu sur nos têtes, et quand nous savions que l'effet du dégel est de faire tomber les parties de roc qui ont été fendues par la gelée. Dans le fait, notre situation nous mettait dans le plus grand péril. En une demi-minute et sans avertissement préalable, nous pouvions tous être écrasés en même temps par la chute d'un de ces énormes fragmens que nous voyions autour de nous; mais nous étions alors tellement familiers avec le danger, que nous n'y faisions plus attention. Et cependant un peu de réflexion nous apprit bientôt que nous ne devions pas ajouter le danger inutile de l'imprévoyance à tous ceux que nous avions déjà courus et à ceux qui pourraient encore nous être réservés.

3 août. Le 3 fut un jour de pluie et de grésil ; et pendant la nuit, le thermomètre descendit au point
4 août. de congélation. Le ciel ne se découvrit que le lendemain soir, et nous étions constamment exposés aux pierres qui continuaient à se détacher de la montagne. Le vent resta au nord-est le
5 août. jour suivant, mais la glace devint encore une fois immobile, surtout du côté du nord, et la température baissa d'un degré.

6 août. Le temps s'étant remis enfin, je m'avançai du côté du nord, et je vis qu'il était probable que nous pourrions gagner un parage plus sûr à deux ou trois milles plus loin, près de l'embouchure d'une rivière ; car nous n'étions pas un instant sans craindre que la chute d'une pierre ne tuât quelqu'un de nous, par suite du dégel qui se déclara complétement le matin de ce jour. Ce ne fut pourtant qu'avec beaucoup de difficulté que nous y arrivâmes à midi. Les glaces s'étant ensuite un peu ouvertes, nous passâmes devant plusieurs rochers, et nous réussîmes à faire quelques milles le long de la côte. Nous vîmes alors que l'eau vers le nord n'était qu'une masse solide de glace, et nous fûmes encore une fois obligés de tirer nos barques sur le rivage, où nous étions presque aussi exposés à la chute des pierres qui tombaient d'une montagne voisine, que dans notre première position.

7 août. Le thermomètre descendit pendant la nuit à 30°, et ne s'éleva pas au-dessus de 40° pendant

le jour. Un fort vent d'est imprima quelque mouvement aux glaces sur la mer, cependant sans aucun résultat avantageux pour nous. Nous vîmes un grand nombre de renards, de mouettes et de guillemots, mais nous n'osions tirer, de crainte que l'explosion ne détachât des pierres du rocher; et quand nous en aurions tué, nous n'aurions pu les faire cuire, obligés que nous étions de ménager scrupuleusement nos combustibles. Le 8, les 8 août.
glaces nous menacèrent, même sur le rivage, tant était forte la pression qu'elles éprouvaient, et qui produisit du moins l'effet de nous tenir en prison.

En se portant vers le nord, elles nous ou- 9 août.
vrirent enfin le long de la côte un canal qui nous permit de nous remettre en mer à deux heures; mais nous ne pûmes y rester bien long-temps; et, au bout de deux heures, il nous fallut encore mettre nos barques sur le rivage, car nous avions en face, du côté du nord, une masse solide de glace. Le thermomètre ne monta pas plus haut que 34° dans la journée, et il tomba à 31° pendant la nuit. C'était encore un véritable hiver.

Le temps étant beau le lendemain, nous allé- 10 août.
geâmes les barques, et nous réussîmes à les haler le long du rivage jusqu'à un demi-mille plus loin, où nous prîmes une meilleure position au pied d'une cascade; après quoi nous allâmes chercher des objets que nous avions laissés en arrière. Le jour suivant, nous fîmes une nou- 11 août.
velle tentative pour avancer, mais nous fûmes

bientôt arrêtés par les glaces, et nous nous trouvâmes heureux de pouvoir retourner à l'endroit que nous venions de quitter, et où nous avions un emplacement favorable pour nos tentes et
12 août. un excellent havre pour nos barques. Le 12, le vent, la neige et les glaces se réunirent pour nous tenir prisonniers.

13 août. Le temps n'ayant pas changé, M. Thom fut envoyé avec une barque à la Pointe-de-la-Furie, pour en rapporter des provisions pour trois semaines; car l'eau était libre dans cette direction, quoiqu'elle ne le fût pas du côté du nord. Un
14 août. vent très-fort vint du nord le lendemain, et il forma une mare d'eau près de nous, mais il n'ouvrit pas un passage dans la glace. Les coups de vent étaient si violens qu'ils menaçaient de renverser nos tentes, et ils dispersaient en vapeurs l'eau qui tombait de la cascade. La température de la nuit fut encore de 31° à 32°. Celle du jour avait été de 40.

15 août. M. Thom m'envoya un messager pour m'apprendre qu'il était arrivé à la Pointe-de-la-Furie en trois heures de temps, et qu'en revenant, il avait été obligé, à environ deux milles de nous, de tirer la barque sur le rivage. Il espérait être de retour avec la marée suivante. Je lui envoyai deux hommes pour l'aider; mais ils ne purent réussir à faire avancer la barque, et ils revinrent à pied, rapportant une partie des
16 août. provisions. Le lendemain, j'allai moi-même

examiner la situation des choses, et je vis que l'état des glaces ne permettait pas de ramener la barque le long du rivage sans la décharger. Nous employâmes donc cette journée et la sui- 17 août.
vante à transporter tout ce qu'elle contenait à l'endroit que nous occupions alors; après quoi la barque fut de nouveau tirée sur le rivage pour y rester jusqu'à ce que nous fussions tous réunis.

Le temps fut encore plus froid le 18. Le ther- 18 au 24 août.
momètre avait été à 30° pendant la nuit, et la neige qui était tombée ne disparut qu'à midi. Les deux jours suivans il fit un vent froid; il neigea beaucoup, et le temps fut couvert; mais il s'éclaircit le lendemain. Le thermomètre tomba à 29°, et le havre fut couvert de nouvelle glace. Il en fut de même le 22; et le jour suivant cette glace avait deux pouces d'épaisseur. Mais dans la soirée le temps devint calme, et il ne gela point pendant la nuit. On entendit une baleine, mais on ne la vit pas. Il n'y eut aucun changement le 24; et nulle part la glace n'était rompue.

Il s'éleva un vent du nord très-froid, et la 25 août.
marée monta de huit pieds, mais sans produire aucun effet sur la glace. Il tomba encore de la neige dans la soirée, la température étant à 29°. Le lendemain elle tomba à 25°, et la brise prit 26 août.
encore plus de force. C'était à nous à deviner si ce froid appartenait à l'hiver précédent, ou s'il était le commencement du nouveau. Le vent

poussait les glaces vers le sud, et les comprimait tellement sur la côte, que d'énormes masses de glace furent jetées près de nos barques, ce qui n'était encore arrivé par aucun vent, ni par aucune marée.

27 août. La marée du 27 monta de neuf pieds, et comme le vent venait encore avec force du nord, les glaces prirent un cours rapide vers le sud; mais la brise ayant passé au nord-ouest, elles commencèrent à quitter le rivage, et au bout de deux heures il y avait de l'eau libre le long de la côte, aussi loin que la vue pouvait s'étendre. A minuit il fit un ouragan, et les coups de vent étaient si violens que nos barques pouvaient à peine y résister. Malheureusement la cascade était gelée, et nous ne pûmes plus nous procurer d'eau sans faire fondre de la glace. Le thermomètre marqua 26° pendant la nuit.

28 août. Le vent se modéra à midi; nous nous embarquâmes donc, et fîmes voile le long du rivage, exposés à des coups de vent descendant des montagnes, qui nous obligeaient à prendre les plus grandes précautions. Ayant passé la baie de Batty, nous arrivâmes à celle d'Elwin à minuit. A un mille plus loin vers le nord, nous nous approchâmes de la côte, et comme il faisait alors un ouragan complet, nous dressâmes nos tentes au milieu d'un déluge de neige, qui couvrit toute la terre pendant la nuit.

Le vent paraissant se calmer vers le matin, 29 août.
nous nous remîmes en mer à quatre heures, et nous fîmes voile vers le bord d'un champ de glaces dans la direction du cap d'York. Nous le suivîmes dans l'espoir d'y trouver quelque passage, mais il continua à nous conduire hors de notre route; et se joignant ensuite à l'île du Léopard, il fut sur le point de nous cerner entièrement. Comme le vent augmentait de nouveau, ce fut avec beaucoup de difficulté que nous doublâmes cette île, de manière à nous rapprocher de la côte à environ un mille au nord du cap Seppings; mais sans pouvoir aborder au rivage, qui était partout bloqué par de grosses glaces. Il tomba de la neige, et le thermomètre, pendant ces vingt-quatre heures, varia de 30° à 36°.

Nous fûmes obligés de passer la nuit dans nos 30 août.
barques, dans une position qui n'était nullement commode; et comme la place n'était pas tenable, nous cherchâmes à avancer à six heures du matin, le vent étant au sud. Nous trouvâmes bientôt le champ de glaces, et nous le suivîmes dans le détroit de Barrow, mais inutilement, car il ne nous offrit aucun passage. Nous cherchâmes donc à regagner la côte, et nous y trouvâmes une bonne position pour y dresser nos tentes. C'était près d'une montagne d'où nous espérions avoir une vue étendue; car le champ de glaces s'élevait tellement au-dessus

du plat-bord de nos barques, que nous ne pouvions rien apercevoir au delà.

31 août. Il neigea toute la matinée, et nous plaçâmes les barques sur la glace de terre, afin de pouvoir les lancer à la mer plus facilement. Nous trouvâmes en cet endroit le reste de plusieurs huttes d'Esquimaux et quelques trappes à renards; et comme nous vîmes beaucoup de veaux marins, nous ne pûmes douter de la raison qui y attirait les naturels. La montagne formait une péninsule jointe au continent par une langue de terre d'environ deux milles de largeur. De chaque côté était une baie; et comme la glace n'était encore rompue ni dans l'une ni dans l'autre, c'était une preuve suffisante de la rigueur de la saison. Du haut de cette montagne nous vîmes toute la mer, du côté du nord, couverte d'une glace solide, quoiqu'elle se composât de pièces mobiles le long des côtes, par suite de l'influence des marées qui les mettaient quelquefois en mouvement.

Août avait été pour nous un mois fécond en inquiétudes; et une succession continuelle d'espérances et de désappointemens avait mis cruellement notre patience à l'épreuve. Quand nous avions quitté la pointe de la Furie, les apparences étaient si favorables, que la vue de chaque baie, de chaque pointe, de chaque cap, le long de la côte, nous berçait de l'espoir d'atteindre bientôt l'extrémité septentrionale des

glaces, et de surmonter ensuite la plus grande difficulté du chemin, en traversant le détroit du Prince-Régent. Mais après avoir atteint le 73° de latitude, nous fûmes malheureusement retenus si long-temps par l'état des glaces, qu'il était devenu douteux que nous pussions réussir dans nos projets pendant la saison actuelle.

C'était là une des plus grandes épreuves de notre patience; et une espèce de guérite, construite par nos hommes sur les rochers, devint le théâtre de leur principal amusement, qui était d'épier les changemens qui pouvaient arriver dans l'état de la glace; changemens qui, après tout, n'arrivèrent pas. Cette détention fit que ceux qui avaient regardé comme un surcroît de travail inutile la mesure que j'avais prise d'envoyer chercher un supplément de provisions, en reconnurent la prudence. La ration qu'on distribuait alors consistait en une demi-livre de viande, une livre de pain et une pinte de cacao; elle se divisait en deux repas, et se servait à telles heures que le permettaient nos occupations. Tout gibier était considéré comme un supplément de ration; mais ce fut fort peu de chose, car nous ne tuâmes que trois renards, trois lièvres et deux canards. Tous les oiseaux de mer avaient disparu vers la fin du mois.

Les barques marchaient à peu près l'une comme l'autre; mais comme elles étaient construites en bois d'acajou, elles étaient fort lourdes. Nous

avions beaucoup de peine à les tirer sur le rivage ; il fallait employer tous nos bras pour chacune d'elles, et souvent même avoir recours à des cordes. Ce travail était quelquefois une source de grands dangers aussi bien que d'inconvéniens ; car, dans bien des occasions, les glaces étaient poussées sur la côte avec tant de rapidité que les barques couraient le risque imminent d'être brisées avant que nous eussions pu les placer en lieu de sûreté.

La côte que nous avions suivie était entièrement composée de pierre à chaux, et, pendant un espace de cinq à six milles, elle était fréquemment hérissée de rochers de cinq cents pieds de hauteur. Dans chaque vallée on voyait des marques qui indiquaient le lit d'une rivière, mais elles paraissaient ne se remplir jamais que de l'eau provenant de la fonte des neiges. A peine voyait-on le moindre signe de végétation.

La température moyenne de ce mois fut 31° au-dessus de zéro, et les deux extrêmes 40° et 20°. En la comparant à celle du même mois des deux années précédentes, on a le résultat ci-après :

	Plus haut point.	*Plus bas.*	*Taux moyen.*
1830.	58°	33°	40° 87' au-dessus de zéro
1831.	51°	24°	36° 51'
1832.	40°	20°	31° 25'

CHAPITRE LII.

Tentative pour avancer sur les barques. — Obstacles opposés par la glace. — Proposition de retourner à la Pointe-de-la-Furie. — Nouvelle tentative. — Débarquement près de la baie de Batty. — Transport des approvisionnemens à terre. — Résumé de septembre. — Abandon des échantillons de minéralogie.

Nous fûmes retenus prisonniers par un ouragan, et pour toute distraction nous vîmes quatre baleines noires et plusieurs blanches. Le dimanche se passa sans amener aucun changement. Le lundi, je gravis la montagne qui est réellement la pointe nord-est de l'Amérique ; et de là, je vis d'un côté le cap Warrender et le monument de Hope, et de l'autre le cap d'York et trois promontoires au-delà, ce qui forme la totalité de ce qu'on appelle le détroit de Barrow. Ce n'était qu'un champ non interrompu de glace ; on n'y voyait pas même une mare d'eau. Tout y était précisément dans le même état que le 31 août 1818. C'était un aspect fâcheux ; car il semblait

1 au 3 sept.

prédire que nous serions forcés de retourner à la pointe de la Furie.

4 au 8 sept. Le seul changement qui eut lieu le 4, c'est que le temps devint graduellement plus froid; et le 6, le thermomètre descendit à 15°. Il neigea de temps en temps, et nous eûmes des vents froids. Le même temps continua jusqu'à la fin de la semaine. Le plus haut point du thermomètre fut alors 16°, et le plus bas 12°. Il n'y eut aucun changement dans l'état de la glace.

9 au 15 sept. Les trois premiers jours de cette semaine furent comme les précédens, sans changement, sans événemens. Le jeudi, du haut d'une montagne, nous vîmes la baie de Lancastre, le détroit de Barrow et celui du Prince-Régent, entièrement couverts de glace, à l'exception d'une ligne très-étroite près de l'isthme voisin des îles du Prince-Léopold. Le reste de cette semaine fut également monotone.

16 au 18 sept. Le thermomètre tombait graduellement. Jamais il ne montait jusqu'au point de congélation pendant le jour, et il descendait à 21° pendant la nuit. Il faisait si froid dans nos tentes, que nous fûmes obligés de construire des murs de neige tout autour; et la neige que le vent chassait rendait le froid encore plus insupportable. Un vent du nord-ouest détacha quelques glaces de la terre le 17, mais elles s'en rapprochèrent le 18. On tua deux renards et quelques ptarmigans, ce qui nous procura du gibier pour toutes

les tables. Au commencement de notre séjour dans ce pays, nous méprisions la chair du renard, mais alors elle était préférée à toute autre viande.

Il fit encore plus froid le 19, le thermomètre étant descendu à 18°, et n'étant remonté qu'à 25°. Cependant comme les glaces parurent se détacher le 20, nous chargeâmes nos barques, et laissant dans une caisse d'étain sous un monticule de pierres un récit fort abrégé de tous nos travaux, nous partîmes à midi. Nous eûmes bientôt atteint le bord du chemin de glace à l'endroit qui forme la jonction du détroit de Barrow avec celui du Prince-Régent, après nous être frayé un chemin à travers une glace nouvellement formée. Nous vîmes que c'était une masse solide et non interrompue, et qu'elle n'offrait aucun espoir qu'elle pût se rompre pendant le reste de cette saison, avancée comme elle l'était déjà. Nous fûmes donc obligés de retourner à l'endroit d'où nous étions partis. Nous n'y réussîmes pourtant pas sans beaucoup de difficulté, et nous n'y arrivâmes pas une minute trop tôt; car les glaces, aussitôt après notre arrivée, furent poussées sur la côte avec une force redoutable. Quoiqu'il n'y eût guère personne qui pût espérer encore de surmonter cet obstacle terrible, j'étais disposé à attendre le moment de faire une nouvelle tentative, bien qu'elle me parût devoir être sans succès.

19 sept.

20 sept.

21 au 25 sept. Nous restâmes donc encore trois jours en cet endroit, le vent étant modéré, et le thermomètre à 9°. Le 24, chacun convint qu'il ne restait aucune espérance, et que nous n'avions d'autre parti à prendre que de retourner à la pointe de la Furie. Le lendemain le vent fut plus favorable ; les glaces voisines de la côte se mirent en mouvement, et nous vîmes même un peu d'eau libre à la hauteur du cap Seppings. Nous nous préparâmes donc à nous mettre en mer, et j'enterrai au même endroit une courte relation et une carte de nos découvertes.

A midi nous partîmes, avec une brise fraîche, pour retourner « chez nous. » En arrivant au cap Seppings, nous trouvâmes un passage libre, quoique fort étroit, entre les glaces de la mer et celles qui bordaient la côte. Nos barques n'avaient précisément que la place nécessaire pour y passer à la suite les unes des autres. Cinglant alors à travers une eau qui attacha deux pouces de glace à nos barques, nous arrivâmes à six heures à notre ancienne position, près de la baie d'Elwin. Cependant nous ne pûmes approcher de la terre, et nous fûmes obligés de passer sur nos barques, dans une crique qui n'en était pas éloignée, une nuit froide et désagréable pendant laquelle il neigea.

26 sept. Ayant essayé le lendemain matin de traverser la baie d'Elwin, nous fûmes arrêtés par de petits champs de glace, et nous fûmes enfin obligés à

midi d'entrer dans un bassin qu'elle avait formé, et sur laquelle nous dressâmes notre tente. Le 27 sept.
lendemain matin à six heures, le thermomètre était à zéro, mais il remonta à 20° dans la journée, et nous restâmes prisonniers. Nous gagnâmes du moins un supplément à notre dîner, en tuant un renard et deux mouettes. Les glaces devinrent moins serrées le jour suivant, et nous 28 sept.
partîmes; mais nous ne pûmes avancer que très-lentement à travers une glace déjà fort épaisse, quoique nouvellement formée. A dix heures, un vent impétueux s'éleva, et il augmenta si rapidement, qu'à midi nous ne pûmes conserver aucune voile. Nous fûmes donc obligés de gagner le rivage, et de nous arrêter sur la glace tenant à la terre.

Malheureusement, nous étions sous le rocher le plus effrayant que nous eussions encore vu, à deux milles du cap septentrional de la baie de Batty. Il s'élevait à cinq cents pieds de hauteur, et il n'y avait que six pieds de rivage entre l'endroit où nous étions et celui où le sommet s'avançait, presque suspendu sur nos têtes. Il était donc absolument nécessaire de nous en éloigner le plus promptement possible; mais un vent d'est, poussant vers nous la nouvelle glace le lendemain, nous empêcha de changer de po- 29 sept.
sition. Notre seule consolation fut de tuer trois renards, quelques canards et plusieurs mouettes. Nous étions alors réduits à la demi-ration,

après l'avoir été long-temps aux deux tiers.

30 sept. Un mouvement qui eut lieu dans les glaces nous permit le jour suivant de doubler le cap septentrional de cette baie, mais nous trouvâmes celui du côté du sud complétement bloqué par de gros glaçons, et tout ce que nous pûmes faire, avec beaucoup de peine, fut de gagner un petit champ de glace qui s'étendait vers le sud jusqu'à un mille de la côte. Cette position nous paraissant favorable, nous déchargeâmes les barques, et nous les placâmes sur la glace.

Quelque anxiété que nous eussions éprouvée dans les mois précédens, croyant toujours entrevoir la fin prochaine de notre détention dans ce misérable pays où nous avions été forcés de rester si long-temps, le mois qui venait de s'écouler nous en avait causé une plus grande encore, et il avait été pour nous une source de désappointemens encore plus fréquens et plus vifs. Cependant notre esprit trouvait quelque distraction dans les discussions qui s'élevaient parmi nous; et quelque fréquentes qu'elles eussent été depuis quelque temps, elles étaient devenues, pendant ce mois, plus constantes et plus énergiques.

Ces discussions devenaient une source d'amusement, par suite de la vivacité avec laquelle elles étaient soutenues; elles avaient en outre l'avantage de servir à entretenir notre ardeur.

Les enthousiastes, dans la chaleur de leurs argumens, exagéraient les apparences de succès, comme cela arrive toujours; et les esprits faibles ou timides gagnaient ainsi quelque courage, et trouvaient quelques motifs d'espoir dans les raisonnemens mêmes qu'ils combattaient.

Chacune de nos trois tentes formait ainsi trois petites sociétés délibérantes. Dans deux de ces réunions, l'opinion de l'officier était celle des hommes de l'équipage qui étaient avec lui. Le commandant Ross, qui était celui de nous qui avait toujours envisagé les choses sous le point de vue le plus encourageant, était encore à la tête de ceux qui avaient conservé quelque espoir, du moins presque jusqu'à cette époque, quelques doutes qui pussent s'être élevés dans son esprit. L'opinion contraire dominait dans la tente de M. Thom, dont les qualités, estimables sous tous les autres rapports, n'étaient pas accompagnées de cet esprit de confiance, qui est en général le propre d'un âge que mon excellent ami avait passé. Ce n'était donc que dans ma tente que les opinions étaient partagées, ce qui n'offrait que plus d'occasions de se livrer à ces discussions. Je crois que je n'ai pas besoin de dire ici quelle était ma façon de penser, après avoir parlé des arrangemens que je venais de prendre.

Mais mon désir, et je crois que c'était la meil-

leure politique, était de cacher mon opinion, et de ne point intervenir dans les discussions. Par ce moyen, je pouvais mieux connaître quelles étaient les idées de mes compagnons à ce sujet, et je pouvais en tirer parti.

Cependant leurs idées et leurs opinions subirent quelques changemens pendant que nous faisions ce court voyage, aussi difficile que le succès en était douteux. Pendant les derniers jours de ce mois, l'espoir du commandant Ross parut plus qu'ébranlé; et je dois dire que le 20 j'avais commencé moi-même, avec quelque regret que ce fût, à douter que nous pussions franchir cette barrière de glaces pendant la saison actuelle; et alors nous n'aurions d'autre ressource que de passer un autre hiver, une autre année, devrais-je dire, à la pointe de la Furie, si toutefois la bonne fortune de quelqu'un de nous lui permettait de survivre à une autre année semblable aux trois précédentes.

Mais ces doutes, je devais les renfermer scrupuleusement dans mon cœur, et ils ne changèrent rien à notre conduite, ou pour mieux dire à la mienne, à l'égard des hommes de mon équipage. Tant qu'il nous restait la moindre chance de réussir dans notre entreprise, il était de mon devoir d'y persister, du moins aussi longtemps que le permettrait l'état de nos provisions. Car, si je me trouvais dans la nécessité de laisser nos barques au point le plus éloigné que nous

pourrions atteindre, nous serions obligés, pour nous en retourner, de faire quatre-vingts milles par un chemin si mauvais qu'il nous prendrait nécessairement beaucoup de temps, ce qui occasionerait une grande consommation de vivres ; or, nous n'avions pu en emporter beaucoup à cause de la difficulté du transport.

Ayant laissé la caisse de minéraux près d'un monticule remarquable, parce qu'elle était trop lourde pour que nous pussions la transporter plus loin, je dois indiquer ici la latitude de ce lieu, qui était de 73° 51′. La montagne que j'ai déjà mentionnée comme étant située en cet endroit, est donc entre les latitudes de 73° 53′ et 74°, et comme elle est sous la longitude de 90°, elle occupe la place à laquelle j'avais marqué la montagne de Croker dans mon voyage de 1818. Je ne puis donc douter que la terre sur laquelle j'étais alors, ne fût la même que j'avais vue lors de mon premier voyage, et que j'avais pu distinguer très-bien des environs de la montagne que je nommai alors le monument de Hope.

Depuis cette époque, elle a été regardée comme appartenant à ce qu'on a appelé les îles de Léopold, recevant ainsi un nouveau nom que je ne puis admettre. Je dois donc lui rendre celui que je lui ai donné dans l'origine ; et en usant d'un droit accordé à tous ceux qui font des découvertes, je dois naturellement réclamer le droit de découverte d'une terre dont je pris alors

possession. Puisque cet endroit fait partie du continent, au lieu d'être une île, comme on l'avait assuré dans le voyage plus récent auquel j'ai fait allusion, il est également de mon devoir de faire remarquer que la découverte du cap nord-est du continent américain m'appartient ainsi qu'au premier voyage que j'ai fait dans ces mers septentrionales. Enfin tout en rétablissant le nom que j'avais donné à cet endroit dans l'origine, je dois aussi revendiquer le droit de rétablir tout ce qui s'y rattache dans l'ordre fixé par mes cartes, et par conséquent de rendre à plusieurs endroits des environs les noms que je leur avais donnés.

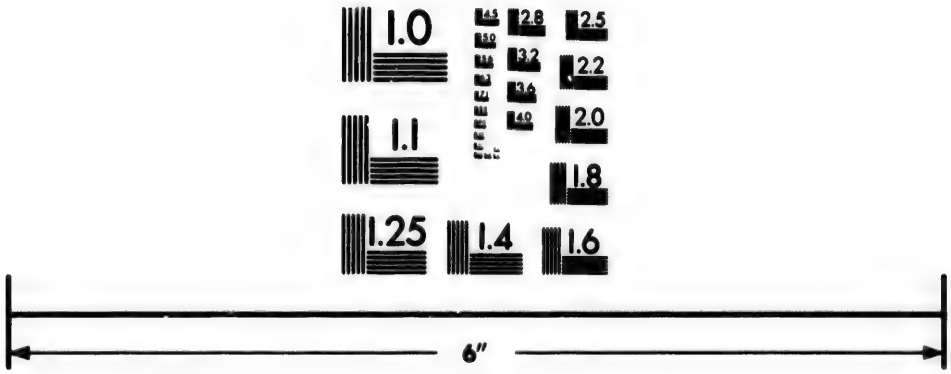
En m'exprimant ainsi à ce sujet, je ne dois pas être accusé d'égoïsme, ou de vaine ou puérile ambition. La cause que je plaide, est celle de tous les navigateurs ; du moins de tous ceux qui font des découvertes. La récompense qu'ils reçoivent de leurs fatigues et de leurs dangers est bien peu de chose ; et si on leur dérobe ainsi le seul renom qu'ils peuvent espérer, c'est le moyen de refroidir leur ardeur, sans parler de l'injustice commise à leur égard. Le mal que firent à Colomb l'ignorance, la négligence et l'insouciance du monde, est un exemple à fuir et non à imiter; et quoique le plus grand des navigateurs modernes ne puisse supporter la moindre comparaison avec lui, il ne faut pas oublier que la réputation de chacun, quelque petite qu'elle

puisse être, lui appartient de droit, et ne lui est pas moins précieuse que la renommée de plus grandes actions ne saurait l'être pour celui qui occupe une situation plus élevée aux yeux du monde.

Les circonstances dans lesquelles nous nous trouvions alors servirent aussi à prouver un autre fait, qui se rattache essentiellement à mon voyage de 1818 et aux discussions auxquelles il donna lieu ensuite. Ce fait n'était que trop bien prouvé pour notre sûreté et pour nos espérances. Il aurait beaucoup mieux valu pour nous que ce que j'avais avancé comme vrai se fût trouvé faux; que la mer du détroit de Barrow n'eût jamais pu être gelée, qu'elle ne l'eût jamais été, et qu'elle ne dût jamais l'être, comme on l'avait assuré récemment avec tant de confiance.

Cependant ce détroit était alors entièrement couvert de glace; et il l'avait du moins été pendant l'hiver précédent et pendant l'été actuel, de manière à n'offrir qu'une mer solide depuis la baie de l'Amirauté jusqu'à celle de Croker, et c'est précisément ce que j'avais vu en 1818. Je ne doute même guère, d'après le spectacle que nous eûmes sous les yeux pendant toutes les années de notre détention, que ce détroit n'ait été dans le même état pendant la totalité de ce temps. On en trouve même des preuves dans les efforts que firent des bâtimens baleiniers pour

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

pénétrer dans le détroit de Lancastre, sans pouvoir y réussir.

Il est dont démontré que l'assertion que je viens de discuter est dénuée de fondement; mais il existe des faits indirects qui prouvent que la situation de ce détroit en 1818 devait être telle que je l'ai alors représentée. La saison avait été calme, et c'est le temps le plus défavorable pour naviguer sur les mers, puisque ce n'est que par suite de la force des vents que les glaces peuvent s'ouvrir et se disperser, les navigateurs ne pouvant avancer qu'à l'aide des vents du nord de l'été. Dans cet été-là, il n'y avait eu qu'un ouragan pendant que nous étions sur cette partie de la côte, il venait du sud; l'effet en fut donc d'accumuler les glaces, au lieu de les disperser. Il en résulta que, lorsque nous fûmes à la hauteur du détroit de Lancastre le 31 août, le champ de glace en était encore au nord, tandis que celui qui était au sud, était sans aucun doute dans le même état où nous le trouvâmes cette année, formant une masse solide et continue, qui s'étendait d'un côté à l'autre du détroit, et à travers laquelle ni vaisseau ni barque ne pouvaient pénétrer.

Pendant les derniers jours de notre détention en cet endroit, quand, indépendamment de l'impossibilité reconnue de réussir dans notre tentative, il fut devenu douteux que l'état des glaces nous permît de retourner à la pointe de la

furie, ou même de surmonter les difficultés d'une partie du chemin que nous avions à faire pour regagner celui qui était notre seule espérance. notre situation devint véritablement critique. Nous avions fixé le 25 septembre pour notre départ, si nos traîneaux étaient prêts; et à compter de cette date, il ne nous restait de provisions que pour dix jours à demi-ration, tandis que le combustible nous manquait pour nous procurer l'eau nécessaire à notre consommation en fondant de la neige. Notre arrivée à la baie de Batty fut donc un bienfait de la Providence; car, de là, nous n'avions plus que trente-deux milles à faire en ligne droite, et toutes les difficultés de la route ne pouvaient porter cette distance à plus de quarante.

Ce fut alors que nous commençâmes à éprouver les plus grandes souffrances que le froid nous eût encore fait endurer. Nous n'avions pu emporter notre quantité ordinaire de vêtemens et de couvertures, de sorte que nous manquions de protection contre le froid à l'instant même où nous étions le moins en état d'en soutenir la rigueur. Nous n'avions plus à nous occuper de travaux qui, en nous tenant en activité, nous auraient aidés à y résister; et, ce qui était peut-être encore pire, la diminution de nos espérances vers la fin de ce mois avait eu pour effet d'affaiblir cette énergie du système qui maintient assurément la chaleur animale. D'après ce que

j'ai déjà dit de ma constitution, j'ai lieu de croire que, quelles que pussent être mes souffrances, il n'y avait aucun de mes compagnons qui ne souffrît du froid plus que moi. La perspective qui s'offrait à nous vers la fin de septembre, si nous étions obligés de retourner sur nos pas, avait quelque chose de plus fâcheux encore, à moins que l'excès des travaux auxquels nous aurions à nous livrer pendant le voyage, et la conviction que ce voyage avait pour but de nous procurer un abri, quel qu'il fût, ne nous missent en état d'accomplir cette entreprise.

Pendant la dernière partie de ce mois, nous avions réussi à tuer des renards et des ptarmigans, et ce fut une addition précieuse à des provisions que nous étions bien loin d'avoir en abondance. Il y avait tout lieu de craindre l'effet d'une nourriture si bornée, non-seulement sur les forces et la santé de nos hommes, mais même sur leur vie. Nous avions tous supporté différentes fois les mêmes souffrances, mais les chances d'un mal irrémédiable augmentaient chaque jour.

L'examen de nos tables météorologiques nous prouva que ce mois avait été le plus froid de tous les mois de septembre que nous avions passés dans cette contrée. J'attribuai ce fait à la proximité et à la permanence de la neige et des masses de glace qui nous entouraient, et surtout au manque total de mer libre, qui a toujours tant d'in-

fluence sur la température. Ce mois avait été remarquable par le peu de vent qu'il avait fait, et par conséquent nulle cause n'avait agi pour opérer la rupture des glaces. Depuis la mi-août toute la terre avait été couverte de neige, de sorte qu'à l'exception de la vue du soleil, tout avait le même aspect qu'au cœur de l'hiver.

J'ai déjà parlé de la nécessité qui nous avait obligés à laisser au cap nord-est la collection de minéraux que nous avions faite. Je puis ajouter ici que j'indiquai par la suite l'endroit où la caisse était déposée, à M. Humphreys, commandant l'*Isabelle*, dans l'espoir qu'il pourrait la retrouver; et en effet, au moment où l'on se préparait à imprimer cette feuille, cette collection est arrivée.

CHAPITRE LIII.

Octobre. — Continuation de notre retour vers le sud. — Arrivée à la Pointe-de-la-Furie. — Notre établissement à Somerset-House pour l'hiver. — Journal de novembre et de décembre. — Résumé.

1er oct. Le 1er octobre il tomba beaucoup de neige, et le thermomètre remonta de zéro à 10°. Une forte brise du nord-ouest ne fit aucune impression sur la glace qui couvrait alors toute la mer, et qui lui donnait le même aspect qu'en plein hiver. Nous eûmes à travailler toute la journée pour y couper un chemin pour les barques, et pour les tirer sur le rivage au-delà de la marque des marées hautes.

2 oct. Le charpentier commença à faire des traîneaux avec les caisses vides qui avaient contenu du pain; les planures et les copeaux qu'il laissa servirent à faire cuire une couple de renards, qui formèrent un supplément à nos demi-rations. Cet ouvrage ne fut terminé que le 4, au

3 et 4 octobre.

milieu d'une neige fort épaisse, et nous chargeâmes les traîneaux de nos tentes et de tout ce dont nous pouvions avoir besoin à la pointe de la Furie. Nous ne pouvions espérer d'y retourner sur les barques; j'avais donc résolu dès l'origine de les laisser en cet endroit pour les y reprendre l'année suivante, et de faire la route à pied, avec les traîneaux, du mieux que nous pourrions.

Nous trouvâmes cette entreprise d'une extrême difficulté, et nous ne pûmes faire, le premier jour, que quatre milles. Il était tombé beaucoup de neige; une croûte solide ne s'était pas encore formée sur sa surface; elle était très-profonde, et elle rendait le chemin presque impraticable. Pour augmenter notre embarras, notre boiteux, l'enseigne Taylor, avait beaucoup de peine, soit à marcher avec ses béquilles, soit à se tenir sur un des traîneaux, qui se renversaient à chaque instant sur une glace raboteuse. Il fallut nous arrêter à sept heures du soir dans un endroit assez peu commode; la nuit était déjà arrivée, et le thermomètre était à zéro.

Nous passâmes une misérable nuit, mais heu- 5 oct.
reusement nous échappâmes aux dangers de la gelée. Dans la matinée, un de nos traîneaux s'étant rompu, nous fûmes obligés de laisser en arrière une partie de ce que nous emportions, et nous ne gardâmes sur les deux autres traîneaux

que nos provisions, nos tentes et les peaux qui nous servaient de lits. Nous fîmes ainsi sept milles, en dépit d'un vent froid et piquant, et d'une neige continuelle, et nous plaçâmes l'enseigne Taylor sur un tonneau vide. Chargés comme nous l'étions déjà, c'était une grande fatigue de plus; mais ceux qui auraient été enclins à murmurer avaient la satisfaction de réfléchir qu'ils étaient encore plus heureux que lui.

6 oct. Nous eûmes à combattre le lendemain une difficulté d'une autre espèce. Les grosses glaces étaient tellement accumulées près des rochers le long de la côte, que nous étions souvent obligés de quitter un chemin passable, pour tourner autour de notre mieux; mais la peine même nous réchauffait. Nous arrivâmes à midi à la cascade, à dix-huit milles de la Pointe-de-la-Furie, ce qui donna un nouveau courage à nos hommes. Après avoir fait onze milles, nous nous arrêtâmes à huit milles de notre domicile d'hiver, ayant tué quelques renards en chemin.

7 oct. Enfin, le dimanche, à trois heures après midi, nous arrivâmes à notre maison, à Somerset-house; nos fatigues étaient terminées, et nous nous trouvions encore une fois « chez nous. » Nous avions laissé nos tentes à la dernière station, pour les hommes qui devaient y retourner le plus tôt possible et y chercher divers objets que nous n'avions pu emporter.

Nous trouvâmes notre maison occupée par

un renard, qui en décampa à l'instant même. Comme nous avions aussi faim que froid, notre déjeuner ayant vu la fin de nos provisions de route, on servit à tout l'équipage un bon repas, et quelques-uns de nos hommes se ressentirent le lendemain des suites de leur imprudence. Deux d'entre eux avaient souffert de la gelée, et moi-même j'avais une jambe attaquée.

Les deux jours suivans, nos hommes s'occupèrent à réparer les traineaux et à raccommoder leurs souliers, pour entreprendre un autre voyage. Le 10, un vent impétueux empêcha tout travail à l'extérieur, et mit même notre maison en danger; mais il produisit tant d'effet sur les glaces, qu'il les mit en mouvement; et nous vîmes un grand espace d'eau libre s'ouvrir au nord-est. 8 et 9 octobre. 10 oct.

Cet ouragan continua le jour suivant, et comme notre maison n'était pas encore disposée convenablement pour un hiver si rude et si prématuré, nous souffrîmes beaucoup du froid, n'ayant pu élever la température de l'endroit où nous couchions au-dessus de 18°. Les marées montaient très-haut, et elles avaient emporté beaucoup de grosses glaces que nous avions laissées en cet endroit quand nous en étions partis. 11 oct.

Le lendemain matin, l'ouragan était dans sa plus grande force; le thermomètre tomba à 8°; la marée entraîna le reste des glaces qui étaient 12 oct.

encore attachées à la terre, et les emporta vers le sud avec beaucoup de rapidité. Nous vîmes beaucoup d'eau libre du côté du nord : un mois plus tôt cette circonstance aurait pu nous être utile, mais alors nous ne pouvions en profiter; une heure de temps pouvait suffire pour couvrir de glace jusqu'à l'automne tout l'espace qui en était alors dégagé.

13 oct. Cet ouragan très-extraordinaire dura encore : après avoir paru vouloir se modérer vers midi, il reprit avec plus de force que jamais; et la toile à voiles qui formait le toit de notre maison ne pouvant y résister, la neige tomba jusque dans nos lits, et tout fut gelé autour de nous. Nous eûmes beaucoup de peine à conserver un peu de chaleur en nous rangeant autour du poêle; mais nous eûmes la bonne fortune de prendre trois renards dans les trappes, ce qui commençait à être pour nous un sujet de grande réjouissance.

14 au 17 octobre. Nous eûmes le même bonheur le lendemain; mais le temps continua à être le même, et le vent ne se modéra que le 16 à midi. Alors nos hommes purent travailler à couvrir le toit de la maison avec une partie des manœuvres courantes de *la Furie*. Le 17, il fit assez beau pour que nos hommes pussent aller avec le commandant Ross, pour chercher les divers objets que nous avions laissés à une distance de vingt-cinq milles.

Le thermomètre tomba à 2° au-dessous de zéro. Le 18 et les deux jours suivans n'offrent pas de remarque à faire. Le 21, le commandant Ross arriva avec tous les objets qu'il était allé prendre, à l'exception des tentes, qu'il avait laissées à l'endroit où il avait passé la dernière nuit. Notre second poêle était au nombre des effets qu'il rapportait, et nous ne tardâmes pas à le disposer pour nous en servir. 18 au 21 octobre.

Les glaces qui s'étaient éloignées revinrent bloquer la baie, comme nous l'avions prévu, et le thermomètre descendit à 10° au-dessous de zéro. Cependant le second poêle maintenait dans notre maison même plus de chaleur que nous ne le désirions, car nous pouvions y élever la température jusqu'à 51° au-dessus de zéro. Nous construisîmes autour de notre habitation un mur de neige de quatre pieds d'épaisseur, et nous soutînmes le toit par le moyen de cordes et de quelques pièces de bois, afin de le couvrir d'une couche de neige. Un vent impétueux qui dura trois jours rendit tout travail impossible. Le temps devint plus doux les deux derniers jours de la semaine, et nous permit de continuer nos opérations. 22 oct. 23 au 27 octobre.

Le 28, nous recommençâmes à célébrer le dimanche, suivant la coutume, après une plus longue interruption que nous ne l'aurions voulu sous tous les rapports; mais nous n'avions pu faire mieux. Il serait à désirer que ceux qui né- 28 oct.

gligent le même devoir en Angleterre, eussent d'aussi bonnes excuses à alléguer. On servit ensuite à l'équipage son dernier dîner à ration entière, car des réductions devenaient indispensables. Nous trouvâmes qu'un renard rôti était un excellent mets. Je suppose que des hommes affamés n'ont pas le goût difficile, ou que, comme le disent les moralistes, l'appétit fait le mérite des mets. J'ai lieu de douter que, depuis que j'ai renouvelé connaissance avec le bœuf et le mouton d'Angleterre, j'eusse trouvé la même saveur à la chair du renard.

29 au 31 octobre. Il fit un grand vent le 29, et ce vent devint un ouragan qui dura jusqu'à la fin du mois. Nous reconnûmes alors l'avantage du mur de neige que nous avions construit, car nous n'avions pas à nous plaindre du froid dans la maison, quoique le thermomètre fût descendu à 18° au-dessous de zéro. Pendant cet ouragan, nous vîmes encore beaucoup d'eau libre en pleine mer.

Ce mois surpassa tous les autres mois d'octobre que nous avions vus, tant par le froid que par la force du vent, qui ne fut modéré que pendant six jours. Notre voyage de la baie de Batty, que nous avions fait en quatre jours, avait été extrêmement pénible; mais si nous avions été obligés de faire tout le chemin à pied, je ne doute pas que le trajet n'eût été fatal à plusieurs de nous, sinon à tous, puisque nous aurions été exposés à l'ouragan du 9. Nous remerciâmes donc

le Ciel dont la miséricorde nous avait permis d'atteindre notre domicile actuel, tout misérable et tout désolé qu'il était.

Ce fut aussi une circonstance fort heureuse pour nous d'avoir construit notre maison avant notre départ; car, toute défectueuse qu'elle était, la saison ne nous aurait pas permis de la bâtir aussi bien à notre retour, et nous aurions eu tous beaucoup à souffrir du froid avant qu'elle eût été terminée; mais ce qui était le plus heureux et le plus important, c'est qu'il nous restait assez de provisions pour soutenir notre existence jusqu'à la saison suivante; et quand nous réfléchissons sur les différentes circonstances qui ont concouru à nous conserver la vie, nous devons offrir l'humble tribut de notre reconnaissance au dispensateur souverain des événemens, qui nous protégeait aussi visiblement.

Parmi ces circonstances, je puis compter d'abord le naufrage de *la Furie*, accident qui nous fournit des provisions, et d'autres objets nécessaires; puis la mutinerie de l'équipage du *John*; car si ce bâtiment nous eût accompagnés, notre intention était de ne pas toucher à la Pointe-de-la-Furie; ensuite les chaudières de la machine à vapeur, sans lesquelles nous aurions pu aller si loin, qu'il nous aurait peut-être été impossible d'en revenir; de plus les barques de *la Furie*, qui, après avoir été emportées par les tempêtes de l'hiver, avaient été jetées sur la côte, presque

à la même place, et sans aucune avarie considérable; enfin la construction, pendant l'été, d'une habitation dans laquelle le Ciel venait de nous permettre de rentrer.

M. Thom avait dressé un inventaire de toutes les provisions qui nous restaient. Nous avions en abondance de la farine, du sucre, des soupes, des pois, des légumes, du jus de citron, et des fruits confits dans le vinaigre; mais nous regrettâmes de voir que nous n'avions de viandes conservées que ce qu'il nous en fallait pour notre voyage dans les barques l'année suivante, et pour une ration d'une demi-livre les dimanches et les jeudis.

Les rations de nos hommes consistaient alors en une soupe qui était alternativement aux pois, ou aux carottes et aux navets, et qui provenait des approvisionnemens de *la Furie*. Au lieu de pain, que nous ne pouvions plus fournir en quantité suffisante, on distribuait des *dumplings* [1] faits de farine et d'eau, et nos hommes n'eurent pas lieu d'être mécontens de ce changement auquel les circonstances nous forçaient. Dans le fait, ils étaient suffisamment nourris, et la preuve c'est qu'ils se portaient beaucoup mieux depuis notre retour. Il fut pourtant décidé que les rations seraient réduites à compter du 1er novembre.

(1) Espèce de pâte bouillie, dans l'intérieur de laquelle on met ordinairement des pommes, des prunes, etc.

Les tempêtes de ce mois, en rompant la glace qui couvrait le détroit du Prince-Régent, et en la poussant dans la baie de Baffin, auraient dû nous rendre service, mais la température était contre nous. Taylor, Laughy et J. Wood, formaient notre liste de malades. Nous commençâmes à établir nos quarts régulièrement et à enregistrer les variations du thermomètre toutes les deux heures.

Un ouragan vint du nord, et il dura jusqu'au samedi soir. Quoique le ciel fût serein, le vent chassait tant de neige qu'on ne pouvait rien voir, et personne de nous ne se hasarda à sortir. Nous vîmes beaucoup d'eau libre après cet ouragan, et le thermomètre descendit à 18° au-dessous de zéro. Le dimanche fut un peu moins froid, et le temps devint calme aux approches de la nuit. 1 au 3 nov. 4 nov.

Nous finîmes le mur de neige. Un vent d'ouest poussa les glaces sur la côte. En jetant de l'eau sur le mur, et en remplissant les joints avec de la neige mouillée, il devint impénétrable au froid. Le 7 le termomètre tomba à 35°. Il s'éleva une forte brise qui devint un ouragan et qui dura les deux jours suivans. Les glaces étaient chassées vers le sud et laissaient au nord beaucoup d'eau libre. 5 et 6 nov. 7 au 10 nov.

Le temps fut calme et froid le dimanche. Le lundi il fit un grand vent qui chassa beaucoup de neige. Le temps ne changea pas le lende- 11 au 15 nov.

main, et le thermomètre tomba à 37°. Le soleil se montra à l'horizon le 14, et nous le vîmes pour la dernière fois le 15. Le temps resta le même, si ce n'est que le thermomètre remonta inopinément jusqu'à 10°.

16 et 17 nov. Un ouragan plus fort que jamais nous fit voir la mer libre, aussi loin que la vue pouvait s'étendre au nord-est; et pourtant, dès le lendemain, elle était entièrement gelée et couverte de neige. Pendant ces jours de détention, nous n'avions pas manqué d'ouvrage dans l'intérieur; car nous avions construit un ventilateur pour emporter les vapeurs qui s'accumulaient dans les endroits où nous couchions, et il remplit parfaitement notre attente.

18 au 24 nov. Le dimanche le vent se modéra. Il y eut du brouillard le lundi, et le temps fut calme le lendemain. Il survint pourtant bientôt un vent d'est, mais il ne fut pas assez fort pour empêcher nos hommes de continuer à construire un passage en neige pour entrer dans la maison. Le 22 on vit un loup, sur lequel on tira mais sans le tuer; et quoique blessé, il put encore s'échapper. Nous fûmes en prison jusqu'au samedi soir : le thermomètre était alors à 13°.

25 au 30 nov. Il ne fut pas possible de sortir le dimanche après le service divin. Pendant tout le reste de ce mois un vent d'ouest modéré continua à tenir les glaces en mouvement. L'ouverture du pas-

sage fut terminée, et la fin du mois vit le thermomètre à 32°.

La première partie du résumé que je donnerai de ce mois, aura rapport à la température. Le plus haut point fut 8° au-dessous de zéro; le plus bas, 37°, et la moyenne 20 1/2°. C'était 15 1/2° plus bas que la température de Port-Bowen dans le même mois de 1824.

Ce mois avait été encore plus remarquable que le précédent à cause d'une suite continuelle d'ouragans, et parce que c'était le seul mois de novembre observé dans ces contrées, pendant lequel le thermomètre ne se fût jamais élevé au-dessus de zéro. Le maximum était de 4° au-dessous de zéro, et la température moyenne plus basse de 19° 1/2 que celle de novembre de l'année précédente, et de 15° 1/2 que celle de Port-Bowen en novembre 1824. Elle fut pourtant plus haute qu'à l'île Melville en 1819, quoiqu'il faille remarquer que cette île est à 2° 1/2 de latitude plus au nord.

Pendant les ouragans, nous avions vu de grands espaces de mer libres. Ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté que nous réussîmes à mettre la dernière main à notre habitation.

Pendant ce mois rigoureux, nos hommes, n'ayant pas de vêtemens suffisans pour résister au froid, purent rarement travailler en plein air; mais nous réussîmes enfin à rendre notre demeure habitable, et à y entretenir une tempé-

rature d'environ 45° au-dessus de zéro, si ce n'est près des murs, où elle était au point de congélation, c'est-à-dire à 32° au-dessus de zéro, et il en était de même dans nos cabanes.

Nous ne pouvions rien changer à notre nourriture; mais personne ne paraissait en souffrir, et nous n'avions sur la liste des malades que l'enseigne Taylor, le boiteux, et Thomas, le charpentier. Notre perspective ne s'était certainement pas embellie, mais notre courage se soutenait, et nous savions encore remercier le ciel des avantages dont nous jouissions.

1 au 8 déc. Il y a peu de chose à remarquer sur les premiers jours de décembre. Le 2, il y eut encore un ouragan. Le 4, le mercure se gela; c'était quatre jours plus tard que l'année précédente. Du 4 jusqu'au 8, nous eûmes une suite d'ouragans, accompagnés de neige; le vent était fort variable, et les glaces avançaient et reculaient dans le détroit de manière à montrer souvent des espaces d'eau libre. Le thermomètre remonta peu à peu de 40° à 29°.

9 au 15 déc. Le temps ne fut pas meilleur le dimanche 9; il y eut un ouragan le lendemain, et il ne se calma que le 12, mais ce fut pour recommencer aussitôt. Il produisit un plus grand espace d'eau libre que nous n'en avions encore vu, quoique cet espace fût couvert de glaces flottantes qu'une glace de nouvelle formation ne tarda point à réunir. Le vent se modéra le 13, et le ciel fut

serein. Nous eûmes un nouveau coup de vent le 14, et la semaine se termina par un temps calme, le thermomètre étant à 24°.

Nos hommes purent aller se promener le dimanche après l'office divin. Le ciel fut pur et le vent modéré pendant tout le reste de la semaine. Le thermomètre descendit à 43° : c'était le plus grand froid que nous eussions encore eu. Trois ou quatre renards avaient été pris dans les trappes à différentes fois. 16 au 22 déc.

Le dimanche et le lundi, une brise très-fraîche nous empêcha de sortir. Un renard pris dans une trappe fournit le festin du jour de Noël, et l'on distribua ration entière à tout l'équipage, quoique, pour nous comme pour les autres, il n'y eût autre chose à boire que de l'eau de neige. Pendant le reste de ce mois, il n'y eut pas de changement remarquable dans le temps, et il n'arriva rien qui pût faire distinguer un jour d'un autre, ou diminuer l'ennui de la vie uniforme à laquelle nous étions condamnés. Le mois et l'année se terminèrent assez froidement, la température étant au point de congélation du mercure. 23 au 25 déc. 26 au 31 déc.

Dans le cours de ce mois, il y eut de grands vents, et toujours venant du nord ou du nord-ouest, ce qui maintint la glace en mouvement. La mer offrit à plusieurs reprises des espaces libres; et le dernier jour de l'année, il y en

avait aussi loin que la vue pouvait s'étendre au nord-nord-est.

La température moyenne de ce mois avait été d'un degré plus basse que toutes celles connues jusqu'ici pour le même mois, et nous sentîmes vivement le froid dans notre habitation glaciale. Mais en augmentant encore la masse de neige à l'extérieur, et en couvrant à l'intérieur le sol d'un plancher, nous la rendîmes plus supportable. Nous prîmes une demi-douzaine de renards, qui nous fournirent d'excellens dîners les dimanches et le jour de Noël, le premier que nous eussions passé sans boire ni vin, ni liqueurs spiritueuses. Ces objets de luxe étaient alors complétement épuisés; et depuis longtemps ils avaient été réservés pour ces jours de gala auxquels un marin ne renonce pas aisément, et qu'on ne doit pas lui laisser oublier. Thomas, le charpentier, était alors le seul malade; et je regrettais beaucoup, tant pour lui que par intérêt pour nous tous, et pour l'honneur de la médecine, que le scorbut dont il était enfin attaqué, ne cédât point à notre grand spécifique, le jus de citron, qui semblait réellement avoir perdu sa vertu antiscorbutique, quoique la faute dût probablement en être attribuée à l'accroissement des causes de cette maladie.

CHAPITRE LIV.

Janvier. — Février. — Résumés des deux mois. — Mort du charpentier. Mars. — Résumé de ce mois.

Notre festin du premier jour de l'année ressembla à celui de Noël. Le temps fut beau pendant le reste de la semaine, et nos hommes purent prendre de l'exercice tous les jours. La température varia de 33° à 38°. 1er au 5 janv.

Une forte brise eut lieu le dimanche, chassa beaucoup de neige, et rompit la nouvelle glace dont la surface de la mer était couverte. Elle se modéra le lendemain, et diminua encore les jours suivans, de manière à nous permettre de sortir. Le thermomètre, qui n'avait pas été très-bas pour la saison, descendit alors à 31°. 6 au 12 janv.

La soirée du dimanche vit commencer un ouragan qui dura tout le lendemain, et qui laissa les glaces en mouvement le mardi. Le temps fut incertain tout le reste de la semaine, 20 au 26 janv.

et il y eut alternativement de fortes brises et des calmes. Le soleil aurait dû être visible pour la première fois le samedi, mais la neige nous empêcha de l'apercevoir. Cette semaine n'eut pas autre chose de remarquable.

27 au 29 janv. Il y eut tant de vent les premiers jours de cette semaine, que nous ne pûmes sortir. Il fit très-beau le 29, et le limbe supérieur du soleil se montra à onze heures un quart. A midi, nous vîmes les trois quarts de son disque au-dessus de l'horizon, et il se coucha à une heure et demie. C'était la première fois que nous l'eussions vu depuis 74 jours. Le 30, le thermomètre monta à 11°, et il était à 4° le dernier jour du mois; changement considérable en si peu de temps.

30 et 31 janv.

Ce mois s'annonça avec une rigueur inouïe. Le même temps dura dix jours; mais ensuite il s'adoucit, de sorte que la moyenne de la température fut de 30° au-dessus de zéro, et les deux points extrêmes, 4° et 44°. Cependant notre habitation était glacée; tandis que nous essayions de nous réchauffer d'un côté, nous étions gelés de l'autre, et en outre nous étions excédés d'ennui, faute de livres et d'occupations, et par suite de l'impossibilité où nous nous trouvions souvent de prendre de l'exercice hors de la maison. La santé du reste de l'équipage était bonne, mais la situation du charpentier n'admettait plus aucune espérance.

1er au 9 fév. Le temps nous tint enfermés les deux premiers

jours de février; mais le dimanche et le lundi il fit beau. Un violent ouragan éclata le 5, se modéra le lendemain, et redoubla de force le 7. Le mercure se gela. Le vent dura avec la même fureur tout le reste de la semaine, et le thermomètre descendit à 44°.

La santé du charpentier ne laissant plus aucun espoir, nous choisîmes pour le dimanche un sermon analogue à la circonstance. Il mourut le samedi suivant dans la matinée. Cette semaine fut la plus froide que nous eussions jamais eue, le thermomètre ayant varié de 44° à 55°. Le temps avait aussi été variable, sans être très-mauvais, en comparaison de ce que nous avions éprouvé. 10 au 16 fév.

Pendant toute la semaine suivante, le vent fut modéré, mais froid. Le 22, le charpentier Chimham Thomas, fut enterré avec le cérémonial d'usage. Il ne fut pas aisé de lire le service des morts en plein air, le thermomètre étant à 45°; et le sol était si dur, que nous eûmes la plus grande peine à creuser une fosse. Ce pauvre homme avait été trois mois malade, et depuis long-temps sa situation avait été regardée comme désespérée; car, indépendamment du scorbut dont il souffrait, sa constitution était complétement usée. Cependant c'était la première de nos pertes qu'on pût avec justice attribuer au climat, ou à la situation particulière dans laquelle nous nous trouvions. Celui de nos hommes que nous avions perdu le premier aurait à peine pu 17 au 23

vivre plus long-temps, quand même il serait resté en Angleterre, et la mort du second n'aurait guère tardé sous quelque climat que c'eût été.

24 au 28 fév. Le thermomètre remonta subitement de 36° à 6°, puis à zéro, et il redescendit ensuite à 23° où il resta jusqu'à la fin du mois. Le premier changement nous avait donné quelques espérances, mais elles ne se réalisèrent pas. Il n'y eut rien à remarquer sur le temps, qui fut variable sans être mauvais.

Nous n'avions pas à nous plaindre de ce mois de février. Il ne pouvait être beaucoup meilleur qu'il ne l'avait été, et nous devions nous féliciter qu'il n'eût pas été pire. Je n'ai pas besoin de répéter ce que j'ai dit sur le temps, mais je dirai que le plus haut point de la température fut de 6° au-dessus de zéro; le plus bas, de 55° au-dessous, et la moyenne de 32° 87′; elle avait été, pour les années précédentes, de 29° 9′, 30°, et 33° 69′.

Le principal événement du mois avait été la mort du charpentier. C'était une perte sérieuse pour nous, car nous sentions dans quel embarras nous nous trouverions, privés de son aide, pour la réparation des barques et autres ouvrages de sa profession. Mais indépendamment des regrets que nous inspirait la mort d'un homme utile et respectable; lorsque nous nous regardions les uns les autres, et que nous voyions l'air maladif de quelques-uns de nous, il nous était difficile de ne pas songer au destin qui pouvait nous être

réservé. Quant à ses qualités personnelles, je n'ai besoin que de parler de l'excellente réputation qu'il avait acquise dans la marine avant de nous joindre. Nos regrets auraient été encore plus vifs, si nous avions été certains que cette expédition lui avait été fatale; mais nous savions que sa constitution avait souffert de ses longs services, surtout sur les lacs d'Amérique, et dans la guerre contre les Birmans. Il avait quarante-huit ans, et à cet âge, un marin qui a beaucoup servi est déjà vieux, s'il n'est pas tout-à-fait usé.

Moi-même, d'après l'état d'anciennes blessures qui me faisaient souffrir par suite de cette tendance au scorbut qui ne se montrait pas d'ailleurs par d'autres symptômes bien marqués, je n'étais pas tranquille sur ma santé, et j'avais véritablement alors quelques raisons pour supposer que je ne serais probablement pas en état de résister aux circonstances dans lesquelles nous nous trouvions. Je ne sais si mon inquiétude pour ceux qui ne pourraient plus si aisément se guider eux mêmes quand je ne serais plus avec eux pour les aider, n'était pas beaucoup plus grande que celle que j'éprouvais pour mon propre compte.

L'état de la glace n'aurait pu être pire qu'il ne l'était à la fin de ce mois, et les montagnes étaient entièrement couvertes de neige. Elle était tellement amoncelée autour de la misérable de-

meure que nous étions forcés d'habiter, qu'elle la rendait semblable aux huttes de neige des Esquimaux pendant l'hiver. Quant à notre manière de vivre, et aux sensations que nous éprouvions, ce sont des choses que la poésie pourrait dire une fois, mais que ni la poésie ni la prose ne sauraient toujours répéter avec l'espoir que quelqu'un poura les écouter, les comprendre et les sentir.

1er au 9 mars. Mars commença par un ouragan, qui chassait une telle quantité de neige qu'on ne pouvait voir à 25 toises de distance. Le bruit des glaces qui s'entrechoquaient était effrayant. Le 2, le thermomètre tomba encore à 40°, et descendant graduellement, il arriva le 4 à 43°. Cet ouragan ne cessa que le 6, et nous vîmes alors un grand espace d'eau libre Le 7, deux rennes passèrent près de nous, ce qui nous parut de bonne heure pour la saison. Les deux jours suivans, la température fut de 25°.

10 au 16 mars. Le dimanche, nous eûmes un vent très-fort du nord-est. A notre grande surprise, le thermomètre remonta à 1° au-dessus de zéro, et le 11, il s'éleva jusqu'à 5°. Le lendemain la mer était entièrement couverte de glace, et nous ne vîmes plus d'eau libre de tout le reste de la semaine. La nuit du samedi fut calme, après un ouragan qui avait duré deux jours.

17 au 23 mars. Le temps fut calme, et il tomba de la neige le dimanche et le lundi. Le thermomètre était à 5°

au-dessous de zéro. Nous vîmes pour la seconde fois de la saison un guillemot, qui cherchait sa nourriture dans une fente de la glace. Pendant le reste de la semaine le temps permit à nos hommes d'aller prendre de l'exercice tous les jours.

Par forme de compensation, un ouragan accompagné de neige, dura les trois premiers jours de la semaine suivante, et nous sentîmes vivement le froid. Le thermomètre était descendu à 34°. Le vent se modéra le 27, et le reste du mois se passa de même. Partout la terre était couverte d'une couche épaisse de neige. 21 au 31 mars.

Les premiers jours de mars furent extraordinairement froids. Le changement qui survint après le 9 fut aussi grand que soudain, mais il ne dura pas. La température moyenne fut de 20° au-dessous de zéro, et les points extrêmes, de 5° au-dessus, et de 45 au-dessous. Les ouragans furent très-forts; et le dernier, qui eut lieu immédiatement avant l'équinoxe, dura quatre jours.

Pendant ce mois, comme pendant le précédent, nos hommes avaient très-souvent été obligés de se tenir enfermés dans la maison. Il en résulta que l'impossibilité de prendre de l'exercice, le manque d'occupations, des rations réduites, et l'accablement d'esprit, inévitablement produit par la vue perpétuelle de ce désert triste et uniforme de neige et de glace, concoururent à nous mettre tous dans un état de santé fort

peu satisfaisant. M. Thom était malade ; mes anciennes blessures me faisaient beaucoup souffrir, et deux de nos marins étaient si sérieusement attaqués du scorbut, que nous commencions à craindre pour leur vie.

Pour cette raison plus que pour toute autre, nous avions lieu de regretter le peu de succès que nous avions eu à la chasse ; et nous étions encore loin de l'instant où l'arrivée des oiseaux d'été nous permettrait d'espérer que nous pourrions varier notre régime par l'addition de quelque viande fraîche. Trois renards et deux lièvres formaient tout le gibier que ce mois nous avait procuré, et, comme nourriture, ce n'était absolument rien.

A la fin du mois, après tous les changemens que les ouragans avaient successivement opérés dans l'état de la glace, elle était tellement inégale et raboteuse, qu'il était impossible d'y faire passer un traîneau, ni même d'y marcher à pied. Nous n'avions vu aucune aurore boréale, et dans le fait, nous en avions à peine remarqué une de tout l'hiver.

Nous étions tous excessivement las de notre misérable habitation. Nous l'avions revue avec plaisir lors de notre retour, parce qu'elle faisait contraste avec ce qui était encore pire. Elle nous avait reçus manquant d'abri, épuisés de fatigue, presque mourans de faim, et elle nous avait du moins promis de la tranquillité et du repos.

Mais la nouveauté de ce sentiment était passée depuis long-temps; nos jours n'avaient été marqués par rien qui les variât; chacun d'eux était plus ennuyeux que celui qui l'avait précédé, et la nuit n'arrivait que pour nous annoncer qu'un autre jour semblable allait bientôt commencer. Les ouragans même n'étaient pas une variété au milieu de cette uniformité constante de neige et de glace. Quand le temps nous permettait de sortir, il n'y avait rien à voir à l'extérieur; et quand nous étions forcés de rester à la maison, nous y cherchions de l'occupation, et nous ne pouvions en trouver. Si les esprits les moins actifs passaient leur temps dans cette stupeur que produit naturellement un pareil état de choses, ils étaient plus heureux que leurs compagnons. Ceux qui avaient le talent digne d'envie de pouvoir dormir quand bon leur semblait, étaient les plus fortunés de tous.

Que tous nos désirs appelassent l'instant de notre retour en Angleterre, c'est ce dont on ne saurait douter; mais il eût été déraisonnable de nous livrer au regret, quand nous n'avions rien à nous reprocher. Ceux qui portaient leurs regards sur l'avenir pouvaient sentir qu'ils auraient encore des efforts à faire qui demanderaient tout leur courage, et qu'ils devaient chercher à conserver assez d'espérance pour le soutenir, jusqu'à ce que le moment de le déployer fût arrivé. Un autre mois se passerait encore dans l'attente

du moment du départ ; ce départ s'effectuerait peut-être dans le mois suivant ; et si juin devait être encore un temps de fatigue et d'espoir, juillet pourrait nous voir dans la baie de Baffin.

Après tout, je crois que c'étaient ceux qui étaient chargés du poids de la responsabilité qui sentaient le moins tout ce que notre situation avait de pénible. Ils étaient obligés de songer à l'avenir, de former des projets; leur esprit en était sans cesse rempli, et dans ce sens, du moins, c'était une occupation. Et pourtant ils avaient plus de temps qu'il ne leur en fallait pour cela : quoique nous en employassions une partie à faire des copies de nos journaux. Si des détails, dont la répétition fréquente sur ces journaux était inévitable, ont fatigué le lecteur, ils ne peuvent lui avoir causé la dix millième partie de l'ennui que j'ai éprouvé en les consignant sur mes registres. Que le lecteur, qui accuse cette relation d'être maigre, ait quelque compassion pour celui qui n'avait rien de mieux à rapporter, et qui, ce qui est infiniment pire, avait à endurer l'ennui de ces répétitions uniformes dont la relation est si monotone. On a dit que j'aurais pu voir plus de choses; cela peut être, mais je n'ai vu que des glaces et de la neige, des frimas et des tempêtes. Il est vrai que j'aurais pu voir ce que je n'ai pas vu, le voir en peintre, le sentir en poète, et le décrire en poète et en peintre. Qu'un peintre ou un poète fasse un voyage dans ces cli-

mats, et qu'il voie si le froid et la faim, la misère et l'accablement d'esprit donnent l'essor à ces facultés, qui semblent toujours mieux se développer au milieu des aises de la vie, ou du moins dans cette tranquillité d'esprit, pour ne rien dire de plus, dont le poète et le prosateur ont besoin pour jouir de toutes leurs ressources. Nos *fœcundi calices* étaient de l'eau de neige froide, et quoique, suivant Perse, ce soit la faim qui fait les poètes, comme elle apprend aux perroquets à parler, je crois que ni poète, ni perroquet n'aurait acquis beaucoup d'éloquence en se régalant de renard,—et certes encore pas aussi souvent qu'il l'aurait désiré, — dans les bienheureuses régions de la Boothia-Felix.

CHAPITRE LV.

Avril. — Mai. — Commencement des voyages pour notre future expédition. — Juin. — Continuation de ces voyages. — Juillet. — Départ de Somerset-House, et arrivée aux barques. — Résumé.

1er au 6 avril. Le temps fut couvert le 1er avril; il tomba de la neige, et la température fut de 12° au-dessous de zéro pendant la nuit. Le temps fut variable les deux jours suivans, mais assez doux pour que nos hommes pussent sortir. On vit, pour la première fois, quelques gélinottes, et l'on aperçut deux ours. Le 5, la température s'éleva à 5° au-dessus de zéro, et elle fut la même le lendemain.

7 au 13 avril. Tout ce que les premiers jours de cette semaine offrent à remarquer, c'est que le thermomètre monta à 25° au-dessus de zéro. Le 10, il tomba de la neige. Nous vîmes deux ours et deux oursons s'approcher de nous et sur le point de passer à peu de distance. Celui qui marchait le dernier, se trouvant à portée, fut tué : c'était

le mâle. Les derniers jours de la semaine furent très-rigoureux ; il y eut un ouragan qui chassait beaucoup de neige, et le thermomètre tomba à 24° au-dessous de zéro.

L'ouragan continua le dimanche, et personne ne put sortir. Il se modéra dans l'après-midi du lundi, mais il nous tint encore en prison. Le lendemain, sa force diminua encore. Cependant, il fut impossible d'entreprendre aucun voyage jusqu'au 19. Alors une partie de nos hommes se mirent en route avec un traîneau pour aller faire un dépôt de provisions à environ huit milles. Ils revinrent dans la journée; d'autres firent un voyage semblable le samedi, et ils furent de retour à minuit. 14 au 20 avril.

Le dimanche fut consacré au repos. Le lundi, il fit trop froid pour pouvoir voyager. Notre plan était de porter à l'endroit où nous avions laissé les barques, assez de provisions pour trois mois, du 1er juillet au 1er octobre; car c'était de ce point que devait commencer notre voyage l'été suivant. Le mardi, le commandant Ross partit avec deux traîneaux, pour porter divers objets au premier dépôt, et il revint le 24 vers midi. En revenant ils virent un ours, et tuèrent un veau marin. Dans la soirée, nous tuâmes un autre ours, qui s'était approché de la maison. Il avait renversé l'épars qui soutenait notre pavillon, et avait mangé du pain qu'il avait trouvé. Quand on l'ouvrit, on découvrit ce 21 au 24 avril.

pain dans son estomac, qui ne contenait pas autre chose.

25 au 27 avril. Nos hommes firent un autre voyage le 25, mais ils revinrent avec une inflammation aux yeux, et ils ne sortirent pas le lendemain. Le jour suivant, le temps fut beau, et le thermomètre monta à 14° au-dessus de zéro, le soleil ayant alors de la force. On fit un autre voyage au premier dépôt, et la température s'éleva à 17°.

28 au 30 avril. Le dimanche fut un jour de repos. Le 29, un autre voyage compléta le transport des provisions au dépôt. Le 30, il y eut un fort ouragan qui nous tint en prison; et ainsi se termina le mois d'avril.

Ce mois fut doux en général, la température moyenne ayant été de 4° au-dessous de zéro, et les points extrêmes 19° au-dessus et 26° au-dessous. La température moyenne était de 4° au-dessus de celle de Port-Bowen, et de 7° au-dessus de celle du havre de la Victoire dans le même mois de l'année précédente.

Nous avions réussi à faire porter en avant des provisions pour trois mois à une distance de huit milles, le quart de celle où nous étions de l'endroit où étaient restées les barques dans la baie de Batty. Nous calculâmes que le transport de ces provisions depuis ce dépôt jusqu'à la baie nous donnerait assez d'ouvrage pour tout le mois suivant, car nos hommes seraient obligés

de faire huit fois tout ce chemin, ce qui formait un total de 256 milles.

La graisse des ours que nous avions tués fut une addition assez importante à nos combustibles, et leurs peaux avaient leur prix. Cinq gélinottes avaient été tuées, mais on n'avait pas encore vu un seul ortolan de neige. Nous n'avions pris qu'un renard.

Nos hommes étaient en meilleure santé, à l'exception d'un de ceux qui étaient attaqués du scorbut, John Wood, dont la situation semblait désespérée. Le soleil avait produit un effet visible sur la neige, qui disparaissait du haut des montagnes.

Un ouragan, qui commença le 1er mai, mit obstacle au transport de nos provisions. Il continua sans interruption jusqu'au 7, et nous retint prisonniers tout ce temps. Le thermomètre varia de 3° au-dessous de zéro à 10° au-dessus. Deux ours furent blessés. 1 au 7 mai.

Le temps était presque calme; et tous nos préparatifs étant faits, nous partîmes à onze heures du soir, profitant de la nuit, qui était alors le meilleur temps pour voyager. Le lendemain, à trois heures du matin, nous arrivâmes au premier dépôt; nous avions fait huit milles. Après nous être reposés jusqu'à huit heures du soir, nous partîmes avec les traîneaux chargés chacun de six tonneaux de pain; nous avions laissé à la maison trois hommes qui étaient malades, et 8 mai. 9 mai.

qui devaient être transportés dans un autre voyage.

10 au 13 mai. Nous arrivâmes le 10, à midi, à la seconde station dans la baie des deux Rivières, à dix milles de distance, et nous retournâmes ensuite sur nos pas pour aller prendre une autre cargaison. La glace était si mauvaise, que nous fûmes obligés de côtoyer les montagnes. Dans la soirée, nous retournâmes au même endroit, et nous en revînmes avec un second fardeau à trois heures du matin. A huit heures, nous allâmes chercher une troisième charge que nous y transportâmes le 12 un peu après minuit; et le transport de la quatrième eut lieu dans la journée du 13.

14 au 24 Pour ne pas avoir à répéter ces détails jour par jour, je dirai en général que, pour transporter nos provisions d'une station à l'autre, il nous fallait quatre voyages ; ce n'était pas tant les moyens de transport que les bras qui nous manquaient; et il nous fallait en outre conduire sur des traîneaux les hommes qui étaient trop malades pour marcher. Ce ne fut donc que le 24, que nous arrivâmes avec notre premier convoi à l'endroit où nous avions laissé les barques, et nous ne les trouvâmes qu'avec quelque difficulté, tant la neige qui couvrait la terre avait d'épaisseur. Nous passâmes la plus grande partie de la journée à les en retirer, ainsi que les provisions que nous avions laissées l'année précé-

dente en cet endroit. Ce travail fut interrompu par une forte brise qui chassait beaucoup de neige. Le temps avait été variable et il avait souvent neigé pendant ces dix jours, ce qui avait beaucoup ajouté aux difficultés de ces voyages aussi fatigans qu'ennuyeux. Le thermomètre avait varié de 2° au-dessous de zéro à 18° au-dessus, de sorte qu'il faisait encore très-froid.

Le temps fut calme et doux les deux jours suivans, et nous pûmes continuer le transport des provisions. Le 26, je restai avec les barques à la baie de Batty, tandis que nos hommes allaient chercher ce qui restait encore à y apporter. Je rentrai très-fatigué dans la hutte que j'occupai seul. Vers minuit, un ours dérangea les pierres qui soutenaient le toit de toile, et il tomba à côté de moi. Je criai : qui est là? et l'animal se retirant entra dans la seconde hutte. Tandis qu'il examinait une bouilloire du cuisinier, je lui tirai un coup de fusil ; mais, blessé ou non, il s'enfuit, et fut bientôt hors de vue. 25 et 26 mai.

Les derniers jours de ces voyages furent les plus pénibles, car il tomba beaucoup de neige, et le temps fut très-froid. La route devint enfin si mauvaise que, si cette quantité de neige fût tombée plus tôt, nos travaux auraient été interrompus. Le 29, toutes nos provisions étant réunies à la baie de Batty, nous nous mîmes en route pour retourner à la pointe de la Furie. Pendant ces derniers jours, je tuai un ours et 27 au 31 mai.

deux renards. Nous avions pris douze de ces derniers animaux pendant le cours de ce mois. Nous vîmes deux fois quelques mouettes, et cette vue nous fut très-agréable.

La température moyenne de mai avait été plus basse de 7° qu'à Port-Bowen en 1824. Elle fut de 11° au-dessus de zéro, et les points extrêmes furent 25° au-dessus de zéro et 3° au-dessous. Il n'y avait eu aucune apparence de dégel ; la glace qui couvrait la mer était aussi solide que jamais ; et deux ou trois mouettes, avec quelques ortolans de neige que nous avions vus, sans une seule gélinotte, étaient de bien faibles indices de l'approche de l'été.

Les fatigues de tout l'équipage, en y comprenant les officiers, car personne n'était exempt de ce travail, avaient été très-grandes pendant les vingt derniers jours de ce mois, qui furent constamment employés à voyager; et quoique la santé de personne n'en eût souffert, les malades n'allaient pas mieux.

Nos rations avaient continué à être réduites, et la distribution s'en était faite de la même manière. Pendant tout ce temps, nous avions fait de la nuit le jour. La quantité de provisions que nous avions portées à l'endroit qui devait être le point de notre délivrance, suffisait pour nous assurer deux tiers de ration jusqu'au 1er octobre.

1er juin. Ayant ainsi réuni près des barques tout ce qui ne nous était pas indispensablement néces-

saire à Somerset-House, afin que rien ne retardât notre départ dès que la mer serait libre, nous eûmes à nous occuper de notre mieux dans notre maison, et à tâcher de nous contenter de notre situation, jusqu'à ce que le moment arrivât de nous remettre en marche. Cette mesure prise d'avance, et qui peut paraître prématurée, était absolument nécessaire; parce que plus tard, quand il serait temps de partir sur les barques, et de faire une tentative pour naviguer sur ce détroit, maintenant couvert de glace, la route de Somerset-House à la baie de Batty non-seulement deviendrait plus mauvaise, mais pourrait rendre impossible le transport de nos provisions avec le peu de bras que nous avions à notre disposition. D'après les arrangemens que nous avions pris, il ne nous resterait que peu de chose à emporter lors de notre départ, et il ne nous faudrait que peu de temps pour arriver aux barques et être prêts à mettre à la voile. Si au contraire nous avions différé le travail que nous venions de faire, les glaces auraient pu s'ouvrir, et se fermer pour tout l'hiver, avant que nous eussions pu profiter du moment favorable. Ce mois fut donc pour nous monotone et sans intérêt; mon journal le sera probablement aussi pour le lecteur.

Le dimanche 2, nous recommençâmes à célébrer l'office divin. Les trois jours suivans, le temps fut très-mauvais; il y eut de la neige et 2 au 5 juin.

un vent impétueux du nord qui la chassait avec force. Il devint pourtant meilleur vers la fin de la semaine, le thermomètre s'étant élevé à 30° au-dessus de zéro; et quoique ce fût encore au-dessous du point de congélation, le soleil fit fondre une grande partie de la neige nouvellement tombée, et découvrit une partie des rochers. Nous tuâmes quelques oiseaux.

9 au 15 juin. Le temps continua à s'améliorer. Le lundi on tua un ours qui s'était approché de la maison, et qui commençait à dévorer quelques peaux et à ronger la carcasse de celui qui avait été précédemment tué. En l'écorchant, on vit que c'était un de ceux qui avaient été blessés antérieurement. Le 11, il tomba, pour la première fois, un peu de pluie, qui se changea bientôt en neige. Cependant, le lendemain, nous vîmes l'eau couler en plusieurs endroits, et il se forma des mares sur la glace. Jusqu'au samedi, le temps fut variable; la glace continuait peu à peu à se dissoudre. Le thermomètre, pendant le jour, monta jusqu'à 52°, et il descendit rarement pendant la nuit au point de congélation.

16 au 22 juin. L'histoire de la semaine suivante n'est qu'une répétition de la même température, dont le taux moyen ne fut que de deux ou trois degrés plus élevé. La fonte de la glace continua, et chacun convint qu'elle s'opérait beaucoup plus rapidement que l'année précédente à la même époque. Le nombre des animaux d'été augmentait aussi,

et en un seul jour nous tuâmes environ deux douzaines de canards et une oie, et quelques autres oiseaux à diverses époques. On fit quelques réparations aux traîneaux pour notre voyage, dont le moment approchait.

Le 23, nous eûmes la possibilité de donner à tout l'équipage une ration entière de canards. C'était le premier repas passable qui lui eût été servi depuis long-temps, car en général, ces mets délicats étaient réservés pour les malades. Le 25, quelques hommes partirent avec un traîneau chargé de combustibles et d'autres provisions. A leur retour, ils nous dirent que la route était couverte d'eau, et que la neige cédait sous les pieds. Étant parti moi-même le lendemain avec un autre traîneau, je ne trouvai pas le chemin si mauvais qu'ils me l'avaient représenté. De la première station, je retournai à la maison, et d'autres hommes partirent pour faire un transport à la station suivante. Le samedi soir, la réparation des traîneaux fut terminée. Le temps fut aussi variable cette semaine que la précédente, et la température ne s'adoucit que fort peu. On vit plusieurs veaux marins et quelques traces de rennes, et nous tuâmes un assez bon nombre d'oiseaux, notamment quarante guillemots. 23 au 29 juin.

Tous ceux qui étaient partis avec les traîneaux revinrent en bonne santé, et le rapport qu'ils nous firent de l'état de la route fut plus favo- 30 juin.

rable. La température varia de 32° à 42°.

Le commencement de juin nous avait offert une perspective extrêmement fâcheuse ; car il faisait très-froid, et la température était plus basse qu'à la même époque des années précédentes. Cependant le temps s'adoucit, quoiqu'il y eût peu de pluie et beaucoup de neige. La moyenne de la température fut de 35 1/4° au-dessus de zéro, et les deux points extrêmes 45° et 16°.

Nous avions transporté les tentes et quelques autres approvisionnemens jusqu'à la seconde station, et quoique ce ne fût qu'à trente milles, il avait fallu en faire plus de cent, à cause de la nécessité de retourner sur ses pas pour aller chercher ce qu'on ne pouvait transporter en une seule fois. Nous étions en outre retardés par les malades, qui ne pouvaient marcher, et malheureusement c'étaient les trois hommes de tout l'équipage qui pesaient le plus. D'autres pouvaient bien marcher ; mais c'était tout ce qu'ils pouvaient faire, et ils étaient hors d'état d'aider à tirer les traîneaux.

Parmi le grand nombre de personnes avec lesquelles j'ai causé, depuis mon retour de notre voyage, plusieurs m'ont suggéré à cet égard une remarque que je n'ai certainement pas faite à cette époque, et que je n'aurais pas faite à présent. Jamais il ne m'a paru, et je suis sûr qu'il n'est jamais entré dans l'idée d'un de mes offi-

ciers, que nous fissions ou que nous eussions fait pour nos malades plus que nous ne devions et que nous ne désirions faire. Sans contredit, c'était un travail très-pénible que d'avoir à transporter ces malades, chargés comme nous l'étions, surtout si l'on réfléchit que la vie des hommes bien portans pouvait être compromise pour accomplir ce devoir ; puisque ainsi c'était diminuer nos moyens de transport des provisions et autres objets nécessaires pour conserver notre propre existence, et, ce qui était encore plus, pour réaliser nos dernières espérances de retourner en Angleterre. C'était aussi, m'a-t-on dit, une grande abnégation de nous-mêmes que de réserver la meilleure nourriture pour les malades, et de prendre ainsi les soins les plus attentifs de gens qui ne nous étaient plus qu'à charge, et dont nous savions que quelques-uns ne pouvaient guérir. Tout cela peut être vrai : je crois qu'en ce qui nous concerne *personnellement* nous avons eu tort; il est possible que de pareilles idées se soient présentées à mon esprit une minute ou deux depuis mon retour, quand l'ingratitude et les calomnies de ces mêmes individus m'ont causé quelque dépit; et je crois que lorsque l'histoire du naufrage de *la Méduse* m'a été racontée par les mêmes amis, j'ai quelquefois été surpris que notre conduite ait été si différente, quoique je ne sois disposé à me rappeler rien de ce qui peut placer la nature hu-

maine sous un mauvais jour, et ajouter au sentiment d'amertume que l'Angleterre nourrit trop souvent contre ses voisins. Mais en dépit de tout ce qui put se présenter alors à notre esprit, quoique je ne me rappelle pas qu'une telle idée me soit venue une seule fois, malgré les inconvéniens réels que nous souffrions et les risques que nous courions, et malgré l'ingratitude dont je crois avoir été payé sans l'avoir mérité, je persiste à penser que je n'ai fait que ce que je devais faire, et ce que je ferais encore dans les mêmes circonstances. Je ne parle pas ainsi pour me vanter ; je suis sûr que tout officier anglais en ferait autant, comme tout chrétien devrait le faire dans toutes les situations possibles. S'il est vrai que la France ait besoin d'une telle leçon, j'en suis très-fâché ; mais je crains qu'aucune leçon ne puisse influer sur la conduite de ceux qui n'ont pas au fond du cœur l'inclination de bien faire, et qui ne sont pas gouvernés par un motif plus élevé que le désir d'obtenir les éloges des hommes ; pauvre récompense, et qui, en juste punition du mobile qui les a fait agir, peut même leur être refusée.

1er au 4 juill. Le vent et le temps furent variables pendant les quatre premiers jours de juillet ; mais en général il fit froid, il tomba de la neige, et pendant la nuit le thermomètre s'éleva à peine au-dessus du point de congélation. Nous n'avions plus, dans la maison, de viande conservée, et

notre seule nourriture animale était ce que nos fusils pouvaient nous procurer, quelques canards et quelques guillemots. Nous plaçâmes dans la maison deux poêles de rechange, et nous en réparâmes et fortifiâmes le toît, dans le cas où nous serions forcés d'y revenir passer un autre hiver, quoique nous ne sussions de quoi nous pourrions subsister, si ce malheureux événement arrivait.

Nous distribuâmes de la flanelle à nos hommes pour raccommoder leurs habits avant de commencer le voyage à la baie de Batty. Une avalanche de glace mêlée d'eau et de quartiers de rochers et tombant du haut d'une montagne, était un nouveau spectacle ; et dans cette disette d'événemens, il aurait été intéressant, quand même il eût été moins splendide. Cette masse énorme tomba dans la mer, brisant jusqu'à une grande distance la glace qui la couvrait, et nous montrant, si cela eût été nécessaire, de quelle manière il arrive qu'on trouve souvent des montagnes de glace jonchées de fragmens de rochers et de couches de terre. 5 et 6 juill.

S'il existe un grand nombre de mes concitoyens qui ont vu les avalanches des Alpes, il en est encore davantage qui en ont lu la description en vers ou en prose ; et il y en a qui n'oublieront jamais le superbe tableau de Loutherbourg sur ce sujet. La description que je ferais serait donc aussi superflue qu'insuffisante. Cependant il se

trouvait dans cette avalanche, une variété qui, si je pouvais la décrire convenablement, même dans la prose la plus simple, ou la retracer dans la plus misérable croûte, ne pourrait manquer de frapper même ceux qui ont vu tout ce que la Suisse peut présenter de semblable. Ce n'était pas la boule de neige, toute gigantesque qu'elle peut être, se détachant du haut de la montagne; en descendant avec une augmentation progressive de grosseur et de rapidité; glissant, bondissant, brisant tout ce qu'elle rencontre, avec un bruit semblable à celui du tonnerre; et arrivant enfin dans la vallée qu'elle surplombait, ou dans le lit d'un torrent, soit pour obstruer le cours d'une rivière, soit même pour renverser une chaumière, et restant ensuite en repos sur le lieu où s'est terminée sa chute. Ici, tout était inattendu et instantané. La montagne de glace qui avait été si long-temps suspendue sur nos têtes, était tombée avant que nous pussions dire : « prenez garde. » L'instant de son départ avait été celui de sa chute. Avant qu'elle semblât en mouvement, elle était tombée dans la mer; non dans une mer d'eau, mais dans une mer de glace, rompant ce champ de cristal épais qui nous avait si long-temps tenus prisonniers, comme si c'eût été un miroir fragile; en dispersant les fragmens bien au loin avec un bruit plus terrible que celui du tonnerre, et des réverbérations plus prolongées; rentrant enfin dans un

silence de mort au milieu d'un repos glacial, et laissant dans les vagues une nouvelle montagne en souvenir de cette catastrophe, souvenir qui n'aurait de durée que jusqu'à ce que le soleil pût fondre la montagne, ou les vents l'entraîner dans d'autres régions.

Cinquante guillemots qu'on avait tués la veille fournirent à l'équipage un bon dîner pour le dimanche, et nous célébrâmes l'office divin, pour la dernière fois, comme nous l'espérions, à Somerset-House. C'était le commencement de nos adieux, et nous nous flattions tous qu'ils seraient éternels. Il y en eut bien peu, je crois, parmi nous, qui négligèrent de rendre grâce au Ciel de nous avoir protégés si long-temps au milieu de tant de dangers et de privations, et de lui adresser une prière pour lui demander son aide dans la nouvelle entreprise dont l'issue, heureuse ou funeste devait décider de notre vie ou de notre mort. 7 juill.

Le lundi, tout était prêt, et nous étions empressés de quitter cette misérable place; mais quelque espoir que nous eussions que c'était pour toujours, cette espérance n'était pas sans mélange de crainte. Nous ne pouvions être sûrs que nous ne serions pas forcés d'y revenir encore, d'y revenir pour nous livrer au désespoir, et peut-être pour y mourir. Avoir pu dire avec une entière confiance : « adieu pour toujours ! » aurait rendu notre départ délicieux ; car l'abri que nous y 8 juill.

avions trouvé ne suffisait pas pour contrebalancer tous les maux que nous y avions soufferts ; maux bien capables de faire disparaître tout sentiment du regret que nous aurions pu éprouver en prononçant ces trois mots, qui, dit-on, n'ont jamais été prononcés sans peine dans quelque circonstance que ce soit. Cela peut être vrai ; je crois même que, quoique, en quittant notre misérable habitation de bois, de toile et de neige, nous n'eussions à laisser derrière nous que misère et souvenir de misère, cela aurait pu être vrai à notre égard ; puisque, en comparaison de ce qui aurait pu nous arriver, nous lui avions dû d'être préservés de maux encore plus grands et même de la mort. Mais quelque véritable que puisse être la peine qu'on éprouve en disant un adieu éternel, quelque pénible que soit l'idée de quitter pour toujours l'endroit où l'on a eu son domicile ; quelque délicieux que puisse être, en sens inverse, le plaisir de quitter le lieu de nos misères passées pour ne plus le revoir, nous n'éprouvions ni cette peine ni ce plaisir. Nos adieux firent à peine naître dans chacun de nous un sentiment d'espoir ou de regret, de plaisir ou de peine, quand nous partîmes le soir avec nos trois traîneaux pour marcher au destin qu'il plairait à la Providence de nous réserver.

9 juill. Les malades, qui formaient notre grand embarras, supportèrent bien la première partie du voyage, et nous arrivâmes avant midi à

notre première station. C'était un beau jour, et le plus chaud que nous eussions encore eu de la saison, le thermomètre étant à 48°. A trois heures après-midi, nous nous remîmes en marche, avec une fatigue infinie, par un chemin presque impraticable, et rendu encore plus difficile par les précautions qu'exigeaient nos malades. Notre peine était telle que, même dans ce climat, et pendant la nuit, nous fûmes obligés de quitter nos habits. Nous n'avions fait que deux milles quand nous nous arrêtâmes à minuit.

Nous recommençâmes à marcher avec tout notre bagage, par un chemin aussi mauvais, sinon pire, que la veille, sous un soleil dont les rayons étaient parfois brûlans; et à neuf heures nous arrivâmes à notre troisième station, à la Cascade, dont les eaux tombaient alors abondamment dans un étang où nous vîmes beaucoup de mouettes, et où nous trouvâmes de l'oseille. Les ours avaient renversé une caisse pleine de peaux que nous y avions laissée, mais ils n'avaient pu l'ouvrir. 10 juill.

Le lendemain, nous fîmes le transport des malades que nous n'avions pu amener avec les bagages, ce qui nous obligea à un second voyage très-fatigant de douze milles pour aller, et d'autant pour revenir. Nous avions tué un assez bon nombre de guillemots, ce qui nous permit de donner à tout l'équipage un bon déjeuner qui 11 juill.

lui fut aussi agréable qu'il lui était nécessaire; car nous étions presque tous fort maigris, et pourtant il nous fallait endurer un travail constant. Dans l'après-midi, la route sur le rivage étant meilleure, nous pûmes transporter en même temps une grande partie de nos bagages et nos malades. Nous éprouvâmes pourtant beaucoup de difficultés, tantôt pour éviter des
13 juill. glaces dangereuses, tantôt pour les traverser, et ce ne fut que le 13, à huit heures du matin, que nous arrivâmes à nos barques dans la baie de Batty.

Les ours et les renards avaient commis quelques dégâts dans nos provisions. Ils avaient dévoré un baril de pain, du sucre, de l'huile, et toutes les bottes et tous les souliers de cuir qu'ils avaient pu trouver. Le temps était fort beau. Nous vîmes beaucoup de guillemots, et nous en tuâmes plusieurs. Même à minuit, le thermomètre était à 48°. C'était une révolution dans le temps; elle était subite et imprévue; ce n'était pourtant que ce que nous devions attendre de la saison. Nous envoyâmes deux légers traîneaux à la Cascade pour aller chercher les objets que nous avions été obligés d'y laisser, et ils nous en rapportèrent aussi de l'oseille pour les malades. Pendant ce temps, nous tuâmes trente guillemots.

14 au 19 juill. Le dimanche fut un jour de repos. Ceux qui allèrent se promener, n'aperçurent aucun signe

de végétation sur la terre, et virent une grande rivière qui jetait ses eaux dans la baie à son extrémité. Le lendemain, nous examinâmes la glace du haut des montagnes; elle couvrait encore toute la surface de la mer. Le temps était calme et beau, quoiqu'il fit de temps en temps du brouillard. Nos hommes s'occupèrent à réparer les barques, et à faire tous les préparatifs nécessaires pour nous embarquer. Les glaces se mirent en mouvement le 16; mais elles remplissaient encore la baie, et il était impossible de les traverser. Les deux jours suivans, il plut presque continuellement, et nous fûmes prisonniers dans nos tentes. Nous tuâmes une centaine de guillemots, de sorte que nous eûmes des alimens frais, sinon en abondance, du moins raisonnablement.

Le 20, le temps se remit au beau. Le mouvement des glaces continua, et nous achevâmes de calfater les barques. Un vent d'est fit descendre le thermomètre à 38°. Le dimanche, on vit que la glace était rompue en pleine mer; mais au bout de trois jours, qui n'offrent rien de remarquable, si ce n'est que nous tuâmes une cinquantaine de guillemots, elle continuait encore à assiéger la côte, de sorte qu'il nous était impossible de partir. Le temps fut ensuite variable jusqu'au 30, et nous eûmes tour à tour de la pluie, du vent et du brouillard. La seule remarque à faire fut que la santé de nos ma- 20 au 30 juill.

lades s'améliorait, et que nous tuâmes encore quelques oiseaux.

31 juill. Nous avions enfin vu la veille les glaces s'éloigner du rivage, mais un épais brouillard nous avait empêchés de nous embarquer. Le matin du 31, ce brouillard se changea en pluie et en grésil, et le vent, passant à l'est, nous devint contraire. Nous ne chargeâmes donc nos barques qu'à midi; mais ce fut inutilement, car il fit tant de pluie et de vent le reste de la journée, qu'il nous fut impossible de nous mettre en mer. Sous tous les rapports, il était désirable que nous pussions quitter cet endroit, car les pierres commençaient à tomber du haut des rochers; deux de nos hommes avaient reçu de fortes contusions, et un autre avait pensé être tué. Ainsi finit juillet.

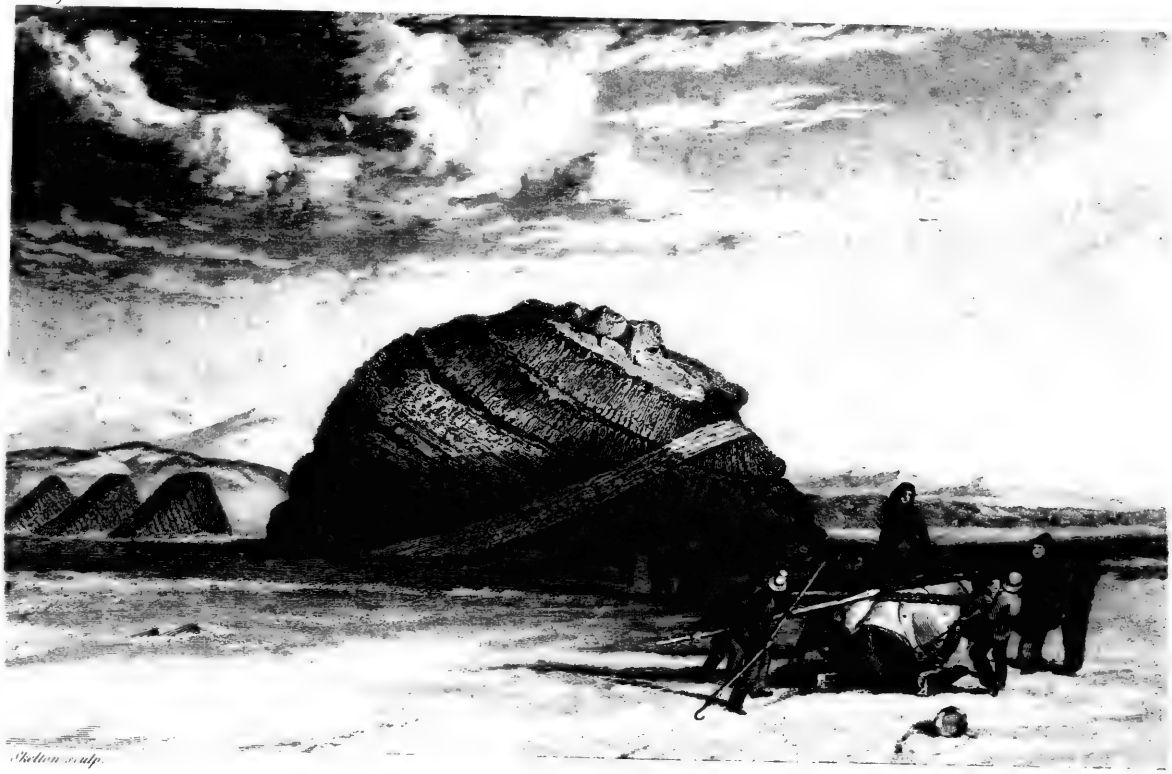
Le journal qui précède rend inutile tout résumé de ce mois. Il me suffira de dire que la température moyenne fut de 36° au-dessus de zéro, et les deux extrêmes 50° et 28°. Ce mois, à tout prendre, n'avait pas été défavorable à nos projets, car nous ne devions pas nous attendre à trouver la mer libre de si bonne heure dans ces régions, et surtout dans un détroit qui avait conservé opiniâtrément sa glace pendant tout l'été de l'année précédente. L'amélioration de la santé des malades était une circonstance consolante, et nous mettions en commun nos travaux et nos espérances.

encore

es s'é-
illard
r. Le
pluie
nous
ac nos
t, car
jour-
nettre
irable
ar les
it des
eu de
é être

ut ré-
ue la
us de
ois, à
à nos
adre à
ns ces
avait
tout
on de
e con-
s tra-

Plate LVI



Skelton sculp.

CHAPITRE LVI.

Août. — Détention dans la baie de Batty. — Rupture des glaces — Départ sur les barques. Nous arrivons à la côte orientale du détroit du Prince-Régent. — Nous rencontrons l'*Isabelle*. — Nous sommes reçus à bord.

Entre le 1er et le 15 août, le changement du vent et les vacillations du temps furent les mêmes que pendant les deux mois précédens, et il est inutile de répéter ce que j'ai déjà dit. Le vent fut en général au nord-est, et il en résulta qu'il accumula les glaces sur la côte et qu'il nous tint en prison ainsi que nos barques. Le 3, nous fîmes pourtant une tentative pour doubler la pointe méridionale de la baie, mais nous ne pûmes y réussir, et nous retournâmes à notre position. 1er au 15 août.

Néanmoins ce travail, quoiqu'infructueux, n'était pas sans utilité. C'était faire quelque chose; et faire même ce qui ne servait à rien, c'était entre-

tenir le courage et les espérances de nos hommes, et interrompre cette oisiveté forcée qui les portait à faire de tristes réflexions sur leur situation présente, et à en tirer des présages fâcheux pour l'avenir.

Je ne sais ce que nous aurions fait, ce que nous serions devenus, si nous ne nous étions créé de l'occupation, après avoir cessé d'en avoir. « Les hommes, qui composent l'équipage d'un navire ne sont pas très-portés à penser, c'est une chose certaine; quoique les marins aujourd'hui, — et je suis fâché de le dire — pensent beaucoup plus qu'ils ne le faisaient quand j'étais plus jeune dans le service. Je suis loin de penser qu'ils en vaillent mieux pour cela. Que ceux qui ont été comme moi chargés d'un commandement dans la marine disent si cela est vrai ou non. Quoiqu'il en soit, et sans vouloir entamer sur ce sujet une discussion qui deviendrait beaucoup trop sérieuse, un homme oisif est un oreiller pour le diable, » a dit un proverbe espagnol ou italien : il n'était pas à propos que nos hommes devinssent un oreiller de cette espèce ; il valait mieux qu'ils travaillassent jusqu'à se fatiguer ; qu'ils gagnassent de l'appétit au point de ne songer qu'à leur faim ; qu'ils s'endormissent de manière à ne rêver qu'à un meilleur dîner ; qu'ils s'éveillassent pour le désirer et pour travailler à se le procurer ; et qu'ils se couchassent, non sur l'oreiller du proverbe, mais sur une

couche de neige, qui suffisait pour empêcher toute autre réflexion que le désir d'un meilleur souper, d'un meilleur lit, d'un meilleur lendemain.

La chasse des oiseaux de mer donnait quelque occupation à ceux à qui l'on pouvait confier de la poudre et du plomb; mais je crois que la meilleure occupation pour une réunion de malheureux affamés comme nous l'étions, était de manger le gibier et non de le tuer. On se levait chaque matin avec l'espoir d'un bon souper : s'il arrivait, on n'en était plus que content, et dans le cas contraire, il restait du moins la chance d'en avoir un le lendemain. Je ne dis pas que le souper qui manquait fût l'équivalent de celui qu'on mangeait, car l'espoir et l'attente ne sauraient remplir l'estomac d'un homme; mais le fait est que la santé de nos malades s'améliorait rapidement; que ceux qui se portaient bien reprenaient leurs forces, et je ne pouvais douter que la situation présente de leur esprit ne produisît cet effet presque aussi efficacement que les canards grillés et les pâtés de guillemots.

Examiner du haut d'une montagne quel était l'état de la glace, était une autre occupation pour quiconque en avait envie, et c'était en même temps un exercice qui aidait à passer le temps. Ce n'était pas, comme les malheureux compagnons de Behring, pour y épier l'arrivée d'un vaisseau qui était destiné à ne jamais pa-

raître, et pour se livrer au désespoir lorsque la nuit arrivait. Le jour de leur délivrance pouvait être différé ; mais il y avait encore bien du temps à s'écouler avant qu'ils eussent à craindre de ne pas le voir arriver ; chaque changement de temps, chaque goutte de pluie, chaque mouvement des glaces, quelque faible qu'il fût, suffisait pour nourrir l'espoir dans leur cœur, et leur faire attendre le lendemain avec impatience, quoique chacun d'eux en rentrant aux approches de la nuit, pût être porté à dire, comme les misérables habitans du château de l'Indolence, mais avec d'autres motifs : « Grace à Dieu, le jour est fini! »

14 août. Ce fut le 14 que l'espoir prit plus d'intensité, quand on vit, pour la première fois, un canal d'eau libre ouvert dans les glaces, et conduisant vers le nord. Je crois que bien peu de nous dor-
15 août. mirent dans la nuit. Dès quatre heures du matin, tout l'équipage s'occupa à couper la glace qui obstruait encore le rivage, et la marée étant arrivée bientôt après, avec une bonne brise d'ouest, nous lançâmes les barques en mer, nous y transportâmes les provisions et les malades, et à huit heures, nous étions sous voiles.

Oui, nous étions enfin sous voiles, et c'était à nous à oublier que, l'année précédente, nous nous étions trouvés dans les mêmes circonstances à la même place, songeant seulement que le moment était arrivé de faire des efforts qui seraient enfin récompensés ; de changer l'espoir

pour la certitude, et de voir, en imagination, tout le détroit ouvert devant nous, et notre petite flottille cinglant, avec un vent favorable, vers la baie de Baffin, cette baie qui semblait à nos yeux être notre patrie et notre domicile.

Nous eûmes bientôt doublé le cap septentrional de la baie de Batty, et trouvant une ouverture d'eau libre, nous traversâmes à minuit la baie d'Elwin, et nous arrivâmes le 16 à l'endroit où nous avions dressé nos tentes le 29 août de l'année précédente. Je ne sais si nous pouvions tous en ce moment bannir des souvenirs bien capables de refroidir nos nouvelles espérances. La différence du temps n'était que de douze jours, et si ces douze jours se passaient comme l'année d'auparavant, notre destin pouvait encore nous forcer à retourner dans la demeure que nous venions de quitter, pour y terminer nos travaux et nos fatigues d'une manière qui n'était que trop facile à prévoir : les premiers qui succomberaient, dans une tombe de glace; les autres, dans la gueule des ours et des renards. 16 août.

Nous ne trouvâmes aucun passage vers l'est, mais la ligne d'eau libre continuait à s'étendre vers le nord, de sorte que nous ne nous arrêtâmes que le temps indispensable pour prendre un peu de repos. A mesure que nous avancions, le canal d'eau libre augmentait de largeur, et à huit heures du soir, nous atteignîmes notre ancienne position près du cap nord-est de l'Amé-

rique. Du haut de cette montagne, nous vîmes que les glaces au nord et au nord-est étaient dans un état qui permettait de les traverser ; mais comme il faisait trop de vent pour nous y hasarder pendant la nuit, nous dressâmes nos tentes sur le rivage.

17 août. A trois heures du matin, nous nous embarquâmes encore une fois, laissant une nouvelle note de tout ce que nous avions fait, dans le même endroit où nous avions placé la première. Nous avançâmes jusqu'à midi vers l'est, à l'aide des rames et à travers une multitude de glaces flottantes. Nous arrivâmes alors au bord d'un champ de glace, mais nous vîmes qu'il ne s'étendait qu'à un mille vers le nord. Une brise du sud, qui s'éleva en ce moment, nous mit en état de le doubler, et trouvant l'eau ouverte, nous la traversâmes et nous parvînmes à la côte orientale du détroit, à trois heures après midi. En quelques heures, nous avions réussi à profiter de l'occasion que nous avions autrefois vainement attendue pendant tant de jours, et que probablement nous n'aurions pu trouver pendant aucune des années que nous étions restés emprisonnés dans ce pays.

Accoutumés, comme nous l'étions, à la glace, à ses caprices et à ses changemens soudains et inattendus, c'était pour nous comme un miracle de voir que cette masse solide de glace qui couvrait tout le détroit et qui n'était encore que

trop présente à notre souvenir; que nous avions regardée tant d'années comme fixée dans un repos que rien ne pouvait plus troubler, s'était convertie tout à coup en eau navigable, et navigable pour nous, qui avions presque oublié ce que c'était que de flotter à volonté sur la surface de la mer. A peine pouvions-nous le croire; et celui qui s'assoupissait avait besoin de quelques instans, en s'éveillant, pour se convaincre de nouveau qu'il était enfin sur son élément; que sa barque s'élevait sous lui sur les vagues, et que lorsque le vent soufflait elle obéissait à sa volonté et à ses efforts.

Nous longions rapidement la côte, tandis que la brise augmentait; mais enfin elle se changea en ouragan, et nous fûmes forcés de prendre terre à douze milles à l'ouest du cap d'York, après avoir fait soixante-douze milles dans cette journée.

Le vent s'étant modéré, et un calme lui ayant succédé, nous fûmes obligés le lendemain matin d'avoir recours aux rames. Les glaces ne nous opposant pas d'obstacles, nous nous dirigeâmes vers l'est; et à minuit, nous nous reposâmes quelques heures près du cap à l'est de la baie de l'Amirauté. Le jour suivant, le temps étant le même, nous nous trouvâmes à huit heures du matin à mi-chemin entre cette place et la baie du Bureau-de-la-Marine. Nos hommes étant épuisés de fatigue, après avoir ramé près de vingt heures,

18 août.

19 août.

nous débarquâmes sur le rivage, et nous dressâmes nos tentes. Si la mer était libre, le temps n'était pas encore devenu chaud, car la température n'avait jamais excédé 35° pendant la nuit, ni 40° pendant le jour.

L'arrivée d'un vent d'est nous fit partir, et reprenant les rames, nous avançâmes au milieu de montagnes de glace, et nous arrivâmes à un excellent havre, dans lequel se jetait une grande rivière. Nous y étions protégés par les énormes masses de glace, et nous pouvions, s'il en était besoin, faire entrer nos barques dans un bassin à l'embouchure de la rivière. Nous avions ainsi fait cinq milles de plus, et nous étions alors à six ou sept milles à l'ouest de la baie du Bureau-de-la-Marine, et à quatre-vingts de celle de la Possession.

20 août. Un vent du nord-est très-violent, qui commença pendant la nuit, et qui dura toute la journée, rendit la mer si houleuse que nous ne pûmes nous remettre en route, ce qui nous permit de faire quelques réparations à nos barques. Le temps devenant encore plus mauvais, nous les conduisîmes dans le havre intérieur, formé
21 août. par le bassin. Le vent se changea alors en ouragan, et toutes les montagnes de glace, qui s'étaient rangées de manière à former elles-mêmes un autre havre, furent dispersées et disparurent. Pendant ce temps il tombait une pluie mêlée de neige, et le thermomètre descendit à 34°.

La prudence nous avait obligés de nouveau à nous réduire à deux tiers de ration, et nous fûmes ainsi emprisonnés trois jours, l'ouragan continuant dans toute sa force, accompagné de pluie et de brouillard, et le thermomètre étant tombé à 29°, froid qui était très-sensible à nos malades. 22 au 24 août

Le vent s'appaisa enfin, la mer cessa de soulever ses flots, et nous nous embarquâmes de nouveau. Un calme étant survenu, nous prîmes nos rames pour traverser la baie du Bureau-de-la-Marine, nous dirigeant vers l'est, et nous frayant un passage à travers plusieurs petits champs de glaces mouvantes. Après avoir fait dix milles, nos hommes, étant épuisés par douze heures de travail, nous entrâmes dans un havre, et nous dressâmes nos tentes près de l'embouchure d'une rivière, tant pour nous reposer que pour réparer nos barques, qui n'étaient pas en très-bon état. 25 août.

A quatre heures du matin, tandis que nous dormions tous, David Wood, qui était en vigie, crut découvrir une voile en mer. Il en informa sur-le-champ le commandant Ross, qui, à l'aide de son télescope, reconnut bientôt que c'était réellement un navire. Un instant suffit pour nous faire tous sortir de nos tentes, et, rassemblés sur le rivage, nous cherchâmes à distinguer les agrès de ce bâtiment, et nous fîmes des conjectures sur sa destination et sur la marche qu'il suivait. 26 août.

Quelques-uns de nous, ceux qui voyaient tout en noir, soutenaient pourtant encore que ce n'était qu'une montagne de glace.

Cependant nous ne perdîmes pas de temps; les barques furent lancées en mer, et nous fîmes des signaux en brûlant de la poudre humide. Enfin tout étant prêt pour nous embarquer, nous sortîmes du havre à six heures. Notre marche fut lente, car nous n'avions que des vents légers et variables et souvent interrompus par des calmes. Cependant nous avancions vers ce bâtiment, et si le calme eût continué dans l'endroit où il était, nous aurions bientôt été bord à bord. Malheureusement, une brise s'éleva en ce moment, et déployant toutes ses voiles, il se dirigea vers le sud-est. De cette manière, celle de nos barques qui en était le plus près, fut bientôt en arrière, et les deux autres firent force de rames du côté de l'est, dans l'espoir de le couper.

Vers dix heures, nous aperçûmes un autre navire au nord; il paraît qu'il avait mis en panne pour attendre ses barques, mais nous crûmes en ce moment qu'il s'était arrêté parce qu'il nous avait vus. Nous fûmes bientôt détrompés en le voyant déployer toutes ses voiles, et il ne nous fallut pas long-temps pour reconnaître qu'il s'éloignait rapidement de nous. Nous n'avions pas encore passé un moment aussi cruel que celui où nous vîmes que nous étions dans le

voisinage de deux bâtimens, et que probablement nous ne pourrions atteindre ni l'un ni l'autre.

Il fallait pourtant soutenir le courage de nos hommes en les assurant de temps en temps que nous approchions d'un de ces navires; et fort heureusement il survint un calme qui nous fit gagner tant de terrain, qu'à onze heures nous le vîmes mettre en panne, toutes ses voiles coiffées, et envoyer en mer une barque qui s'avança sur-le-champ vers les nôtres.

Elle fut bientôt bord à bord avec la mienne, et l'officier qui commandait nous dit qu'il présumait que nous avions éprouvé quelque accident et que nous avions perdu notre bâtiment. Je lui répondis qu'il ne se trompait pas; je lui demandai le nom de son navire, et lui exprimai notre désir d'être reçus à bord. Il me dit que son bâtiment était *l'Isabelle*, de Hull, commandé autrefois par le capitaine Ross. Je lui répondis que j'étais moi-même le capitaine Ross, et que les hommes qui m'accompagnaient, étaient l'équipage de *la Victoire*. Je ne doute pas que cet officier n'ait été réellement aussi surpris qu'il le parut en m'entendant parler ainsi, car il me répliqua avec ce ton d'incrédulité brusque assez ordinaire en pareille occasion, qu'il y avait deux ans que j'étais mort. Cependant il ne me fut pas difficile de le convaincre que ce qu'il regardait comme une vérité incontestable était une con-

clusion un peu prématurée ; car s'il avait pris le temps de bien nous considérer, il aurait vu à notre costume qui nous faisait ressembler à des ours, que nous ne pouvions appartenir à un bâtiment baleinier, et que nous portions sur le dos, sur notre longue barbe, et dans notre maigreur, d'assez bonnes preuves que je lui disais la vérité. Il nous félicita alors de la manière la plus cordiale, en vrai style de marin; et, après quelques questions fort naturelles, il nous dit que *l'Isabelle* était commandée par le capitaine Humphreys, et nous quitta pour aller lui faire son rapport, en nous répétant qu'il y avait longtemps qu'il avait cru, ainsi que toute l'Angleterre, que nous étions morts.

Il sauta à bord de son bâtiment, tandis que nous nous en approchions plus lentement, et en une minute tout l'équipage réuni sur le pont nous salua de trois acclamations, tandis que nous étions encore à un câble de distance. Enfin nous montâmes à bord de mon ancien vaisseau, où le capitaine Humphreys nous fit l'accueil cordial d'un marin.

Quand nous n'aurions pas eu pour recommandation nos noms et notre caractère, la simple charité ne nous en aurait pas moins dû les attentions que nous reçûmes, car jamais on n'avait pu voir une réunion d'êtres humains ayant l'air plus misérable, et nous ne pouvions disconvenir que tout notre extérieur n'eût quelque

chose de très-repoussant. Si la pauvreté, le dénûment le plus complet, donnent des droits à la charité, personne ne pouvait la mériter plus que nous. Mais si la livrée de la pauvreté met en fuite les gens qu'on appelle charitables, nul mendiant errant en Irlande n'aurait pu mieux que nous exciter la répugnance de ceux qui ne savent pas ce que la pauvreté peut être. Avec nos barbes qui n'avaient pas été faites depuis je ne sais combien de temps, nos vêtemens qui n'étaient pas les haillons de la civilisation, mais de sales fragmens de peaux d'animaux sauvages, une maigreur qui ne nous laissait que la peau sur les os; une pâleur qui nous rendait comme des spectres, nous formions un tel contraste avec les hommes bien vêtus et bien nourris qui nous entouraient, que nous sentîmes tous pour la première fois, je crois, ce que nous étions réellement, et ce que nous devions paraître aux autres.

Mais le côté plaisant de notre situation nous fit bientôt oublier tout le reste; toute pensée sérieuse nous était impossible au milieu de la foule et de la confusion qui nous entouraient; et la joie qui nous transportait nous disposait à nous amuser de la scène qui commença alors. Chacun avait faim, et il fallait le nourrir; chacun était couvert de guenilles, et il fallait l'habiller. Il n'y avait pas un de nous qui n'eût besoin d'une ablution complète, pas un qui ne dût se débarrasser d'une longue barbe pour repren-

dre une figure anglaise. Tout se faisait à la fois ; on se lavait, on s'habillait, on mangeait et l'on se rasait en même temps ; et tout ce qui était nécessaire pour ces différentes opérations se mêlait ensemble dans une confusion grotesque. Au milieu de tout cela, les questions de part et d'autre étaient interminables ; nous avions à raconter nos aventures sur *la Victoire* et la longue histoire de nos fatigues et de nos souffrances, et à apprendre les nouvelles d'Angleterre, nouvelles qui avaient quatre ans de date. Enfin l'ordre se rétablit ; on prit soin des malades, on assigna leur place à nos marins ; en un mot, on eut pour chacun de nous toutes les attentions que la bienveillance peut imaginer. La nuit amena enfin le repos et des pensées sérieuses, et j'aime à croire que pas un de nous n'oublia alors de rendre, comme il le devait, des actions de graces à l'intervention du Ciel qui, des bords d'une tombe qui ne pouvait tarder à s'ouvrir pour nous, venait de nous rendre à la vie, à nos amis, au monde civilisé.

Accoutumés depuis long-temps au lit froid et dur que nous offraient la neige, un rocher, peu de nous purent dormir sur le bon lit que nous eûmes cette nuit-là. Je fus obligé moi-même de quitter le mien et de passer la nuit sur une chaise, et je crois que la plupart des autres ne dormirent pas mieux. Il nous fallait

du temps pour bien apprécier ce changement subit et total, pour rompre les habitudes que nous avions contractées, et pour reprendre les usages de notre ancienne vie.

CHAPITRE LVII.

Voyage à bord de l'*Isabelle*. — Reconnaissance de la côte. — Départ pour l'Angleterre. — Arrivée à Hull et à Londres

27 août. 1833. En causant avec le capitaine Humphreys, dans la matinée, j'appris qu'il avait pris vingt-sept baleines; et que comme ce n'était que les deux tiers de sa cargaison, il se proposait de rester encore quelque temps dans ces parages. *L'Isabelle* avait remonté le détroit du Prince-Régent jusqu'au mont Shevar, accompagnée du *William-Lee*, qui était le premier navire que nous avions aperçu, et qui était alors en vue. Nous avions dessein de faire passer sur son bord une partie de mon équipage. Le capitaine Humphreys avait fait une tentative hardie pour traverser le détroit du Prince-Régent aux îles de Léopold, dans l'espoir de trouver quelques traces de nous plutôt que nous-mêmes; mais, à environ deux tiers du chemin, il avait été arrêté par

un champ de glace. Il en avait suivi les bords la veille du jour où nous avions réussi à le traverser, ce qui nous avait empêchés de le rencontrer plus tôt. C'était pendant qu'il en revenait que nous l'avions aperçu, et il avait inutilement exploré la côte orientale pour y chercher quelques marques de notre existence. Il avait vu nos barques, mais il n'y avait fait aucune attention, croyant que c'étaient celles du *William-Lee*.

Comme je désirais laisser une note à la baie de la Possession, dans le cas où quelque vaisseau y débarquerait, dans la vue de nous y chercher, et vérifier en même temps l'état de mon chronomètre, le capitaine Humphreys m'y fit conduire sur une barque; et, après avoir enterré une bouteille contenant le récit des faits qui venaient de nous arriver, sous le même monticule de pierres que j'avais élevé en 1818, nous retournâmes à bord et nous mîmes à la voile. Avant midi, en côtoyant les glaces attachées à la terre, nous avions doublé le cap de Graham-Moore, et après de grandes difficultés au milieu de glaçons flottans et de montagnes de glace, nous atteignîmes un lieu sûr, mais nous y restâmes bloqués par les glaces.

Le dimanche suivant le service divin fut célébré, ce qui nous offrit l'occasion de rendre publiquement des actions de grâce au ciel de notre délivrance presque miraculeuse.

On voyait alors *le William-Lee*, et quelques

autres bâtimens à l'extrémité méridionale du champ de glace, mais nous ne pûmes nous dégager que le 13 septembre. Alors, à l'aide de nos voiles, nous avançâmes vers le sud, et nous rencontrâmes la flotte de bâtimens baleiniers dans les parages ordinaires de la pêche. Le maître de chacun de ces navires vint à bord pour nous féliciter, surtout ceux de Hull et de Newcastle, qui nous apportèrent quelques provisions, présent qui nous fut fort agréable, et que nous reçûmes avec reconnaissance.

Nous passâmes plusieurs jours sur les bancs de l'Isabelle et de l'Alexandre, qu'on avait fort mal à propos effacés des cartes de mon voyage en 1818. Je débarquai donc au cap Bisson, et je reconnus l'exactitude des observations que j'avais faites précédemment. Le jugement du capitaine Humphreys coïncida avec le mien, et grace aux facilités qu'il me donna, je fis une nouvelle reconnaissance de la côte et de plusieurs de ses baies et de ses criques, dans l'intention de publier une carte spéciale d'une place rendue si importante par la grande quantité de poisson qu'on y trouve.

Vers la fin de septembre, l'hiver commença avec une rigueur extraordinaire, et il devint évident que nous ne pouvions rester plus longtemps dans ces mers. Le *Clarendon*, qui voguait de conserve avec nous, partit sans avoir pris les lettres dont j'avais eu dessein de le charger pour

l'Angleterre ; mais si nous n'avions été obligés de relâcher aux îles Orcades, pour y débarquer quelques hommes, nous y serions arrivés aussitôt que ce bâtiment.

Ce fut le 30 septembre que nous sortîmes de la baie de Baffin ; et le 12 octobre, après une traversée de douze jours seulement, nous débarquâmes à Stromness. Nous fûmes retenus les deux jours suivans à Long-Hope ; et en étant partis le 15, nous arrivâmes le 18 à l'embouchure du Humber, et nous nous rendîmes à Hull à bord du paquebot à vapeur *le Rotterdam*.

La nouvelle de notre retour nous y avait précédés ; et ce ne fut pas sans quelque difficulté que nous pûmes arriver à l'auberge. Nous y reçûmes bientôt les visites de félicitation du maire, du corps municipal, des officiers de Trinity-House, de la société philosophique, et de la plupart des habitans les plus distingués. Les priviléges et franchises de la ville me furent ensuite accordés, et après un dîner public, nous nous embarquâmes pour Londres sur un bâtiment à vapeur. Nous y arrivâmes le 19, et j'allai sur-le-champ rendre compte de mon retour au secrétaire de l'Amirauté. Le lendemain matin, je me rendis à Windsor et me fis présenter à Sa Majesté, qui m'accorda la permission de lui dédier mon journal, et d'ajouter le nom de Guillaume IV au pôle magnétique.

CONCLUSION.

A mon arrivée à Londres, le 20 octobre 1833, mon premier devoir fut de me rendre au palais de Windsor avec la relation de mon voyage, et de mettre aux pieds de Sa Majesté le pavillon qui avait été arboré sur le pôle magnétique. Sa Majesté me fit l'honneur de me recevoir très-gracieusement. Le Roi avait pris un vif intérêt à mon entreprise, et il m'accorda sur-le-champ la permission d'inscrire son illustre nom et celui de sa majesté la Reine sur ma carte du Pôle, et il m'ordonna de placer à l'entour les noms de la famille royale et ceux des têtes couronnées de l'Europe. Le 21, on lut à l'Amirauté la lettre que je lui avais écrite pour lui rendre un compte abrégé de mon voyage, et cette lettre fut ensuite imprimée par ordre de sir James Graham, alors premier lord de l'Amirauté, avec lequel j'eus une entrevue aussitôt après son arrivée dans la capitale.

Le gouvernement s'empressa de récompenser libéralement les officiers et les hommes qui avaient été employés sous mes ordres ; mais quant à moi, je fus invité à attendre que mon « affaire » eût été soumise au cabinet ; et ce ne fut que vers la fin de février qu'il me fut intimé « que le gouvernement de Sa Majesté, considérant que la promotion de mon neveu du grade de commandant à celui de capitaine; la nomination de M. Thom à la place de munitionnaire du *Canopus*, celle de M. Mac Diarmid au rang de chirurgien dans la marine, et le paiement des gages de mon équipage, étaient une récompense suffisante pour moi, il ne me serait rien accordé de plus. » Comptant sur la libéralité du gouvernement, j'avais refusé de recevoir aucune des souscriptions qui avaient été proposées pour m'indemniser de mes pertes, et la petite somme qui avait été recueillie à Plymouth fut fidèlement répartie entre les veuves et les familles des hommes qui étaient morts pendant le voyage, et un de mes hommes qui avait perdu la vue. Je n'avais d'autre alternative que de m'adresser au parlement ; et l'affaire ayant été soumise à la chambre des communes par M. R. C. Fergusson, la discussion qui y eut lieu, le 17 mars 1834, m'apprit pour la première fois qu'on supposait que j'avais entrepris cette expédition pour rétablir ma réputation. Heureusement l'examen de cette question fut renvoyé à un comité spé-

cial de la chambre, et j'eus ainsi l'occasion de pouvoir réfuter devant le tribunal ces calomnies qu'on avait fait circuler contre moi, et de produire des preuves de l'approbation donnée par l'Amirauté à ma conduite lors de mon premier voyage. Ce comité, composé de vingt-six membres de la chambre, fit son rapport en ces termes le mois d'avril suivant :

Rapport fait à la chambre des communes.

Votre comité pense qu'il n'entre ni dans ses attributions, ni dans sa compétence de donner une opinion sur le mérite précis et sur l'étendue des découvertes qui ont été faites pendant l'expédition commandée par le capitaine John Ross, sous le rapport de la science. Il s'est donc borné à l'examen général des faits, ce qui peut suffire pour décider la principale question qui lui a été soumise, c'est-à-dire, s'il devait être accordé pour ce voyage une récompense dont le montant serait pris sur les deniers publics, et à qui cette récompense était due.

Dans le cours de cette enquête, votre comité a reconnu qu'en 1827 le capitaine Ross, stimulé par le désir d'assurer à son pays l'honneur de décider la question si long-temps agitée d'un passage au nord-ouest, proposa d'abord au gouvernement, et, après en avoir éprouvé un refus, à son ami M. Felix Booth, d'équiper une expé-

dition à cet effet; que l'année suivante M. Booth, apprenant que l'acte du parlement qui promettait une récompense pour la découverte de ce passage, avait été rapporté, et que cette entreprise ne pouvait désormais donner lieu à aucun soupçon de motifs intéressés, n'ayant d'autre objet en vue que l'honneur de son pays, l'intérêt des sciences et la satisfaction d'obliger un ami, consentit sur-le-champ à la proposition du capitaine Ross, à condition que la part qu'il prenait à cette entreprise ne serait pas connue; qu'en conséquence, à l'exception d'environ deux mille livres sterling dépensées par le capitaine Ross, M. Booth fit tous les frais de l'expédition, qui montèrent de dix-sept à dix-huit mille livres sterling; que M. Booth ayant laissé au capitaine Ross la liberté de choisir qui bon lui semblerait pour l'accompagner, celui-ci reçut de deux officiers distingués, les capitaines Back et Hoppner, des offres de service gratuit, en quelque qualité que ce fût, offres aussi honorables pour le capitaine Ross que pour ceux qui les avaient faites; que cependant le capitaine Ross choisit pour commander en second, son neveu, le commandant James Clark Ross, jeune officier distingué par ses connaissances scientifiques, qui avait été employé dans toutes les expéditions qui avaient eu lieu antérieurement dans les mers Arctiques; qu'ayant engagé comme munitionnaire M. Thom, qui, de même que le commandant Ross, avait

consenti à servir sans aucune paie ; ayant choisi pour chirurgien M. Mac Diarmid, et s'étant formé un équipage de dix-neuf hommes, il partit d'Angleterre en mai 1829 ; qu'en dépit de la mutinerie d'un bâtiment baleinier qui devait l'accompagner pour transporter des provisions, le capitaine Ross persista dans son entreprise, dans l'espoir de trouver à la Pointe-de-la-Furie les approvisionnemens qui y avaient été laissés lors du naufrage de ce navire ; enfin qu'alors commença une série de découvertes, de dangers et de souffrances, dont la Chambre trouvera une relation abrégée dans une lettre écrite par le capitaine Ross au secrétaire du bureau de l'Amirauté, et dont copie sera jointe au présent rapport. Tous les faits contenus dans cette lettre ont été confirmés par les preuves qui en ont été soumises à votre comité. A l'appui sont venues se joindre les opinions du capitaine Beaufort, hydrographe de l'Amirauté, de M. Children, un des secrétaires de la Société Royale, et du professeur Barlow, qui a fait son étude particulière des variations magnétiques ; et votre comité ne voit aucune raison pour douter que le capitaine Ross n'ait approché de très-près du pôle Magnétique, et que le commandant Ross ne l'ait positivement atteint.

L'importance de cette découverte, surtout pour une nation maritime, et des observations qui se rattachent à la science magnétique, et

qui en sont le résultat, est appréciée très-haut par les savans que votre comité a interrogés, et elle est attestée en outre par le zèle avec lequel cette branche des sciences a été cultivée depuis peu par des hommes distingués de tous les pays, et par les dépenses que divers gouvernemens étrangers ont faites depuis quelques années pour le même objet.

Dans ces circonstances, votre comité ne peut hésiter à déclarer qu'un grand service public a été rendu. Indépendamment de la preuve acquise qu'il n'existe pas de passage conduisant de la mer Atlantique à l'océan Pacifique, dans l'endroit où les navigateurs précédens avaient cru le plus probable qu'il s'en trouverait un, ce qui rétrécit le cercle des expéditions futures, si jamais on en entreprend quelque autre; indépendamment de l'addition de six à sept cents milles de côtes, à nos connaissances géographiques, et des résultats précieux de cette expédition pour la science magnétique et pour la météorologie, votre comité ne peut fermer les yeux sur le service public rendu à une nation maritime, particulièrement en temps de paix, par des actes d'entreprise audacieuse, accompagnés d'une patience inépuisable au milieu des souffrances et des privations; actes qui excitent l'intérêt public et qui décident l'opinion générale en faveur des entreprises maritimes. On trouve une forte preuve de ce résultat dans la

souscription nationale qui a fourni les fonds pour l'expédition du capitaine Back à la recherche du capitaine Ross et de son brave équipage, fonds auxquels le gouvernement a contribué pour 2,000 livres sterling.

Votre comité s'applaudit d'avoir à vous annoncer que le gouvernement de Sa Majesté n'a pas été insensible à l'importance de ces considérations. Quoique l'expédition du capitaine Ross fût entièrement une entreprise privée, et que le bureau de l'Amirauté ne pût être rendu responsable d'aucune dette encourue, ni rigoureusement tenu de récompenser les services de ceux qui y avaient pris part; cependant, et autant que la chose était au pouvoir de l'Amirauté, aucun de ces services n'est resté sans récompense. D'après une note remise à votre comité par l'Amirauté, on voit que tous les hommes de l'équipage ont reçu double paie jusqu'au moment où ils ont définitivement abandonné leur navire, et paie entière depuis ce temps jusqu'à leur arrivée en Angleterre, le tout montant à une somme de 4,580 livres sterling; qu'ils ont été en outre placés avantageusement dans les chantiers, ou nommés à des places qui faciliteront leur avancement; que M. Abernethy a été nommé maître canonnier du *Seringapatnam*, et M. Thom, munitionnaire du *Canopus*, vaisseau de 84 canons; que M. Mac Diarmid, chirurgien de l'expédition, a été nommé aide-chirurgien

de la marine, et sera élevé au rang de chirurgien quand il aura passé son examen; que le commandant Ross, à qui il paraît qu'on est redevable de la plus grande partie des résultats scientifiques de l'expédition, a été mis à solde entière, et nommé commandant de *la Victoire* pour douze mois, afin que ce temps de service lui donne droit au grade de capitaine, qui lui a été assuré par l'Amirauté à l'expiration de ce terme; enfin que le capitaine John Humphreys, commandant *l'Isabelle*, à l'humanité duquel, après la protection de la providence, le capitaine Ross et son équipage doivent probablement la vie, a reçu de l'Amirauté une somme qui a paru à votre comité suffisante pour l'indemniser des dépenses qu'il a faites pour les ramener en Angleterre. Le capitaine Ross, commandant l'expédition, qui, pendant plus de quatre ans, a été chargé de tout le poids de la responsabilité de maintenir parmi son équipage la discipline et la santé, qui a eu le mérite d'y réussir dans des circonstances d'une difficulté sans égale, puisqu'un seul homme sur vingt-trois est mort par suite de l'expédition, est le seul qui, attendu le grade qu'il a atteint, ne puisse être récompensé par une promotion. Ayant encouru des dépenses et des pertes pour près de trois mille livres sterling, il n'a reçu que les arrérages de sa demi-paie qui s'étaient accumulés pendant son voyage, et il reste avec le même rang qu'il avait en par-

tant. Dans ces circonstances, et prenant en considération l'avantage pour les sciences, et l'honneur pour le pays, qui sont les résultats de l'expédition qui a eu lieu sous ses ordres, les frais que le pays a été disposé à faire en d'autres occasions pour des expéditions semblables, et les récompenses qui ont été accordées pour des objets moins importans et moins honorables, votre comité ne croit pas outrepasser les bornes que doit imposer un système d'économie bien entendu, en vous proposant de voter une somme de cinq mille livres sterling pour le capitaine Ross.

Votre comité regrette qu'il ne soit pas en son pouvoir de proposer quelque marque convenable de reconnaissance publique envers M. Félix Booth, au patriotisme modeste, et à la rare munificence duquel cette expédition est entièrement due; mais il ne peut s'empêcher de lui offrir le tribut de son admiration et de son respect.

Un membre de la chambre a soumis à votre comité la position d'un pauvre marin qui a perdu la vue pendant cette expédition; votre comité propose de le recommander au gouvernement de Sa Majesté, pour y avoir tel égard que de raison.

LORD VICOMTE SANDON,

Président du Comité.

Avril 1834.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Pag.

Chap. XXIV. Départ du commandant Ross pour une troisième expédition. — Craintes d'une rupture avec les naturels. — Retour du commandant Ross. 1

Chap. XXV. Relation de la troisième expédition du commandant Ross. 9

Chap. XXVI. Autre expédition du commandant Ross. — J'en entreprends une moi-même. — Résumé du mois. 54

Chap. XXVII. Commencement de notre expédition. — Relation du voyage. — Retour au vaisseau. — Observations faites pour obtenir la différence d'élévation des mers orientale et occidentale. — Inclinaison de l'aiguille aimantée, et intensité de la force magnétique. . 67

Chap. XXVIII. Travaux à bord du vaisseau depuis le 1er juin. — Retour du commandant Ross. 92

Chap. XXIX. Relation du commandant Ross. 95

Chap. XXX. Continuation du journal de juin. — Résumé du mois. . 142

Chap. XXXI. Expédition que j'entreprends pour procurer du poisson à l'équipage. — Relation de cette excursion. — Retour au vaisseau. 151

Chap. XXXII. Journal de juillet et d'août. — Résumé de ces deux mois. 167

Chap. XXXIII. Départ à la touée. — Déchargement du vaisseau. — Il sort enfin du havre. — Efforts inutiles au milieu des glaces. — Le vaisseau y est arrêté en cherchant à trouver un nouveau havre pour l'hiver suivant. — Résumé du mois. 184

Chap. XXXIV. Nouveau travail pour couper la glace. — Notre position pour l'hiver. — Résumé du mois d'octobre. 199

Chap. XXXV. Mois de novembre et de décembre. — Résumé. 211

Chap. XXXVI. Mois de janvier, février et mars 1831. — Résumé. 229

Chap. XXXVII. Une expédition est entreprise. — Relation de ce voyage. — Résumé du mois d'avril. 242

Chap. XXXVIII. Retour du commandant Ross. 256

Chap. XXXIX. Relation de l'expédition du commandant Ross. 259

Chap. XL. Journal de mai. — Voyage avec les naturels. 268

Chap. XLI. Juin. — Retour du commandant Ross. 289

Chap. XLII. Relation du voyage du commandant Ross pour reconnaître la situation du pôle nord. — Observations pour la déterminer. — Résultat de ces observations. 293

Chap. XLIII. Remarques sur la position assignée au pôle magnétique. 321
Chap. XLIV. Fin de juin. — Résumé de ce mois..... 327
Chap. XLV. Journal de juillet. — Sommaire de ce mois..... 333
Chap. XLVI. Journal d'août. — *La Victoire* sort de son havre. — Tentative pour longer la côte. — Les glaces forcent le vaisseau à entrer dans un autre havre. — Résumé du mois d'août. — Journal de septembre. — Résumé de ce mois..... 348
Chap. XLVII. Journal d'octobre, novembre et décembre. — Résumés de ces mois. — Fin de 1831..... 578
Chap. XLVIII. 1832. Janvier, février et mars.—Résumés de ces mois. 396
Chap. XLIX. Avril.—Commencement du transport des barques, des traîneaux et des provisions, dans le dessein d'abandonner le navire. — Mai. — Continuation des mêmes travaux. — Le navire est abandonné 406
Chap. L. Juin. — Voyage avec les traîneaux et les barques. — Arrivée à la Pointe-de-la-Furie. — Événemens de juillet..... 426
Chap. LI. Août. — Départ de la Pointe-de-la Furie, sur des barques. — Obstacles et difficultés le long de la côte. — Résumé d'août.... 441
Chap. LII. Tentative pour avancer sur les barques. — Obstacles opposés par la glace. — Proposition de retourner à la Pointe-de-la-Furie. — Nouvelle tentative. — Débarquement près de la baie de Batty. — Transport des approvisionnemens à terre. — Résumé de septembre. — abandon des échantillons de minéralogie..... 453
Chap. LIII. Octobre. — Continuation de notre retour vers le sud. — Arrivée à la Pointe-de-la-Furie. — Notre établissement à Somerset-House pour l'hiver. — Journal de novembre et décembre. — Résumé. 468
Chap. LIV. Janvier. — Février. — Résumés des deux mois. — Mort du charpentier. Mars. — Résumé de ce mois..... 483
Chap. LV. Avril. — Commencement des voyages pour notre future expédition.—Juin —Mai.—Continuation de ces voyages.—Juillet. — Départ de Somerset-House, et arrivée aux barques. — Résumé. 491
Chap. LVI. Août. — Détention dans la baie de Batty. — Rupture des glaces. — Départ sur les barques. — Nous arrivons à la côte orientale du détroit du prince-régent. — Nous rencontrons *l'Isabelle*. — Nous sommes reçus à bord..... 516
Chap. LVII. Voyage à bord de *l'Isabelle*. — Reconnaissance de la côte. — Départ pour l'Angleterre. — Arrivée à Hull et à Londres. 530
Conclusion..... 534

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

2

e. 321
. 327
. 333
—
à
al
. 348
—
. 578
. 396
es
—
t
. 406
e
. 426
.
411
—
—
e
.
453
.
.
468
483
491
516
530
534

2